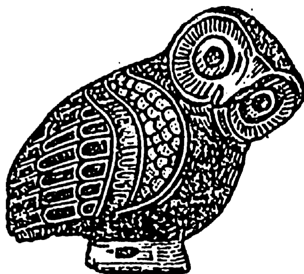
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

HÉSIODE

THÉOGONIE — LES TRAVAUX ET LES JOURS
LE BOUCLIER

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
PAUL MAZON
Membre de l'Institut
Professeur à l'Université de Paris



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1947

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. L. Bodin d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. P. Mazon.

INTRODUCTION

I

LA VIE ET L'ŒUVRE D'HÉSIODE

Vie d'Hésiode. Les faits certains.

Nous ne savons rien de certain sur Hésiode, si ce n'est par lui-même. Trois passages des *Travaux* — auxquels il faut joindre quelques vers de la *Théogonie* (22-34) — nous renseignent du moins avec une précision suffisante sur ses origines (631-640), ses rapports avec son frère (27-41), son activité poétique (650-662). Tout ce qu'on raconte de lui, en dehors des indications tirées de son œuvre, appartient au domaine de la légende.

Le père d'Hésiode[1] habitait Cumes, en Éolie. Il y avait pris une petite entreprise de cabotage[2]. Il espérait ainsi gagner une fortune : il s'était au contraire ruiné. Il avait alors traversé la mer Égée, et il était revenu au berceau de sa race, en Béotie. Là, on lui avait concédé sans doute quelques terres à défricher, au pied du versant sud de l'Hélicon, à Ascra[3]. C'est là

[1] Nous ignorons son nom. Celui de Dios est dû à une interprétation erronée des mots Πέρση, δῖον γένος (*Travaux*, 299).

[2] Le pluriel νηυσί (*Travaux*, 634) me paraît difficilement pouvoir être considéré comme un pluriel poétique. Il peut indiquer plutôt que le père d'Hésiode armait plusieurs embarcations.

[3] Un témoignage très précis, qui semble venir de Plutarque (Proclos, 361, 19 Gaisford), place Ascra au Sud de l'Hélicon. L'expression de Strabon (IX 25, p. 409 ἐν δεξιᾷ... τοῦ Ἑλικῶνος) est trop vague pour pouvoir lui être opposée. L'identification, généralement admise, avec Pyrgaki est donc tout à fait arbitraire.

qu'Hésiode était né[1], et c'est là qu'il vivait, sur les champs qu'avec son frère Persès il avait hérités de son père. Il haïssait cette région, où le climat était rude et le travail ingrat.

Le partage des biens paternels fut pour Hésiode l'occasion d'un différend avec son frère. Les « rois » de Thespies donnèrent raison à Persès, à la grande colère d'Hésiode, qui vit dans leur sentence la preuve de leur vénalité. Mais Persès ne sut pas faire prospérer son bien : il tomba dans la gêne, et, à plusieurs reprises, recourut à son frère, qui le repoussa. Exaspéré par la misère, il menaça Hésiode d'un nouveau procès. L'objet même du litige ne nous est pas connu avec précision. Deux vers des *Travaux* (371-72) permettent seulement une conjecture : « Pour traiter, même avec un frère, en souriant, amène un témoin : confiance et défiance perdent également les hommes ». Il y eut peut-être entre les deux frères des engagements pris sans témoins, que Persès plus tard nia. Ce désaccord fut en tout cas l'occasion du poème des *Travaux* : Hésiode, en le composant, voulut empêcher son frère de s'adresser encore aux juges de Thespies et l'amener à régler l'affaire à l'amiable[2]. Nous ne savons quel résultat il obtint.

Tout en cultivant ses champs, Hésiode faisait métier d'aède. Il nous apprend lui-même avec orgueil qu'il traversa un jour le bras de mer qui sépare l'Eubée du continent, pour se rendre à Chalcis, où se célébraient des jeux funèbres en l'honneur d'un chef, du nom d'Amphidamas, qu'il concourut là avec d'autres

[1] Il faut prendre, je crois, à la lettre le v. 650 des *Travaux* : « Jamais encore je ne me suis embarqué sur la vaste mer ».
[2] Voyez *Travaux*, 35-36.

poètes, y obtint la victoire et en rapporta pour prix un trépied, qu'il consacra aux « Muses Héliconiennes », dans la sainte vallée où est leur sanctuaire, au pied de l'Hélicon. C'est là en effet que s'était éveillée sa vocation poétique, alors qu'il gardait ses troupeaux sur les pentes de la montagne.

Hésiode mourut à Ascra. Plus tard, quand le bourg eut été détruit par les gens de Thespies, les habitants qui avaient survécu à sa ruine furent recueillis à Orchomène. Alors, sur l'ordre d'un oracle, les Orchoméniens recueillirent aussi les cendres d'Hésiode. On les plaça dans un tombeau, au centre de l'agora[1], à côté du tombeau de Minyas, le héros éponyme de la race, ce qui veut dire qu'on lui rendit, comme à Minyas, les honneurs dus à un fondateur (οἰκιστῆς) de la cité. Le fait avait été enregistré par Aristote, dans sa *Constitution d'Orchomène*[2]. Quelque scepticisme qu'on ait le droit de garder en présence de traditions locales de ce genre, celle-ci suppose du moins qu'à Ascra on prétendait avoir conservé les restes d'Hésiode jusqu'à la destruction du bourg, et cette prétention eût été facile à réfuter, s'il avait été notoire qu'Hésiode était mort loin de son pays.

Les légendes. A l'exception de ce dernier fait, pour lequel notre témoin est Aristote, tout ce que nous savons de certain sur Hésiode est, on le voit, emprunté à ses poèmes. Il existe cependant des *Vies* anciennes d'Hésiode, et celles-ci nous content, avec une précision apparente, d'autres détails de sa

[1] *Vie* de Tzetzès, p. 51, l. 3 Wilamowitz : ἐν μέσῃ τῇ ἀγορᾷ. Cf. Pausanias IX 38, 3.
[2] Proclos, 361, 25 = Aristote, *fragm.* 524 Rose.

biographie et, notamment, les circonstances merveilleuses qui auraient entouré sa mort.

Les documents[1] dont il s'agit sont les suivants : le *Tournoi poétique d'Homère et d'Hésiode*[2] ; la *Vie d'Hésiode*, par Tzetzès[3]; l'article *Hésiode*, dans Suidas ; deux pages de Pausanias (IX 31, 3-6 ; 38, 3-4), et un récit de Plutarque (*Moralia*, 162 b), auquel il faut joindre trois brèves allusions du même auteur (*ibidem*, 153 f et 674 f, pour le tournoi avec Homère ; 969 e, pour la mort en Locride).

L'Ἀγών nous est parvenu[4] au milieu d'une compilation sur la vie d'Homère, qui ne peut être antérieure au milieu du IIe siècle après J.-C., puisqu'elle fait mention de l'empereur Hadrien. Mais le récit du tournoi est beaucoup plus ancien. Il était déjà entre les mains des écoliers athéniens de la fin du ve siècle, puisqu'Aristophane en rappelle quatre vers dans sa comédie de la *Paix*[5], jouée en 421. L'Égypte nous en a rendu un fragment sur papyrus, écrit au début du IIIe siècle av. J.-C.[6]. Mais le texte s'en est surchargé peu à peu d'additions de toute sorte ; on y trouve en effet cités des auteurs du IVe et du IIIe siècle, comme Alcidamas et Ératosthène[7]. C'est une sorte de légende

[1] On les trouvera commodément réunis dans l'édition de Wilamowitz, *Vitae Homeri et Hesiodi*, Bonn, 1916. C'est d'après la page et la ligne de cette édition que je citerai chaque témoignage dans l'exposé qui suit.

[2] On cite toujours ce petit traité sous son titre grec, Ἀγών.

[3] Mais la *Vie* de Tzetzès est copiée en grande partie de Proclos, qui avait fait lui-même de larges emprunts à Plutarque.

[4] Dans le *Laurentianus* 56, 1. — Sur l'Ἀγών et la légende de la mort d'Hésiode, cf. Wilamowitz, *Zwei alte Volksbücher* (*Die Ilias und Homer*, p. 396-413).

[5] *Paix*, 1282-83, 1286-87.

[6] Papyrus Flinders Petrie, XXV 1.

[7] Ἀγών, p. 42, l. 15-16; *ibid.* l. 16-22.

scolaire, qui a été se grossissant sans cesse d'apports nouveaux. Sous la forme d'un conte, elle veut résoudre un problème d'école : que faut-il préférer, de la poésie épique ou de la poésie didactique ? d'Homère ou d'Hésiode ? Le passage des *Travaux* sur la victoire d'Hésiode à Chalcis a fourni le cadre d'un récit symbolique, destiné à mettre les deux poètes en face l'un de l'autre et à transformer en un tournoi réel une rivalité posthume. C'est d'Homère qu'Hésiode dut triompher à Chalcis, après un tournoi aux passes multiples[1]. Le peuple penchait pour Homère ; mais le roi, juge du concours, se prononça pour Hésiode, parce qu'il célébrait les œuvres de paix[2]. Ce récit, qui mélange les vers et la prose, qui rassemble plusieurs types connus de jeux littéraires, qui se termine enfin par une « moralité », n'est à aucun degré un document historique.

La compilation qui nous l'a conservé contient toutefois, à côté de la description du tournoi, des renseignements sur la mort d'Hésiode, qui se trouvent concorder avec ceux qui nous viennent de Plutarque, de Suidas et de Tzetzès et qui, à première vue, ne semblent pas dépourvus de toute vraisemblance. On peut,

[1] Les épreuves imposées aux concurrents sont tout à fait puériles. Il doivent d'abord répondre à des questions, comme celles-ci : « Qu'y a-t-il de plus heureux pour l'homme ? » ou « de plus beau ? » ; puis achever chacun un vers commencé par l'autre ; ensuite résoudre des « apories » de ce genre : « Combien y avait-il de Grecs devant Troie ? » ; enfin faire entendre leurs plus beaux vers.

[2] A la suite de cette victoire, Hésiode consacre un trépied aux Muses, ainsi qu'il est dit dans les *Travaux* (656-59). Mais la légende, inspirée par le texte authentique, réagit sur ce texte à son tour : le vers 657 était en effet devenu dans quelques éditions : ὕμνῳ νικήσαντ' ἐν Χαλκίδι θεῖον Ὅμηρον (Proclos, 368, 29), vers emprunté à l'inscription qu'aurait portée l'offrande du poète vainqueur ('Αγών, p. 41, l. 25).

en écartant les variantes de détail, résumer ainsi la version la plus cohérente et probablement la plus ancienne du récit[1].

Un oracle avait averti Hésiode d'avoir à éviter le « Néméion ». Hésiode s'était donc écarté avec soin de la route du Péloponnèse. Mais, s'étant rendu à Oinoé, dans la Locride Ozolienne[2], il y avait séduit la fille de son hôte, Les frères de la jeune fille l'attirèrent alors dans un guet-apens, près d'un lieu appelé justement « Néméion », le tuèrent et jetèrent son corps à la mer. Le corps fut recueilli par une troupe de dauphins, qui le portèrent à l'entrée du golfe de Corinthe, à Rhion et à Molycrie. Les Locriens étaient précisément en train de célébrer la fête des « Rhia », à Molycrie, quand ils virent aborder le cadavre du poète avec son cortège marin. Ils se mirent aussitôt en quête des

[1] J'en emprunte les traits principaux à Plutarque (*Moralia*, 162 b), mais en modifiant ce qu'il dit de l'innocence d'Hésiode. Dans la forme primitive de la légende, Hésiode était certainement le séducteur — comme il l'est chez Tzetzès, p. 50, l. 24. Si on l'avait d'abord présenté comme innocent, on n'eût pas songé ensuite à en faire un coupable ; tandis que, après l'avoir donné comme coupable, il est assez naturel que, dans un livre scolaire, on ait voulu l'innocenter — comme l'a fait Ératosthène, p. 42, l. 21. Et nous entrevoyons aisément, d'autre part, pourquoi on le représentait comme un séducteur, si, en fait, la légende n'avait été inventée que pour lui donner un fils en Locride (cf. Tzetzès, p. 50, l. 24 sq.).

[2] D'autres (Ἀγών, p. 42, l. 8 ; Tzetzès, p. 50, l. 28) placent la scène dans la Locride Opontienne ; mais ce ne peut être que par suite d'une confusion, qui se sera trouvée plus tard en partie justifiée par le fait qu'Orchomène possèdera le tombeau d'Hésiode. Nous ne connaissons aucun « Néméion » ni aucune « Oinoé » dans la Locride Opontienne, tandis que Thucydide (III 96, 1) identifie formellement l'Οἰνεών de la Locride Ozolienne avec l'Οἰνόη de la légende hésiodique. — D'ailleurs, dans la *Vie* de Tzetzès, les mots μεταξὺ Λοκρίδος καὶ Εὐβοίας n'ont aucun sens là où ils sont placés : on dirait qu'ils ont été introduits de force dans un récit qui situait la scène dans l'autre Locride. Il ne resterait donc plus que le témoignage de l'Ἀγών en faveur de cette localisation.

meurtriers, les découvrirent[1] et les jetèrent à la mer[2]. Le corps d'Hésiode fut enseveli près du Néméion ; mais la place exacte du tombeau n'est pas connue : les gens de Naupacte en gardent le secret, pour soustraire les cendres du poète aux Orchoméniens, qui veulent les leur enlever. — D'autres témoignages[3] prétendent, il est vrai, que les Orchoméniens auraient un jour atteint leur but, grâce à l'oracle de Delphes : ils auraient, sur son conseil, suivi une corneille, et, guidés par elle, trouvé le tombeau.

L'origine de la légende n'est pas douteuse : il s'agit d'une querelle entre deux cités, Naupacte et Orchomène, qui se disputent l'honneur de posséder le tombeau d'Hésiode. Sans vouloir arbitrer ce conflit, nous pouvons du moins constater que Naupacte fonde sa prétention sur un récit où trop de détails portent la marque de la légende : l'oracle mal compris, l'intervention miraculeuse des dauphins, l'arrivée du corps au milieu d'une fête, le tombeau caché, tous ces traits se retrouvent dans bien d'autres contes. Et, d'autre part, on comprend aisément le point de départ de toutes ces inventions, quand on s'aperçoit que le fils d'Hésiode et de la Locrienne séduite par lui a nom Stésichore[4]. Il s'agit donc tout simplement de faire d'une filiation littéraire une filiation par le sang, afin de traduire cette idée : la poésie chorale épique — celle de Stésichore — est sortie de la poésie hésiodique.

[1] Grâce au chien d'Hésiode, d'après Plutarque (969 e). Cf. Pollux, V 42.

[2] D'après Alcidamas, les meurtriers réussirent à prendre la fuite dans une embarcation ; mais Zeus les foudroya en pleine mer.

[3] Pausanias, IX 38, 3 (p. 53, l. 25 Wil.).

[4] Tzetzès, p. 50, l. 25. Tradition déjà connue de Philochore : cf. Proclos, 188, 12.

L'histoire des traditions relatives à la mort d'Hésiode peut donc se reconstituer à peu près ainsi. Naupacte a été à un certain moment un centre littéraire. Elle a eu une épopée portant son nom, Ναυπάκτια[1], dont le sujet semble avoir été assez voisin de celui du *Catalogue* hésiodique[2]. Il est dès lors naturel qu'elle ait cherché à s'annexer Hésiode. Il semble qu'elle eût déjà essayé aussi de s'annexer Stésichore[3]. La légende était bien établie, lorsque les Orchoméniens firent venir d'Ascra les cendres d'Hésiode. Alors naquirent d'autres légendes, destinées à accorder les traditions en conflit. Les unes devaient justifier les prétentions de Naupacte : elle gardait jalousement un secret qu'Orchomène n'avait jamais pu lui arracher. Les autres affirmaient au contraire que le dieu lui-même était intervenu en faveur des Orchoméniens pour leur permettre de ramener son corps de Locride. Tout cela n'est pas de l'histoire, mais du folk-lore pédagogique.

La date d'Hésiode. Il est donc strictement vrai que nous n'avons sur Hésiode d'autre témoignage véridique que le sien. Malheureusement il ne nous a rien dit qui nous permette de deviner l'époque exacte où il a vécu. La seule chose que l'on puisse affirmer, c'est qu'il est antérieur au dernier tiers du VIIe siècle. Sémonide d'Amorgos (fr. 6) s'inspire visiblement d'un passage des *Travaux* (702-3). On pourrait reporter encore un demi-siècle plus haut ce *terminus ante quem*, si l'on pouvait démontrer

[1] Charon de Lampsaque l'attribuait à Carkinos de Naupacte, d'autres à un Milésien (Pausanias, X 38, 11).
[2] Pausanias (*ibid.*) l'appelle en effet une « épopée consacrée aux femmes », ἔπεσιν... πεποιημένοις ἐς γυναῖκας.
[3] Cf. Rzach, *Hesiodos* (Pauly-Wissowa). col. 1177, l. 47 suiv.

qu'Archiloque a également imité Hésiode ; mais l'imitation reste douteuse, et les rencontres des deux poètes s'expliquent aussi bien par le souvenir d'un modèle commun[1]. La date généralement admise par les critiques, qui placent Hésiode au milieu du VIIIe siècle, ne prête du moins à aucune objection. Il n'est pas permis d'en dire plus.

L'œuvre d'Hésiode. L'édition que nous publions ici ne contient que la *Théogonie*, les *Travaux* et le *Bouclier*. Nous ne faisons en cela que suivre l'exemple de l'antiquité : l'édition ancienne qui nous a conservé ce que nous possédons d'Hésiode n'était pas autrement composée ; le papyrus Rainer est fait de lambeaux d'une édition toute pareille, de même que le papyrus d'Achmim, dont nous avons encore la première page, portant les titres des trois poèmes. Mais les œuvres attribuées à Hésiode par les anciens étaient beaucoup plus nombreuses. L'authenticité de nombre d'entre elles était, d'ailleurs, fort contestée. Pausanias (IX 31, 4) nous apprend qu'au Val des Muses on ne reconnaissait comme œuvre d'Hésiode que les *Travaux*. Partout ailleurs cependant on admettait presque unanimement l'authenticité de la *Théogonie* et du *Catalogue des femmes*. Nous pouvons juger du caractère et du style de ce dernier poème par d'assez nombreux fragments et surtout par les cinquante-quatre premiers vers du *Bouclier*, qui

[1] L'expression d'Archiloque ἐρέω τιν' ὑμῖν αἶνον (cf. *Trav.* 202) est peut-être une formule usuelle au début d'un apologue ; et les mots ἀλλά μ' ὁ λυσιμελὴς δάμναται πόθος, s'ils sont imités d'Hésiode (*Théogonie*, 120 (Ἔρος) λυσιμελὴς... δάμναται...), le sont d'un passage qui a l'air de n'être lui-même chez Hésiode qu'un souvenir de poèmes antérieurs.

en sont tirés. Mais on attribuait en plus à Hésiode les *Grands Travaux* et les *Grandes Éhées*, deux poèmes dont le rapport aux *Travaux* et aux *Éhées* (c'est-à-dire au *Catalogue*) reste incertain pour nous ; divers poèmes sur l'art de la divination, l'*Ornithomantie*, la *Mélampodie*, les *Vers mantiques*, les *Explications de prodiges*, auxquels il faut ajouter une *Astronomie* ; un poème didactique, les *Leçons de Chiron* ; un poème sur les premiers métallurgistes, les *Dactyles de l'Ida* ; enfin une épopée, appelée *Aigimios*, du nom d'un vieux roi dorien ; mais celle-ci était beaucoup plus souvent considérée comme l'œuvre de Kercops de Milet[1]. Quelques-unes de ces œuvres ne sont pour nous que des noms. Des autres il subsiste quelques fragments. Ils seront publiés dans la collection générale des *Fragments épiques* que prépare l'Association Guillaume Budé[2].

II

LE TEXTE D'HÉSIODE

Les manuscrits. Tous les manuscrits qui nous ont conservé le texte complet[3] de la *Théogonie*, ou des *Travaux*, ou du *Bouclier*, remontent à un original commun. Le texte d'Hésiode nous est parvenu dans les mêmes conditions que celui d'un très

[1] J'ai écarté à dessein de cette liste quelques titres trop douteux, ou qui ne désignent très probablement que des *épisodes* d'un long poème, comme le *Catalogue*.

[2] La première partie, consacrée aux fragments du *Cycle*, par M. Albert Severyns, paraîtra sans doute assez prochainement.

[3] Il n'en est pas de même pour ceux qui ne nous ont conservé que des fragments de ces poèmes : cf. p. XXIII.

grand nombre d'autres auteurs grecs : une seule édition ancienne en a été retrouvée à l'époque de la renaissance des lettres antiques à Byzance, et les manuscrits que nous possédons dérivent tous de la première transcription qui a été faite de cet archétype vers le ixe siècle[1]. On peut le prouver tout aussi bien par la façon dont ces manuscrits s'accordent entre eux que par celle dont ils divergent.

Il y a d'abord dans chacun des trois poèmes un certain nombre de fautes, communes à tous nos manuscrits, qui ne peuvent s'expliquer que par l'existence d'un premier modèle unique. Je veux parler de fautes si grossières que tout scribe un peu instruit les eût corrigées de lui-même, s'il n'avait été retenu par le respect superstitieux de l'original qu'il avait à reproduire : ainsi l'intrusion du v. 758 des *Travaux* après le vers 736, ou l'omission de τε au v. 148 de la *Théogonie*[2]. — Et nos manuscrits ne s'accordent pas seulement sur des fautes de ce genre ; ils s'accordent aussi sur des leçons qui, sans être toujours de véritables fautes, ne figuraient pas dans d'autres éditions d'Hésiode que nous connaissons par ailleurs : ainsi la leçon ὀλίγη (*Travaux*, 288), au lieu de λείη, que lisaient à cette place les Athéniens du ive siècle ; ou la leçon incorrecte οἷα τε (*Théogonie*, 93), au lieu de τοίη, seule leçon admissible, déjà conjecturée par Guyet et qui se trouve en effet dans le fragment d'édition retrouvé à Achmim. Parfois il s'agit même d'un

[1] Voyez mon édition d'Eschyle, tome I, p. xvi suiv.

[2] Triclinius lui-même n'a pas remédié à cette omission, comme il a su faire à celle d'un autre τ' au vers 340 de la *Théogonie*. En pareil cas, ses corrections ne sont, bien entendu, que des conjectures personnelles : il n'avait pas un modèle différent de celui des autres scribes.

ou de plusieurs vers, conservés dans tous nos manuscrits, alors qu'ils avaient été condamnés par les critiques anciens et qu'ils manquent en effet dans nos papyrus : ainsi le v. 111 de la *Théogonie* et les vers 209[b]-211[a] du *Bouclier*.

Mais ce sont peut-être quelques-uns des passages où les manuscrits présentent entre eux les différences de texte les plus frappantes qui démontrent en réalité le mieux l'unité de la tradition. C'est le cas par exemple des vers 721-25 de la *Théogonie*[1]. L'hypothèse suivante peut seule rendre compte de toutes les divergences de nos manuscrits. Le développement des vers 722-25 avait dû paraître long et lourd ; un rhapsode l'avait donc remplacé par un doublet, le v. 721, qui s'est trouvé inséré où il devait être lu, après 720 : « *Car* telle est la distance de la terre au Tartare brumeux ». Mais d'autres, regrettant sans doute l'image de l'enclume, voulurent conserver au moins un des deux tableaux, la chute de l'enclume du ciel sur la terre, et remplacèrent l'autre par un second doublet, fabriqué sur le modèle du premier[2]; c'est le vers 723[b] : « *Et* la distance est pareille de la terre au Tartare brumeux ». Seulement, comme il arrive presque toujours en pareil cas, les deux doublets n'en subsistèrent pas moins dans le texte avant les groupes de vers qu'ils étaient destinés à remplacer (722-25 ; 724-25). On fut ainsi amené à corriger, au commencement du v. 724, les mots δ' αὖ en γὰρ, les vers 724-25 ayant paru dès lors être une explication de 723[b]. C'est sous

[1] Cf. Rzach, *Wiener Studien*, XIX, p. 21. Cf. Wilamowitz, *Sitzungsber. der pr.Ak. d. Wiss.* 1910, p. 398.

[2] Le second doublet a en revanche réagi sur le premier dans le manuscrit H qui a ἴσον, au lieu de τόσσον, au v. 721.

cet aspect que le texte se présentait dans le modèle de notre archétype. Mais le scribe de notre archétype a, en recopiant ce modèle, commis une erreur matérielle d'un type fréquent : il a confondu les deux débuts identiques (ἐννέα...) des vers 722 et 724, et il a omis le groupe 722, 723[b], 724. Quand il s'est aperçu de l'erreur, il a récrit ces vers au bas de la page. Parmi les scribes qui sont venus ensuite et à qui nous devons nos manuscrits, un seul, celui de D, les a recopiés à la place même où ils se trouvaient; d'autres les ont remis à leur place normale; d'autres — les plus nombreux — les ont laissés complètement de côté. C'est donc ici par leur désaccord même que nos manuscrits montrent leur origine commune. Leurs auteurs ont interprété diversement un même modèle, que D, seul, a fidèlement reproduit[1].

Le premier devoir d'un éditeur, c'est donc de reconstituer notre archétype, c'est-à-dire l'édition de l'époque impériale, grâce à laquelle nous possédons une partie de l'œuvre d'Hésiode. Nous en avons conservé assez de copies pour qu'il soit en somme aisé de retrouver presque partout le texte qu'elle contenait, les variantes qui accompagnaient ce texte et les scholies qui le commentaient.

Les manuscrits d'Hésiode sont en effet nombreux.

[1] Je ne vois qu'un fait qui puisse sembler, au premier abord, défavorable à cette thèse. C'est la rencontre de D avec le papyrus Edgar pour l'ordre des vers 19-18 de la *Théogonie*. Mais il peut, en réalité, s'expliquer fort simplement. L'archétype avait sans doute le vers 18 avant le vers 19, comme l'ont tous nos autres manuscrits; mais il indiquait peut-être aussi, *à titre de variante*, au moyen de deux chiffres en marge, β' α', que ces vers devaient être lus dans l'ordre inverse. Le scribe de D a choisi la variante, les autres le texte primitif. Rien ne prouve donc que D ait eu sous les yeux un autre modèle.

L'honneur de les avoir méthodiquement classés revient à A. Rzach. La plupart sont d'époque assez récente. Parmi les plus anciens mêmes il y a des différences de qualité sensibles, suivant les poèmes. Nous disposons pour établir le texte des *Travaux* de documents plus sûrs que pour celui de la *Théogonie*. La qualité du texte semble être en rapport avec l'importance du travail d'interprétation consacré à chacun des poèmes dans l'antiquité. Les *Travaux* nous sont parvenus avec un nombre considérable de scholies. Les unes viennent des grammairiens byzantins Tzetzès et Moschopoulos (XII[e] et XIII[e] siècles). Les autres sont des extraits de deux commentaires anciens dus respectivement à un grammairien chrétien, qui est peut-être Chœroboscos[1], et au philosophe néo-platonicien Proclos (V[e] siècle). Mais ce dernier s'inspirait lui-même, pour une bonne part, du commentaire écrit par Plutarque sur le poème de son compatriote Hésiode, et le témoignage de Plutarque, sur beaucoup de points, est pour nous d'un prix inestimable. Nous n'avons rien de comparable pour la *Théogonie* ni le *Bouclier*.

On trouvera, en tête de chaque poème, la liste des manuscrits que j'ai collationnés, soit sur les originaux, soit sur des photographies. Ce sont les seuls que je mentionne individuellement dans l'apparat critique[2]. Mais il va de soi que mon texte n'est pas éta-

[1] Cf. Dimitrijevic, *Studia Hesiodea*, p. 113.

[2] J'ai adopté partout, pour ne pas compliquer la tâche des lecteurs ou des futurs éditeurs, les sigles de Rzach. Ils ont cependant un grave inconvénient ; c'est de varier d'un poème à l'autre, de sorte que la même lettre désigne parfois trois manuscrits, tandis que le même manuscrit se trouve à son tour représenté par trois lettres différentes, suivant qu'il est mentionné à propos de la *Théogonie*, des *Travaux* ou du *Bouclier*.

bli sur ces seuls manuscrits : il l'est sur l'ensemble des manuscrits retenus par Rzach, et c'est cet ensemble que désigne toujours le sigle *codd.* Je m'en suis donc remis à Rzach pour la connaissance des manuscrits que je n'ai pu étudier moi-même. L'expérience que j'ai faite de son édition pour les autres m'a permis de constater que ses collations étaient presque toujours exactes[1].

Il reste encore dans les bibliothèques d'Europe un certain nombre de manuscrits d'Hésiode qui n'ont pas encore été étudiés de très près. Mais il n'est guère vraisemblable qu'ils pussent fournir rien de nouveau ni d'important. Ceux que Rzach a mis à part avec beaucoup de discernement nous permettent de reconstituer assez aisément le texte de leur archétype. L'examen de nouvelles copies ne nous apprendrait rien de plus.

Les papyrus. Mais le texte de notre archétype ainsi reconstitué n'est pas nécessairement le texte authentique d'Hésiode, et, pour atteindre celui-ci, nous ne devons pas négliger les autres sources auxquelles nous pouvons puiser : les papyrus et la tradition indirecte.

Nous possédons aujourd'hui une douzaine de fragments sur papyrus des trois poèmes hésiodiques. Comme la découverte de plusieurs d'entre eux est postérieure à la dernière édition de Rzach, je crois utile d'en donner ici la liste, dans l'ordre chronologique[2] :

[1] Les rares erreurs que j'ai relevées ne figurent naturellement pas toutes dans mon apparat. Mais là où le lecteur notera une divergence entre les lectures de Rzach et les miennes, qu'il sache qu'elle est voulue.

[2] On trouvera la date approximative de chacun d'eux indiquée dans la liste de *Sigles* qui précède chaque poème.

Papyrus Ryland 54 (*Catalogue of the Greek Papyri in the John Rylands Library*, 1911, I, p. 179) : *Théogonie*, 643-656.

Papyrus d'Oxyrhynchos 1090 (*The Oxyrhynchus Papyri*, VIII, p. 121) : *Travaux*, 257-289.

Papyrus de Berlin 9774 (*Berliner Klassikertexte*, V 1, p. 18) : Homère, Σ 596-608, suivi de *Bouclier*, 207-213 (209^b-211^a étant omis). Chaque vers du *Bouclier* est précédé d'une διπλῆ ἔξω νενευκυῖα.

Papyrus d'Oxyrhynchos 2090 (*The Oxyrhynchus Papyri*, XVII, p. 119) : *Théogonie*, 28-52; et bribes de 1-7; 148-154.

Papyrus d'Oxyrhynchos 689 (*Ibidem*, IV, p. 135) : *Bouclier*, 466-480.

Papyrus Edgar (*Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XXVI, fasc. 3, p. 203 suiv.) : *Théogonie*, 1-51.

Papyrus d'Oxyrhynchos 2091 (*The Oxyrhynchus Papyri*, XVII, p. 121) : *Travaux*, 292-335; et bribes de 366-380 (370-72 étant omis).

Papyrus d'Oxyrhynchos 873 (*Ibidem*, VI, p. 179) : *Théogonie*, 930-39; 994-1004.

Papyrus Raïner (Wessely, *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, p. III-XXIII) : *Théogonie* 626-40, 658-73, 777-83, 811-17, 833-40, 846-48, 871, 872, 879-81; *Travaux*, 179-85, 210-15, 243-48, 252-65, 274-79, 283-96, 309-31, 344-63, 491-94, 511-19, 527, 528, 544-52, 686-828; *Bouclier*, 1-32, 350-54, 382-84, 426-40, 456-70.

Papyrus de Londres 159, ou n° 33 dans Milne, *Catalogue of the Literary Papyri* (Kenyon, *Revue de Philologie*, XVI, p. 181-83) : *Théogonie*, 210-38; 260-70.

Papyrus de Genève 94 (J. Nicole, *Revue de Philologie*, XII, p. 113-116) : *Travaux*, 111-118; 153-161; 169 *a-e*; 174-182; 210-221. Il reste aussi des bribes des vers 174-180 dans un second fragment (B^11 de Rzach), qui contient encore des bribes des v. 215-221[1].

[1] Je n'ai pas eu à mentionner ce second fragment dans mon

Papyrus d'Achmim, à la Bibliothèque Nationale, *Suppl. gr.* 1099 (Wilcken, *Sitzungsber. der pr. Ak.* 1887, p. 807 suiv.) : *Théogonie*, 75-145[1].

J'ajoute, pour mémoire, le papyrus de Berlin 7784 (*Berliner Klassikertexte*, V 1, p. 46) qui contient *Travaux* 199-204; 241-46. Le texte est très mutilé et n'offre pas de variantes. Je n'ai donc pas eu à l'utiliser.

Le texte donné par ces papyrus diffère parfois sensiblement du texte de nos manuscrits du Moyen-Age. Cela ne veut pas dire que, dans l'ensemble, il soit vraiment meilleur. Il offre des leçons parfois préférables, parfois de valeur équivalente, parfois manifestement fautives. Nous entrevoyons du moins, grâce à ces papyrus, ce qu'était le texte des éditions courantes d'Hésiode entre le Iᵉʳ et le vᵉ siècle après J.-C., c'est-à-dire à une période d'où date probablement aussi l'édition reproduite par nos manuscrits.

A cette même classe de documents il faut joindre un manuscrit, contenant de longs fragments de la *Théogonie* et du *Bouclier*[2], qui ne se rattache pas à l'archétype des autres manuscrits hésiodiques. C'est un manuscrit du xiᵉ siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale (*Suppl. grec* 663)[3]. Il ne contient pas le v. 111 de la *Théogonie*[4]. Il remonte donc à un autre

apparat. Qu'on sache toutefois qu'au vers 215 il a la même leçon αὐτοῦ que le premier.

[1] La collection des papyrus d'Achmim sera publiée prochainement par M. Paul Collart, que je remercie ici vivement d'avoir bien voulu me communiquer sa collation du fragment hésiodique.

[2] A côté d'un grand nombre de fragments d'Homère. L'orthographe de ce manuscrit est barbare ; mais le texte remonte à une bonne source.

[3] C de Rzach pour la *Théogonie*, B et C pour le *Bouclier*.

[4] Le fait a échappé à Rzach. C'est pourquoi je crois devoir y insister.

modèle[1] — sans doute le même que celui du papyrus d'Achmim, où le vers est également omis.

La tradition indirecte.

Nous avons enfin une dernière source de renseignements sur le texte hésiodique : c'est la tradition indirecte. Elle est très abondante. Peu d'auteurs, dans l'antiquité, ont été plus souvent cités qu'Hésiode. Mais il convient de distinguer entre ces citations. — Celles qui proviennent d'écrivains postérieurs au IIIe siècle avant J.-C. sont à mettre sur le même plan que les papyrus, puisqu'elles correspondent au même état du texte. Quelques-unes ont, il est vrai, plus de prix : ce sont celles qui datent des deux ou trois premiers siècles avant J.-C., puisque nous n'avons pas de papyrus hésiodiques de cette époque. Mais toutes sont postérieures aux recherches philologiques des Alexandrins et doivent dériver de leur recension du texte. — En revanche les citations qui nous viennent d'écrivains du Ve ou du IVe siècle nous mettent sous les yeux des fragments d'un texte qui n'avait pas encore été soumis à une revision savante. Elles sont donc pour nous d'une valeur tout à fait exceptionnelle. — Il est clair que, si notre première tâche est de reconstituer le texte de notre archétype, nous ne devons pas oublier pour cela que cet archétype n'est qu'une assez médiocre édition, postérieure de plus d'un millénaire à Hésiode, et que là où nous pouvons saisir quelque chose du texte que lisaient un Xénophon, un Platon

1. Ce qui n'implique pas qu'il existât encore au XIe siècle un exemplaire ancien d'Hésiode différent de l'archétype de nos manuscrits. C n'est pas copié sur une édition d'Hésiode, mais sur un ouvrage scolaire, un recueil d'*Extraits d'Homère et d'Hésiode*.

ou un Aristote, nous n'avons pas le droit de rejeter au bas des pages des leçons qui figuraient certainement dans le texte authentique. Lorsque nous voyons qu'à Athènes, au IVe siècle, on lisait λείη au vers 288 des *Travaux*, au lieu de ὀλίγη, donné par tous nos manuscrits, et lorsqu'il apparaît que cette leçon est en elle-même incomparablement supérieure à l'autre, il serait absurde de préférer ὀλίγη à λείη, par simple respect de la tradition manuscrite. L'esprit de système ne doit pas nous faire aller jusqu'à expulser Hésiode de son propre texte. Nous devons — puisque, en l'état actuel de notre documentation, nous ne pouvons faire plus — constituer un texte éclectique, fondé avant tout sur notre tradition manuscrite, mais où nous ferons place aux variantes dues aux papyrus et à la tradition indirecte qui nous paraîtront nettement supérieures aux leçons de notre texte de base.

Il faut toutefois traiter avec une grande prudence tous les témoignages que nous fournissent les citations. — D'abord, les manuscrits des auteurs qui citent Hésiode divergent souvent entre eux, les scribes ayant subi l'influence des éditions contemporaines et leurs reviseurs s'étant même reportés parfois à ces éditions pour corriger le texte que portait leur modèle[1]. En pareil cas, qui peut nous garantir la forme originale de la citation ? — Ensuite, les anciens ne sont guère scrupuleux en matière de citations : volontairement — pour mieux accorder la citation avec leur propre texte — ou involontairement — parce qu'ils citent de mémoire — ils altèrent souvent le passage qu'ils prétendent reproduire. Eschine citera ainsi les

[1] Le cas est fréquent, en particulier, pour Stobée.

mêmes vers[1] de façon différente dans le discours *Sur l'Ambassade* et dans le *Contre Ctésiphon*. — Enfin, il faut tenir compte des imitations et des adaptations de toute sorte dont les poèmes hésiodiques ont été, de bonne heure et longtemps, l'objet. Diodore de Sicile nous a conservé par exemple un texte des vers 111-120 des *Travaux* qui est assez éloigné de notre texte traditionnel. Y a-t-il lieu de relever toutes ces variantes comme étant celles d'une autre édition d'Hésiode? Je ne le crois pas. Diodore nous indique en effet sa source : c'est Épiménide, c'est-à-dire quelque compilation en prose qui contenait — citée ou résumée — une fausse *Théogonie* d'Épiménide[2]. Il se peut que ce texte conservât en effet quelques leçons empruntées à une édition d'Hésiode[3]; mais le départ est impossible à faire dans un ensemble faux. La prudence interdit donc de puiser à une source aussi trouble. Il en est de même pour la citation qu'aurait faite Chrysippe, s'il faut en croire Galien, d'un passage de la *Théogonie*[4]. Le texte de Galien est obscur et peut-être altéré. A le lire sans parti pris, il semble bien toutefois impliquer que Chrysippe faisait une distinction entre notre *Théogonie*, dont il reproduit quelques vers sans variantes notables, et d'autres *théogonies* (ἐν ταῖς θεογονίαις), qui pouvaient être, d'ailleurs, attribuées également à Hésiode. Dans ces conditions, les deux versions — celle de nos manuscrits et celle de Chrysippe — peuvent être confron-

1 *Travaux*, 240-41.
2 Cf. Leo, *Hesiodea*, p. 20-22.
3 C'est ce qui expliquerait la concordance de certaines leçons de Diodore avec celles d'Origène et de Stobée.
4 *Théogonie*, 886 suiv. Cf. Galien, *De placitis Hippocratis et Platonis*, III 8.

tées et comparées *dans leur ensemble* ; mais les leçons de Chrysippe ne doivent pas être citées *isolément* dans l'apparat d'une édition d'Hésiode[1].

L'apparat critique de cette édition.

Tel étant l'état du texte d'Hésiode, le lecteur, en présence d'un passage douteux, est toujours en droit de se poser les questions suivantes : « Quelle est la leçon de l'archétype ? quelles sont les variantes de cet archétype ? les variantes des papyrus ? les variantes de la tradition indirecte, antérieure et postérieure aux Alexandrins ? » J'ai cherché à rédiger mon apparat de façon que, sous une forme aussi brève que possible, il fournît néanmoins une réponse précise, là où elle est possible, à chacune de ces questions.

En général, je n'ai pas cru bon de désigner individuellement les manuscrits où se rencontre telle ou telle leçon. Les différences de valeur qui existent entre nos manuscrits ne sont pas assez grandes pour qu'il y ait intérêt à les distinguer. Je n'ai cité çà et là que quelques manuscrits, lorsque la chose m'a paru utile — par exemple, lorsqu'il s'agit des manuscrits les plus anciens, qui sont restés parfois les seuls témoins d'une leçon vite altérée. Partout ailleurs, je considère nos manuscrits comme formant un groupe unique, où les différences de texte correspondent, soit à des variantes de l'archétype, soit à des fautes

[1] Pour tout ce qui concerne la tradition indirecte, je n'ai pas fait de recherches personnelles : je m'en suis remis à Rzach, et aussi, pour les *Travaux*, à Dimitrijevic (p. 158 suiv.). — Il va de soi que j'ai écarté un certain nombre de citations qui sont, trop évidemment, de pures fantaisies d'auteurs mal servis par leur mémoire ou peu soucieux d'exactitude. Et je regrette maintenant de ne pas en avoir écarté davantage.

individuelles des scribes[1]. Les variantes sont relativement rares et de peu d'intérêt ; elles portent le plus souvent sur des épithètes traditionnelles ou sur des formes épiques. Les fautes en revanche sont nombreuses. Elles aussi portent surtout sur les formes épiques, qui ont fourni aux scribes l'occasion de multiples confusions. En bonne méthode, l'apparat ne devrait pas mentionner ces fautes[2]. Mais, outre qu'il est parfois bien difficile de discerner une faute d'une variante, l'éditeur éprouve toujours quelque scrupule à écarter une leçon fautive, en pensant qu'elle dissimule peut-être une variante altérée. Et il n'est pas mauvais, d'autre part, que le lecteur comprenne, en regardant l'apparat, combien est flottante notre tradition manuscrite en tout ce qui concerne la morphologie épique.

Les variantes des papyrus sont indiquées par l'abréviation *pap.*, accompagnée d'un numéro qui correspond au classement chronologique des papyrus pour chaque poème. — Les variantes de la tradition indirecte sont suivies du nom du citateur, s'il est antérieur

[1] En principe, les leçons séparées par la conjonction *seu*, dans mon apparat, doivent être considérées comme à peu près également autorisées. J'ai usé au contraire de la conjonction *uel* pour introduire des leçons qui ne sont représentées que par très peu de manuscrits — parfois même par un seul — ou par des manuscrits de qualité inférieure. C'est dire que ces leçons ont peu de chances d'être autre chose que de simples fautes.

[2] Ainsi je ne mentionne pas λήγουσαι, au lieu de λήγουσι, au v. 48 de la *Théogonie*. La faute est trop évidente : elle est d'un type courant dans les manuscrits (cf. 67, 220, 366, etc.). Si le vers est à condamner, ce n'est pas parce que cette faute le rend inscandable ; ce n'est pas davantage, si l'on s'en tient au texte λήγουσι, parce qu'il y a quelque dissymétrie entre ἀρχόμεναι ὑμνεῦσι et λήγουσί τ' ἀοιδῆς : une telle dissymétrie n'a absolument rien de choquant ; mais c'est parce qu'il contredit brutalement le contexte : si Zeus doit être chanté « en commençant », il ne peut pas l'être « en second lieu » (δεύτερον, 47).

au IIIe siècle avant J.-C., ou de la mention *testis* (ou *testes*[1]), s'il s'agit d'écrivains postérieurs à cette date. Une seule exception à cette règle de l'anonymat a été faite en faveur de Plutarque, à cause de l'autorité particulière qui s'attache à son témoignage de commentateur d'Hésiode. — Lorsque ces variantes coïncident avec des leçons de manuscrits, l'indication de leur origine est donnée entre parenthèses. La parenthèse a donc toujours la signification suivante : « comme les manuscrits » ou « comme un groupe de manuscrits »[2]. Ainsi les premières notes critiques aux *Travaux* devront être interprétées de la façon suivante :

2 Δί' (testes) : δή (testes) = les manuscrits et les témoignages se partagent entre Δί' et δή.

5 ῥέα μὲν testes : ῥεῖα μὲν (testis) = ῥέα est donné par tous les citateurs, sauf un, qui a ῥεῖα avec tous les manuscrits.

|| ῥέα δὲ (testes) : καί τε testis = ῥέα δὲ est la leçon de tous les manuscrits et de tous les citateurs, moins un, qui donne καί τε[3].

En principe, j'ai cherché à suivre la tradition d'aussi près qu'il était possible sans tomber dans une exagération naïve et ridicule. J'ai signalé tous les cas présentant quelque intérêt où je m'écartais de l'ortho-

[1] Le pluriel *testes* peut désigner, suivant les cas, *tous les citateurs* ou seulement *quelques citateurs*. Mais la rédaction de l'ensemble de la note permet toujours d'en décider. — Au contraire, le pluriel *codd.* désigne toujours *l'ensemble des manuscrits*.

[2] Suivant que la leçon dont il s'agit s'oppose à une leçon qui ne vient pas des manuscrits ou à une leçon qui vient de quelques-uns d'entre eux.

[3] Cette leçon est justement une de celles que je regrette maintenant de n'avoir pas laissées de côté (cf. p. XXVII, n. 1) : elle a peu de vraisemblance en elle-même et elle n'est donnée que par un manuscrit de l'*Etymologicum genuinum*.

graphe, de l'accentuation et même, parfois, de la ponctuation des manuscrits. J'ai cru bon[1], par exemple, de suivre les manuscrits en accentuant les prépositions placées devant une épithète ou devant un génitif dépendant de leur complément comme elles le seraient devant ce complément même et d'écrire par exemple σπῆι ἐνὶ γλαφυρῷ et τέχνῃ ὑπ' αἰζηῶν, et non σπῆι ἔνι γλαφυρῷ et τέχνῃ ὕπ' αἰζηῶν. De même, pour l'emploi du ν éphelcystique à la fin des vers, j'ai adopté toujours la leçon que me fournissait l'unanimité des manuscrits, ou, en cas de divergence, la majorité des manuscrits les plus anciens. On peut faire à ce sujet des observations qui ne sont pas sans utilité. Les manuscrits, en général, n'emploient le ν éphelcystique à la fin du vers que lorsque le vers suivant commence par une voyelle. Il se peut qu'ils se conforment là simplement à une convention d'école. Il n'en est pas moins intéressant de noter qu'ils écrivent le plus souvent ὕπερθεν même devant une consonne et, au contraire, θύρηφι même devant une voyelle. Sans m'exagérer l'importance de ces détails, je crois qu'il vaut mieux en pareille matière s'en tenir aux indications, même incertaines et rares, de la tradition que de soumettre le texte à des règles systématiques et arbitraires[2].

[1] L'usage des manuscrits me paraît, d'ailleurs, beaucoup plus justifié que celui des éditeurs modernes : celui qui prononce les mots σπῆι ἐνὶ γλαφυρῷ ou τέχνῃ ὑπ' αἰζηῶν les prononce d'un trait et ne fait pas de pause avant l'épithète ou avant le génitif.

[2] Il me serait impossible de dire tout ce que ce volume doit à la revision de Louis Bodin. La sûreté de ses connaissances et de son goût m'a rendu d'inappréciables services. Je lui en renouvelle ici mon plus amical remerciement.

THÉOGONIE

NOTICE

Authenticité de la Théogonie.

La *Théogonie* est « signée ». Le poète dit, dans le prélude (22-24), en parlant des Muses : « Ce sont elles qui à Hésiode un jour apprirent un beau chant, alors qu'il paissait ses agneaux au pied de l'Hélicon divin. Et voici les premiers mots qu'elles m'adressèrent... » On ne peut guère contester que l'auteur ait voulu mettre ainsi son nom en tête de son œuvre, comme beaucoup d'autres en Grèce l'ont fait après lui. Quelques critiques soutiennent cependant que ce nom d'Hésiode n'est pas celui de l'auteur, mais celui du poète que l'auteur proclame son modèle. Ils entendent donc : «Ce sont elles qui à Hésiode un jour apprirent un beau chant... Mais *à celui que voici*[1], *à moi*, elles dirent dès le premier jour... » L'auteur de la *Théogonie* s'opposerait ainsi lui-même à l'auteur des *Travaux*, tout en se disant inspiré par les mêmes Muses ; il se donnerait comme étant, lui aussi, un poète didactique, mais qui chante la généalogie des dieux, au lieu de chanter la loi du travail imposée aux hommes. Les mots permettraient, à la rigueur, cette interprétation ; mais l'idée qu'elle suppose n'est pas admissible. La coutume des anciens poètes grecs n'est pas de se réclamer d'un devancier ; et ce n'est pas, surtout, dans un prélude où, manifestement, l'auteur veut affirmer la nouveauté de son œuvre qu'il peut évoquer le souvenir d'un autre poète, qui lui aurait frayé la voie. Est-il vraisemblable en outre que l'antiquité tout entière se soit méprise pendant plus de vingt siècles sur le sens de ces

[1] Ceux qui soutiennent cette interprétation doivent nécessairement, comme le fait M. Pierre Waltz (*Revue des Études grecques*, XXVII, 1914, p. 232), rattacher τόνδε à με. S'ils rapportent τόνδε à μῦθον, l'opposition entre 'Ησίοδον et με n'est plus suffisamment marquée.

vers et que tous les poètes, orateurs, grammairiens de la Grèce et de Rome qui ont représenté Hésiode — et non son imitateur — recevant des Muses le laurier sacré aient unanimement commis un contre-sens ridicule? Il y aurait quelque impertinence à prétendre, en telle matière, faire la leçon à Callimaque ou à Virgile[1].

Mais une signature n'est pas une preuve sans réplique d'authenticité, car elle peut n'être qu'un faux. Ce qui nous oblige à considérer celle-ci comme étant de la main d'Hésiode, c'est que le poète des *Travaux* (659) fait lui-même allusion à cette scène du prélude et la donne comme un souvenir personnel : c'est bien lui que consacrèrent ainsi les Muses de l'Hélicon, c'est lui qu'elles « mirent pour la première fois sur la route des chants harmonieux ». Aucune raison sérieuse n'existe pour récuser ce témoignage[2]. Nous pouvons donc affirmer à la fois que la *Théogonie* est l'œuvre d'Hésiode et qu'elle est sa première œuvre. Le prélude nous apprendra ce qu'il a voulu faire en la composant.

Le prélude de la Théogonie.

Ce prélude est d'une longueur inusitée ; mais les grandes lignes en sont des plus nettes. Il comprend deux parties : un *récit* (1-34) et un *hymne* (35-115). Hésiode conte à ses auditeurs comment s'éveilla sa vocation ; puis il célèbre les Muses qui l'ont fait poète. Il termine en leur demandant d'inspirer ses chants ; et, tandis qu'il énumère les sujets sur lesquels elles doivent lui dicter la vérité, il se trouve faire le résumé de l'œuvre annoncée : l'hymne s'achève par un sommaire du poème.

Le *récit* contient plus d'un détail sur le décor où se jouent les scènes rapportées. Établi au pied de l'Hélicon, Hésiode habite une région consacrée aux Muses. Les déesses la visitent souvent, et maintes fois il a cru sentir.

[1] Callimaque, *Aitia*, p. 144 Cahen (cf. p. 126-127) ; Virgile, *Bucoliques*, VI 70.
[2] Cf. p. 76-77.

leur présence au fond des brumes du soir[1], soit dans le Val sacré, où est leur sanctuaire, près de la source Aganippé ou de l'autel de Zeus[2], soit au sommet même de la montagne, quand des vapeurs s'y amassent, qui semblent monter du Permesse (à l'Est de l'Hélicon), ou de l'Hippocrène (sur le versant Nord-Est), ou de l'Olmée (au Nord-Ouest). Il s'imaginait alors entendre leur voix célébrer chacun des dieux tour à tour — en d'autres termes, il entendait chanter dans sa mémoire des fragments d'hymnes ou d'épopées relatant des légendes divines. Il évoquait donc les dieux, un à un ; et sa rêverie allait remontant des divinités honorées autour de lui jusqu'aux divinités plus anciennes qu'elles ont supplantées, et même jusqu'aux grandes forces naturelles, dont la puissance ne cesse de se faire sentir aux hommes, bien qu'elles ne reçoivent pas de culte chez eux. La vision du poète s'élargit ainsi jusqu'aux limites extrêmes d'un univers tout entier peuplé de dieux[3]. Et c'est son désir maintenant qui prolonge son souvenir : ce qu'il voudrait, lui, ce n'est plus, comme un autre aède,

[1] Cf. 9 κεκαλυμμέναι ἠέρι πολλῇ.

[2] L'autel en question ne nous est pas connu ; mais il est tout à fait à sa place dans le sanctuaire des Muses. Wilamowitz (*Die Ilias und Homer*, p. 470) le transporte au sommet de l'Hélicon, où Zeus aurait remplacé le premier maître de ces cimes, Poseidon. Il est dès lors obligé de considérer la « source aux eaux sombres » comme étant l'Hippocrène et, par suite, d'identifier l'Ἵππου κρήνη du v. 6 avec la source Aganippé. L'hypothèse est déjà peu vraisemblable en elle-même. Elle suppose en outre l'erreur commune à presque tous les éditeurs de la *Théogonie*, qui veulent que les deux καί τε (des v. 3 et 5) annoncent deux scènes différentes, l'une qui se joue chaque jour (ὀρχεῦνται), l'autre qui ne s'est jouée qu'une fois (ἐνεποιήσαντο), le jour où Hésiode fut sacré poète par les Muses. Mais le mouvement du morceau indique assez que les deux καί τε se balancent, sans s'opposer : l'indicatif présent et l'aoriste marquent également l'habitude (cf. *Iliade*, XVII 177). La scène de la consécration du poète ne commence qu'avec les mots αἵ νύ ποθ' Ἡσίοδον... Le mot ποτ(ε) n'aurait sans cela aucun sens.

[3] Un peu de désordre n'aurait pas lieu de surprendre dans une énumération comme celle des vers 11-21, puisqu'il s'agit pour le poète de peindre un afflux de souvenirs. Mais le désordre en réalité n'est pas si grand qu'il peut paraître à première vue. Zeus vient

chanter tel ou tel de ces dieux, c'est les chanter tous, c'est dire la « race » entière des « Immortels toujours vivants ».

Et voici qu'à l'ardeur de ce désir les Muses ont répondu. Elles ont un jour apparu à Hésiode et lui ont dit : « Ce peuple de pâtres grossiers croit que la poésie n'est que fiction et jeu : mais elle est aussi vérité ! » Hésiode a reçu mission de le prouver. Les déesses lui ont donné le bâton de laurier qui fera de lui un Voyant : le passé, désormais, lui sera révélé, tout comme l'avenir, et c'est lui qui dira l'histoire des «Bienheureux toujours vivants[1]». Elles ne lui imposent qu'une condition ; il devra se souvenir que c'est d'elles qu'il tient son savoir, il devra donc leur rendre hommage au début et à la fin de chacun de ses chants. A cet ordre il va obéir sans tarder, en entonnant un hymne aux Muses.

L'*hymne* se divise en quatre parties. — I. Le poète montre les Muses, autour du trône de Zeus, dans leur fonction essentielle : réjouir le cœur de Zeus[2] (35-52). —

naturellement le premier, et, derrière lui, Héra, avec la mention du plus connu de ses sanctuaires en Grèce, l'Héraion d'Argos ; puis les enfants les plus puissants de Zeus, Athéna, Apollon, Artémis ; puis le frère de Zeus, le maître de la mer, Poseidon ; puis quelques autres épouses de Zeus (cf. 901-906 ; 918-920), Thémis et Létô ; entre les deux, Hésiode place la déesse d'amour, Aphrodite ; puis, comme Thémis est une Titanide et Létô une fille de Titanide, la pensée d'Hésiode remonte d'un bond à la génération des Titans, à Japet et à Cronos, puis plus haut encore, aux dieux de lumière, Aurore, Soleil et Lune, enfin aux grandes puissances de la nature, Terre, Océan, Nuit, qui sont à l'origine de toutes choses. — Un seul vers dans cette énumération pourrait en être détaché sans inconvénient, c'est le vers 17 consacré à Hébé et à Dioné — le vers 16 est suffisamment défendu par le nom d'Aphrodite, qui ne saurait manquer ici. — Mais, s'il est interpolé, quel sentiment a bien pu guider l'interpolateur ? On comprend assez bien au contraire qu'Hésiode ait voulu placer à côté d'Aphrodite deux figures gracieuses, dont l'une est sa propre mère (cf. p. 32, n. 1).

[1] Des reprises, à peu de distance, d'expressions comme γένος αἰὲν ἐόντων (21, 33 ; et 105), ou comme τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα (32, 38), sont évidemment intentionnelles et trahissent l'art très conscient d'un poète désireux de lier fortement les différentes parties de ce prélude.

[2] Ou « le cœur des dieux », si on lit θεῶν νόον, avec le pap.[2], au

II. Puis il dit leur naissance (53-64) et leur première apparition dans l'Olympe (68-79). — III. Il insiste ensuite sur leur rôle parmi les hommes : elles inspirent également les rois et les poètes ; aux premiers elles donnent la persuasion, qui en fait des conciliateurs, aux seconds le don de charmer et d'endormir les soucis (80-103). — IV. Il termine enfin par une invocation : que les Muses lui dictent aujourd'hui sur la race divine les vérités qu'il doit faire connaître aux hommes (104-115). — Le cadre de cet hymne est assez conforme aux lois du genre ; mais chaque partie n'en contient pas moins des traits particuliers où se trahissent et la personnalité du poète et son dessein propre.

I. Les Muses, dans l'Olympe, n'ont qu'un sujet de chants : l'histoire des dieux. Mais celle-ci embrasse un domaine plus large que celui dont Hésiode a fait le sujet de sa *Théogonie* : elle traite aussi de la race humaine et des Géants (50). L'indication doit être intentionnelle : Hésiode veut sans doute faire entendre qu'il n'épuise pas la matière du genre qu'il inaugure. Il reste, pour les poètes qui suivront ses traces, d'autres épisodes à conter.

II. Les Muses sont filles de Zeus et de Mnémosyne. Mais Mnémosyne a son domaine en Béotie, à Éleuthère ; et c'est là que ses filles ont été conçues. En revanche, c'est en Piérie, près des cimes de l'Olympe, qu'elles ont vu le jour. Elles peuvent donc être appelées à la fois « Muses héliconiennes » et « Muses olympiennes ». Elles sont les déesses de l'Hélicon, puisque c'est au pied de cette montagne que les adore la Béotie et qu'Hésiode a entendu leur voix ; mais elles n'en sont pas moins Olympiennes, puisque l'Olympe est leur demeure (64), et puisque ce sont les hymnes du palais olympien qu'elles vont enseigner à Hésiode. On sent ici un désir de concilier des traditions diverses dont nous trouverons plus d'un

v. 51. Mais la comparaison avec les v. 36-37 doit faire préférer la leçon traditionnelle Διὸς νόον.

indice encore. — A peine nées, les Muses prennent le chemin de l'Olympe ; ce qu'elles chantent, en ce premier jour, en allant vers les dieux, c'est le triomphe de Zeus et la façon dont, après sa victoire, il a réparti les honneurs entre les dieux. Nous sommes ainsi prévenus qu'Hésiode se représente le monde comme organisé définitivement par Zeus, et que son récit aura pour terme l'avènement de Zeus, souverain absolu des hommes et des dieux.

III. La troisième partie met en parallèle les poètes et les rois. Les « rois », pour Hésiode, ce ne sont plus les chefs d'armée que peignait l'épopée homérique ; ce sont les notables, qui, dans les cités, jouent le rôle de juges, d'arbitres entre les citoyens. La *Théogonie* est destinée sans doute à être récitée devant un public où figurent les rois de Thespies. Le jeune poète veut obtenir leur suffrage, et il leur dit, avec un mélange de flatterie déférente et de fierté juvénile : « C'est aux Muses que vous devez, rois, ce pouvoir de persuader qui met fin aux disputes des plaideurs et qui vous vaut le respect de tous[1]. Mais les poètes aussi sont les nourrissons des Muses et savent par leurs chants apaiser les cœurs des hommes[2]. » Hésiode, tout en glorifiant les rois, se place donc à leur rang. Et, en même temps, il leur rappelle leur devoir : « Aux hommes un jour lésés ils savent donner, sur la place, une revanche sans combat, en entraînant les cœurs par des mots apaisants (88-90). » Comment ne pas voir là une allusion aux démêlés d'Hésiode et de Persès ? Hésiode a été victime de la mauvaise foi de son frère : il espère que les rois sauront convaincre Persès et lui donner, à lui-même, une « revanche sans combat ». Cet espoir sera déçu, et le

[1] Je paraphrase ainsi le v. 91 ; car, au vers 92, αἰδοῖ ne doit pas s'entendre du *respect* témoigné aux rois, mais bien des *égards* montrés par les rois à celui qui recourt à eux — sens très proche du sens qu'a le même mot dans le vers homérique qui a servi de modèle à Hésiode (*Odyssée*, VIII 172).

[2] Pour le mouvement de ces vers, cf. p. 35, n. 1.

ressentiment d'Hésiode s'exhalera avec amertume dans le poème des *Travaux*.

IV. L'invocation finale commence par la formule traditionnelle, Χαίρετε... *adieu...!* puis proclame le sujet du poème : « la race sacrée des dieux toujours vivants ». Le poète chantera d'abord les plus anciens, les fils de Terre et de Ciel (106), c'est-à-dire, surtout, les Titans ; puis les dieux auteurs de tous bienfaits » (111), c'est-à-dire la génération des dieux dont Zeus est le roi et qui continuent à régler l'ordre du monde. Il dira aussi comment ces nouveaux dieux se sont partagé les trésors du ciel (112), et, en remontant plus haut encore, comment ils se sont d'abord rendus maîtres de l'Olympe (113). Ce programme serait, en somme, simple et clair, si, entre la mention des anciens et celle des nouveaux dieux, n'intervenaient, de la façon la plus surprenante, trois vers, qui contiennent des sujets tout différents : la naissance des dieux (?), de la terre, des fleuves, de la mer, des astres et du ciel. Faut-il y voir une interpolation ? Ce n'est guère probable ; en tout cas, ce qu'ils annoncent est dans le poème[1] : notre *Théogonie* est aussi une *cosmogonie*. Il doit donc plutôt y avoir là une sorte de parenthèse : « Et, en même temps que ces dieux, je dirai la naissance des éléments qu'ils personnifient ». Le mouvement général du morceau serait donc celui-ci : « Je dirai, sous l'inspiration des Muses, comment sont nés les premiers dieux — *et le monde avec eux* — puis comment des dieux nouveaux ont organisé le monde[2], après avoir pris possession de

[1] Pour la terre, cf. 117 ; pour les fleuves, 337 suiv. ; pour la mer, 131 ; pour les astres, 382 ; pour le ciel, 126 suiv.

[2] Wilamowitz, qui a bien senti et montré l'unité du prélude, me semble en revanche s'être trompé en supprimant le v. 111, sur la foi du papyrus d'Achmim (cf. p. xxIII). Le fait que ce vers manquait dans une édition ancienne prouve seulement que certains critiques le condamnaient — peut-être parce qu'ils y voyaient une simple *insertion* empruntée au v. 46 — mais n'enchaîne pas notre jugement. En réalité, le vers est indispensable, car le sujet de

l'Olympe ». La *Théogonie* répond-elle à cette promesse ? Oui, en ce sens que le poème contient bien un catalogue des générations divines, et en ce sens encore qu'il contient aussi, dans l'épisode de la *Titanomachie*, le récit de la victoire définitive des Olympiens sur les Ouranides. Non, en ce sens que nulle part n'y figure la scène du partage des honneurs entre les dieux. Le texte qui nous a été transmis serait-il donc mutilé ? On voit mal, en ce cas, où pourrait se placer la scène attendue : la composition rigoureuse de la *Théogonie*, telle qu'elle nous apparaîtra à l'analyse, ne laisse pas de place où l'on pût l'introduire. Et, d'autre part, l'idée qu'elle résumerait est en fait dispersée dans l'œuvre entière : peu de dieux sont nommés, sans que le poète dise le lot qui leur a été attribué. La vérité, c'est qu'Hésiode, dans ce sommaire, comme dans tout le cours de la *Théogonie*, s'est débattu contre une triple difficulté, inhérente à la conception même de son poème : difficulté d'amalgamer une théogonie et une cosmogonie, un catalogue et un récit, une peinture du présent et une histoire du passé. La suite du poème va nous le montrer luttant sans trêve — et presque toujours sans succès — contre cette incessante gêne.

Analyse de la Théogonie.

Les premiers vers de la *Théogonie* décrivent la naissance de l'univers. Il y eut d'abord le vide, l'abîme béant et sans fond. Puis la terre apparut, et, en même temps, l'amour, créateur de toute vie. Mais le style théogonique est ici d'une brièveté embarrassante : « D'abord fut Abîme, puis Terre et Amour... » Comment la terre est-elle sortie du vide ? D'où est venu Amour, et quel fut son rôle à cette

δάσσαντο ne peut être ni les forces naturelles énumérées dans les vers 108-110 ni, si l'on supprime 108-110, comme le fait Wilamowitz, les dieux fils de Terre, de Ciel et de Flot, mentionnés dans les vers 106-107, mais seulement les θεοὶ δωτῆρες ἐάων, c'est-à-dire les Olympiens : il faut donc bien qu'ils soient nommés.

aurore du monde? Autant de questions auxquelles Hésiode ne donne aucune réponse.

Du vide sort l'ombre, sous la forme d'un couple, Érèbe et Nuit, enfants d'Abîme. Mais de l'ombre sort à son tour la lumière, sous la forme d'un autre couple, Éther et Lumière du Jour, tous deux issus de Nuit[1]. Quant à la terre, elle donne naissance au ciel, puis aux montagnes, puis à la mer. Après quoi, avec l'aide, tantôt du ciel, tantôt de la mer, elle donnera le jour aux différents dieux : presque tous naîtront du couple Terre et Ciel, ou Terre et Flot. Il sera aisé de les classer d'après cette double origine.

Voici d'abord les enfants de Terre et de Ciel : les Titans, les Cyclopes, les Cent-Bras. L'énumération est suivie d'un récit assez long (154-210), celui de la mutilation de Ciel et de la naissance d'Aphrodite.

Ici devrait se placer l'énumération des enfants de Terre et de Flot. Mais elle est retardée : Hésiode revient en arrière et énumère la descendance de Nuit (211-232). Pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus tôt, alors qu'il avait déjà mentionné les premiers enfants de Nuit, Éther et Lumière du Jour? Sans doute parce que tous ces êtres sortis de Nuit ne sont guère que des abstractions ; ces abstractions n'ont de sens et de vie que par rapport à l'homme, et leur apparition eût paru tout à fait étrange dans un monde où n'existaient encore que le vide, la terre et l'ombre. Il n'a pas voulu non plus rejeter ce catalogue après celui des enfants de Terre et de Flot, parce qu'il eût semblé alors trop loin de Nuit et de l'origine du monde. Peut-être aussi Hésiode a-t-il inconsciemment obéi à son instinct de poète.

[1] Nuit enfante seule Éther et Lumière du Jour : le v. 125 est interpolé, comme l'avaient déjà vu certains éditeurs anciens. Le v. 213 insiste sur l'idée que Nuit crée seule tous les êtres qui sortent d'elle. Il serait illogique qu'elle ait eu besoin d'Érèbe pour donner le jour à ses premiers enfants et ait ensuite enfanté seule tous les autres. Cette idée d'*union* est d'ailleurs étrangère à la conception génerale que traduisent ces premiers vers de la *Théogonie*. Nuit n'a pas d'époux non plus dans la *Théologie* d'Orphée (cf. p. 26).

Ce qui sort de Nuit, ce sont toutes les terreurs de l'homme : l'évocation en est bien à sa place après la scène de l'embuscade nocturne et de la mutilation sanglante.

Voici venir ensuite la descendance de Terre et de Flot (233-336), qui comprend à la fois les figures gracieuses des Néréides et les formes menaçantes de monstres divers.

Après quoi commence un long catalogue, celui des enfants des Titans (336-616). Il est coupé de quelques épisodes, inégalement développés : Styx se rangeant aux côtés de Zeus (389-403) ; la puissance d'Hécate (411-452) ; la naissance de Zeus et son triomphe sur Cronos (459-506) ; le mythe de Prométhée et de Pandore, ou la Femme châtiment éternel de l'homme (535-616).

Hésiode revient alors aux Cent-Bras, les seuls des fils de Terre dont il n'ait point reparlé[1] depuis qu'il a mentionné leur naissance. Ce sont eux qui ont permis aux Olympiens de triompher définitivement des Titans : le récit du combat qui a décidé de la lutte, la *Titanomachie*, est le plus important du poème (617-735), et c'est d'ailleurs celui qu'annonçait le prélude avec le plus de précision. — Il est suivi de plusieurs descriptions du Tartare (736-819), puis de la peinture d'un nouvel ennemi des dieux, Typhée, que Zeus abat de sa foudre (820-880). — Une brève conclusion (881-85) proclame l'avènement de Zeus et son partage des honneurs avec les nouveaux dieux.

Vient enfin le catalogue des enfants de Zeus[2] (886-962). Il se termine par une formule d'adieu (963-64), qui semble indiquer que le poète considère sa tâche comme achevée. Néanmoins une nouvelle invocation aux Muses introduit

[1] Puisqu'il a reparlé des Cyclopes aux vers 501 suiv. C'est pourquoi il emploie la formule la plus simple et la plus naturelle : « Quant à Briarée, Cottos et Gyès... » Et on ne peut supprimer 501-506 sans rendre malaisé à comprendre le mouvement de ces premiers vers de la *Titanomachie*. Tout se tient dans la *Théogonie*.

[2] Et de Poseidon : cf. p. 65, n. 1.

le catalogue des demi-dieux qui sont nés de l'union d'une déesse et d'un mortel ; et une *héròogonie* succède en effet à la *théogonie* (965-1020). Après quoi, une autre invocation aux Muses (1021-22) annonce encore un nouveau poème, le catalogue des femmes ⟨qui ont été aimées d'un dieu⟩. Mais ces derniers mots mêmes manquent dans nos manuscrits : la phrase reste inachevée.

Les interpolations dans la Théogonie.

La seule analyse indique suffisamment que l'œuvre a subi des altérations : plusieurs morceaux de la *Théogonie* y font l'effet de « corps étrangers ». Il importe d'abord de les reconnaître et de les éliminer, si l'on veut apprécier équitablement la composition du poème. Mais, pour cela, il faut procéder avec prudence. La *Théogonie* est une généalogie coupée d'épisodes. L'authenticité de chacun de ces épisodes doit être étudiée à part, et aucun d'eux ne peut être suspecté simplement parce qu'il interrompt l'exposé généalogique. Il ne peut pas l'être davantage parce qu'il renferme des contradictions. L'emploi d'une telle méthode ferait condamner l'œuvre entière. Hésiode combine et compile : les contradictions abondent dans la *Théogonie*. Le rôle de la critique est justement de distinguer celles qui peuvent être prêtées au poète de celles qu'on ne saurait raisonnablement lui attribuer.

La première contradiction de ce genre se rencontre dans la *Titanomachie*. Les Olympiens luttent depuis dix ans contre les Titans ; ils n'en triomphent que le jour où ils se donnent pour auxiliaires les Cent-Bras. Ce sont les Cent-Bras qui écrasent les Titans sous leurs traits et qui les « dépêchent sous la terre » (716-18) ; ce sont eux, qui sont les « vainqueurs » (cf. 719 νικήσαντες χερσίν). Or, au milieu de la description du combat décisif, Zeus apparaît, armé de la foudre, et c'est alors que la bataille change de face (711). Il est évident que deux traditions sont ici juxtaposées : d'après l'une, Zeus doit le succès aux Cent-Bras ;

d'après l'autre, il le doit à la foudre, dont les Cyclopes lui ont fait présent. Hésiode connaît cette seconde forme de la légende : les vers 504 et suivants y font nettement allusion. Est-ce donc lui-même qui a mêlé les deux versions ? L'hypothèse est admissible en soi. Mais l'examen du texte doit la faire rejeter. Il y a chez les conteurs primitifs une certaine logique du récit, à laquelle ils ne manquent guère, car elle est contrôlée par l'attention de leur public, qui les suit avec un sérieux naïf et qui, dans le merveilleux même, exige une stricte vraisemblance. Si Hésiode avait voulu rapprocher les deux traditions, il se fût appliqué à les fondre[1], de façon à en dissimuler les différences, que notre texte au contraire semble vouloir souligner. Si Zeus, pendant dix ans, n'a pu triompher des Titans, c'est qu'il n'était pas le maître de la foudre. S'il l'est devenu, quand lui a-t-elle été donnée ? Le texte est muet sur ce point. L'interpolation est ici d'autant plus aisée à reconnaître et à limiter qu'elle n'est pas amalgamée au texte authentique : elle se dénonce elle-même. Zeus vient de lancer la foudre. Aussitôt, dit le texte, « le combat déclina ». La bataille est donc gagnée ? Non ; au même moment, les Cent-Bras « éveillèrent un âpre combat ». La contradiction dépasse la mesure permise ; elle n'est pas de celles qui peuvent échapper à un auditoire. Les vers 687-712 sont donc à supprimer, et les vers 713 et suiv. doivent être rattachés à 686.

La *Titanomachie* s'achève par une brève peinture du Tartare, à la porte duquel veillent Gyès, Cottos et Briarée (726-735). Mais voici qu'à cette première description viennent s'en ajouter plusieurs autres, qui l'amplifient ou la contredisent. Les images se heurtent violemment : il ne s'agit plus du même Tartare, mais de toute une série d'« Enfers » différents. Nous avons là un faisceau d'inter-

[1] Il a montré ailleurs beaucoup d'habileté à concilier des traditions divergentes, par exemple celles qui concernent l'origine des Muses : cf. p. 7.

polations des plus faciles à reconnaître et qui se laissent aisément détacher du texte authentique[1] (736-819).

Le caractère apocryphe du morceau qui suit (820-880) n'est guère moins évident. Les Titans vaincus, Terre engendre un dernier fils, un fils monstrueux, Typhée, qui, aussitôt né, menace le pouvoir de Zeus ; mais celui-ci, sans retard, le frappe de sa foudre, et, comme les Titans, le jette au Tartare. C'est de Typhée que sortent tous les vents de tempête, funestes aux mortels. — Bien des traits surprennent dans ce récit. Typhée n'attaque même pas Zeus : il vient au jour, et Zeus aussitôt sent son trône en danger et lance la foudre. Sans cette prompte défense, le monstre « eût commandé aux hommes et aux dieux ». Pourquoi ? Faut-il penser qu'il était l'instrument d'une divinité plus puissante — sans doute celle qui l'avait mis au monde, Terre ? — Mais Terre, au contraire, a sauvé Zeus de Cronos (479-86) et va elle-même conseiller aux autres dieux de choisir Zeus pour leur roi (884) : c'est l'alliée de Zeus, et non son ennemie[2]. Peut-on prêter à Hésiode une contradiction aussi flagrante ? Peut-on croire également qu'il ait, dans le cours du même poème, présenté Typhée — sous le nom de Typhaon — comme fils d'Échidna (306), puis comme fils de Terre ? Peut-on enfin lui attribuer le style ampoulé de ce morceau, fort différent de celui de la *Titanomachie* authentique et si semblable au contraire à celui de l'interpolateur des vers 687-712 que le second récit semble copié sur le premier ? Ce sont là des indices déjà frappants : une preuve décisive vient les confirmer. Les vers qui font suite à l'épisode de Typhée se rapportent à la *Titanomachie* et ignorent l'épisode de Typhée : « Et, lorsque les dieux eurent achevé leur tâche et réglé par la force leur conflit d'honneurs avec les

[1] Pour la façon dont ces interpolations se sont attirées les unes les autres, cf. p. 58, n. 4 et p. 59, n. 1.

[2] Le vers 505 ne prouve rien contre cette constatation : rien ne dit que ce soit à Zeus que Terre ait voulu dissimuler la foudre.

Titans... » Il est clair que nous avons là la conclusion de la *Titanomachie* et qu'il faut la placer immédiatement après le vers 735; elle ne saurait suivre l'épisode de Typhée, qui débutait par une formule analogue, mais inexacte : « Et lorsque Zeus *eut chassé du ciel* les Titans... » L'interpolation est donc encore ici nettement reconnaissable et bien délimitée : elle n'a donné lieu à aucun raccord; elle n'a modifié en rien le texte original.

La *Titanomachie* se termine donc par la mention de l'avènement de Zeus comme souverain désormais incontesté du monde. Mais Zeus ne règne pas seul dans l'Olympe : il a lui-même « réparti les honneurs » entre les autres divinités. Il est donc assez naturel que le poète ait placé ici le catalogue des épouses et des enfants de Zeus. Pouvait-il laisser en dehors de sa *Théogonie* des dieux comme Apollon, Hermès ou Dionysos? Ce nouveau catalogue doit donc être authentique. Il se termine d'ailleurs par deux vers qui marquent nettement la fin du poème (963-64). C'est un adieu, une formule de congé — congé donné aux deux sujets principaux de la *Théogonie*, les *dieux* — les dieux de l'Olympe, dont le triomphe a été le dénoûment de l'histoire contée et qu'Hésiode adore encore — et le *monde* — le monde né avec les premiers dieux, qu'Hésiode a devant les yeux : les deux continents d'Europe et d'Asie, la mer qui les sépare, les îles qui les relient[1]. « Salut donc à vous, habitants de l'Olympe; à vous aussi, îles et continents, ainsi qu'aux flots marins entre vous épandus ». Ces deux vers correspondent aux vers 108-110 du prélude; ils attestent la conscience qu'a eue Hésiode de faire à la fois une théogonie et une cosmogonie. Et ils sont d'un mouvement et d'une forme si heu-

[1] C'est ce qui a été très bien vu par Carl Robert (*Mélanges Nicole*, p. 461 suiv.). Je ne puis le suivre, en revanche, quand il prétend ajouter un vers formule après ces deux vers de conclusion et considérer la *Théogonie* tout entière comme un prélude à une autre récitation épique.

reux et si simples qu'ils ont été imités par Callimaque[1]. Un tel témoignage garantit suffisamment leur authenticité. Il est de nature à confirmer aussi l'impression qu'ils étaient bien les derniers vers du poème : ils auraient moins frappé le poète alexandrin, s'ils eussent été entourés d'autres vers, comme ils le sont dans le texte de nos manuscrits.

La *Théogonie* est terminée. Ce qui suit est une *hérôogonie*, un catalogue — sec et incomplet — des héros nés de l'amour d'une déesse et d'un mortel. Il a été placé ici pour préparer le passage de la *Théogonie* au *Catalogue*, c'est-à-dire à l'énumération des mortelles aimées d'un dieu, dont une formule presque identique annoncera le début, au moment où s'achève l'*Hérôogonie* (1021-22). Ce morceau a peu de chances d'être authentique. En tout cas, il n'a pu être destiné par le poète au rôle de « transition » qu'il joue ici. Une telle façon de réunir des poèmes divers en un ensemble artificiellement lié est l'œuvre de rhapsodes postérieurs. Les mots Ὑμεῖς μὲν..., très naturels en grec et qui ne réclament aucun δέ correspondant[2], ont été considérés comme une pierre d'attente, qui supposait l'annonce d'un nouveau poème. Ce poème une fois ajouté, l'interpolateur l'a terminé en posant à son tour une nouvelle pierre d'attente, à laquelle pût venir s'emboîter le début du *Catalogue*.

La *Théogonie* a donc subi de nombreuses interpolations ; mais toutes se trouvent dans la dernière partie du poème. La forme de *catalogue* — et de *catalogue original* — a préservé l'ensemble de la *Théogonie* des interpolateurs. Mais, dans la dernière partie de son exposé, Hésiode rencontrait un thème souvent exploité[3] par les aèdes, la *Titanomachie*. Les variantes abondaient : on en a introduit

[1] *Hymne à Délos*, 267.
[2] Comme, par exemple, à la fin du Ier et du XIVe *Hymne homérique*
[3] Avant et après lui ; je considère la « *Titanomachie cyclique* » comme postérieure à Hésiode.

plusieurs dans son récit. Heureusement on les y a glissées, sans chercher à mettre le texte original en accord avec elles. Il suffit de les détacher[1] : l'œuvre d'Hésiode est demeurée intacte. Il reste à en comprendre la composition.

Les épisodes dans la Théogonie.

La *Théogonie* énumère trois générations de dieux : celle de Ciel, celle de Cronos (Ouranides), celle de Zeus (Cronides ou « Olympiens »). Cette énumération est coupée d'un certain nombre de récits. Quelle intention a déterminé le choix de ces récits? On pourrait répondre *a priori* qu'ils doivent tous correspondre aux moments les plus importants de l'histoire des dieux, et, en particulier, aux conflits qui provoquent les changements de règnes — puisqu'il s'agit ici d'Immortels et que les générations divines ne succombent pas à la mort, mais à la violence de dieux plus forts. Sur les six récits que comprend le poème, le premier et le dernier justifieraient telle hypothèse : le récit de la *naissance d'Aphrodite* est aussi celui du triomphe de Cronos sur son père, la *Titanomachie* est celui de la victoire de Zeus sur Cronos et les Titans. Mais les quatre épisodes intermédiaires, relatifs à *Styx*, à *Hécate*, à l'*enfance de Zeus* et à *Prométhée*, semblent se dérober à cette explication. Celui d'*Hécate* surtout, qui a

[1] Ne nous imaginons pas que les éditeurs anciens aient jugé authentiques tous les vers que nous condamnons. Ils se croyaient seulement tenus, comme la plupart des éditeurs de tous les temps, de ne rien retrancher au texte qui leur était transmis, et ils se contentaient de noter d'un signe critique les vers qu'ils refusaient à Hésiode. L'édition savante d'où dérive notre archétype n'était pas différente en cela de la nouvelle édition que je publie ici aujourd'hui et où je conserve systématiquement dans le texte des vers dont j'affirme l'inauthenticité. Je les signale seulement au lecteur par des crochets droits et par une différence d'interligne : l'éditeur antique les notait en marge d'un obel. Ces obels ont disparu : qu'on se garde d'en conclure que nos collègues anciens avaient moins d'esprit critique que nous. Qu'on se garde surtout de croire que nous devons admettre les pires sottises parce que les anciens les avaient eux-mêmes admises : la règle serait absurde, et le fait est faux.

la forme d'un *hymne*, semble si surprenant dans notre poème que beaucoup se refusent à l'attribuer à Hésiode et le déclarent apocryphe.

Il est cependant un trait commun aux cinq derniers épisodes, c'est qu'ils affirment tous — et par des formules sensiblement analogues[1] — le pouvoir souverain de Zeus. Et il est un autre trait, celui-là commun aux six épisodes de la *Théogonie*, c'est qu'ils expliquent un aspect de l'état actuel des choses ; ils découvrent dans le passé une justification du présent : ils sont « étiologiques[2] ». Les deux traits se confondent souvent ; car le présent peut se définir d'un mot, c'est le règne de Zeus. Les faits qui mériteront le plus d'être mis en lumière, ce sont donc ceux qui ont établi le pouvoir de Zeus ; dans sa plus grande partie, la *Théogonie* sera la « geste » de Zeus. Seule, l'apparition d'Aphrodite dans le monde — c'est-à-dire la fixation des espèces — remonte plus haut, puisqu'elle marque l'avènement de Cronos. Tout le reste est l'œuvre de Zeus, et c'est la victoire de Zeus dont le poète entend partout conter l'histoire.

La portée de chaque épisode apparaîtra mieux, si nous les examinons dans l'ordre inverse de celui où ils se succèdent dans le poème. La *Titanomachie* nous montre Zeus vainqueur des Titans ; l'épisode de *Prométhée* nous le fait voir imposant sa loi aux hommes, en dépit de la malice du dieu qui s'est fait leur allié ; celui de l'*Enfance* nous le présente à la fois échappant à son père dès le premier jour et plus tard exerçant sur lui sa vengeance ; celui d'*Hécate* nous le peint partageant volontairement son pouvoir avec une divinité plus ancienne ; celui de *Styx* — beaucoup plus court que les autres — semble n'avoir guère d'autre objet que de préparer celui d'*Hécate*, en

[1] Cf. 403, 506, 613-616, 883-885 ; et la même idée est impliquée par l'épisode d'Hécate (cf. 411-415, 421-422).

[2] Celui de Prométhée est même doublement étiologique : cf. p. 52, n. 1.

évoquant pour la première fois le souvenir des luttes à la suite desquelles, « seul, il commande et règne souverain ». — Tous ces épisodes, dont Zeus est le centre, auraient pu se succéder dans un ordre différent. Celui qu'a choisi le poète s'explique pourtant assez bien. L'*Hymne à Hécate* célèbre une très ancienne divinité et sert de transition entre le tableau de l'ancien et celui du nouvel état de choses : il doit donc précéder les autres. L'épisode de *Prométhée* suit celui de l'*Enfance de Zeus*, parce que Zeus y est déjà peint comme maître du monde, et il précède la *Titanomachie*, parce que triompher des hommes est une moindre victoire que de venir à bout de Titans : la défaite des Titans doit clore l'histoire des dieux Olympiens.

Mais le choix de quelques-uns de ces épisodes est plus significatif encore que l'ordre dans lequel ils se suivent. L'épisode de *Prométhée* n'est développé avec tant de complaisance que parce qu'il explique la condition de l'homme, sujet qui tient évidemment à cœur au poète et qui, d'ailleurs, ne pouvait guère être absent d'un poème sur les dieux, puisque aussi bien l'humanité est une partie de leur empire. Là, comme dans l'épisode correspondant des *Travaux* et comme dans maint autre épisode de la *Théogonie*, le poète se trouve en présence de traditions contradictoires qu'il s'efforce de concilier : d'où des gaucheries et des obscurités dans son récit. Sa conception personnelle n'en ressort pas avec moins de force. L'homme est poursuivi par l'animosité des dieux ; c'est pour avoir prétendu s'y soustraire qu'il a été frappé d'une peine nouvelle : les dieux ont mis la femme à ses côtés, la femme, parasite insatiable, comme le frelon dans la ruche, qui lui gaspille le fruit de son travail. Cette conception, toute paysanne, se retrouvera dans les *Travaux*, et s'y retrouvera liée, comme ici, à l'idée qu'on n'échappe pas à la volonté de Zeus. Comment méconnaître qu'une telle unité de conception, jointe à une égale sincérité d'accent dans les deux poèmes, soit une preuve suffisante d'authenticité ?

L'épisode d'*Hécate* s'explique moins aisément. La forme même en est surprenante : c'est celle d'un hymne, et cette forme ne se rencontre pas ailleurs dans la *Théogonie* — exception faite du prélude, et encore le style de l'Hymne aux Muses est-il très différent de celui de l'Hymne à Hécate. En outre, aucun lien extérieur ne rattache le morceau ni à ce qui le précède ni à ce qui le suit : on peut le détacher du poème sans laisser trace de la moindre cassure. Enfin la divinité à laquelle il est consacré se présente ici avec des attributions qui ne nous sont connues par aucun autre témoignage. Ce sont là des indices plus que suffisants pour faire mettre en doute l'origine hésiodique du passage.

Mais ce ne sont que des indices. Les différences de style peuvent se justifier par le caractère du genre hymne adopté par Hésiode. Si, d'autre part, le morceau n'est rattaché à l'ensemble par aucun lien apparent, on ne peut dire en revanche qu'il soit déplacé dans la *Théogonie* : puisque le poème mentionne le lot attribué à chaque divinité, peut-il passer sous silence une déesse qui a part également au lot de tous les autres dieux et qui, seule, a le pouvoir de satisfaire aux vœux des hommes ? Toute la question est donc de savoir si réellement Hésiode a pu connaître une divinité de ce genre. Nous ne serions en droit de conclure à une interpolation que si nous reconnaissions dans cette Hécate une déesse dont le culte fût postérieur à l'âge d'Hésiode ou étranger à la Béotie. Or, ce n'est pas le cas : pas un trait de cette description d'Hécate ne se rapporte à un culte de l'époque classique ; rien, en particulier, n'y rappelle l'orphisme. Ce serait déjà là un argument sérieux en faveur de l'authenticité, même si l'enquête ne devait pas donner d'autre résultat. Il n'est pas méthodique en effet d'attribuer ce que nous comprenons mal à une époque récente plutôt qu'à une époque reculée, alors que, après tout, ce sont les époques reculées que nous connaissons le moins. Le morceau, dit-on, appa-

raît nettement comme l'œuvre d'un dévot d'Hécate, qui a voulu consacrer l'antiquité de quelque culte local en introduisant dans le poème hésiodique un hymne à la gloire de la déesse. Mais pourquoi ce dévot d'Hécate ne serait-il pas Hésiode lui-même ? N'est-il pas naturel que, dans un poème où l'auteur laisse si nettement entrevoir ses idées et ses goûts personnels, il ait fait une place à part à une divinité de son pays et aux traditions d'un sanctuaire voisin de sa résidence ? Les premiers vers de la *Théogonie* nous ont déjà fait connaître en lui un fidèle du Val des Muses : pourquoi aurait-il rougi de se montrer aussi le fidèle de quelque sanctuaire d'Hécate ?

Un tel sanctuaire existait-il en Béotie ? Une scholie[1] l'affirme : « Hésiode loue Hécate en qualité de Béotien, car c'est en Béotie qu'Hécate est honorée ». L'affirmation ici ne constitue pas une preuve : l'idée peut n'être qu'une hypothèse du commentateur, fondée sur un raisonnement tout semblable au nôtre. Mais l'archéologie est venue la confirmer d'une façon décisive. Une amphore béotienne[2], qu'on peut dater du VIIIe siècle av. J.-C., représente une déesse qui règne à la fois sur le ciel, la terre et la mer : elle étend les bras, et des oiseaux, un bœuf et deux lions, un gros poisson enfin marquent son triple royaume. Nous retrouvons là un type divin fort connu, celui de la déesse « Reine des bêtes », Πότνια θηρῶν[3], qui se confond souvent avec celui de la Grande Mère, dont l'origine est peut-être orientale et qui est fort répandu dès l'époque minoenne. Son culte est attesté pour l'Asie Mineure à l'époque d'Hésiode[4] ; il l'est aussi pour la Béotie : Hésiode l'a donc pu connaître et par lui-même et par ses parents.

1 Une scholie « ancienne » : 511, 1 Gaisford.

2 Publiée par P. Wolters, Ἐφ. ἀρχ. 1892, pl. 10, n° 1, reproduite par G. Radet, dans sa belle étude sur *Kybébé*, p. 37, fig. 50, et par O. Kern, dans les *Mitteilungen des deutschen archaiologischen Instituts*, L, 1925, p. 157 suiv.

3 *Iliade*, XXI 470.

4 Cf. O. Kern, *art. cité*, p. 162.

Cette déesse a-t-elle pu porter le nom d'Hécate ? Rien ne s'y oppose, puisqu'elle porte ailleurs celui des autres divinités que l'on identifie souvent avec Hécate, celui d'Artémis, de Dictynna, de Britomartis ; et une Hécate « nourricière de la jeunesse », comme celle d'Hésiode, semble avoir été honorée à Samos[1]. Quels que soient les noms qu'elle ait pris dans les différents pays, il est certain que ses caractères essentiels sont bien ceux qu'Hésiode décrit dans cet Hymne à Hécate. Il s'agit d'une grande déesse de la nature, dont le culte doit, par définition, primer tous les autres. Sans doute avait-elle un sanctuaire en Béotie, Toujours est-il que le poète a voulu lui faire dans son panthéon une place privilégiée. Il s'applique à affirmer que sa primauté est ancienne, et à expliquer comment elle peut se concilier avec le culte des Olympiens.

Un doute peut toutefois subsister. Le culte de cette Hécate béotienne est fort ancien ; l'hymne qui en témoigne ici est donc certainement ancien; mais qui nous prouve qu'il est hésiodique ? Qui peut nous garantir qu'il n'a pas été introduit dans la *Théogonie*, peu de temps après Hésiode, par un autre poète béotien, ou même par un prêtre d'Hécate ? C'est l'étude attentive du texte qui permet seule de rejeter cette hypothèse et de reconnaître dans certains détails de l'hymne la main même d'Hésiode. Dans ces litanies en l'honneur d'Hécate, deux parties se laissent distinguer : la seconde (440-47) célèbre Hécate comme πότνια θηρῶν ; mais la première (429-39) la dépeint seulement comme une puissance bienfaisante, sans traits particuliers, et pourrait aussi bien s'appliquer à toute divinité patronne d'une ville. A qui lui plaît elle apporte son secours dans la vie (430-34) ou dans les jeux (435-39). Or, quel est le premier exemple donné de ce divin appui ? « Sur la place elle fait briller qui lui plaît dans l'assem-

[1] *Vita Homeri Herodotea*, 30 (p. 16, l. 23 éd. Wilamowitz). Témoignage cité par Kern, *ibid.*

blée[1]... Au tribunal elle siège aux côtés des rois révérés. » Comment ne pas reconnaître ici l'auteur du prélude, rapprochant de nouveau les poètes et les rois? Quel autre poète, inspiré seulement par les traditions du genre, eût pu avoir l'idée de placer Hécate aux côtés des juges? On entend ici la voix même d'Hésiode, sur la place de Thespies, se flattant de conquérir la faveur de l'assemblée et en même temps saluant d'un compliment les juges-rois qui l'écoutent. Et, pour qu'il ait ainsi placé ces rois sous la protection directe d'Hécate, ne faut-il pas que cette Hécate fût la grande divinité de Thespies et que son sanctuaire fût dans les murs ou aux portes mêmes de la ville? Dès lors on ne peut guère s'étonner de la part de choix qui lui est faite dans la *Théogonie*; les dieux en face de qui parle le poète ont droit à un hommage particulier.

Les modèles d'Hésiode pour la Théogonie.

La *Théogonie* est donc une œuvre très personnelle : elle porte en maint endroit la marque d'un poète conscient de son dessein et de son art Mais elle apparaît aussi très clairement comme un effort de synthèse, souvent naïf et maladroit, assez proche même parfois d'une simple compilation, et où l'auteur n'est pas arrivé à fondre les traditions qu'il avait recueillies. D'où lui viennent donc ces traditions? quels sont ces modèles qu'il s'efforce à la fois d'imiter et de dépasser. — Le premier est évidemment Homère : le ciel d'Hésiode est peuplé des mêmes dieux que le ciel d'Homère, et l'influence du style homérique est visible presque à chaque hémistiche de la *Théogonie*. Après Homère, il faut certainement nommer les hymnes; puis les traditions sacrées (ἱεροὶ λόγοι) des sanctuaires : l'Hymne à Hécate nous a fourni un exemple frappant de la

[1] Le membre de phrase intermédiaire ἠδ' ὁπότ'... sert simplement à marquer un point de comparaison : Hécate donne le succès au poète sur l agora, comme elle donne la victoire au guerrier sur le champ de bataille. Il ne faut pas modifier l'ordre de ces vers.

façon dont le poète sait utiliser l'enseignement particulier d'un temple. Il faut ajouter cependant que, en règle générale, les cultes semblent avoir peu fourni à Hésiode ; et il n'y a pas lieu de s'en étonner : les cultes exaltent une divinité aux dépens des autres, et leurs traditions visent par conséquent à isoler les dieux, non à les rapprocher. Leur tendance est par là même le contraire de celle d'Hésiode. Mais n'y aurait-il pas eu aussi des hymnes ou, si l'on préfère, des poèmes destinés non point à célébrer tel ou tel dieu, mais à dire l'histoire des dieux ? En d'autres termes, Hésiode est-il le premier auteur d'une *théogonie ?* Voilà la question à laquelle il nous importerait le plus de trouver une réponse. En l'état actuel de nos connaissances, il est difficile toutefois de s'attendre à ce que cette réponse soit beaucoup plus qu'une hypothèse vraisemblable.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu avant Hésiode des poèmes cosmogoniques. La cosmogonie est aussi vieille que l'humanité : l'homme n'a pas plus tôt ouvert les yeux sur le monde qu'il a cherché à le reconstruire par la pensée. Chez tous les peuples, même les moins civilisés, on trouve, dans le fonds le plus ancien de leurs traditions, des récits relatifs à l'origine de la terre et du ciel. En Grèce, l'existence de tels récits est attestée par de nombreux témoignages d'époque postérieure. On attribuait plusieurs de ces récits à Orphée — ce qui signifie simplement qu'on prétendait les faire remonter à la plus haute antiquité — et on leur donnait le nom de *théogonies*, tout comme au poème d'Hésiode. Quelques-unes de ces théogonies sont certainement d'origine récente. C'est le cas par exemple de celle que Damascius[1] appelle « la *Théologie* orphique courante (συνήθης) » et qui met le Temps à l'origine de tout : la Durée enfante le monde — conception de philosophe, qu'on ne saurait attribuer à un poète primitif.

[1] *De primis principiis*, I, p. 317 Ruelle.

C'est le cas encore de celle qui commençait en décrivant la formation de la terre par le mélange de l'eau et de la matière (ὕλη[1]) : on y retrouve des traces manifestes des doctrines des physiologues ioniens et même du stoïcisme. Mais ce n'est peut-être pas le cas d'une troisième qui se trouve présenter plusieurs traits communs avec le poème d'Hésiode. Celle-là place à l'origine du monde la Nuit et le Vide. La Nuit enfante un œuf, et de cet œuf sort l'Amour, tandis que de la coquille brisée en deux se forment la Terre et le Ciel. Ceux-ci donnent le jour — mais sans union véritable[2] — à Océan et à Téthys, et ce sont ces deux divinités qui forment le premier couple, d'où sortent tous les autres dieux.

Cette théogonie nous est donnée comme la véritable *Théologie* d'Orphée par le péripatéticien Eudème, qui avait fait une étude spéciale du genre théogonique. C'est à elle que semblent faire plus d'une fois allusion Platon et Aristote, et, avant eux, Aristophane, dans la parabase des *Oiseaux* (693 suiv.). Tous les éléments n'en sont sans doute pas également anciens ; mais il en est un au moins qui est antérieur à Homère, c'est le rang attribué au couple Océan-Téthys ; nous le retrouvons dans le XIVe Chant de l'*Iliade*[3]. La plupart des conceptions qu'elle expose sont, d'ailleurs, de celles qui ont dû, par leur simplicité, se recommander d'abord à l'esprit des hommes : la Nuit est ici antérieure au Jour — tandis que des esprits plus subtils feront un jour sortir la nuit de la lumière — et la Mer est représentée comme la source de toute vie.

Hésiode n'a certainement pas connu ce poème sous la forme dans laquelle le lisait Eudème ; mais il semble probable qu'il a connu un bon nombre des éléments dont il

[1] Il est inutile de corriger ὕλη en ἰλύς. Cf. Susemihl, *De Theogoniae orphicae forma antiquissima*, p. IV. On consultera aussi avec fruit Ziegler, article *Theogonien* dans le *Lexicon* de Roscher.

[2] Cf. Platon, *Cratyle* 402 b.

[3] Vers 201, 246, 302. Le rôle de la Nuit, dans cet épisode de Ἀπάτη Διός, est à noter aussi.

s'est formé. Il y a sans doute des différences sensibles entre Hésiode et Orphée. La plus frappante est que le rôle dévolu à la Mer dans Orphée l'est à la Terre dans Hésiode : au couple primitif d'Orphée, Océan et Téthys, répondent les deux couples hésiodiques, Terre et Ciel, Terre et Flot. Ce sont deux conceptions inconciliables : dans l'une, la terre, dans l'autre, la mer est à l'origine de toutes choses. — Mais, en revanche, comment n'être pas frappé de certaines ressemblances, comme la place faite, chez Hésiode et chez Orphée, au Vide, à la Nuit, à l'Amour? Et qu'Hésiode soit ici l'imitateur, et non le modèle, c'est ce dont on ne saurait douter un seul instant. Ce n'est pas Hésiode qui a donné à l'Amour la place que celui-ci occupe, dans la *Théogonie*, immédiatement après le Vide et la Terre, car le rôle qu'il lui prête ne justifie pas cette place : « dompter le cœur » des dieux et des hommes n'est pas une tâche urgente, quand ni dieux ni hommes n'existent encore ! Ce n'est donc pas Hésiode qui a inventé cet Amour, dont il méconnaît la raison d'être. Il l'a pris ailleurs. Est-ce dans les traditions d'un culte ? C'est possible : la « pierre brute » adorée sous le nom d'Éros, que Pausanias (IX 27, 1) vit à Thespies atteste l'existence dans cette ville d'un culte très ancien de l'Amour. Mais n'est-il pas plus probable encore que le vieux fétiche de pierre n'a lui-même reçu ce nom d'Amour que le jour où des poèmes cosmogoniques eurent glorifié le rôle de l'amour dans le monde? Ce que les anciens penseurs entendaient par ce nom, c'était la force mystérieuse qui leur semblait pousser les éléments de la matière les uns vers les autres pour créer toujours des êtres nouveaux, conception qui reparaîtra dans la φιλία d'Empédocle, qui ne cessera de hanter l'imagination des poètes de tous les temps, et qui n'est sans doute qu'une marque de l'impuissance de notre esprit à imaginer la création autrement qu'à l'image de la génération humaine.

Il est bien d'autres passages dans la *Théogonie* où l'on

aperçoit ainsi, derrière la copie maladroite et sèche d'Hésiode, un modèle plus net de lignes et plus riche de sens. Tel est, en particulier, le récit de la naissance d'Aphrodite. Il faut, pour le bien comprendre, compléter le récit hésiodique par un détail important, que nous ont conservé d'autres versions du mythe. Ce qu'enfante Ciel sans répit, ce ne sont pas des êtres pareils à ceux qui peuplent aujourd'hui la terre, ce sont des monstres de toute forme[1]. La force mystérieuse qui fait naître la vie, si rien ne vient la régler et la contenir, ne crée que confusion et mort : elle détruit aussitôt ce qu'elle vient de mettre au jour. Ciel cache ses enfants, à peine nés, dans les entrailles de la terre. Mais Ciel est mutilé par son fils, et un terme est enfin mis à son odieuse et stérile fécondité. Aphrodite va régner sur le monde. La vie ne se perpétuera plus désormais indéfiniment, au hasard : le pouvoir d'enfanter appartiendra aux créatures elles-mêmes : deux êtres, en s'unissant, pourront faire œuvre de vie — deux êtres de même espèce, car l'amour ne se conçoit qu'à l'intérieur de l'espèce. La fixité des espèces, voilà le premier point solide auquel s'est attachée la pensée des premiers humains, lorsque, parcourant d'un regard anxieux l'immensité de la création, elle y cherchait un principe d'ordre. Que, dans des millions d'êtres de même espèce, les mêmes organes se retrouvent toujours pareils à la même place pour remplir les mêmes fonctions, sans que jamais la nature puisse être prise en flagrant délit de caprice ou d'erreur, n'y a-t-il pas là un sujet d'émerveillement capable de devenir le point de départ de toute une philosophie ? Et, en fait, ne trouve-t-on pas cette impression primitive à l'origine d'une des doctrines les plus savantes et les plus subtiles de l'humanité ? La théorie platonicienne des Idées n'est peut-être qu'une traduction raffinée du sentiment très simple

[1] Voir les textes dans O. Gruppe (*Die griechischen Culte und Mythen*... p. 587), qui croit retrouver là des traces d'influences orientales.

qui animait l'inventeur inconnu du mythe de Ciel mutilé.

On voit que la *Théogonie* est plus attachante encore par ce qu'elle laisse entrevoir des spéculations des premiers penseurs que par ce qu'elle nous révèle de la pensée d'Hésiode lui-même. Quelles formes littéraires avaient pu revêtir ces histoires mythiques du monde où puisait si largement notre poète? il est impossible de le dire avec certitude. Celle d'un *hymne* est du moins vraisemblable. On imagine sans peine que des hymnes à Aphrodite, à Déméter, à Zeus aient pu avoir à peu près la même matière qu'une grande partie de la *Théogonie*. Mais d'autres formes sont possibles aussi, et on ne peut exclure, même pour l'âge antérieur à Hésiode, l'hypothèse de poèmes didactiques portant le nom de *théogonies* ou de *théologies*. Il n'est pas pour cela impossible qu'Hésiode ait été réellement le premier à faire d'un poème de ce genre un catalogue complet des dieux de la Grèce et à remplacer des récits cosmogoniques ou des épopées à la gloire de tel ou tel dieu par un répertoire ordonné de toutes les divinités depuis le commencement des temps jusqu'à l'âge du poète. C'est là qu'a pu être la véritable originalité d'Hésiode. Aucun document, aucun indice même ne nous permet d'affirmer que la *Théogonie* hésiodique n'a pas été le premier répertoire de ce genre qu'ait connu la Grèce.

Valeur littéraire de la Théogonie.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle a joui dans le monde grec d'une faveur qui a duré de longs siècles et dont on peut retrouver les raisons. Les anciens sans doute éprouvaient, comme nous, plaisir à entrevoir, sous le voile des mythes de la *Théogonie*, quelques-unes des plus vieilles idées de l'humanité sur la nature et la vie. Mais ils étaient sensibles aussi — l'admiration des Alexandrins nous le prouve — au génie personnel du poète. Assurément, l'œuvre est imparfaite. Hésiode s'est heurté à de multiples difficultés, qui tenaient à la nature même de son sujet. Il n'était pas

aisé de parler de dieux qui, tout ensemble, sont et ne sont plus, ni de les peindre en même temps dans leur action passée et dans l'attitude où ils se sont définitivement arrêtés d'agir, ni encore moins de les représenter à la fois comme des personnages presque humains et comme des forces naturelles. La théologie et l'histoire, même légendaire, s'accommodent mal l'une de l'autre. Le poème d'Hésiode est gauche et inégal. Mais, si, à de certains moments, on n'y perçoit qu'un ronron de formules, à d'autres on y entend une voix forte et nette, qui redonne vie et couleur aux mots lés plus fanés de la langue homérique. Partout où Hésiode ne redit pas ce que d'autres ont dit, le style de la *Théogonie* est tout frémissant de jeunesse. Il faut plaindre ceux qui ne sentent pas, par exemple, le charme du début du prélude, le mouvement puissant et doux qui anime cette ample période où s'éploie la rêverie du poète. Ce n'est pas comme une œuvre religieuse que la *Théogonie* a acquis le renom qu'elle a conservé pendant toute l'antiquité et qui, en dehors de certaines sectes, a fait tomber assez vite dans l'oubli les autres poèmes du même genre. Elle n'a jamais été considérée comme une sorte de «canon» théologique ; elle n'a pas unifié les croyances ; elle n'a pas non plus lié son sort à celui de tel ou tel culte particulier, pour bénéficier ensuite de sa vogue. C'est comme une œuvre littéraire qu'elle s'est imposée par tout ce qu'elle contenait de sincérité et de poésie, et il faut voir en elle, avant même les *Travaux*, la première œuvre de « littérature personnelle » que nous ait léguée l'antiquité.

SIGLES

pap.[1] = papyrus Ryland 54 (Iᵉʳ siècle après J.-C.).
pap.[2] = papyrus d'Oxyrhynchos 2090 (IIᵉ s.).
pap.[3] = papyrus Edgar (IIᵉ ou IIIᵉ s.).
pap.[4] = papyrus d'Oxyrhynchos 873 (IIIᵉ s.).
pap.[5] = papyrus Rainer, R de Rzach (IVᵉ s.).
pap.[6] = papyrus de Londres, B de Rzach (IVᵉ s.).
pap.[7] = papyrus d'Achmim, A de Rzach (Vᵉ s.).

C = *Parisinus* suppl. gr. 663 (XIᵉ s.).
D = *Laurentianus* 32, 16 (1281).
F = *Parisinus* 2833 (XVᵉ s.).
H = *Parisinus* 2772 (XIVᵉ s.).
Tr = Triclinius, *Marcianus* 464 (1316).

codd. = accord des manuscrits utilisés par Rzach.

Toute leçon qui n'est pas suivie d'une indication d'origine est une leçon de manuscrit. Si elle s'oppose à une conjecture d'éditeur, elle est la leçon de *tous* les manuscrits. Si elle s'oppose à la leçon d'un ou de plusieurs manuscrits, elle est la leçon des *autres* manuscrits.

Pour l'emploi de la parenthèse et, en général, pour la rédaction de l'apparat, voyez l'*Introduction*, p. XXVII-XXIX.

THÉOGONIE

Prélude. Pour commencer, chantons les Muses Héliconiennes, reines de l'Hélicon, la grande et divine montagne. Souvent, autour de la source aux eaux sombres et de l'autel du très puissant fils de Cronos, elles dansent de leurs pieds délicats. Souvent aussi, après avoir lavé leur tendre corps à l'eau du Permesse ou de l'Hippocrène ou de l'Olmée divin, elles ont, au sommet de l'Hélicon, formé des chœurs, beaux et charmants, où ont voltigé leurs pas ; puis, elles s'éloignaient, vêtues d'épaisse brume, et, en cheminant dans la nuit, elles faisaient entendre un merveilleux concert, célébrant Zeus qui tient l'égide, et l'auguste Héra d'Argos, chaussée de brodequins d'or — et la fille aux yeux pers de Zeus qui tient l'égide, Athéné, — et Phoibos Apollon et l'archère Artémis, — et Poseidon, le maître de la terre et l'ébranleur du sol, — Thémis la vénérée, Aphrodite aux yeux qui pétillent, — Hébé couronnée d'or, la belle Dioné[1], — Létô, Japet, Cronos aux pensers fourbes, — Aurore et le grand Soleil et la brillante Lune, — et Terre et le grand Océan et la noire Nuit, — et toute la race sacrée des Immortels toujours vivants !

Ce sont elles qui à Hésiode un jour apprirent un beau chant, alors qu'il paissait ses agneaux au pied de l'Hélicon divin. Et voici les premiers mots qu'elles m'adressèrent,

[1] Dioné, dans la *Théogonie* (353), est le nom d'une des trois mille filles d'Océan ; mais il est plus probable qu'ici Hésiode pense à Dioné, la mère d'Aphrodite, qu'il connaît par Homère (*Iliade*, V 370). N'oublions pas qu'Hésiode, dans ce passage, n'annonce pas les

ΘΕΟΓΟΝΙΑ

Μουσάων Ἑλικωνιάδων ἀρχώμεθ' ἀείδειν,
αἵ θ' Ἑλικῶνος ἔχουσιν ὄρος μέγα τε ζάθεόν τε·
καί τε περὶ κρήνην ἰοειδέα πόσσ' ἁπαλοῖσιν
ὀρχεῦνται καὶ βωμὸν ἐρισθενέος Κρονίωνος·
καί τε λοεσσάμεναι τέρενα χρόα Περμησσοῖο
ἢ Ἵππου κρήνης ἢ Ὀλμειοῦ ζαθέοιο
ἀκροτάτῳ Ἑλικῶνι χοροὺς ἐνεποιήσαντο
καλοὺς ἱμερόεντας, ἐπερρώσαντο δὲ ποσσίν·
ἔνθεν ἀπορνύμεναι, κεκαλυμμέναι ἠέρι πολλῇ,
ἐννύχιαι στεῖχον περικαλλέα ὄσσαν ἱεῖσαι,
ὑμνεῦσαι Δία τ' αἰγίοχον καὶ πότνιαν Ἥρην
Ἀργείην, χρυσέοισι πεδίλοις ἐμβεβαυῖαν,
κούρην τ' αἰγιόχοιο Διὸς γλαυκῶπιν Ἀθήνην
Φοῖβόν τ' Ἀπόλλωνα καὶ Ἄρτεμιν ἰοχέαιραν
ἠδὲ Ποσειδάωνα γαιήοχον ἐννοσίγαιον
καὶ Θέμιν αἰδοίην ἑλικοβλέφαρόν τ' Ἀφροδίτην
Ἥβην τε χρυσοστέφανον καλήν τε Διώνην
Λητώ τ' Ἰαπετόν τε ἰδὲ Κρόνον ἀγκυλομήτην
Ἠῶ τ' Ἠέλιόν τε μέγαν λαμπράν τε Σελήνην
Γαῖάν τ' Ὠκεανόν τε μέγαν καὶ Νύκτα μέλαιναν
ἄλλων τ' ἀθανάτων ἱερὸν γένος αἰὲν ἐόντων.
Αἵ νύ ποθ' Ἡσίοδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδήν,
ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὕπο ζαθέοιο·

3 καί τε περὶ (testes) : καί τ' ἐπὶ (testis) || 5 Περμησσοῖο codd. testes (Παρμ- Crates) : Τερμ- Zenodotus testes || 6 Ὀλμειοῦ : ὀλμ- D || 9 πολλῇ : πολλῷ || 18 post 19 habent pap.³ D.

les déesses, Muses de l'Olympe, filles de Zeus qui tient l'égide : « Pâtres gîtés aux champs, tristes opprobres de la terre, qui n'êtes rien que ventres ! nous savons conter des mensonges tout pareils aux réalités ; mais nous savons aussi, lorsque nous le voulons, proclamer des vérités. » Ainsi parlèrent les filles véridiques du grand Zeus, et, pour bâton, elles m'offrirent un superbe rameau par elles détaché d'un olivier florissant ; puis elles m'inspirèrent des accents divins, pour que je glorifie ce qui sera et ce qui fut, cependant qu'elles m'ordonnaient de célébrer la race des Bienheureux toujours vivants, et d'abord elles-mêmes au commencement ainsi qu'à la fin de chacun de mes chants.

Mais à quoi bon tous ces mots autour du chêne et du rocher[1] ? Or, sus, commençons donc par les Muses, dont les hymnes réjouissent le grand cœur de Zeus leur père, dans l'Olympe, quand elles disent ce qui est, ce qui sera, ce qui fut, de leurs voix à l'unisson. Sans répit, de leurs lèvres, des accents coulent, délicieux, et la demeure de leur père, de Zeus aux éclats puissants, sourit, quand s'épand la voix lumineuse des déesses. La cime résonne de l'Olympe neigeux, et le palais des Immortels, tandis qu'en un divin concert leur chant glorifie d'abord la race vénérée des dieux, en commençant par le début, ceux qu'avaient enfantés Terre et le vaste Ciel ; et ceux qui d'eux naquirent, les dieux auteurs de tous bienfaits ; puis Zeus, à son tour, le père des dieux et des hommes[2], montrant comme, en sa puissance, il est le premier, le plus grand des dieux ; et enfin elles célèbrent la race des humains et celles des puissants Géants, réjouissant ainsi le cœur de Zeus dans

légendes qu'il chantera lui-même, mais évoque le souvenir de celles qui ont été chantées avant lui. Cf. *Notice*, p. 5.

[1] Expression proverbiale (cf. *Iliade*, XXII 126), dont l'origine et le sens exact étaient déjà incertains pour les anciens.

[2] Vers 48 : « ... que les déesses célèbrent en commençant comme en cessant leur chant... »

τόνδε δέ με πρώτιστα θεαὶ πρὸς μῦθον ἔειπον,
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·
« Ποιμένες ἄγραυλοι, κάκ' ἐλέγχεα, γαστέρες οἶον·
ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα·
ἴδμεν δ', εὖτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα γηρύσασθαι. »
Ὣς ἔφασαν κοῦραι μεγάλου Διὸς ἀρτιέπειαι,
καί μοι σκῆπτρον ἔδον δάφνης ἐριθηλέος ὄζον
δρέψασαι θηητόν· ἐνέπνευσαν δέ μ' ἀοιδὴν
θέσπιν, ἵνα κλείοιμι τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα,
καί μ' ἐκέλονθ' ὑμνεῖν μακάρων γένος αἰὲν ἐόντων,
σφᾶς δ' αὐτὰς πρῶτόν τε καὶ ὕστατον αἰὲν ἀείδειν.
Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα περὶ δρῦν ἢ περὶ πέτρην;
τύνη, Μουσάων ἀρχώμεθα, ταὶ Διὶ πατρὶ
ὑμνεῦσαι τέρπουσι μέγαν νόον ἐντὸς Ὀλύμπου,
εἰρεῦσαι τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα,
φωνῇ ὁμηρεῦσαι· τῶν δ' ἀκάματος ῥέει αὐδὴ
ἐκ στομάτων ἡδεῖα· γελᾷ δέ τε δώματα πατρὸς
Ζηνὸς ἐριγδούποιο θεᾶν ὀπὶ λειριοέσσῃ
σκιδναμένῃ· ἠχεῖ δὲ κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου
δώματά τ' ἀθανάτων· αἳ δ' ἄμβροτον ὄσσαν ἱεῖσαι
θεῶν γένος αἰδοῖον πρῶτον κλείουσιν ἀοιδῇ
ἐξ ἀρχῆς, οὓς Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ἔτικτεν,
οἵ τ' ἐκ τῶν ἐγένοντο θεοὶ δωτῆρες ἐάων·
δεύτερον αὖτε Ζῆνα, θεῶν πατέρ' ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
[ἀρχόμεναί θ' ὑμνεῦσι θεαὶ λήγουσί τ' ἀοιδῆς,]
ὅσσον φέρτατός ἐστι θεῶν κράτεΐ τε μέγιστος·
αὖτις δ' ἀνθρώπων τε γένος κρατερῶν τε Γιγάντων

Post 26 lacunam suspicabatur Apollonius Rhodius || 28 γηρύσασθαι (pap.[2] pap.[3] testes) : μυθήσασθαι || 31 δρέψασαι (testis) : -ψασθαι (testis) || μ' ἀοιδὴν Rzach (μοί ἀοιδὴν Aristidis cod. ; cf. Luciani paraphrasim τὴν θεσπέσιον ἐκείνην ᾠδήν) : μοι αὐδὴν (Aristidis codd. cett.) || 32 θέσπιν Göttling (θεσπεσίην Aristides -σιον Lucianus) : θείην || 34 πρῶτόν τε (με D) : πρῶτον || ὕστατον pap.[2] pap.[3] D post corr. : ὕστερον || 37 ἐντὸς : αἰὲν || 41 θεᾶν : θεῶν || 42 σκιδναμένῃ : κιδν- D || 48 seclusit Guyet || 49 κράτεΐ : κάρτει pap.[2].

l'Olympe, les Muses Olympiennes, filles de Zeus qui tient l'égide.

C'est en Piérie qu'unie au Cronide, leur père, les enfanta Mnémosyne, reine des coteaux d'Éleuthère[1], pour être l'oubli des malheurs, la trêve aux soucis. A elle, neuf nuits durant, s'unissait le prudent Zeus, monté, loin des Immortels, dans sa couche sainte. Et quand vint la fin d'une année et le retour des saisons[2], elle enfanta neuf filles, aux cœurs pareils, qui n'ont en leur poitrine souci que de chant et gardent leur âme libre de chagrin, près de la plus haute cime de l'Olympe neigeux. Là sont leurs chœurs brillants et leur belle demeure. Les Grâces et Désir près d'elles ont leur séjour[3].

Et lors elles prenaient la route de l'Olympe, faisant fièrement retentir leur belle voix en une mélodie divine ; et, autour d'elles, à leurs hymnes, résonnait la terre noire ; et, sous leurs pas, un son charmant s'élevait, tandis qu'elles allaient ainsi vers leur père, celui qui règne dans l'Olympe, ayant en mains le tonnerre et la foudre flamboyante, depuis qu'il a, par sa puissance, triomphé de Cronos, son père, puis aux Immortels également réparti toutes choses et fixé leurs honneurs. Et c'est là ce que chantaient les Muses, habitantes de l'Olympe, les neuf sœurs issues du grand Zeus, — Clio, Euterpe, Thalie et Melpomène, — Terpsichore, Ératô, Polymnie, Uranie, — et Calliope enfin, la première de toutes.

[1] En Béotie ; cf. *Notice*, p. 7. Il ne peut être question ici d'une ville d'Eubée, comme le croient certains scholiastes.

[2] Vers 59 (emprunté à l'*Odyssée*) : « ... les mois passant, comme de longs jours étaient accomplis... »

[3] Vers 65-67 : « ... au milieu des fêtes ; et leurs bouches, en un charmant concert, vont chantant les lois et glorifiant les sages principes, communs à tous les Immortels, en un concert délicieux. » Ces trois vers se lient mal aux précédents ; l'idée en est de plus assez inattendue et le style fort gauche. Il n'y a pas de raison, en revanche, pour suspecter les deux vers précédents : Hésiode tient à dire où il situe la « demeure » des Muses, avec la même précision qu'il a indiqué déjà les lieux où elles ont été conçues et où elles sont nées.

ὑμνεῦσαι τέρπουσι Διὸς νόον ἐντὸς Ὀλύμπου
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.
Τὰς ἐν Πιερίῃ Κρονίδῃ τέκε πατρὶ μιγεῖσα
Μνημοσύνη, γουνοῖσιν Ἐλευθῆρος μεδέουσα,
λησμοσύνην τε κακῶν ἄμπαυμά τε μερμηράων·
ἐννέα γάρ οἱ νύκτας ἐμίσγετο μητίετα Ζεὺς
νόσφιν ἀπ' ἀθανάτων ἱερὸν λέχος εἰσαναβαίνων·
ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐνιαυτὸς ἔην, περὶ δ' ἔτραπον ὧραι,
[μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἤματα πόλλ' ἐτελέσθη,]
ἣ δ' ἔτεκ' ἐννέα κούρας ὁμόφρονας, ᾗσιν ἀοιδὴ
μέμβλεται ἐν στήθεσσιν, ἀκηδέα θυμὸν ἐχούσαις,
τυτθὸν ἀπ' ἀκροτάτης κορυφῆς νιφόεντος Ὀλύμπου·
ἔνθα σφιν λιπαροί τε χοροὶ καὶ δώματα καλά·
πὰρ δ' αὐτῇς Χάριτές τε καὶ Ἵμερος οἰκί' ἔχουσιν.
[ἐν θαλίῃς, ἐρατὴν δὲ διὰ στόμα ὄσσαν ἱεῖσαι
μέλπονται πάντων τε νόμους καὶ ἤθεα κεδνὰ
ἀθανάτων κλείουσιν, ἐπήρατον ὄσσαν ἱεῖσαι.]
Αἳ τότ' ἴσαν πρὸς Ὄλυμπον ἀγαλλόμεναι ὀπὶ καλῇ,
ἀμβροσίῃ μολπῇ· περὶ δ' ἴαχε γαῖα μέλαινα
ὑμνεύσαις, ἐρατὸς δὲ ποδῶν ὕπο δοῦπος ὀρώρει
νισομένων πατέρ' εἰς ὅν· ὃ δ' οὐρανῷ ἐμβασιλεύει,
αὐτὸς ἔχων βροντὴν ἠδ' αἰθαλόεντα κεραυνόν,
κάρτει νικήσας πατέρα Κρόνον· εὖ δὲ ἕκαστα
ἀθανάτοις διέταξεν ὁμῶς καὶ ἐπέφραδε τιμάς.
Ταῦτ' ἄρα Μοῦσαι ἄειδον, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ἐννέα θυγατέρες μεγάλου Διὸς ἐκγεγαυῖαι,
Κλειώ τ' Εὐτέρπη τε Θάλειά τε Μελπομένη τε
Τερψιχόρη τ' Ἐράτω τε Πολύμνιά τ' Οὐρανίη τε
Καλλιόπη θ'· ἣ δὲ προφερεστάτη ἐστὶν ἁπασέων.

51 Διός : θεῶν pap.[2] || 58 = κ 469 || 59 = τ 153 ω 143. Versum secl. multi et hic et iam in ω 143 || 64 ἔχουσιν codd. testis : ἔθεντο Plutarchus || 65-67 secl. Schömann (63-67 deleuerant edd. multi) || 68 sqq. (usque ad 74 ?) secludebat Aristophanes || 71 νισομένων edd. : νισσο- || 79 ἡ δὲ (uel ἥδε) : ἡ δὴ Macrobius.

C'est elle en effet qui justement accompagne les rois vénérés. Celui qu'honorent les filles du grand Zeus, celui d'entre les rois nourrissons de Zeus sur qui s'arrête leur regard le jour où il vient au monde, celui-là les voit sur sa langue verser une rosée suave, celui-là de ses lèvres ne laisse couler que douces paroles. Tous les gens ont les yeux sur lui, quand il rend la justice en sentences droites. Son langage infaillible sait vite, comme il faut, apaiser les plus grandes querelles. Car c'est à cela qu'on connaît les rois sages, à ce qu'aux hommes un jour lésés ils savent donner, sur la place, une revanche sans combat, en entraînant les cœurs par des mots apaisants. Et quand il s'avance à travers l'assemblée, on lui fait fête comme à un dieu, pour sa courtoise douceur, et il brille au milieu de la foule accourue. Tel est le don sacré des Muses aux humains. Oui, c'est par les Muses et par l'archer Apollon qu'il est sur terre des chanteurs et des citharistes, comme par Zeus il est des rois[1]. Et bienheureux celui que chérissent les Muses : de ses lèvres coulent des accents suaves. Un homme porte-t-il le deuil dans son cœur novice au souci et son âme se sèche-t-elle dans le chagrin ? qu'un chanteur, servant des Muses, célèbre les hauts faits des hommes d'autrefois ou les dieux bienheureux, habitants de l'Olympe : vite, il oublie ses déplaisirs, de ses chagrins il ne se souvient plus ; le présent des déesses l'en a tôt détourné.

Salut, enfants de Zeus, donnez-moi un chant ravissant. Glorifiez la race sacrée des Immortels toujours vivants,

[1] Il n'y a pas de contradiction entre ces mots et le début du morceau, qui place les rois sous le patronage des Muses ; il n'y a qu'un peu d'embarras dans l'expression. Hésiode veut dire ceci : « Calliope donne aux rois le pouvoir de persuader, dont ils ont besoin pour jouer leur rôle d'arbitres, de conciliateurs. C'est là en effet le don propre aux Muses. (Je puis bien le dire, moi, poète,) car ce sont les Muses qui inspirent aussi les poètes : les poètes sont les nourrissons des Muses, comme les rois sont ceux de Zeus ». Entendez : Chacun sait que les rois sont les nourrissons de Zeus (διοτρεφέες βασιλῆές), ainsi que dit Homère ; mais, quand ils ont le don de persuader, ils le doivent aux Muses, tout comme les poètes.

Ἡ γὰρ καὶ βασιλεῦσιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ·
ὅν τινα τιμήσωσι Διὸς κοῦραι μεγάλοιο
γεινόμενόν τε ἴδωσι διοτρεφέων βασιλήων,
τῷ μὲν ἐπὶ γλώσσῃ γλυκερὴν χείουσιν ἐέρσην,
τοῦ δ' ἔπε' ἐκ στόματος ῥεῖ μείλιχα· οἱ δέ τε λαοὶ
πάντες ἐς αὐτὸν ὁρῶσι διακρίνοντα θέμιστας
ἰθείῃσι δίκῃσιν· ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύων
αἶψά κε καὶ μέγα νεῖκος ἐπισταμένως κατέπαυσεν·
τοὔνεκα γὰρ βασιλῆες ἐχέφρονες, οὕνεκα λαοῖς
βλαπτομένοις ἀγορῆφι μετάτροπα ἔργα τελεῦσι
ῥηιδίως, μαλακοῖσι παραιφάμενοι ἐπέεσσιν·
ἐρχόμενον δ' ἀν' ἀγῶνα θεὸν ὣς ἱλάσκονται
αἰδοῖ μειλιχίῃ, μετὰ δὲ πρέπει ἀγρομένοισιν·
τοίη Μουσάων ἱερὴ δόσις ἀνθρώποισιν.
Ἐκ γάρ τοι Μουσέων καὶ ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
ἄνδρες ἀοιδοὶ ἔασιν ἐπὶ χθόνα καὶ κιθαρισταί,
ἐκ δὲ Διὸς βασιλῆες· ὁ δ' ὄλβιος, ὅν τινα Μοῦσαι
φίλωνται· γλυκερή οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδή·
εἰ γάρ τις καὶ πένθος ἔχων νεοκηδέι θυμῷ
ἄζηται κραδίην ἀκαχήμενος, αὐτὰρ ἀοιδὸς
Μουσάων θεράπων κλέεα προτέρων ἀνθρώπων
ὑμνήσῃ μάκαράς τε θεοὺς οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν,
αἶψ' ὅ γε δυσφροσυνέων ἐπιλήθεται οὐδέ τι κηδέων
μέμνηται· ταχέως δὲ παρέτραπε δῶρα θεάων.
Χαίρετε, τέκνα Διός, δότε δ' ἱμερόεσσαν ἀοιδήν·
κλείετε δ' ἀθανάτων ἱερὸν γένος αἰὲν ἐόντων,

81 τιμήσωσι (pap.[7] s. l. testes) : -σουσι (testes) || 82 τε ἴδωσι testes : τ' ἐσίδωσι (uel τ' ἐσείδ-) codd. testes || 83 χείουσιν (pap.[7] testes) : χεύουσιν (testes) || ἐέρσην (pap.[7] testes) : ἀοιδήν (testes) || 84 μείλιχα : μειλίχια (testis) || δέ τε (pap.[7] testes) : δέ νυ (testis) || 87 κε pap.[7] : τε codd. testes || 91 ἀν' ἀγῶνα (pap.[7] testis) : ἀνὰ ἄστυ ex Homero || ἱλάσκονται : εἰσορόωσιν pap.[7] ex Homero || 93 τοίη pap.[7] : οἷά (uel οἷα) τε || 94-97 = *Hymn. hom.* XXV 2-5 || 94 γάρ τοι Μουσέων pap.[7] testes : γάρ τοι Μουσάων codd. testes γὰρ (uel μὲν) Μουσάων testes || 95 χθόνα : χθονὶ testes || 100 κλέεα Nauck : κλεῖα || 102 αἶψ' ὅ γε (pap.[7]) : αἶψα δ' ὅ.

qui naquirent de Terre et de Ciel Étoilé, ou de la noire Nuit, ceux aussi que nourrissait Flot Salé[1] — dites-nous comment, avec les dieux, naquirent tout d'abord la terre, les fleuves, la mer immense aux furieux gonflements, les étoiles brillantes, le large ciel là-haut; — puis ceux qui d'eux naquirent, les dieux auteurs de tous bienfaits, et comment ils partagèrent leurs richesses, comment entre eux ils répartirent les honneurs, et comment ils occupèrent d'abord l'Olympe aux mille replis. Contez-moi ces choses, ô Muses, habitantes de l'Olympe, en commençant par le début, et, de tout cela, dites-moi ce qui fut en premier.

Les premiers dieux. Terre et Ciel. Les Titans.

Donc, avant tout, fut Abîme[2]; puis Terre aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte à tous les vivants[3], et Amour, le plus beau parmi les dieux immortels, celui qui rompt les membres et qui, dans la poitrine de tout dieu comme de tout homme, dompte le cœur et le sage vouloir[4].

D'Abîme naquirent Érèbe et la noire Nuit. Et de Nuit, à son tour, sortirent Éther et Lumière du Jour[5]. Terre, elle, d'abord enfanta un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ciel Étoilé, qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais. Elle mit aussi au monde les hautes Montagnes, plaisant séjour des déesses, les Nymphes, habitantes des monts vallonnés. Elle enfanta

[1] Le mot grec (πόντος) signifie la *mer*. C'est la nécessité de le rendre par un mot français masculin qui m'a forcé à adopter le nom de *Flot*, qui éveille une image moins précise.

[2] Ou encore le *Vide* : χάος désigne une profondeur béante (χαίνειν). Le poète se représente l'espace qui sépare le ciel et la terre prolongé indéfiniment, puisque ni le ciel ni la terre ne le limitent encore ni par en haut ni par en bas.

[3] Vers 118-119 : « ... (à tous) les Immortels, maîtres des cimes de l'Olympe neigeux, et le Tartare brumeux, tout au fond de la terre aux larges routes... »

[4] Cf. *Notice*, p. 27.

[5] Vers 125 : « ... qu'elle conçut et enfanta unie d'amour à Érèbe. »

οἳ Γῆς τ' ἐξεγένοντο καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος,
Νυκτός τε δνοφερῆς, οὕς θ' ἁλμυρὸς ἔτρεφε Πόντος·
εἴπατε δ' ὡς τὰ πρῶτα θεοὶ καὶ γαῖα γένοντο
καὶ ποταμοὶ καὶ πόντος ἀπείριτος, οἴδματι θυίων,
ἄστρα τε λαμπετόωντα καὶ οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν·
οἵ τ' ἐκ τῶν ἐγένοντο θεοὶ δωτῆρες ἐάων,
ὥς τ' ἄφενος δάσσαντο καὶ ὡς τιμὰς διέλοντο
ἠδὲ καὶ ὡς τὰ πρῶτα πολύπτυχον ἔσχον Ὄλυμπον.
Ταῦτά μοι ἔσπετε Μοῦσαι, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ἐξ ἀρχῆς, καὶ εἴπαθ' ὅ τι πρῶτον γένετ' αὐτῶν.

Ἦ τοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ', αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ' εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί,
[ἀθανάτων οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου,
Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης,]
ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι,
λυσιμελής, πάντων δὲ θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων
δάμναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βουλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε μέλαινά τε Νὺξ ἐγένοντο.
Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξεγένοντο.
[οὓς τέκε κυσαμένη Ἐρέβει φιλότητι μιγεῖσα.]
Γαῖα δέ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑωυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόενθ', ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτοι,
ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.
Γείνατο δ' Οὔρεα μακρά, θεῶν χαρίεντας ἐναύλους,
Νυμφέων αἳ ναίουσιν ἀν' οὔρεα βησσήεντα·

106 γῆς τ' D : γῆς || 109 θυίων edd. (cf. ad 131 et 848) : θύων || 111 om. C pap.[7] testes || 112 ἄφενος : -νον D (testis). Cf. *Opp.* 24 || 114-115 damn. Seleucus, 115 Aristarchus || 116 ἤ τοι codd. testes : πάντων Aristoteles testes || 118-119 om. Plato Aristoteles testes || 119 ἠερόεντα : εὐρώεντα seu ἠνεμόεντα (cf. 742) testes || μυχῷ : -χὸν testes || 121 δὲ Peppmüller : τε || 123 δ' : τ' pap.[7] || 125 om. testis, secl. Paley (cf. 107, 213) || 126 ἑώυτῇ pap.[7] testis : ἑαυτῇ codd. testes || 127 πάντα καλύπτοι (seu -τῃ) codd. testes : πᾶσαν ἐέργοι (seu -γῃ seu -γει) testes || 129 θεῶν : θεᾶν (testis).

aussi la mer inféconde aux furieux gonflements, Flot — sans l'aide du tendre amour. Mais ensuite, des embrassements de Ciel, elle enfanta Océan aux tourbillons profonds, — Coios, Crios, Hypérion, Japet[1] — Théia, Rhéia, Thémis et Mnémosyne, — Phoibé, couronnée d'or, et l'aimable Téthys. Le plus jeune après eux, vint au monde Cronos, le dieu aux pensers fourbes, le plus redoutable de tous ses enfants; et Cronos prit en haine son père florissant[2].

Elle mit aussi au monde les Cyclopes au cœur violent, Brontès, Stéropès, Arghès à l'âme brutale[3], en tout pareils aux dieux, si ce n'est qu'un seul œil était placé au milieu de leur front[4]. Vigueur, force et adresse étaient dans tous leurs actes.

D'autres fils naquirent encore de Ciel et Terre, trois fils, grands et forts, qu'à peine on ose nommer, Cottos, Briarée, Gyès, enfants pleins d'orgueil. Ceux-là avaient chacun cent bras, qui jaillissaient, terribles, de leurs épaules, ainsi que cinquante têtes, attachées sur l'épaule à leurs corps vigoureux. Et redoutable était la puissante vigueur qui complétait leur énorme stature.

Car c'étaient de terribles fils que ceux qui étaient nés de Terre et de Ciel, et leur père les avait en haine depuis le premier jour. A peine étaient-ils nés qu'au lieu de les laisser monter à la lumière, il les cachait tous dans le sein

[1] L'ordre dans lequel sont donnés ici les noms des Titans ne sera pas tout à fait celui dans lequel le poète les reprendra ensuite pour énumérer leurs descendants. Cronos, en particulier, passera alors avant Japet, parce qu'il est le père de Zeus, et que l'avènement de Zeus doit être mentionné avant l'épisode de Prométhée, impossible à comprendre sans cela. Ici, au contraire, Cronos est nommé le dernier — et même après les Titanides — parce que c'est lui seul qui va jouer un rôle actif dans l'épisode qui suit.

[2] Il se peut que l'épithète, ailleurs banale, fasse ici allusion à la fécondité désordonnée de Ciel, dont souffre Terre. Cf. p. 28.

[3] Vers 141 : « ... qui donnèrent à Zeus le tonnerre et lui fabriquèrent la foudre... ».

[4] Vers 144-145 : « *Cyclopes* était le nom dont on les nommait, parce qu'un seul œil rond était placé sur leur front. »

ἡ δὲ καὶ ἀτρύγετον πέλαγος τέκεν, οἴδματι θυῖον,
Πόντον, ἄτερ φιλότητος ἐφιμέρου· αὐτὰρ ἔπειτα
Οὐρανῷ εὐνηθεῖσα τέκ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην
Κοῖόν τε Κρῖόν θ' Ὑπερίονά τ' Ἰαπετόν τε
Θεΐαν τε Ῥεῖαν τε Θέμιν τε Μνημοσύνην τε
Φοίβην τε χρυσοστέφανον Τηθύν τ' ἐρατεινήν·
τοὺς δὲ μέθ' ὁπλότατος γένετο Κρόνος ἀγκυλομήτης,
δεινότατος παίδων· θαλερὸν δ' ἤχθηρε τοκῆα.
Γείνατο δ' αὖ Κύκλωπας ὑπέρβιον ἦτορ ἔχοντας,
Βρόντην τε Στερόπην τε καὶ Ἄργην ὀβριμόθυμον,
[οἳ Ζηνὶ βροντήν ἔδοσαν τεῦξάν τε κεραυνόν,]
οἳ δή τοι τὰ μὲν ἄλλα θεοῖς ἐναλίγκιοι ἦσαν,
μοῦνος δ' ὀφθαλμὸς μέσσῳ ἐνέκειτο μετώπῳ·
[Κύκλωπες δ' ὄνομ' ἦσαν ἐπώνυμον, οὕνεκ' ἄρα σφέων
κυκλοτερὴς ὀφθαλμὸς ἕεις ἐνέκειτο μετώπῳ·]
ἰσχὺς δ' ἠδὲ βίη καὶ μηχαναὶ ἦσαν ἐπ' ἔργοις.
Ἄλλοι δ' αὖ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο
τρεῖς παῖδες μεγάλοι ⟨τε⟩ καὶ ὄβριμοι, οὐκ ὀνομαστοί,
Κόττος τε Βριάρεώς τε Γύης θ', ὑπερήφανα τέκνα·
τῶν ἑκατὸν μὲν χεῖρες ἀπ' ὤμων ἀίσσοντο
ἄπλαστοι, κεφαλαὶ δὲ ἑκάστῳ πεντήκοντα
ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν·
ἰσχὺς δ' ἄπλητος κρατερὴ μεγάλῳ ἐπὶ εἴδει.
Ὅσσοι γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο,
δεινότατοι παίδων, σφετέρῳ δ' ἤχθοντο τοκῆι
ἐξ ἀρχῆς· καὶ τῶν μὲν ὅπως τις πρῶτα γένοιτο,
πάντας ἀποκρύπτασκε, καὶ ἐς φάος οὐκ ἀνίεσκε,

131 θυῖον pap.[7] : θῦον (testis) || **134** Κρῖον C ante corr. *Et. Magn.* (cf. 376) : Κρεῖον pap.[7] codd. testes || **135** Θείαν τε Ῥείαν τε : Θεΐάν τε Ῥεῖάν τε || **141** secl. Göttling (cf. 504) || βροντὴν ἔδοσαν C (ἔδωσαν) : βροντήν τε δόσαν (seu τ' ἔδοσαν) || **142** sch. Κράτης ἀντὶ τούτου ἄλλον στίχον παρατίθεται· « οἱ δ' ἐξ ἀθανάτων θνητοὶ τράφεν αὐδήεντες » || **144-145** secl. Wolf || **146** δ' D (cf. 153) : τ' || **148** τε suppl. Hermann || **149** Γύης : γύγης || **153** δ' : τ' || ἄπλητος (ἄπλατος Tr) (testis) : ἄπλαστος || **157** ἀποκρύπτασκε (-τεσκε cod.) : ἀπεκρ-.

de Terre, et, tandis que Ciel se complaisait à cette œuvre mauvaise, l'énorme Terre en ses profondeurs gémissait, étouffant. Elle imagine alors une ruse perfide et cruelle. Vite, elle crée le blanc métal acier ; elle en fait une grande serpe, puis s'adresse à ses enfants, et, pour exciter leur courage, leur dit, le cœur indigné : « Fils issus de moi et d'un furieux, si vous voulez m'en croire, nous châtierons l'outrage criminel d'un père, tout votre père qu'il soit, puisqu'il a le premier conçu œuvres infâmes ».

Elle dit ; la terreur les prit tous, et nul d'eux ne dit mot. Seul, sans trembler, le grand Cronos aux pensers fourbes réplique en ces termes à sa noble mère : « C'est moi, mère, je t'en donne ma foi, qui ferai la besogne. D'un père abominable je n'ai point de souci, tout notre père qu'il soit, puisqu'il a le premier conçu œuvres infâmes ».

Il dit, et l'énorme Terre en son cœur sentit grande joie. Elle le cacha, le plaça en embuscade, puis lui mit dans les mains la grande serpe aux dents aiguës et lui enseigna tout le piège. Et le grand Ciel vint, amenant la nuit ; et, enveloppant Terre, tout avide d'amour, le voilà qui s'approche et s'épand en tout sens. Mais le fils, de son poste, étendit la main gauche, tandis que, de la droite, il saisissait l'énorme, la longue serpe aux dents aiguës ; et, brusquement, il faucha les bourses de son père, pour les jeter ensuite, au hasard, derrière lui. Ce ne fut pas pourtant un vain débris qui lors s'enfuit de sa main. Des éclaboussures sanglantes en avaient jailli ; Terre les reçut toutes, et, avec le cours des années, elle en fit naître les puissantes Érinyes, et les grands Géants aux armes étincelantes, qui tiennent en leurs mains de longues javelines, et les Nymphes aussi qu'on nomme Méliennes[1], sur la terre infinie. Quant aux bourses, à peine les eut-il tranchées

[1] Les Νύμφαι Μελίαι, c'est-à-dire les *Nymphes des frênes*, semblent avoir été les mères de la race humaine, dans certaines cosmogonies primitives, où l'homme naissait de l'arbre (cf. *Travaux*, 145), comme, dans d'autres, il naît de la pierre.

Γαίης ἐν κευθμῶνι· κακῷ δ' ἐπετέρπετο ἔργῳ
Οὐρανός, ἣ δ' ἐντὸς στεναχίζετο Γαῖα πελώρη
στεινομένη· δολίην δὲ κακήν τ' ἐφράσσατο τέχνην.
Αἶψα δὲ ποιήσασα γένος πολιοῦ ἀδάμαντος
τεῦξε μέγα δρέπανον καὶ ἐπέφραδε παισὶ φίλοισιν·
εἶπε δὲ θαρσύνουσα, φίλον τετιημένη ἦτορ·
« Παῖδες ἐμοὶ καὶ πατρὸς ἀτασθάλου, αἴ κ' ἐθέλητε
πείθεσθαι, πατρός κε κακὴν τεισαίμεθα λώβην
ὑμετέρου· πρότερος γὰρ ἀεικέα μήσατο ἔργα. »
Ὣς φάτο· τοὺς δ' ἄρα πάντας ἕλεν δέος, οὐδέ τις αὐτῶν
φθέγξατο· θαρσήσας δὲ μέγας Κρόνος ἀγκυλομήτης
ἂψ αὖτις μύθοισι προσηύδα μητέρα κεδνήν·
« Μῆτερ, ἐγώ κεν τοῦτό γ' ὑποσχόμενος τελέσαιμι
ἔργον, ἐπεὶ πατρός γε δυσωνύμου οὐκ ἀλεγίζω
ἡμετέρου· πρότερος γὰρ ἀεικέα μήσατο ἔργα. »
Ὣς φάτο· γήθησεν δὲ μέγα φρεσὶ Γαῖα πελώρη·
εἷσε δέ μιν κρύψασα λόχῳ· ἐνέθηκε δὲ χερσὶν
ἅρπην καρχαρόδοντα, δόλον δ' ὑπεθήκατο πάντα.
Ἦλθε δὲ νύκτ' ἐπάγων μέγας Οὐρανός, ἀμφὶ δὲ Γαίῃ
ἱμείρων φιλότητος ἐπέσχετο καί ῥ' ἐτανύσθη
πάντῃ· ὃ δ' ἐκ λοχεοῖο πάις ὠρέξατο χειρὶ
σκαιῇ, δεξιτερῇ δὲ πελώριον ἔλλαβεν ἅρπην
μακρὴν καρχαρόδοντα, φίλου δ' ἀπὸ μήδεα πατρὸς
ἐσσυμένως ἤμησε, πάλιν δ' ἔρριψε φέρεσθαι
ἐξοπίσω· τὰ μὲν οὔ τι ἐτώσια ἔκφυγε χειρός·
ὅσσαι γὰρ ῥαθάμιγγες ἀπέσσυθεν αἱματόεσσαι,
πάσας δέξατο Γαῖα· περιπλομένων δ' ἐνιαυτῶν
γείνατ' Ἐρινῦς τε κρατερὰς μεγάλους τε Γίγαντας,
τεύχεσι λαμπομένους, δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντας,
Νύμφας θ' ἃς Μελίας καλέουσ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν.

158 ἐπετέρπετο : ἐπιτ- ‖ 159 στεναχίζετο : στον- ‖ 160 δὲ Ald. : τε ‖ τ' ἐφράσσατο Göttling : ἐπεφράσσατο ‖ 165 πατρός : πατέρος ‖ κε D (κεν) : γε (uel δὲ) ‖ τεισαίμεθα edd. : τισ- ‖ 171 πατρός : πατέρος ‖ 174 χερσὶν D : χειρὶ ‖ 175 ὑπεθήκατο : ἐπεθ-.

avec l'acier et jetées de la terre dans la mer au flux sans repos, qu'elles furent emportées au large, longtemps ; et, tout autour, une blanche écume[1] sortait du membre divin. De cette écume une fille se forma, qui toucha d'abord à Cythère la divine, d'où elle fut ensuite à Chypre qu'entourent les flots ; et c'est là que prit terre la belle et vénérée déesse qui faisait autour d'elle, sous ses pieds légers, croître le gazon et que les dieux aussi bien que les hommes appellent Aphrodite[2], pour s'être formée d'une écume, ou encore Cythérée, pour avoir abordé à Cythère[3]. Amour et le beau Désir, sans tarder, lui firent cortège, dès qu'elle fut née et se fut mise en route vers les dieux. Et, du premier jour, son privilège à elle, le lot qui est le sien, aussi bien parmi les hommes que parmi les Immortels, ce sont les babils de fillettes, les sourires, les piperies ; c'est le plaisir suave, la tendresse et la douceur.

Mais le père, le vaste Ciel, les prenant à parti, aux fils qu'il avait enfantés donnait le nom de Titans : à *tendre* trop haut le bras, ils avaient, disait-il, commis dans leur folie un horrible forfait, et l'avenir en saurait *tirer* vengeance.

Les enfants de Nuit.

Nuit enfanta l'odieuse Mort, et la noire Kère, et Trépas. Elle enfanta Sommeil et, avec lui, toute la race des Songes — et elle les enfanta seule, sans dormir avec personne, Nuit la ténébreuse. Puis elle enfanta Sarcasme, et Détresse la douloureuse, et les Hespérides[4], qui, au delà de l'illustre Océan, ont soin des belles pommes d'or et des arbres qui

[1] Il ne s'agit pas de l'écume de la mer, mais du sperme du dieu mutilé.

[2] Vers 196 : « ... déesse née de l'écume, et aussi Cythérée au front couronné... »

[3] Vers 199-200 : « ... ou Cyprogénéia, pour être née à Chypre battue des flots, ou encore Philommédée, pour être sortie des bourses ».

[4] Les Hespérides sont filles de Nuit, parce qu'elles habitent l'extrême Occident (cf. 744-745).

Μήδεα δ' ὡς τὸ πρῶτον ἀποτμήξας ἀδάμαντι
κάββαλ' ἀπ' ἠπείροιο πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,
ὣς φέρετ' ἂμ πέλαγος πουλὺν χρόνον· ἀμφὶ δὲ λευκὸς
ἀφρὸς ἀπ' ἀθανάτου χροὸς ὤρνυτο, τῷ δ' ἔνι κούρη
ἐθρέφθη· πρῶτον δὲ Κυθήροισιν ζαθέοισιν
ἔπλητ', ἔνθεν ἔπειτα περίρρυτον ἵκετο Κύπρον·
ἐκ δ' ἔβη αἰδοίη καλὴ θεός, ἀμφὶ δὲ ποίη
ποσσὶν ὕπο ῥαδινοῖσιν ἀέξετο· τὴν δ' Ἀφροδίτην
[ἀφρογενέα τε θεὰν καὶ ἐυστέφανον Κυθέρειαν]
κικλήσκουσι θεοί τε καὶ ἀνέρες, οὕνεκ' ἐν ἀφρῷ
θρέφθη, ἀτὰρ Κυθέρειαν, ὅτι προσέκυρσε Κυθήροις.
[Κυπρογενέα δ', ὅτι γέντο πολυκλύστῳ ἐνὶ Κύπρῳ·
ἠδὲ φιλομμηδέα, ὅτι μηδέων ἐξεφαάνθη.]
Τῇ δ' Ἔρος ὡμάρτησε καὶ Ἵμερος ἕσπετο καλὸς
γεινομένῃ τὰ πρῶτα θεῶν τ' ἐς φῦλον ἰούσῃ.
Ταύτην δ' ἐξ ἀρχῆς τιμὴν ἔχει ἠδὲ λέλογχε
μοῖραν ἐν ἀνθρώποισι καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσι,
παρθενίους τ' ὄαρους μειδήματά τ' ἐξαπάτας τε
τέρψιν τε γλυκερὴν φιλότητά τε μειλιχίην τε.
Τοὺς δὲ πατὴρ Τιτῆνας ἐπίκλησιν καλέεσκε
παῖδας νεικείων μέγας Οὐρανὸς οὓς τέκεν αὐτός·
φάσκε δὲ τιταίνοντας ἀτασθαλίῃ μέγα ῥέξαι
ἔργον, τοῖο δ' ἔπειτα τίσιν μετόπισθεν ἔσεσθαι.

Νὺξ δ' ἔτεκεν στυγερόν τε Μόρον καὶ Κῆρα μέλαιναν
καὶ Θάνατον, τέκε δ' Ὕπνον, ἔτικτε δὲ φῦλον Ὀνείρων·
οὔ τινι κοιμηθεῖσα θεὰ τέκε Νὺξ ἐρεβεννή·
δεύτερον αὖ Μῶμον καὶ Ὀιζὺν ἀλγινόεσσαν
Ἑσπερίδας θ', αἷς μῆλα πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο

188. δ' : θ' || 191 ὤρνυτο : ὡρμᾶ ut uidetur D || 196 secl. Heyne || ἀφρογενέα Werfer : -γένειαν || 199 sq. secl. Wolf || Κυπρογενέα Werfer : -γένειαν || δ' : θ' || πολυκλύστῳ : περικλ- || 203 ἔχει : ἔχεν D || 210 μετόπισθεν ἔσεσθαι : μετόπισθε γε[νέσθαι] pap.[6] || 213 ante τέκε non erat θεά, ut uidetur, in pap.[6]

portent tel fruit. Elle mit au monde aussi les Parques et les Kères, implacables vengeresses[1], qui poursuivent toutes fautes contre les dieux ou les hommes, déesses dont le redoutable courroux jamais ne s'arrête avant d'avoir au coupable, quel qu'il soit, infligé un cruel affront. Et elle enfantait encore Némésis, fléau des hommes mortels, Nuit la pernicieuse ; — et, après Némésis, Tromperie et Tendresse — et Vieillesse maudite, et Lutte au cœur violent.

Et l'odieuse Lutte, elle, enfanta Peine la douloureuse, — Oubli, Faim, Douleurs larmoyantes, — Mêlées, Combats, Meurtres, Tueries, — Querelles, Mots menteurs, Disputes, — Anarchie et Désastre, qui vont de compagnie, — Serment enfin, le pire des fléaux pour tout mortel d'ici-bas qui, de propos délibéré, aura commis un parjure[2].

Flot et sa descendance.

Flot engendra Nérée, sincère et franc, l'aîné de ses enfants. On l'appelle le Vieux, parce qu'il est loyal et bénin à la fois, que jamais il n'oublie l'équité, qu'il ne connaît qu'honnêtes et bénignes pensées. Puis, uni à Terre, il engendra encore le grand Thaumas, le valeureux Phorkys, Kétô aux belles joues, Eurybié enfin, dont la poitrine enferme un cœur d'acier.

Et, à Nérée, des filles enviées entre les déesses, au milieu de la mer inféconde, naquirent de Doris, Doris aux beaux cheveux, la fille d'Océan, le fleuve sans rival : Plôtô et Eucranté, Saô et Amphitrite[3], — Eudôré et Thétis,

[1] Vers 218-19 : « ... Clothô, Lachésis, Atropos, qui aux hommes, lorsqu'ils naissent, donnent soit heur ou malheur... ». Vers empruntés à une autre partie du poème (905-6).

[2] Horcos, ou *Serment*, est le dieu chargé de recueillir la parole jurée et de punir ceux qui la violent. Il plane, menaçant, sur leurs têtes ; et c'est pourquoi on donne aux parjures le nom de ἐπίορκοι, *ceux sur qui est Horcos*. Cf. *Travaux*, 219.

[3] Sur les cinquante noms que comprend ce catalogue des Néréides, quelques-uns sont déjà connus comme étant ceux de déesses marines (Amphitrite, Thétis). Quelques autres font simplement allusion à la

χρύσεα καλὰ μέλουσι φέροντά τε δένδρεα καρπόν·
καὶ Μοίρας καὶ Κῆρας ἐγείνατο νηλεοποίνους,
[Κλωθώ τε Λάχεσίν τε καὶ Ἄτροπον, αἵ τε βροτοῖσι
γεινομένοισι διδοῦσιν ἔχειν ἀγαθόν τε κακόν τε,]
αἵ τ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε παραιβασίας ἐφέπουσιν·
οὐδέ ποτε λήγουσι θεαὶ δεινοῖο χόλοιο,
πρίν γ' ἀπὸ τῷ δώωσι κακὴν ὄπιν, ὅς τις ἁμάρτῃ.
Τίκτε δὲ καὶ Νέμεσιν, πῆμα θνητοῖσι βροτοῖσι,
Νὺξ ὀλοή· μετὰ τὴν δ' Ἀπάτην τέκε καὶ Φιλότητα
Γῆράς τ' οὐλόμενον, καὶ Ἔριν τέκε καρτερόθυμον.
Αὐτὰρ Ἔρις στυγερὴ τέκε μὲν Πόνον ἀλγινόεντα
Λήθην τε Λιμόν τε καὶ Ἄλγεα δακρυόεντα
Ὑσμίνας τε Μάχας τε Φόνους τ' Ἀνδροκτασίας τε
Νείκεά τε Ψευδέας τε Λόγους Ἀμφιλλογίας τε
Δυσνομίην τ' Ἀάτην τε, συνήθεας ἀλλήλῃσιν,
Ὅρκον θ', ὃς δὴ πλεῖστον ἐπιχθονίους ἀνθρώπους
πημαίνει, ὅτε κέν τις ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσῃ.

Νηρέα δ' ἀψευδέα καὶ ἀληθέα γείνατο Πόντος,
πρεσβύτατον παίδων· αὐτὰρ καλέουσι γέροντα,
οὕνεκα νημερτής τε καὶ ἤπιος, οὐδὲ θεμιστέων
λήθεται, ἀλλὰ δίκαια καὶ ἤπια δήνεα οἶδεν·
αὖτις δ' αὖ Θαύμαντα μέγαν καὶ ἀγήνορα Φόρκυν
Γαίῃ μισγόμενος καὶ Κητὼ καλλιπάρῃον
Εὐρυβίην τ' ἀδάμαντος ἐνὶ φρεσὶ θυμὸν ἔχουσαν.
Νηρῆος δ' ἐγένοντο μεγήριτα τέκνα θεάων
πόντῳ ἐν ἀτρυγέτῳ καὶ Δωρίδος ἠυκόμοιο,
κούρης Ὠκεανοῖο, τελήεντος ποταμοῖο,
Πλωτώ τ' Εὐκράντη τε Σαώ τ' Ἀμφιτρίτη τε

218-19 om. Stobaeus, secl. Paley || 228 μάχας τε φόνους τ' (pap.[6]) : φόνους (seu φόβους) τε μάχας τ' || 229 ἀμφιλλογίας pap.[6] : ἀμφιλογίας || 230 τ' D : om. cett. || ἀάτην Nauck (cf. ad *Opp.* 352) : ἄτην || 233 δ' : θ' || 235 θεμιστέων : -στων seu -στάων || 240 μεγήριτα (testes) : μεγήρατα (testes) || 243 Πλωτώ Reiz (e scypho quodam) : πρωτώ (cf. 248) || Εὐκράντη : -κράτη.

Galéné et Glauké, — Cymothoé, Speiô, Thoé, et la gente Halié — Pasithée, Ératô, Eunice aux bras de rose, — la gracieuse Mélite, Eulimène, Agavé, — Dôtô, Prôtô, Phéruse et Dynamène, — et Nisée, et Actée, et Prôtomédéia, — Dôris et Panopée, la jolie Galatée, — la gente Hippothoé, Hipponoé aux bras de rose, — Cymodocée, qui, sur la mer brumeuse, sans peine apaise la houle et le souffle des vents furieux, avec Cymatolège et avec Amphitrite aux jolies chevilles, — et Cymô, Éioné, Alimède au front couronné, — Glauconomé, qui se plaît au sourire, et Pontoporéia, — Léagoré, Évagoré, Laomédéia, — Polynoé, Autonoé, Lysianassa[1], — Psamathée au corps gracieux et Ménippé la divine, — Nésô et Eupompé, Thémistô, Pronoé, — Loyale enfin, dont l'âme est l'âme même de son père immortel. Telles furent les cinquante filles de Nérée, le dieu accompli, qui ne savent qu'œuvres accomplies.

Thaumas prit pour épouse Électre, la fille d'Océan au cours profond ; et Électre enfanta Iris la rapide et les Harpyes chevelues, Bourrasque et Volevite, qui tiennent tête aux oiseaux et aux souffles des vents, avec leurs ailes rapides ; car, ⟨sitôt nées,⟩ elles s'élançaient dans les airs.

beauté de celles qui les portent (Agavé, Ératô). Le plus grand nombre évoque un aspect de la mer ou une idée relative à la navigation. Une dizaine de noms cependant sont d'un tout autre ordre : ils désignent des vertus et, plus particulièrement, des vertus politiques (Léagoré, Évagoré, Laomédéia, Polynoé, Autonoé, Lysianassa, Thémistô, Pronoé, Némertès — que j'ai traduit par *Loyale* pour rappeler le v. 235). Il est clair, comme l'indique le vers 262, que ce sont les vertus de Nérée qui sont ainsi personnifiées dans ses filles, par un procédé fréquent dans toutes les mythologies, mais qu'on ne s'expliquerait pas ici, si l'on ne supposait qu'Hésiode se réfère à des légendes où Nérée jouait un rôle de premier plan. Un catalogue semblable, offrant le même mélange de noms pittoresques et allégoriques, se trouve dans l'*Iliade* (XVIII 38-48). Est-ce le modèle d'Hésiode ? ou, au contraire, une interpolation tirée d'Hésiode ? Cette dernière opinion était celle de Zénodote, et elle est assez vraisemblable.

[1] Vers 259 : ... Évarné, grande et charmante, à l'aspect sans défaut... »

Εὐδώρη τε Θέτις τε Γαλήνη τε Γλαύκη τε,
Κυμοθόη Σπειώ τε Θόη θ' Ἁλίη τ' ἐρόεσσα
Πασιθέη τ' Ἐρατώ τε καὶ Εὐνίκη ῥοδόπηχυς
καὶ Μελίτη χαρίεσσα καὶ Εὐλιμένη καὶ Ἀγαυὴ
Δωτώ τε Πρωτώ τε Φέρουσά τε Δυναμένη τε
Νησαίη τε καὶ Ἀκταίη καὶ Πρωτομέδεια,
Δωρὶς καὶ Πανόπεια καὶ εὐειδὴς Γαλάτεια
Ἱπποθόη τ' ἐρόεσσα καὶ Ἱππονόη ῥοδόπηχυς
Κυμοδόκη θ', ἣ κύματ' ἐν ἠεροειδέι πόντῳ
πνοιάς τε ζαέων ἀνέμων σὺν Κυματολήγῃ
ῥεῖα πρηΰνει καὶ ἐυσφύρῳ Ἀμφιτρίτῃ,
Κυμώ τ' Ἠιόνη τε ἐυστέφανός θ' Ἁλιμήδη
Γλαυκονόμη τε φιλομμειδὴς καὶ Ποντοπόρεια
Ληαγόρη τε καὶ Εὐαγόρη καὶ Λαομέδεια
Πουλυνόη τε καὶ Αὐτονόη καὶ Λυσιάνασσα
[Εὐάρνη τε φυήν τ' ἐρατὴ καὶ εἶδος ἄμωμος]
καὶ Ψαμάθη χαρίεσσα δέμας δίη τε Μενίππη
Νησώ τ' Εὐπόμπη τε Θεμιστώ τε Προνόη τε
Νημερτής θ', ἣ πατρὸς ἔχει νόον ἀθανάτοιο.
Αὗται μὲν Νηρῆος ἀμύμονος ἐξεγένοντο
κοῦραι πεντήκοντα, ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαι.
Θαύμας δ' Ὠκεανοῖο βαθυρρείταο θύγατρα
ἠγάγετ' Ἠλέκτρην· ἣ δ' ὠκεῖαν τέκε Ἶριν
ἠυκόμους θ' Ἁρπυίας Ἀελλώ τ' Ὠκυπέτην τε,
αἵ ῥ' ἀνέμων πνοιῇσι καὶ οἰωνοῖς ἅμ' ἕπονται
ὠκείῃς πτερύγεσσι· μεταχρόνιαι γὰρ ἴαλλον.

245 Κυμοθόη : -θέη || Θοή θ' Ἀλίη Valckenaer : θοὴ θαλίη (sch.) || 246 Εὐνίκη testis : -νείκη codd. testis || 248 = Σ 43 || 249 τε καὶ edd. : τ' seu καὶ || 250 Πανόπεια Hermann : -πη || 253 ζαέων Bergk : ζαθέων || κυματολήγῃ (adiectiuum) Aristarchus, ne Nereides una et quinquaginta sint || 257 Ληαγόρη Fick : λειαγ- || 258 Πουλυνόη Peppmüller (collato Apollodoro) : -νόμη || 259 secl. Ahrens (cf. ad 253) || 262 θ' omittebant antiqui quidam edd. ut νημερτής adiectiuum esset (cf. ad 253) || 264 ἔργα ἰδυῖαι edd. : ἔργ' εἰδυῖαι (pap.[6]) || 266 τέκε edd. : τέκεν (pap.[6]).

A Phorkys Kétô enfanta les Grées aux belles joues. Chenues du jour de leur naissance, elles sont appelées Grées aussi bien des dieux immortels que des humains dont les pieds foulent cette terre, Pamphédô aux beaux voiles, Ényô aux voiles safranés. Elle enfanta également les Gorgones qui habitent au delà de l'illustre Océan, à la frontière de la nuit, au pays des Hespérides sonores, Sthennô, Euryale, Méduse à l'atroce destin. Méduse était mortelle, alors que ses deux sœurs ne devaient connaître ni la mort ni la vieillesse. Elle seule en revanche vit s'étendre près d'elle le dieu aux crins d'azur, dans la tendre prairie, au milieu des fleurs printanières.

Et, quand Persée lui eut tranché la tête, le grand Chrysaor surgit, avec le cheval Pégase. Tous deux reçurent ces noms, l'un parce qu'il était né aux bords des *flots* d'Océan[1], l'autre parce qu'en ses mains il tenait une *épée d'or*. Et Pégase, prenant son vol, quitta la terre, mère des brebis, et s'en fut vers les Immortels. Il habite aujourd'hui le palais de Zeus, portant le tonnerre et la foudre pour le compte du prudent Zeus.

Chrysaor engendra Géryon aux trois têtes, uni à Callirhoé, fille de l'illustre Océan. Celui-là, Héraclès le Fort le tua, près de ses bœufs à la démarche torse, dans Érythée qu'entourent les flots, le jour où il poussa ces bœufs au large front vers la sainte Tirynthe, après avoir franchi le cours d'Océan et tué ensemble Orthos et Eurytion le bouvier, dans leur parc brumeux, au delà de l'illustre Océan.

Elle enfanta aussi un monstre irrésistible, qui ne ressemble en rien ni aux hommes mortels ni aux dieux immortels. Au creux d'une grotte naquit la divine Échidna à l'âme violente. Son corps est pour moitié d'une jeune femme aux belles joues et aux yeux qui pétillent, pour moitié

[1] Hésiode fait venir le nom de *Pégase*, non de πηγή, mais de πηγαί, pluriel qui désigne les *eaux*, non la *source*, d'un fleuve.

Φόρκυϊ δ' αὖ Κητὼ Γραίας τέκε καλλιπαρήους
ἐκ γενετῆς πολιάς, τὰς δὴ Γραίας καλέουσιν
ἀθάνατοί τε θεοὶ χαμαὶ ἐρχόμενοί τ' ἄνθρωποι,
Πεμφρηδώ τ' ἐύπεπλον Ἐνυώ τε κροκόπεπλον,
Γοργούς θ', αἳ ναίουσι πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο
ἐσχατιῇ πρὸς νυκτός, ἵν' Ἑσπερίδες λιγύφωνοι,
Σθεννώ τ' Εὐρυάλη τε Μέδουσά τε λυγρὰ παθοῦσα·
ἣ μὲν ἔην θνητή, αἳ δ' ἀθάνατοι καὶ ἀγήρῳ
αἱ δύο· τῇ δὲ μιῇ παρελέξατο Κυανοχαίτης
ἐν μαλακῷ λειμῶνι καὶ ἄνθεσι εἰαρινοῖσιν.
Τῆς δ' ὅτε δὴ Περσεὺς κεφαλὴν ἀπεδειροτόμησεν,
ἔκθορε Χρυσάωρ τε μέγας καὶ Πήγασος ἵππος·
τῷ μὲν ἐπώνυμον ἦν, ὅτ' ἄρ' Ὠκεανοῦ περὶ πηγὰς
γένθ', ὃ δ' ἄορ χρύσειον ἔχων μετὰ χερσὶ φίλῃσιν·
χὠ μὲν ἀποπτάμενος προλιπὼν χθόνα, μητέρα μήλων,
ἵκετ' ἐς ἀθανάτους, Ζηνὸς δ' ἐν δώμασι ναίει
βροντήν τε στεροπήν τε φέρων Διὶ μητιόεντι.
Χρυσάωρ δ' ἔτεκεν τρικέφαλον Γηρυονῆα
μειχθεὶς Καλλιρόῃ κούρῃ κλυτοῦ Ὠκεανοῖο·
τὸν μὲν ἄρ' ἐξενάριξε βίη Ἡρακληείη
βουσὶ παρ' εἰλιπόδεσσι περιρρύτῳ εἰν Ἐρυθείῃ,
ἤματι τῷ ὅτε περ βοῦς ἤλασεν εὐρυμετώπους
Τίρυνθ' εἰς ἱερὴν διαβὰς πόρον Ὠκεανοῖο,
Ὄρθον τε κτείνας καὶ βουκόλον Εὐρυτίωνα
σταθμῷ ἐν ἠερόεντι πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο.
Ἡ δ' ἔτεκ' ἄλλο πέλωρον ἀμήχανον οὐδὲ ἐοικὸς
θνητοῖς ἀνθρώποις οὐδ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν
σπῆι ἔνι γλαφυρῷ, θείην κρατερόφρον' Ἔχιδναν,
ἥμισυ μὲν νύμφην ἑλικώπιδα καλλιπάρηον,

270 Φόρκυϊ : φόρκυνι ‖ καλλιπαρήους : -ρῄας ‖ 273 Πεμφρηδώ (testes) : πεφρηδώ seu -φριδώ ‖ 279 ἄνθεσι edd. : -σιν ‖ 281 ἔκθορε rec. : ἐξέθορε ‖ Χρυσάωρ : -άορ. Item 287 ‖ 282 περὶ : παρὰ ‖ 283 γένθ' Tr : γένεθ' seu γείναθ' ‖ 287 τρικέφαλον (testes) : τρικάρηνον Tr ‖ 288 μειχθεὶς edd. : μιχ- ‖ 290 βουσὶ παρ' : βουσὶν ἐπ' ‖ εἰν : ἐν ‖ 295 οὐδὲ : οὐδὲν.

d'un énorme serpent, terrible autant que grand, tacheté, cruel, qui gîte aux profondeurs secrètes de la terre divine. C'est là qu'elle aussi a sa grotte, en bas, sous un rocher creux, loin des dieux immortels et des hommes mortels ; là est l'illustre demeure que lui ont départie les dieux : c'est sous la terre, au pays des Arimes[1], qu'a été retenue l'atroce Échidna, dont la jeunesse doit échapper à jamais à la vieillesse et à la mort.

A elle, dit-on, s'unit d'amour Typhon — le terrible, l'insolent bandit à la vierge aux yeux qui pétillent — et de lui elle conçut et enfanta des enfants au cœur violent. Elle mit d'abord au monde Orthos, le chien de Géryon. — Après lui elle enfantait encore un monstre irrésistible, qu'à peine on ose nommer, le cruel Cerbère, le chien d'Hadès, à la voix d'airain, aux cinquante têtes, implacable et puissant. — Et, après ces deux-là, elle mit encore au monde Hydre, qui ne sait qu'œuvres atroces, le monstre de Lerne, qu'Héra la déesse aux bras blancs avait fait grandir pour satisfaire son effroyable haine contre Héraclès le Fort. Mais le fils de Zeus, l'enfant d'Amphitryon, Héraclès, la détruisit d'un airain impitoyable, avec l'aide du belliqueux Iolaos et des conseils d'Athéna, la ramasseuse de butin. — Elle enfantait aussi Chimère, qui souffle un feu invincible, Chimère, terrible autant que grande, rapide et puissante, qui possède trois têtes, l'une de lion à l'œil ardent, l'autre de chèvre, l'autre de serpent, de puissant dragon[2]. Celle-là, ce fut Pégase qui en triompha, avec le preux Bellérophon. — Elle enfanta encore, après avoir subi la loi d'Orthos, Phix la pernicieuse[3], désastre pour les Cadméens, et le lion de Némée, que la

[1] Hésiode suit ici Homère (*Iliade*, II 783).

[2] Vers 323-24 : « ... lion par devant, dragon par derrière, chimère au milieu ; son haleine terrible est un jaillissement de flammes ardentes. » Citation tirée de l'*Iliade*, VI 181-82.

[3] La Phix est un monstre légendaire, dont on plaçait le séjour sur le mont Phikion, en Béotie (cf. *Bouclier*, 33), et qui fut plus tard confondue avec la Sphinx.

ἥμισυ δ' αὖτε πέλωρον ὄφιν δεινόν τε μέγαν τε
αἰόλον ὠμηστὴν ζαθέης ὑπὸ κεύθεσι γαίης·
ἔνθα δέ οἱ σπέος ἐστὶ κάτω κοίλῃ ὑπὸ πέτρῃ
τηλοῦ ἀπ' ἀθανάτων τε θεῶν θνητῶν τ' ἀνθρώπων·
ἔνθ' ἄρα οἱ δάσσαντο θεοὶ κλυτὰ δώματα ναίειν·
ἣ δ' ἔρυτ' εἰν Ἀρίμοισιν ὑπὸ χθόνα λυγρὴ Ἔχιδνα,
ἀθάνατος νύμφη καὶ ἀγήραος ἤματα πάντα.
Τῇ δὲ Τυφάονά φασι μιγήμεναι ἐν φιλότητι
δεινόν θ' ὑβριστήν τ' ἄνομόν θ' ἑλικώπιδι κούρῃ·
ἣ δ' ὑποκυσαμένη τέκετο κρατερόφρονα τέκνα·
Ὄρθον μὲν πρῶτον κύνα γείνατο Γηρυονῆι·
δεύτερον αὖτις ἔτικτεν ἀμήχανον οὔ τι φατειὸν
Κέρβερον ὠμηστήν, Ἀίδεω κύνα χαλκεόφωνον,
πεντηκοντακέφαλον, ἀναιδέα τε κρατερόν τε·
τὸ τρίτον Ὕδρην αὖτις ἐγείνατο λυγρὰ ἰδυῖαν
Λερναίην, ἣν θρέψε θεὰ λευκώλενος Ἥρη
ἄπλητον κοτέουσα βίῃ Ἡρακληείῃ·
καὶ τὴν μὲν Διὸς υἱὸς ἐνήρατο νηλέι χαλκῷ
Ἀμφιτρυωνιάδης σὺν ἀρηιφίλῳ Ἰολάῳ
Ἡρακλέης βουλῇσιν Ἀθηναίης ἀγελείης.
Ἣ δὲ Χίμαιραν ἔτικτε πνέουσαν ἀμαιμάκετον πῦρ,
δεινήν τε μεγάλην τε ποδώκεά τε κρατερήν τε·
τῆς δ' ἦν τρεῖς κεφαλαί· μία μὲν χαροποῖο λέοντος,
ἣ δὲ χιμαίρης, ἣ δ' ὄφιος, κρατεροῖο δράκοντος·
[πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα,
δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο·]
τὴν μὲν Πήγασος εἷλε καὶ ἐσθλὸς Βελλεροφόντης.
Ἣ δ' ἄρα Φῖκ' ὀλοὴν τέκε Καδμείοισιν ὄλεθρον

300 αἰόλον Scheer (e sch.) : ποικίλον || 307 ὑβριστήν τ' D : ὑβριστὴν || ἄνομον : ἄνεμον (testes) || κούρῃ : νύμφῃ || 308 τέκετο : τέτοκε || 312 πεντηκοντακέφαλον (sch.); cf. Triclinii coniecturam πεντηκοντακάρηνον : -κοντο- (testis) || 313 λυγρὰ ἰδυῖαν edd. (cf. 352, 960) : λύγρ' εἰδυῖαν || 321 ἦν (testes) : αὖ || 323 sq. = Z 181 sq. || ὄπιθεν δὲ Tr (ex Homero) : ὄπισθε seu ὄπι(σ)θε δὲ || 324 om. codd. nonnulli (D) || 326 Φῖκ' sch. : φίκ' cod. σφίκ' seu φίγγ' seu σφίγγ' cett.

noble épouse de Zeus, Héra, avait fait grandir dans les vallons de Némée, fléau des humains. Là, il décimait le peuple de la déesse et régnait en maître sur les monts néméens de Trète et d'Apésas. Mais il succomba sous le bras vigoureux d'Héraclès le Fort.

Et, unie d'amour à Phorkys, Kétô lui donna pour dernier enfant un terrible serpent, qui, caché sous la noire terre, au milieu de ses immenses anneaux, garde des moutons tout en or. Telle est la descendance de Phorkys et Kétô.

La descendance des Titans. Océan et Téthys.

Téthys à Océan enfanta les fleuves tourbillonnants, — Nil, Alphée, Éridan aux tourbillons profonds, — Strymon, Méandre, Istros aux belles eaux courantes, — Phase, Rhésos, Achélôos aux tourbillons d'argent, — Nessos, Rhodios, Haliacmon, Heptaporos, — Grénicos, Aisépos, le divin Simoïs, — Pénée, Hermos, et Caïque au beau cours, — le grand Sangarios, Ladon, Parthénios, — Événos, Ardescos et le divin Scamandre[1].

Elle enfantait aussi une race sainte de filles qui, avec sire Apollon et les Fleuves, nourrissent la jeunesse des hommes et tiennent ce lot de Zeus même : Peithô, Admète, Ianthé, Électre[2], — Dôris, Prymnô, Uranie à l'aspect divin, — Hippô, Clymène, Rhodée, Callirhoé, — Zeuxô, Clytie, Idye, Pasithoe, — Plexaure, Galaxaure, Dioné la charmante, — Mélobosis, Thoé, la jolie Polydore, — Ker-

[1] On s'étonne de trouver dans ce catalogue des noms de fleuves qu'on croirait inconnus à Hésiode, et pas un seul nom, en revanche, de fleuve béotien. En fait, sur vingt-cinq fleuves nommés, la moitié sont des fleuves d'Asie Mineure ou de Thessalie, et, parmi eux, sept sont des fleuves troyens. Le modèle d'Hésiode est à chercher dans les poèmes antérieurs et, en particulier, dans l'*Iliade* (XII 20 sqq.). Les noms ont été choisis par le poète, soit à cause de leur sonorité, soit à cause de la célébrité que leur avait donnée l'épopée.

[2] Ce catalogue des Océanines contient quelques noms qui rappellent le fleuve paternel (Callirhoé, Amphirhô, Okyrhoé), ou les con-

Ὄρθῳ ὑποδμηθεῖσα Νεμειαῖόν τε λέοντα,
τόν ῥ' Ἥρη θρέψασα Διὸς κυδρὴ παράκοιτις
γουνοῖσιν κατένασσε Νεμείης, πῆμ' ἀνθρώποις·
ἔνθ' ἄρ' ὅ γ' οἰκείων ἐλεφαίρετο φῦλ' ἀνθρώπων,
κοιρανέων Τρητοῖο Νεμείης ἠδ' Ἀπέσαντος·
ἀλλά ἑ ἶς ἐδάμασσε βίης Ἡρακληείης.
Κητὼ δ' ὁπλότατον Φόρκυι φιλότητι μιγεῖσα
γείνατο δεινὸν ὄφιν, ὃς ἐρεμνῆς κεύθεσι γαίης
σπείρησιν μεγάλης παγχρύσεα μῆλα φυλάσσει.
Τοῦτο μὲν ἐκ Κητοῦς καὶ Φόρκυνος γένος ἐστίν.

Τηθὺς δ' Ὠκεανῷ Ποταμοὺς τέκε δινήεντας,
Νεῖλόν τ' Ἀλφειόν τε καὶ Ἠριδανὸν βαθυδίνην
Στρυμόνα Μαίανδρόν τε καὶ Ἴστρον καλλιρέεθρον
Φᾶσίν τε Ῥῆσόν τ' Ἀχελώιόν τ' ἀργυροδίνην
Νέσσον τε Ῥοδίον θ' Ἁλιάκμονά θ' Ἑπτάπορόν τε
Γρήνικόν τε καὶ Αἴσηπον θεῖόν τε Σιμοῦντα
Πηνειόν τε καὶ Ἕρμον ἐυρρείτην τε Κάικον
Σαγγάριόν τε μέγαν Λάδωνά τε Παρθένιόν τε
Εὔηνόν τε καὶ Ἄρδησκον θεῖόν τε Σκάμανδρον.
Τίκτε δὲ θυγατέρων ἱερὸν γένος, αἳ κατὰ γαῖαν
ἄνδρας κουρίζουσι σὺν Ἀπόλλωνι ἄνακτι
καὶ Ποταμοῖς, ταύτην δὲ Διὸς πάρα μοῖραν ἔχουσι,
Πειθώ τ' Ἀδμήτη τε Ἰάνθη τ' Ἠλέκτρη τε
Δωρίς τε Πρυμνώ τε καὶ Οὐρανίη θεοειδής
Ἱππώ τε Κλυμένη τε Ῥόδειά τε Καλλιρόη τε
Ζευξώ τε Κλυτίη τε Ἰδυῖά τε Πασιθόη τε
Πληξαύρη τε Γαλαξαύρη τ' ἐρατή τε Διώνη
Μηλόβοσίς τε Θόη τε καὶ εὐειδὴς Πολυδώρη

328 τόν ῥ' : τὸν seu τὸν δ' ‖ κυδρή : κυδνή ‖ 329 Νεμείης : νεμείοις ‖ 330 ἐλεφαίρετο : -ρατο (testis) ‖ 334 ἐρεμνῆς : -μνοῖς (testis) ‖ 335 σπείρησιν μεγάλης Wilamowitz (μεγάλαις) : πείρασιν ἐν μεγάλοις ‖ 336 καὶ D : κάκ ‖ 340 Ἀχελώιόν τ' Tr : Ἀχελώιον ‖ 341 Ῥοδίον Herodianus : ῥόδιον ‖ 345 Ἄρδησκον : ἄλδησκον (uel ἀλδή- uel ἀλδῆ-) ‖ Σκάμανδρον : κάμανδρον D ‖ 352 Πασιθόη (Πασιθέα sch.) : πεισιθόη.

kéis, grande et belle, Ploutô aux yeux de vache, — Perséis, Ianeira, Acasté et Xanthé, — la gente Pétraié, Ménesthô et Europe, — Métis, Eurynomé, Télestô aux voiles safranés, — Chryséis et Asie, Calypso la ravissante, — Eudore et Tyché, Amphirhô et Okyrhoé, — Styx enfin, la première de toutes. Telles sont les filles aînées de Téthys et d'Océan, Mais il en est bien d'autres. Elles sont trois mille, les Océanines aux fines chevilles, qui, en d'innombrables lieux, partout également, surveillent la terre et les abîmes marins, radieuses enfants des déesses. Et il est tout autant de fleuves au cours retentissant, fils d'Océan, mis au jour par l'auguste Téthys. Dire les noms de tous est malaisé à un mortel ; mais les peuples les savent, qui vivent sur leurs bords.

Hypérion et Théia.

Théia[1] mit au monde et le grand Soleil, et la brillante Lune, et Aurore, qui luit pour tous ceux d'ici-bas comme pour les dieux immortels, maîtres du vaste ciel. Elle avait subi la loi amoureuse d'Hypérion.

Crios et sa descendance. Styx.

Unie d'amour à Crios, Eurybié, divine entre les déesses, enfanta le grand Astraios, et Pallas, et Persès, qui entre tous brillait par son savoir.

A Astraios Aurore enfanta les Vents au cœur violent : Zéphyr, qui éclaircit le ciel, Borée à la course rapide,

trées qu'il baigne (Europe, Asie). D'autres se rattachent à des idées très différentes, comme celle de la richesse (Ploutô, Polydore, Eudore, Mélobosis), du travail (Kerkéis), etc... Enfin, comme dans le catalogue des Néréides, trois noms (Métis, Eurynomé, Télestô) semblent personnifier des qualités d'Océan, considéré comme un roi. Le nom de Tyché semble même associer Océan aux forces mystérieuses des mythologies primitives. Nous avons peut-être encore ici un écho de cosmogonies très anciennes et, en particulier, de celles qui faisaient d'Océan le père de tous les êtres. Cf. *Notice*, p. 26.

[1] Sur Théia, cf. Pindare, *Isthm.* V 1 sqq. éd. A. Puech.

Κερκηίς τε φυὴν ἐρατὴ Πλουτώ τε βοῶπις
Περσηίς τ' Ἰάνειρά τ' Ἀκάστη τε Ξάνθη τε
Πετραίη τ' ἐρόεσσα Μενεσθώ τ' Εὐρώπη τε
Μῆτίς τ' Εὐρυνόμη τε Τελεστώ τε κροκόπεπλος
Χρυσηίς τ' Ἀσίη τε καὶ ἱμερόεσσα Καλυψὼ
Εὐδώρη τε Τύχη τε καὶ Ἀμφιρὼ Ὠκυρόη τε
καὶ Στύξ, ἣ δή σφεων προφερεστάτη ἐστὶν ἁπασέων.
Αὗται δ' Ὠκεανοῦ καὶ Τηθύος ἐξεγένοντο
πρεσβύταται κοῦραι· πολλαί γε μέν εἰσι καὶ ἄλλαι·
τρὶς γὰρ χίλιαί εἰσι τανύσφυροι Ὠκεανῖναι,
αἵ ῥα πολυσπερέες γαῖαν καὶ βένθεα λίμνης
πάντη ὁμῶς ἐφέπουσι, θεάων ἀγλαὰ τέκνα·
τόσσοι δ' αὖθ' ἕτεροι ποταμοὶ καναχηδὰ ῥέοντες,
υἱέες Ὠκεανοῦ, τοὺς γείνατο πότνια Τηθύς·
τῶν ὄνομ' ἀργαλέον πάντων βροτὸν ἀνέρ' ἐνισπεῖν,
οἳ δὲ ἕκαστοι ἴσασιν ὅσοι περναιετάωσιν.

Θεία δ' Ἠέλιόν τε μέγαν λαμπράν τε Σελήνην
Ἠῶ θ', ἣ πάντεσσιν ἐπιχθονίοισι φαείνει
ἀθανάτοις τε θεοῖσι τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσι,
γείναθ' ὑποδμηθεῖσ' Ὑπερίονος ἐν φιλότητι.

Κρίῳ δ' Εὐρυβίη τέκεν ἐν φιλότητι μιγεῖσα
Ἀστραῖόν τε μέγαν Πάλλαντά τε δῖα θεάων
Πέρσην θ', ὃς καὶ πᾶσι μετέπρεπε ἰδμοσύνῃσιν.
Ἀστραίῳ δ' Ἠὼς ἀνέμους τέκε καρτεροθύμους,
ἀργέστην Ζέφυρον Βορέην τ' αἰψηροκέλευθον

357 Μενεσθώ : -στώ sch. || 358 Εὐρυνόμη : -νόη cod. || Τελεστώ (sch.) : -σθώ (testis) || 359 Χρυσηίς Hermann : χρησηίς (uel χρησσ- uel χρυσ-) seu χρυσίη (uel χρισ- uel χρησ-) || 364 τρὶς γὰρ χίλιαί testis (τρίς) codd. plurimi (γὰρ χίλιαί) : τρεῖς γὰρ χίλιαί seu τρισχίλιαι (γάρ) || εἰσι : ἔασι D || τανύσφυροι (τανίσφ- testis) : -ραι || Ὠκεανῖναι : -νῖδες D || 369 ἀνέρ' Göttling : ἄνδρα || 370 ὅσοι περναιετάωσιν Tr : ὅσοι περιναιετάουσιν (sed πεον- cod. post corr.) seu οἳ ἂν περιναιετάωσιν (Eustathius) || 373 om. testis || 375 Κρίῳ : χρείῳ (schi. testes) || 377 καὶ πᾶσι : πάσῃσι (uel -σαισι) || 379 ἀργέστην adiectiuum esse testatur Acusilaus.

Notos enfin, naquirent de l'amour de la déesse entre les bras du dieu. Et, après les Vents, déesse de l'aube, elle enfantait l'Étoile du matin et les Astres étincelants dont se couronne le ciel.

Styx, fille d'Océan, unie à Pallas, enfanta dans son palais Zèle et Victoire aux jolies chevilles. Elle mit aussi au monde Pouvoir et Force[1], nobles enfants. Zeus n'a demeure ni séjour dont ils soient absents, il ne suit point de route où ils ne marchent sur ses pas : leur place est toujours près de Zeus aux lourds grondements. C'est le fruit de la conduite que tint Styx, l'Océanine immortelle, le jour où l'Olympien qui lance l'éclair appela tous les Immortels sur les hauteurs de l'Olympe, en déclarant que pas un des dieux qui combattraient avec lui les Titans ne se verrait arracher son apanage, mais qu'ils conserveraient chacun le privilège dont ils jouissaient déjà auprès des dieux immortels; « et pour ceux que Cronos avait laissés sans privilège ou apanage, il s'engageait, lui, à leur faire obtenir privilège et apanage, ainsi qu'il était juste ». Or, la première arrivée sur l'Olympe, ce fut Styx, l'immortelle, avec ses enfants, docile aux conseils de son père. Et Zeus, pour l'honorer, lui donna des dons en surplus : il voulut qu'elle fût « le grand serment des dieux » et que ses enfants pour toujours vinssent habiter avec lui. Et, pour tous, strictement, il a tenu ses promesses ; et lui-même commande et règne, souverain.

Coios et Phoibé. Hécate.

Phoibé, elle, entra au lit séduisant de Coios et, déesse, de l'amour d'un dieu, conçut et enfanta Létô aux voiles d'azur, Létô, éternellement douce, douce du premier jour, déesse clémente entre toutes dans l'Olympe, bénigne aux hommes autant qu'aux dieux immortels. Elle mit aussi au monde

[1] Ce sont les deux divinités qu'Eschyle a mises en scène au début de son *Prométhée enchaîné*.

καὶ Νότον, ἐν φιλότητι θεὰ θεῷ εὐνηθεῖσα·
τοὺς δὲ μέτ' ἀστέρα τίκτεν Ἑωσφόρον Ἠριγένεια
Ἄστρα τε λαμπετόωντα τά τ' οὐρανὸς ἐστεφάνωται.
  Στὺξ δ' ἔτεκ' Ὠκεανοῦ θυγάτηρ Πάλλαντι μιγεῖσα
Ζῆλον καὶ Νίκην καλλίσφυρον ἐν μεγάροισιν·
καὶ Κράτος ἠδὲ Βίην ἀριδείκετα γείνατο τέκνα,
τῶν οὐκ ἔστ' ἀπάνευθε Διὸς δόμος οὐδέ τις ἕδρη,
οὐδ' ὁδὸς ὅππη μὴ κείνοις θεὸς ἡγεμονεύῃ,
ἀλλ' αἰεὶ πὰρ Ζηνὶ βαρυκτύπῳ ἑδριόωνται.
Ὣς γὰρ ἐβούλευσεν Στὺξ ἄφθιτος Ὠκεανίνη
ἤματι τῷ ὅτε πάντας Ὀλύμπιος ἀστεροπητὴς
ἀθανάτους ἐκάλεσσε θεοὺς ἐς μακρὸν Ὄλυμπον,
εἶπε δ', ὃς ἂν μετὰ εἷο θεῶν Τιτῆσι μάχοιτο,
μή τιν' ἀπορραίσειν γεράων, τιμὴν δὲ ἕκαστον
ἑξέμεν ἣν τὸ πάρος γε μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν·
τὸν δ' ἔφαθ', ὅς τις ἄτιμος ὑπὸ Κρόνου ἠδ' ἀγέραστος
τιμῆς καὶ γεράων ἐπιβησέμεν, ἣ θέμις ἐστίν.
Ἦλθε δ' ἄρα πρώτη Στὺξ ἄφθιτος Οὔλυμπόνδε
σὺν σφοῖσιν παίδεσσι φίλου διὰ μήδεα πατρός·
τὴν δὲ Ζεὺς τίμησε, περισσὰ δὲ δῶρα ἔδωκεν·
αὐτὴν μὲν γὰρ ἔθηκε θεῶν μέγαν ἔμμεναι ὅρκον,
παῖδας δ' ἤματα πάντα ἑοῦ μεταναιέτας εἶναι·
ὣς δ' αὔτως πάντεσσι διαμπερὲς ὥς περ ὑπέστη
ἐξετέλεσσ'· αὐτὸς δὲ μέγα κρατεῖ ἠδὲ ἀνάσσει.

  Φοίβη δ' αὖ Κοίου πολυήρατον ἦλθεν ἐς εὐνήν·
κυσαμένη δὴ ἔπειτα θεὰ θεοῦ ἐν φιλότητι
Λητὼ κυανόπεπλον ἐγείνατο, μείλιχον αἰεί,
μείλιχον ἐξ ἀρχῆς, ἀγανώτατον ἐντὸς Ὀλύμπου,
ἤπιον ἀνθρώποισι καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
Γείνατο δ' Ἀστερίην εὐώνυμον, ἥν ποτε Πέρσης

380 θεὰ θεῷ : θεῷ θεὰ D || 383 ἔτεκ' : ἔτεκεν (unde ἔτεκεν παῖς Ὠκεανοῦ D) || 387 ἡγεμονεύῃ rec. : -εύει || 396 ἤ : ᾗ || 399 ἔδωκεν Ald. : δέδωκεν || 407 sq. transp. Rzach.

Astérie au beau renom, que Persès un jour conduisit dans sa grande demeure, pour y être appelée son épouse.

Et Astérie conçut et enfanta Hécate, que Zeus, fils de Cronos, a voulu honorer au-dessus de tous autres, en lui accordant des dons éclatants. Son lot est à la fois sur la terre et la mer inféconde; mais, en même temps, elle a part aux privilèges qu'offre le ciel étoilé, et elle est respectée entre toutes par les dieux immortels. Aujourd'hui encore, tout mortel d'ici-bas qui veut, par un beau sacrifice offert suivant les rites, implorer une grâce invoque le nom d'Hécate; et celui-là, sans peine, se voit suivi d'une immense faveur, dont la déesse a avec bienveillance écouté les prières. Elle lui octroie la prospérité, ainsi qu'elle en a le pouvoir; car tous les enfants de Terre et de Ciel lui abandonnent une part des privilèges qu'ils ont reçus. Le fils de Cronos même s'est envers elle abstenu de violence; il ne lui a pas arraché ce qu'elle avait obtenu parmi les premiers dieux Titans : elle conserve ce que lui avait au début donné le premier partage. Pour être fille unique[1], elle ne jouit point, en tant que déesse, de moins de privilèges[2] ; elle en a plus, au contraire, car d'elle Zeus a respect. A qui lui plaît, largement elle accorde son assistance et son secours. Sur la place, elle fait briller qui lui plaît dans l'assemblée. Quand, pour la lutte meurtrière s'équipent les guerriers, sa divine assistance va à qui lui plaît, et c'est sa bienveillance qui donne le succès et qui octroie la gloire. Au tribunal, elle siège à côté des rois révérés. Elle sait, quand les hommes joutent dans un tournoi, leur prêter l'assistance et le secours de sa divinité, et celui qui triomphe alors par sa force et par sa

[1] C'est-à-dire : bien qu'elle n'ait point de frère qui puisse prendre sa défense. L'idée est reprise encore à la fin du morceau (448). Pour juger du prix qu'attachaient les femmes, dans l'antiquité, à cet appui fraternel, voyez le passage célèbre d'Hérodote (III 119), et l'imitation qu'en a faite Sophocle (*Antigone*, 904 sqq.).

[2] Vers 427 : « ... ainsi qu'un apanage sur la terre, au ciel et sur la mer... »

ἠγάγετ' ἐς μέγα δῶμα φίλην κεκλῆσθαι ἄκοιτιν.
Ἡ δ' ὑποκυσαμένη Ἑκάτην τέκε, τὴν περὶ πάντων
Ζεὺς Κρονίδης τίμησε, πόρεν δέ οἱ ἀγλαὰ δῶρα,
μοῖραν ἔχειν γαίης τε καὶ ἀτρυγέτοιο θαλάσσης·
ἣ δὲ καὶ ἀστερόεντος ἀπ' οὐρανοῦ ἔμμορε τιμῆς
ἀθανάτοις τε θεοῖσι τετιμένη ἐστὶ μάλιστα.
Καὶ γὰρ νῦν, ὅτε πού τις ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
ἔρδων ἱερὰ καλὰ κατὰ νόμον ἱλάσκηται,
κικλήσκει Ἑκάτην· πολλή τέ οἱ ἕσπετο τιμὴ
ῥεῖα μάλ' ᾧ πρόφρων γε θεὰ ὑποδέξεται εὐχάς,
καί τέ οἱ ὄλβον ὀπάζει, ἐπεὶ δύναμίς γε πάρεστιν.
Ὅσσοι γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο
καὶ τιμὴν ἔλαχον, τούτων ἔχει αἶσαν ἁπάντων·
οὐδέ τί μιν Κρονίδης ἐβιήσατο οὐδέ τ' ἀπηύρα
ὅσσ' ἔλαχεν Τιτῆσι μετὰ προτέροισι θεοῖσιν,
ἀλλ' ἔχει ὡς τὸ πρῶτον ἀπ' ἀρχῆς ἔπλετο δασμός·
οὐδ', ὅτι μουνογενής, ἧσσον θεὰ ἔμμορε τιμῆς,
[καὶ γέρας ἐν γαίῃ τε καὶ οὐρανῷ ἠδὲ θαλάσσῃ,]
ἀλλ' ἔτι καὶ πολὺ μᾶλλον, ἐπεὶ Ζεὺς τίεται αὐτήν.
Ὧι δ' ἐθέλει, μεγάλως παραγίγνεται ἠδ' ὀνίνησιν·
ἔν τ' ἀγορῇ λαοῖσι μεταπρέπει ὅν κ' ἐθέλῃσιν,
ἠδ' ὁπότ' ἐς πόλεμον φθεισήνορα θωρήσσωνται
ἀνέρες, ἔνθα θεὰ παραγίγνεται οἷς κ' ἐθέλῃσι
νίκην προφρονέως ὀπάσαι καὶ κῦδος ὀρέξαι·
ἔν τε δίκῃ βασιλεῦσι παρ' αἰδοίοισι καθίζει.
Ἐσθλὴ δ' αὖθ', ὁπότ' ἄνδρες ἀεθλεύωσιν ἀγῶνι,
ἔνθα θεὰ καὶ τοῖς παραγίγνεται ἠδ' ὀνίνησιν·

417 ἔρδων : ῥέζων Tr || 418 ἕσπετο Tr : ἕσπεται (uel ἕπεται) || 419 ᾧ : οὗ || ὑποδέξεται : ὑπεδέξατο (uel ὑπο-) || 425 πρῶτον : πρὶν || ἀπ' : ἐξ || 427 secl. Wolf. Versus forsan confectus sit ad locum explendum u. 413-15, dein sede mutatus. An glossa est ad 428? || 429 ἐθέλει : -λῃ || 431 ἠδ' ὁπότ' (ἠδ' ὅταν Tr) : ἦν δέ ποτ' || φθεισήνορα edd. : φθισ- (uel φθησ-) || θωρήσσωνται D (-σσονται alii) : -σσοιντο || 434 τε : δὲ || 435 δ' αὖθ' : δ' αὖ || ἀεθλεύωσιν ἀγῶνι Köchly (ex Homero) : ἀγῶνι (uel ἐν ἀγῶνι) ἀεθλ- (uel ἀθλ-).

vigueur, sans peine et allègrement obtient pour lui le beau prix, en même temps qu'il octroie grande gloire à ses parents. Elle sait aussi, parmi les cavaliers, assister qui lui plaît. A ceux qui exploitent la vaste mer aux chemins périlleux, s'ils invoquent Hécate et le retentissant Ébranleur de la terre. la noble déesse octroie sans peine une abondante proie, comme sans peine aussi elle la leur ravit, au moment même où elle apparaissait, selon qu'il plaît à son cœur. Elle sait, avec Hermès, dans les étables faire croître le bétail : les troupeaux de bœufs, les vastes parcs de chèvres, les longues colonnes de brebis laineuses, s'il plaît à son cœur, elle en fait de peu beaucoup et en réduit beaucoup à peu. Ainsi elle a beau être fille unique de sa mère, elle est parmi les Immortels honorée à la fois de tous les apanages. Et le fils de Cronos a fait d'elle la nourricière de la jeunesse pour tous ceux qui, après elle[1], ont vu la clarté d'Aurore, qui luit à d'innombrables yeux. Ainsi fut-elle depuis les premiers temps nourricière de la jeunesse et en possession de ses privilèges.

Rhéia et Cronos. Naissance de Zeus.

Rhéia subit la loi de Cronos et lui donna de glorieux enfants, Histié, Déméter, Héra aux brodequins d'or ; et le puissant Hadès, qui a établi sa demeure sous la terre, dieu au cœur impitoyable ; et le retentissant Ébranleur du sol ; et le prudent Zeus, le père des dieux et des hommes, dont le tonnerre fait vaciller la vaste terre. Mais, ses premiers enfants, le grand Cronos les dévorait, dès l'instant où chacun d'eux du ventre sacré de sa mère descendait à ses genoux. Son cœur craignait qu'un autre des altiers petits-fils de Ciel n'obtînt l'honneur royal parmi les Immortels. Il savait, grâce à Terre et à Ciel Étoilé, que son

[1] Certaines légendes représentaient les hommes comme aussi anciens que les plus anciens dieux : il y a donc eu des hommes avant la naissance d'Hécate. Mais les mots « depuis les premiers temps » ne s'accordent guère avec cette conception : le texte est peut-être altéré.

νικήσας δὲ βίῃ καὶ κάρτεϊ καλὸν ἄεθλον
ῥεῖα φέρει χαίρων τε, τοκεῦσι δὲ κῦδος ὀπάζει·
ἐσθλὴ δ' ἱππήεσσι παρεστάμεν οἷς κ' ἐθέλῃσιν.
Καὶ τοῖς οἳ γλαυκὴν δυσπέμφελον ἐργάζονται,
εὔχονται δ' Ἑκάτῃ καὶ ἐρικτύπῳ Ἐννοσιγαίῳ,
ῥηιδίως ἄγρην κυδρὴ θεὸς ὤπασε πολλήν,
ῥεῖα δ' ἀφείλετο φαινομένην, ἐθέλουσά γε θυμῷ.
Ἐσθλὴ δ' ἐν σταθμοῖσι σὺν Ἑρμῇ ληίδ' ἀέξειν·
βουκολίας ἀγέλας τε καὶ αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν
ποίμνας τ' εἰροπόκων ὀίων, θυμῷ γ' ἐθέλουσα,
ἐξ ὀλίγων βριάει καὶ ἐκ πολλῶν μείονα θῆκεν.
Οὕτω τοι καὶ μουνογενὴς ἐκ μητρὸς ἐοῦσα
πᾶσι μετ' ἀθανάτοισι τετίμηται γεράεσσι·
θῆκε δέ μιν Κρονίδης κουροτρόφον, οἳ μετ' ἐκείνην
ὀφθαλμοῖσι ἴδοντο φάος πολυδερκέος Ἠοῦς.
Οὕτως ἐξ ἀρχῆς κουροτρόφος, αἳ δέ τε τιμαί.

Ῥείη δὲ δμηθεῖσα Κρόνῳ τέκε φαίδιμα τέκνα,
Ἱστίην, Δήμητρα καὶ Ἥρην χρυσοπέδιλον
ἴφθιμόν τ' Ἀίδην, ὃς ὑπὸ χθονὶ δώματα ναίει
νηλεὲς ἦτορ ἔχων, καὶ ἐρίκτυπον Ἐννοσίγαιον
Ζῆνά τε μητιόεντα, θεῶν πατέρ' ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
τοῦ καὶ ὑπὸ βροντῆς πελεμίζεται εὐρεῖα χθών.
Καὶ τοὺς μὲν κατέπινε μέγας Κρόνος, ὥς τις ἕκαστος
νηδύος ἐξ ἱερῆς μητρὸς πρὸς γούναθ' ἵκοιτο,
τὰ φρονέων ἵνα μή τις ἀγαυῶν Οὐρανιώνων
ἄλλος ἐν ἀθανάτοισιν ἔχοι βασιληίδα τιμήν.
Πεύθετο γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος

437 δὲ : τε || 438 τοκεῦσι δὲ : τοκεῦσί τε (seu τοκεῦσιν Tr sine τε; cf. sch.) || 442 κυδρὴ : κυδνὴ cod. Cf. 328 || 443 ἀφείλετο : ἀφείλατο || || 445 βουκολίας Peppmüller : βουκολίας τ' || 451 πολυδερκέος : -δερκέον seu -κέρδειον (unde -κέρδιον C) || 452 αἳ δέ τε (subaudi ἐξ ἀρχῆς εἰσιν) : αἵδε τε || 453 Ῥείη δὲ δμ- C : ῥείη δ' ὑποδμ- (seu metri causa ῥεῖα δ' ὑποδμ- D ῥείη δ' αὖ δμ- I[a] ῥείη ὑποδμ- Tr) || 459 μέγας Κρόνος : Κρόνος μέγας || ὥς τις C : ὅς τις || 462 ἔχοι : ἔχῃ.

destin était de succomber un jour sous son propre fils, si puissant qu'il fût lui-même — par le vouloir du grand Zeus[1]. Aussi, l'œil en éveil, montait-il la garde; sans cesse aux aguets, il dévorait tous ses enfants; et une douleur sans répit possédait Rhéia. Mais vint le jour où elle allait mettre au monde Zeus, père des dieux et des hommes; elle suppliait alors ses parents, Terre et Ciel Étoilé, de former avec elle un plan qui lui permît d'enfanter son fils en cachette et de faire payer la dette due aux Érinyes de son père et de tous ses enfants dévorés par le grand Cronos aux pensers fourbes. Eux, écoutant et exauçant leur fille, l'avisèrent de tout ce qu'avait arrêté le destin au sujet du roi Cronos et de son fils au cœur violent; puis, ils la menèrent à Lyctos, au gras pays de Crète, le jour où elle devait enfanter le dernier de ses fils, le grand Zeus; et ce fut l'énorme Terre qui lui reçut son enfant, pour le nourrir et le soigner dans la vaste Crète. L'emportant donc à la faveur des ombres de la nuit rapide, elle atteignit les premières hauteurs du Dictos, et, de ses mains, le cacha au creux d'un antre inaccessible, dans les profondeurs secrètes de la terre divine, aux flancs du mont Egéon, que recouvrent des bois épais. Puis, entourant de langes une grosse pierre, elle la remit au puissant seigneur, fils de Ciel, premier roi des dieux, qui la saisit de ses mains et l'engloutit dans son ventre, le malheureux! sans que son cœur se doutât que, pour plus tard, à la place de cette pierre, c'était son fils, invincible et impassible, qui conservait la vie et qui devait bientôt, par sa force et ses bras, triompher de lui, le chasser de son trône et régner à son tour parmi les Immortels.

[1] Le vers est suspect : il paraît étrange que ce soit Zeus qui ait réglé le sort du monde avant même d'être né. Je n'ai pas osé cependant le supprimer du texte : il y a dans la *Théogonie* plus d'un exemple de ce genre de contradictions. Hésiode a peine à concilier sa foi dans la toute-puissance de Zeus avec le sujet même de son poème, l'apparition successive des générations divines. Il admet donc que la volonté de Zeus préexistait à Zeus et ne se distingue pas du Destin.

οὕνεκά οἱ πέπρωτο ἑῷ ὑπὸ παιδὶ δαμῆναι
καὶ κρατερῷ περ ἐόντι — Διὸς μεγάλου διὰ βουλάς· —
τῷ ⟨καὶ⟩ ὅ γ' οὐκ ἀλαοσκοπιὴν ἔχεν, ἀλλὰ δοκεύων
παῖδας ἑοὺς κατέπινε· Ῥέην δ' ἔχε πένθος ἄλαστον.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Δί' ἔμελλε θεῶν πατέρ' ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν
τέξεσθαι, τότ' ἔπειτα φίλους λιτάνευε τοκῆας
τοὺς αὐτῆς, Γαῖάν τε καὶ Οὐρανὸν ἀστερόεντα,
μῆτιν συμφράσσασθαι, ὅπως λελάθοιτο τεκοῦσα
παῖδα φίλον, τείσαιτο δ' ἐρινῦς πατρὸς ἑοῖο
παίδων θ' οὓς κατέπινε μέγας Κρόνος ἀγκυλομήτης.
Οἳ δὲ θυγατρὶ φίλῃ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο,
καί οἱ πεφραδέτην ὅσα περ πέπρωτο γενέσθαι
ἀμφὶ Κρόνῳ βασιλῆι καὶ υἱέι καρτεροθύμῳ.
Πέμψαν δ' ἐς Λύκτον, Κρήτης ἐς πίονα δῆμον,
ὁππότ' ἄρ' ὁπλότατον παίδων ἤμελλε τεκέσθαι,
Ζῆνα μέγαν· τὸν μέν οἱ ἐδέξατο Γαῖα πελώρη
Κρήτῃ ἐν εὐρείῃ τραφέμεν ἀτιταλλέμεναί τε.
Ἔνθα μιν ἷκτο φέρουσα θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν
πρώτην ἐς Δίκτον· κρύψεν δέ ἑ χερσὶ λαβοῦσα
ἄντρῳ ἐν ἠλιβάτῳ, ζαθέης ὑπὸ κεύθεσι γαίης,
Αἰγαίῳ ἐν ὄρει πεπυκασμένῳ ὑλήεντι.
Τῷ δὲ σπαργανίσασα μέγαν λίθον ἐγγυάλιξεν
Οὐρανίδῃ μέγ' ἄνακτι, θεῶν προτέρῳ βασιλῆι·
τὸν τόθ' ἑλὼν χείρεσσιν ἑὴν ἐσκάτθετο νηδὺν
σχέτλιος, οὐδ' ἐνόησε μετὰ φρεσὶν ὥς οἱ ὀπίσσω
ἀντὶ λίθου ἑὸς υἱὸς ἀνίκητος καὶ ἀκηδὴς
λείπεθ', ὅ μιν τάχ' ἔμελλε βίῃ καὶ χερσὶ δαμάσσας
τιμῆς ἐξελάειν, ὃ δ' ἐν ἀθανάτοισι ἀνάξειν.

465 suspectus || 466 καὶ add. Hermann || 469 λιτάνευε : -ευσε || 471 μῆτιν συμφράσσασθαι : μῆτίν οἱ φρ- (uel μή τινα φρ. cod.) || 472 τείσαιτο edd. : τισ- || 477 Λύκτον : γρ. δί(κτον) cod. || 479 ἐδέξατο : δέξατο Tr || 480 τραφέμεν D ante corr. : τρεφέμεν || 481 μιν Hermann : μὲν || 482 Δίκτον Sittl, collato Arati uersu 33 ; cf. etiam ad 477 || 484 Αἰγαίῳ : αἰγέων || 487 ἐσκάτθετο : ἐγκ- || 491 ἐξελάειν D : -λάαν || ἀνάξειν : ἀέξειν.

Puis rapidement croissaient ensemble la fougue et les membres glorieux du jeune prince, et, avec le cours des années[1], le grand Cronos aux pensers fourbes recracha tous ses enfants, vaincu par l'adresse et la force de son fils, et il vomit d'abord la pierre par lui dévorée la dernière. Et Zeus la fixa sur la terre aux larges routes dans Pythô la divine, au bas des flancs du Parnasse, monument durable à jamais, émerveillement des hommes mortels[2]. Ensuite de leurs liens maudits il délivra les frères de son père, les fils de Ciel, qu'avait liés leur père en son égarement. Ceux-là n'oublièrent pas de reconnaître ses bienfaits : ils lui donnèrent le tonnerre, la foudre fumante et l'éclair, qu'auparavant tenait cachés l'énorme Terre et sur lesquels Zeus désormais s'assure pour commander à la fois aux mortels et aux Immortels[3].

Japet et ses fils. Prométhée.

Japet épousa la jeune Océanine aux jolies chevilles, Clymène ; avec elle il montait dans le lit nuptial, et elle lui donna pour fils Atlas à l'âme violente. Elle enfantait ensuite Ménoitios, trop plein d'orgueil, Prométhée, souple et subtil, Épiméthée enfin, le maladroit, qui fut dès l'origine le malheur des hommes qui mangent le pain, en recevant le premier sous son toit la vierge formée par Zeus. Pour l'insolent Ménoitios, Zeus au large regard l'envoya au fond de l'Érèbe, en le frappant de la foudre fumante, à raison de sa folie et de sa force sans pareille. Atlas, lui, sous une puissante contrainte, aux limites mêmes du monde, en face des Hespérides au chant sonore, soutient le vaste Ciel, debout, de sa tête et de ses bras infatigables : c'est le sort que lui a départi le prudent Zeus. Quant à Promé

[1] Vers 494 : « ... succombant à la ruse ourdie par les conseils de Terre... »
[2] Cf. Pausanias, X 24, 6.
[3] Hésiode devait mettre la foudre aux mains de Zeus avant de raconter le vol du feu par Prométhée : cf. p. 52, n. 2.

Καρπαλίμως δ' ἄρ' ἔπειτα μένος καὶ φαίδιμα γυῖα
ηὔξετο τοῖο ἄνακτος· ἐπιπλομένων δ' ἐνιαυτῶν
[Γαίης ἐννεσίῃσι πολυφραδέεσσι δολωθεὶς]
ὃν γόνον ἂψ ἀνέηκε μέγας Κρόνος ἀγκυλομήτης
νικηθεὶς τέχνῃσι βίηφί τε παιδὸς ἑοῖο.
Πρῶτον δ' ἐξείμεσσε λίθον, πύματον καταπιών·
τὸν μὲν Ζεὺς στήριξε κατὰ χθονὸς εὐρυοδείης
Πυθοῖ ἐν ἠγαθέῃ γυάλοις ὑπὸ Παρνησοῖο
σῆμ' ἔμεν ἐξοπίσω, θαῦμα θνητοῖσι βροτοῖσιν.
Λῦσε δὲ πατροκασιγνήτους ὀλοῶν ὑπὸ δεσμῶν
Οὐρανίδας οὓς δῆσε πατὴρ ἀεσίφροσύνῃσιν·
οἵ οἱ ἀπεμνήσαντο χάριν εὐεργεσιάων,
δῶκαν δὲ βροντὴν ἠδ' αἰθαλόεντα κεραυνὸν
καὶ στεροπήν· τὸ πρὶν δὲ πελώρη Γαῖα κεκεύθει·
τοῖς πίσυνος θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι ἀνάσσει.

Κούρην δ' Ἰαπετὸς καλλίσφυρον Ὠκεανίνην
ἠγάγετο Κλυμένην καὶ ὁμὸν λέχος εἰσανέβαινεν·
ἣ δέ οἱ Ἄτλαντα κρατερόφρονα γείνατο παῖδα·
τίκτε δ' ὑπερκύδαντα Μενοίτιον ἠδὲ Προμηθέα
ποικίλον αἰολόμητιν, ἁμαρτίνοόν τ' Ἐπιμηθέα,
ὃς κακὸν ἐξ ἀρχῆς γένετ' ἀνδράσιν ἀλφηστῇσιν·
πρῶτος γάρ ῥα Διὸς πλαστὴν ὑπέδεκτο γυναῖκα
παρθένον. Ὑβριστὴν δὲ Μενοίτιον εὐρύοπα Ζεὺς
εἰς Ἔρεβος κατέπεμψε βαλὼν ψολόεντι κεραυνῷ
εἵνεκ' ἀτασθαλίης τε καὶ ἠνορέης ὑπερόπλου.
Ἄτλας δ' οὐρανὸν εὐρὺν ἔχει κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης
πείρασιν ἐν γαίης, πρόπαρ Ἑσπερίδων λιγυφώνων,
ἑστηὼς κεφαλῇ τε καὶ ἀκαμάτῃσι χέρεσσιν·
ταύτην γάρ οἱ μοῖραν ἐδάσσατο μητίετα Ζεύς.

493 ἐπιπλομένων δ' ἐνιαυτῶν : -νου... -τοῦ || 494 secl. Wilamowitz || 497 ἐξείμεσσε Fick : ἐξήμεσε rec. ἐξήμησε codd. || καταπιών Fick (de ι producto cf. Π 825, π 143, σ 3) : -πίνων || 501 ὑπό : ἀπό || 519 ἑστηώς : ἑστειώς. Item 747.

thée aux subtils desseins, Zeus le chargea de liens inextricables, entraves douloureuses qu'il enroula à mi-hauteur d'une colonne. Puis il lâcha sur lui un aigle aux ailes éployées; et l'aigle mangeait son foie immortel, et le foie se reformait la nuit, en tout point égal à celui qu'avait, le jour durant, dévoré l'oiseau aux ailes éployées. Mais le vaillant fils d'Alcmène aux jolies chevilles, Héraclès, abattit l'aigle et, du fils de Japet écartant ce cruel fléau, l'arracha à ses tourments — cela, de l'aveu même de Zeus Olympien au trône sublime, qui voulait que la gloire d'Héraclès Thébain s'étendît encore sur la terre nourricière : dans ce souci, il protégeait son noble fils, et, en dépit de sa colère, il renonça à la rancune qu'il gardait à Prométhée, pour être entré en lutte contre les desseins du bouillant fils de Cronos.

C'était aux temps où se réglait la querelle des dieux et des hommes mortels, à Mécôné. En ce jour-là Prométhée avait, d'un cœur empressé, partagé un bœuf énorme, qu'il avait ensuite placé devant tous. Il cherchait à tromper la pensée de Zeus : pour l'un des deux partis, il avait mis sous la peau chairs et entrailles lourdes de graisse, puis recouvert le tout du ventre du bœuf; pour l'autre, il avait, par une ruse perfide, disposé en un tas les os nus de la bête, puis recouvert le tout de graisse blanche. Sur quoi, le père des dieux et des hommes lui dit : « O fils de Japet, noble sire entre tous, tu as, bel ami, été bien partial en faisant les lots ».

Ainsi, railleur, parlait Zeus aux conseils éternels. Et Prométhée aux pensers fourbes lui répondit avec un léger sourire, soucieux de sa ruse perfide : « Zeus très grand, le plus glorieux des dieux toujours vivants, choisis donc de ces parts celle que ton cœur t'indique en ta poitrine ».

Il dit, le cœur plein de fourbe, et Zeus aux conseils éternels comprit la ruse et sut la reconnaître[1]. Mais déjà, en

[1] Cela ne l'empêchera pas de s'indigner, quand cette ruse sera dévoilée. Il n'y a pas là de contradiction rendant le texte suspect.

Δῆσε δ' ἀλυκτοπέδῃσι Προμηθέα ποικιλόβουλον
δεσμοῖς ἀργαλέοισι μέσον διὰ κίον' ἐλάσσας·
καί οἱ ἐπ' αἰετὸν ὦρσε τανύπτερον· αὐτὰρ ὅ γ' ἧπαρ
ἤσθιεν ἀθάνατον, τὸ δ' ἀέξετο ἶσον ἁπάντῃ
νυκτός, ὅσον πρόπαν ἦμαρ ἔδοι τανυσίπτερος ὄρνις.
Τὸν μὲν ἄρ' Ἀλκμήνης καλλισφύρου ἄλκιμος υἱὸς
Ἡρακλέης ἔκτεινε, κακὴν δ' ἀπὸ νοῦσον ἄλαλκεν
Ἰαπετιονίδῃ καὶ ἐλύσατο δυσφροσυνάων
οὐκ ἀέκητι Ζηνὸς Ὀλυμπίου ὑψιμέδοντος,
ὄφρ' Ἡρακλῆος Θηβαγενέος κλέος εἴη
πλεῖον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθεν ἐπὶ χθόνα πουλυβότειραν·
ταῦτ' ἄρα ἁζόμενος τίμα ἀριδείκετον υἱόν·
καί περ χωόμενος παύθη χόλου ὃν πρὶν ἔχεσκεν
οὕνεκ' ἐρίζετο βουλὰς ὑπερμενέι Κρονίωνι.
Καὶ γὰρ ὅτ' ἐκρίνοντο θεοὶ θνητοί τ' ἄνθρωποι
Μηκώνῃ, τότ' ἔπειτα μέγαν βοῦν πρόφρονι θυμῷ
δασσάμενος προὔθηκε, Διὸς νόον ἐξαπαφίσκων·
τῷ μὲν γὰρ σάρκας τε καὶ ἔγκατα πίονα δημῷ
ἐν ῥινῷ κατέθηκε καλύψας γαστρὶ βοείῃ,
τῷ δ' αὖτ' ὀστέα λευκὰ βοὸς δολίῃ ἐπὶ τέχνῃ
εὐθετίσας κατέθηκε καλύψας ἀργέτι δημῷ·
δὴ τότε μιν προσέειπε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
« Ἰαπετιονίδη, πάντων ἀριδείκετ' ἀνάκτων,
ὦ πέπον, ὡς ἑτεροζήλως διεδάσσαο μοίρας. »
Ὣς φάτο κερτομέων Ζεὺς ἄφθιτα μήδεα εἰδώς·
τὸν δ' αὖτε προσέειπε Προμηθεὺς ἀγκυλομήτης
ἦκ' ἐπιμειδήσας, δολίης δ' οὐ λήθετο τέχνης·
« Ζεῦ κύδιστε μέγιστε θεῶν αἰειγενετάων,
τῶν δ' ἕλευ ὁπποτέρην σε ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἀνώγει. »
Φῆ ῥα δολοφρονέων· Ζεὺς δ' ἄφθιτα μήδεα εἰδὼς
γνῶ ῥ' οὐδ' ἠγνοίησε δόλον· κακὰ δ' ὄσσετο θυμῷ

521 δῆσε δ' (testis) : δήσας testes || 533 χόλου : χόλον || 538 πίονα Schömann : πίονι || 543 ἀριδείκετ' : περιδ- || 549 σε : γε D.

son cœur, il méditait la ruine des mortels, tout comme en fait il devait l'achever. De ses deux mains il souleva la graisse blanche, et la colère emplit son âme, tandis que la bile montait à son cœur, à la vue des os nus de la bête, trahissant la ruse perfide. — Et aussi bien est-ce pourquoi, sur la terre, les fils des hommes brûlent aux Immortels les os nus des victimes sur les autels odorants[1]. — Et, indigné, l'assembleur de nuées, Zeus, dit : « Ah ! fils de Japet, qui en sais plus que nul au monde, je le vois, bel ami, tu n'as pas encore oublié la ruse perfide ».

Ainsi, irrité, parlait Zeus aux conseils éternels ; et, dès lors, de cette ruse gardant toujours le souvenir, il se refusait à diriger sur les frênes l'élan du feu infatigable[2] pour le profit des mortels, habitants de cette terre. Mais le brave fils de Japet sut le tromper et déroba, au creux d'une férule, l'éclatante lueur du feu infatigable ; et Zeus, qui gronde dans les nues, fut mordu profondément au cœur et s'irrita en son âme, quand il vit briller au milieu des hommes l'éclatante lueur du feu. Aussitôt, en place du feu, il créa un mal, destiné aux humains. Avec de la terre, l'illustre Boiteux modela un être tout pareil à une chaste vierge, par le vouloir du Cronide. La déesse aux yeux pers, Athéna, lui noua sa ceinture, après l'avoir parée d'une robe blanche, tandis que de son front ses mains faisaient tomber un voile aux mille broderies, merveille pour les yeux[3]. Autour de sa tête elle posa un diadème d'or

[1] Allusion à un des rites usités dans les sacrifices. On fait la part du dieu en mettant de côté les cuisses de la victime et les os des autres membres, le tout enveloppé de graisse : le dieu est ainsi censé recevoir la victime entière.

[2] Litt. *il ne donnait pas aux hommes au moyen des frênes l'élan du feu infatigable*. Cela semble vouloir dire qu'auparavant les hommes ne jouissaient du feu que dans la mesure où Zeus leur envoyait le feu du ciel en frappant les frênes de sa foudre. Mais le texte est loin d'être sûr, et il est possible que le mot μελίῃσιν soit altéré.

[3] Vers 576-77 : « Sur sa tête Pallas Athéné mit de ravissantes couronnes, faites de fraîches fleurs des prés. »

θνητοῖς ἀνθρώποισι, τὰ καὶ τελέεσθαι ἔμελλεν.
Χερσὶ δ' ὅ γ' ἀμφοτέρῃσιν ἀνείλετο λευκὸν ἄλειφαρ·
χώσατο δὲ φρένας ἀμφί, χόλος δέ μιν ἵκετο θυμόν,
ὡς ἴδεν ὀστέα λευκὰ βοὸς δολίῃ ἐπὶ τέχνῃ.
Ἐκ τοῦ δ' ἀθανάτοισιν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων
καίουσ' ὀστέα λευκὰ θυηέντων ἐπὶ βωμῶν.
Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
« Ἰαπετιονίδη, πάντων πέρι μήδεα εἰδώς,
ὦ πέπον, οὐκ ἄρα πω δολίης ἐπιλήθεο τέχνης. »
Ὣς φάτο χωόμενος Ζεὺς ἄφθιτα μήδεα εἰδώς·
ἐκ τούτου δὴ ἔπειτα δόλου μεμνημένος αἰεὶ
οὐκ ἐδίδου μελίῃσι πυρὸς μένος ἀκαμάτοιο
θνητοῖς ἀνθρώποις, οἳ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσιν.
Ἀλλά μιν ἐξαπάτησεν ἐὺς πάις Ἰαπετοῖο
κλέψας ἀκαμάτοιο πυρὸς τηλέσκοπον αὐγὴν
ἐν κοΐλῳ νάρθηκι· δάκεν δὲ ἓ νειόθι θυμόν,
Ζῆν' ὑψιβρεμέτην, ἐχόλωσε δέ μιν φίλον ἦτορ,
ὡς ἴδ' ἐν ἀνθρώποισι πυρὸς τηλέσκοπον αὐγήν.
Αὐτίκα δ' ἀντὶ πυρὸς τεῦξεν κακὸν ἀνθρώποισιν·
γαίης γὰρ σύμπλασσε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις
παρθένῳ αἰδοίῃ ἴκελον Κρονίδεω διὰ βουλάς·
ζῶσε δὲ καὶ κόσμησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
ἀργυφέῃ ἐσθῆτι· κατὰ κρῆθεν δὲ καλύπτρην
δαιδαλέην χείρεσσι κατέσχεθε, θαῦμα ἰδέσθαι·
[ἀμφὶ δέ οἱ στεφάνους, νεοθηλέος ἄνθεα ποίης,
ἱμερτοὺς παρέθηκε καρήατι Παλλὰς Ἀθήνη·]
ἀμφὶ δέ οἱ στεφάνην χρυσέην κεφαλῆφιν ἔθηκε,
τὴν αὐτὸς ποίησε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις

553 ἄλειφαρ (uel ἀλεῖφαρ) : ἄλειφα (Tr) || 554 φρένας ἀμφί, χόλος δέ μιν : φρένας, ἀμφὶ δέ μιν χόλος || θυμόν : θυμῷ || 555 βοὸς δολίῃ ἐπὶ τέχνῃ : θυηέντων ἐπὶ βωμῶν (cf. 557) || 560 ἐπιλήθεο : ἐπελ- || 562 δὴ ἔπειτα L. Dindorf : δ' ἤπειτα || 563 μελίῃσι : -λίοισι. Locus nondum expeditus || 569 ἴδ' ἐν D : ἴδεν seu ἴδ' || 573-84 damnabat Seleucus || 576 sq. secl. Wolf || νεοθηλέος D (-λέης Tr) : -λέας || ἄνθεα : ἄνθεσι.

580 forgé par l'illustre Boiteux lui-même, de ses mains adroites,
pour plaire à Zeus son père : il portait d'innombrables
ciselures, merveille pour les yeux, images des bêtes que
par milliers nourrissent la terre et les mers ; Héphaistos
en avait mis des milliers — et un charme infini illuminait
le bijou — véritables merveilles, toutes semblables à des
êtres vivants[1].
585 Et quand, en place d'un bien, Zeus eut créé ce mal si
beau, il l'amena où étaient dieux et hommes, superbement
paré par la Vierge aux yeux pers, la fille du dieu fort ; et
les dieux immortels et les hommes mortels allaient s'émer-
veillant à la vue de ce piège, profond et sans issue, destiné
591 aux humains[2]. Car c'est de celle-là qu'est sortie la race,
l'engeance maudite des femmes, terrible fléau installé au
milieu des hommes mortels. Elles ne s'accommodent pas de
la pauvreté odieuse, mais de la seule abondance. Ainsi,
dans les abris où nichent les essaims, les abeilles nour-
595 rissent les frelons que partout suivent œuvres de mal.
Tandis qu'elles, sans repos, jusqu'au coucher du Soleil,
s'empressent chaque jour à former des rayons de cire
blanche, ils demeurent, eux, à l'abri des ruches et engran-
gent dans leur ventre le fruit des peines d'autrui. Tout de
600 même, Zeus qui gronde dans les nues, pour le grand
malheur des hommes mortels, a créé les femmes, que par-
tout suivent œuvres d'angoisse, et leur a, en place d'un
bien, fourni tout au contraire un mal. Celui qui, fuyant,
avec le mariage, les œuvres de souci qu'apportent les
femmes, refuse de se marier, et qui, lorsqu'il atteint la
605 vieillesse maudite, n'a pas d'appui pour ses vieux jours[3],
celui-là sans doute ne voit pas le pain lui manquer, tant

[1] Pour tout ce passage, comparez *Travaux*, 70 suiv.

[2] Vers 590 : « Car c'est d'elle qu'est sortie la race des femmes, nées femmes. »

[3] L'expression ne désigne pas la femme, mais les enfants — ou, plutôt, le « fils unique » qu'Hésiode souhaite à qui veut être heureux (cf. *Travaux*, 378).

ἀσκήσας παλάμῃσι, χαριζόμενος Διὶ πατρί·
τῇ δ' ἐνὶ δαίδαλα πολλὰ τετεύχατο, θαῦμα ἰδέσθαι,
κνώδαλ' ὅσ' ἤπειρος πολλὰ τρέφει ἠδὲ θάλασσα·
τῶν ὅ γε πόλλ' ἐνέθηκε — χάρις δ' ἀπελάμπετο πολλή —
θαυμάσια, ζῴοισι ἐοικότα φωνήεσσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ τεῦξε καλὸν κακὸν ἀντ' ἀγαθοῖο,
ἐξάγαγ', ἔνθα περ ἄλλοι ἔσαν θεοὶ ἠδ' ἄνθρωποι,
κόσμῳ ἀγαλλομένην γλαυκώπιδος ὀβριμοπάτρης·
θαῦμα δ' ἔχ' ἀθανάτους τε θεοὺς θνητούς τ' ἀνθρώπους,
ὡς εἶδον δόλον αἰπύν, ἀμήχανον ἀνθρώποισιν.
[Ἐκ τῆς γὰρ γένος ἐστὶ γυναικῶν θηλυτεράων.]
Τῆς γὰρ ὀλώιόν ἐστι γένος καὶ φῦλα γυναικῶν,
πῆμα μέγ' αἳ θνητοῖσι μετ' ἀνδράσι ναιετάουσιν,
οὐλομένης πενίης οὐ σύμφοροι, ἀλλὰ κόροιο·
ὡς δ' ὁπότ' ἐν σμήνεσσι κατηρεφέεσσι μέλισσαι
κηφῆνας βόσκωσι, κακῶν ξυνήονας ἔργων·
αἳ μέν τε πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
ἠμάτιαι σπεύδουσι τιθεῖσί τε κηρία λευκά,
οἳ δ' ἔντοσθε μένοντες ἐπηρεφέας κατὰ σίμβλους
ἀλλότριον κάματον σφετέρην ἐς γαστέρ' ἀμῶνται·
ὣς δ' αὔτως ἄνδρεσσι κακὸν θνητοῖσι γυναῖκας
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης θῆκεν, ξυνήονας ἔργων
ἀργαλέων, ἕτερον δὲ πόρεν κακὸν ἀντ' ἀγαθοῖο.
Ὅς κε γάμον φεύγων καὶ μέρμερα ἔργα γυναικῶν
μὴ γῆμαι ἐθέλῃ, ὀλοὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἵκηται
χήτεϊ γηροκόμοιο, ὅ γ' οὐ βιότου ἐπιδευὴς

590 ignorauisse uidetur Stobaeus, seclus. multi || 592 μέγ' αἳ Hermann : μέγα (Stobaeus) || μετ' : σὺν Stobaeus || 593 οὐ σύμφοροι : -φορον (uel -φορα Tr) || ἀλλὰ κόροιο : ἀλλ' ἀκόρεστοι || 594 ὁπότ' ἐν : ὁπότε || 595 βόσκωσι : -κουσι || ξυνήονας : -ήνορας. Item 601 || 597 ἠμάτιαι : -τιον || 600 ὡς δ' αὔτως (Stobaeus) : ὡσαύτως || 602 δὲ πόρεν : δ' ἔπορεν || 604 ἐπὶ : εἰς Stobaeus || ἵκηται : ἵκοιτο Stobaeus || 605 βιότου Aldina : βιότου δ'.

qu'il vit, mais, dès qu'il meurt, son bien est partagé entre collatéraux. Et celui, en revanche, qui dans son lot trouve le mariage, peut rencontrer sans doute une bonne épouse, de sain jugement ; mais, même alors, il voit toute sa vie le mal compenser le bien ; et, s'il tombe sur une espèce folle, alors, sa vie durant, il porte en sa poitrine un chagrin qui ne quitte plus son âme ni son cœur, et son mal est sans remède.

Ainsi au vouloir de Zeus il n'est pas facile de se dérober ni de se soustraire. Le fils de Japet lui-même, le bienfaisant Prométhée, n'a point échappé à son lourd courroux, et, malgré tout son savoir, la contrainte d'un lien terrible le tient[1].

Les Cent-Bras.

Pour Briarée, Cottos, Gyès, du jour où d'eux leur père eut pris ombrage, il les lia d'un lien puissant, jaloux de leur force sans pareille, de leur stature, de leur taille, et il les relégua sous la terre aux larges routes. C'est là qu'en proie à la douleur dans leur demeure souterraine, ils gîtaient au bout du monde, aux limites de la vaste terre, depuis longtemps affligés, portant un deuil terrible au cœur. Mais le fils de Cronos et les autres dieux immortels qu'avait enfantés de l'amour de Cronos Rhéia aux beaux cheveux, sur les conseils de Terre, les ramenèrent au jour. Car Terre leur avait tout dit expressément : c'étaient là ceux par qui ils obtiendraient le succès et un renom éclatant. Depuis de longs jours déjà, peinant douloureusement, ils combattaient les uns contre les autres au cours des mêlées puissantes, les dieux Titans et les fils de Cronos, établis, les uns — les Titans altiers — sur le haut de l'Othrys, les autres, sur l'Olympe — les dieux

[1] Il ne faut pas s'étonner de ce présent et croire qu'il contredit les vers précédents sur la délivrance de Prométhée (528 sqq.). Un fait religieux peut se considérer aussi bien hors du temps que dans le temps. Prométhée a été pardonné ; mais, pour le dévot de

ζώει, ἀποφθιμένου δὲ διὰ κτῆσιν δατέονται
χηρωσταί· ᾧ δ' αὖτε γάμου μετὰ μοῖρα γένηται,
κεδνὴν δ' ἔσχεν ἄκοιτιν ἀρηρυῖαν πραπίδεσσι,
τῷ δέ τ' ἀπ' αἰῶνος κακὸν ἐσθλῷ ἀντιφερίζει
ἔμμεναι· ὃς δέ κε τέτμῃ ἀταρτηροῖο γενέθλης,
ζώει ἐνὶ στήθεσσιν ἔχων ἀλίαστον ἀνίην
θυμῷ καὶ κραδίῃ, καὶ ἀνήκεστον κακόν ἐστιν.
Ὣς οὐκ ἔστι Διὸς κλέψαι νόον οὐδὲ παρελθεῖν·
οὐδὲ γὰρ Ἰαπετιονίδης ἀκάκητα Προμηθεὺς
τοῖό γ' ὑπεξήλυξε βαρὺν χόλον, ἀλλ' ὑπ' ἀνάγκης
καὶ πολύιδριν ἐόντα μέγας κατὰ δεσμὸς ἐρύκει.

Ὀβριάρεῳ δ' ὡς πρῶτα πατὴρ ὠδύσσατο θυμῷ
Κόττῳ τ' ἠδὲ Γύῃ, δῆσεν κρατερῷ ἐνὶ δεσμῷ
ἠνορέην ὑπέροπλον ἀγώμενος ἠδὲ καὶ εἶδος
καὶ μέγεθος, κατένασσε δ' ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης·
ἔνθ' οἵ γ' ἄλγε' ἔχοντες ὑπὸ χθονὶ ναιετάοντες
εἵατ' ἐπ' ἐσχατιῇ, μεγάλης ἐν πείρασι γαίης,
δηθὰ μάλ' ἀχνύμενοι κραδίῃ μέγα πένθος ἔχοντες.
Ἀλλά σφεας Κρονίδης τε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι
οὓς τέκεν ἠύκομος Ῥείη Κρόνου ἐν φιλότητι
Γα ,, φραδμοσύνῃσιν ἀνήγαγον ἐς φάος αὖτις·
αὐτὴ γάρ σφιν ἅπαντα διηνεκέως κατέλεξε
σὺν κείνοις νίκην τε καὶ ἀγλαὸν εὖχος ἀρέσθαι.
Δηρὸν γὰρ μάρναντο πόνον θυμαλγέ' ἔχοντες
ἀντίον ἀλλήλοισι διὰ κρατερὰς ὑσμίνας 631
Τιτῆνές τε θεοὶ καὶ ὅσοι Κρόνου ἐξεγένοντο, 630
οἳ μὲν ἀφ' ὑψηλῆς Ὄθρυος Τιτῆνες ἀγαυοί, 632

606 ζώει : ζώῃ G Stobaeus ‖ κτῆσιν : ζωὴν Stobaeus ‖ 608 ἔσχεν : ἔσχετ' Stobaeus ‖ 612 ἐστιν : ἔσται ‖ 617 Ὀβριάρεῳ D ante corr. (cf. 734) : ὀβριάρεω cod. (γρ. ὀμβρ.- cod. alius) unde τῷ βριαρέῳ cod. seu βριαρέῳ cett. ‖ 618 Γύῃ : γύγῃ ‖ 622 εἵατ' ἐπ' : εἵατο (uel metri causa εἵαται) ‖ 628 κείνοις Tr : κείνοισι ‖ 631 ante 630 habet pap.[5], post 630 codd. ‖ 632 Ὄθρυος D post corr. : ὀθρύος.

auteurs de tous bienfaits, qu'avait enfantés Rhéia aux beaux cheveux unie à Cronos. Les uns contre les autres, un courroux douloureux au cœur, sans répit, ils combattaient depuis dix années pleines, et nul dénoûment, nul terme à la rude lutte n'apparaissait à aucun des deux partis; pour tous également la fin de la guerre restait en suspens. Mais quand à ceux-là[1] les dieux eurent offert ce qui était séant, le nectar et l'ambroisie[2], dont ils sont seuls à goûter, dans leur poitrine à tous se gonfla leur cœur valeureux[3]. Le père des dieux et des hommes leur tint alors ce langage : « Prêtez-moi l'oreille, radieux enfants de Terre et de Ciel, pour qu'ici je vous dise ce qu'en ma poitrine me dicte mon cœur. Il y a de longs jours déjà que, les uns contre les autres, pour le succès et la victoire, nous combattons chaque jour, les dieux Titans et nous, les enfants de Cronos. A vous de révéler ici, face aux Titans, votre force terrible et vos bras invincibles dans l'atroce bataille. Songez à faire preuve de loyale amitié, vous qui devez à notre seul vouloir le bienfait de revoir le jour, libres d'un lien cruel au fond des brumes ténébreuses. »

Ainsi parlait-il, et Cottos, le héros accompli, à son tour répliquait : « Las ! seigneur, tu ne nous révèles rien dont nous ne soyons instruits. Nous savons bien que tu l'emportes par le sens et par l'esprit : tu as des Immortels écarté le mal frissonnant. Grâce à ta sagesse, du fond des brumes ténébreuses, libres de liens incléments, nous

Zeus, qui médite sur la vengeance inévitable de son dieu, Prométhée est toujours cloué sur son rocher. De même un chrétien verra le Christ éternellement sur sa croix.

[1] C'est-à-dire aux Cent-Bras.

[2] Il n'est pas impossible qu'il y ait là le souvenir d'autres légendes relatives à une lutte pour la possession de l'ambroisie ou d'un autre aliment magique assurant l'immortalité et, par conséquent, la victoire à qui s'en emparera le premier. Apollodore (*Bibliothèque*, I 6, 1 Frazer) fait intervenir un élément de ce genre dans son récit de la Gigantomachie.

[3] Vers 642 : « Lorsqu'ils eurent absorbé nectar et aimable ambroisie... »

οἳ δ' ἄρ' ἀπ' Οὐλύμποιο θεοὶ δωτῆρες ἐάων
οὓς τέκεν ἠύκομος Ῥείη Κρόνῳ εὐνηθεῖσα·
οἵ ῥα τότ' ἀλλήλοισι χόλον θυμαλγέ' ἔχοντες
συνεχέως ἐμάχοντο δέκα πλείους ἐνιαυτούς·
οὐδέ τις ἦν ἔριδος χαλεπῆς λύσις οὐδὲ τελευτὴ
οὐδετέροις, ἶσον δὲ τέλος τέτατο πτολέμοιο.
Ἀλλ' ὅτε δὴ κείνοισι παρέσχεθον ἄρμενα πάντα,
νέκταρ τ' ἀμβροσίην τε, τά περ θεοὶ αὐτοὶ ἔδουσι,
πάντων ἐν στήθεσσιν ἀέξετο θυμὸς ἀγήνωρ·
[ὡς νέκταρ τ' ἐπάσαντο καὶ ἀμβροσίην ἐρατεινήν,]
δὴ τότε τοῖς μετέειπε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
« Κέκλυτέ μευ, Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἀγλαὰ τέκνα,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Ἤδη γὰρ μάλα δηρὸν ἐναντίοι ἀλλήλοισι
νίκης καὶ κράτεος πέρι μαρνάμεθ' ἤματα πάντα
Τιτῆνές τε θεοὶ καὶ ὅσοι Κρόνου ἐκγενόμεσθα·
ὑμεῖς δὲ μεγάλην τε βίην καὶ χεῖρας ἀάπτους
φαίνετε Τιτήνεσσιν ἐναντίοι ἐν δαῒ λυγρῇ,
μνησάμενοι φιλότητος ἐνηέος, ὅσσα παθόντες
ἐς φάος ἂψ ἀφίκεσθε δυσηλεγέος ὑπὸ δεσμοῦ
ἡμετέρας διὰ βουλὰς ὑπὸ ζόφου ἠερόεντος. »
Ὣς φάτο· τὸν δ' ἐξαῦτις ἀμείβετο Κόττος ἀμύμων·
« Δαιμόνι', οὐκ ἀδάητα πιφαύσκεαι· ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ
ἴδμεν ὅ τοι περὶ μὲν πραπίδες, περὶ δ' ἐστὶ νόημα,
ἀλκτὴρ δ' ἀθανάτοισιν ἀρῆς γένεο κρυεροῖο·
σῇσι δ' ἐπιφροσύνῃσιν ὑπὸ ζόφου ἠερόεντος
ἄψορρον δεῦρ' αὖτις ἀμειλίκτων ὑπὸ δεσμῶν

635 χόλον : μάχην (pap.[5]) ‖ 636 συνεχέως : συνν- (pap.[5]) ‖ 639 παρέσχεθον Göttling : -θεν ‖ ἄρμενα : ἄρμ- ‖ 642 secl. Guyet ‖ 647 κράτεος : κα[ρτους... ? pap.[1] ‖ 648 ἐκγενόμεσθα : ἐξεγένοντο (cf. 630 et 668) ‖ 650 ἐναντίοι : -τίον ‖ 652 ἀφίκεσθε : ικεσθ[ε... pap.[1] ‖ 654 ἐξαῦτις : αιψ [αὖτις... pap.[1] ‖ 656 ὅ τοι pap.[1] : ὅ τι ‖ 657 κρυεροῖο : κρατεροῖο ‖ 659 δεῦρ' αὖτις Stadtmüller : δ' ἐξαῦτις (pap.[5]).

sommes revenus ici, seigneur fils de Cronos, par un bienfait inespéré. C'est pourquoi, d'un cœur inflexible, de tout notre sage vouloir, nous lutterons pour votre victoire, dans la redoutable rencontre, en combattant les Titans au cours des mêlées puissantes ».

Ainsi parlait-il, et les dieux auteurs de tous bienfaits applaudirent à ses paroles. Leur cœur plus que jamais avait soif de guerre; et tous, dieux et déesses, en ce jour éveillèrent un horrible combat — tous, et les dieux Titans, et les fils de Cronos, et ceux qu'avait ramenés Zeus de l'Érèbe souterrain au jour, terribles et puissants, doués de force sans pareille. Ils avaient chacun cent bras, qui jaillissaient, terribles, de leurs épaules, ainsi que cinquante têtes, attachées près de l'épaule à leurs corps vigoureux[1]. Et lors ils se dressèrent en face des Titans dans l'atroce bataille, tenant des rocs abrupts dans leurs mains vigoureuses. Les Titans, à leur tour, avec entrain raffermissaient leurs rangs, et des deux côtés on montrait ce que peuvent la force et les bras. Terriblement, à l'entour, grondait la mer infinie. La terre soudain mugit à grande voix, et le vaste ciel, ébranlé, lui répondait en gémissant. Le haut Olympe chancelait sur sa base à l'élan des Immortels. Un lourd tremblement parvenait jusqu'au Tartare brumeux, mêlé à l'immense fracas de pas lancés dans une ruée indicible, ainsi que de puissants jets d'armes. Ils allaient ainsi se lançant des traits chargés de sanglots, et, des deux côtés, les voix en s'appelant montaient jusqu'au ciel étoilé, tandis que tous se heurtaient en un tumulte effrayant[2].

[Et Zeus lui-même cessait alors de retenir sa fougue; et, la fougue aussitôt emplissant son âme, il déployait sa

[1] Ces trois vers se trouvent déjà plus haut (150-52). Il n'est pas sûr pour cela qu'il faille les supprimer ici. On peut admettre qu'Hésiode ait tenu à rappeler, au moment même où il peint les Cent-Bras avec des rocs dans leurs mains, que ce n'est pas deux rocs, mais cent qu'ils peuvent lancer coup sur coup (cf. 7 5).

[2] Pour l'interpolation qui suit, cf. *Notice*, p. 13-14.

ἠλύθομεν, Κρόνου υἱὲ ἄναξ, ἀνάελπτα παθόντες.
Τῷ καὶ νῦν ἀτενεῖ τε νόῳ καὶ ἐπίφρονι βουλῇ
ῥυσόμεθα κράτος ὑμὸν ἐν αἰνῇ δηιοτῆτι
μαρνάμενοι Τιτῆσιν ἀνὰ κρατερὰς ὑσμίνας. »
Ὣς φάτ'· ἐπήνεσσαν δὲ θεοὶ δωτῆρες ἐάων,
μῦθον ἀκούσαντες· πολέμου δ' ἐλιλαίετο θυμὸς
μᾶλλον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθε· μάχην δ' ἀμέγαρτον ἔγειραν
πάντες, θήλειαί τε καὶ ἄρσενες, ἤματι κείνῳ,
Τιτῆνές τε θεοὶ καὶ ὅσοι Κρόνου ἐξεγένοντο
οὕς τε Ζεὺς Ἐρέβεσφιν ὑπὸ χθονὸς ἧκε φόωσδε,
δεινοί τε κρατεροί τε, βίην ὑπέροπλον ἔχοντες.
Τῶν ἑκατὸν μὲν χεῖρες ἀπ' ὤμων ἀίσσοντο
πᾶσιν ὁμῶς, κεφαλαὶ δὲ ἑκάστῳ πεντήκοντα
ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν.
Οἳ τότε Τιτήνεσσι κατέσταθεν ἐν δαῒ λυγρῇ
πέτρας ἠλιβάτους στιβαραῖς ἐν χερσὶν ἔχοντες.
Τιτῆνες δ' ἑτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας
προφρονέως, χειρῶν τε βίης θ' ἅμα ἔργον ἔφαινον
ἀμφότεροι· δεινὸν δὲ περίαχε πόντος ἀπείρων,
γῆ δὲ μέγ' ἐσμαράγησεν, ἐπέστενε δ' οὐρανὸς εὐρὺς
σειόμενος, πεδόθεν δὲ τινάσσετο μακρὸς Ὄλυμπος
ῥιπῇ ὕπ' ἀθανάτων, ἔνοσις δ' ἵκανε βαρεῖα
Τάρταρον ἠερόεντα, ποδῶν τ' αἰπεῖα ἰωὴ
ἀσπέτου ἰωχμοῖο βολάων τε κρατεράων·
ὣς ἄρ' ἐπ' ἀλλήλοις ἵεσαν βέλεα στονόεντα·
φωνὴ δ' ἀμφοτέρων ἵκετ' οὐρανὸν ἀστερόεντα
κεκλομένων· οἳ δὲ ξύνισαν μεγάλῳ ἀλαλητῷ.

[Οὐδ' ἄρ' ἔτι Ζεὺς ἴσχεν ἑὸν μένος, ἀλλά νυ τοῦ γε

660 υἱὲ ἄναξ : υἱὲ (unde υἱὲ Ζεῦ metri causa Tr) || 663 ἀνὰ κρατερὰς ὑσμίνας : ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ || 666 ἔγειραν : -ρον cod. || 667 ἄρσενες : ἄρρενες || 669 τε : κεν || Ἐρέβεσφιν : -βευσφι(ν) (pap.[5]) || 671-73 cf. 150-152 || 675 στιβαραῖς : -ρὰς || 680 δὲ τινάσσετο : δ' ἐτιν- || 682 τ' αἰπεῖα Hermann : αἰπεῖά τ' (testis) || 684 ἀλλήλοις ἵεσαν Aldina : -σιν ἵεσαν (uel -σιν ἕσαν) || 687-712 secl. Göttling || 687 ἴσχεν : ἔσχεν codd. duo.

force tout entière. A son tour, il venait du ciel et de l'Olympe, lançant l'éclair sans répit, et, de sa main vigoureuse, les carreaux de la foudre volaient accompagnés de tonnerre et d'éclairs, faisant tournoyer la flamme divine, précipitant leurs coups. Et, tout autour, le sol, source de vie, crépitait, en feu; et, en proie à la flamme, les bois immenses criaient à grande voix. La terre bouillait toute, et les flots d'Océan, et la mer inféconde. Un souffle brûlant enveloppait les Titans, fils du sol[1], tandis que la flamme montait, immense, vers la nue divine, et qu'en dépit de leur force, ils sentaient leurs yeux aveuglés, quand flamboyait l'éclat de la foudre et de l'éclair. Une prodigieuse ardeur pénétrait l'abîme. Le spectacle aux yeux, le son aux oreilles étaient pareils à ceux que feraient, en se rencontrant, la terre et le ciel sur elle épandu. Le bruit ne serait pas plus fort, si, l'une s'écroulant, l'autre s'écroulait sur elle : tant était terrible celui des dieux se heurtant au combat ! Et les vents, se mettant de la partie, faisaient vibrer le sol ébranlé, la poussière soulevée, le tonnerre, l'éclair, la foudre flamboyante, armes du grand Zeus, et allaient porter les cris et les défis entre les fronts opposés. Un fracas effrayant sortait de l'épouvantable lutte, où se révélaient de puissants exploits. Alors, le combat déclina ; jusque-là, les uns contre les autres, tous obstinément, sans faiblir, luttaient dans des mêlées puissantes].

Mais au premier rang Cottos, Briarée, Gyès, insatiables de guerre, éveillèrent un âpre combat ; et c'étaient trois cents pierres que leurs bras vigoureux envoyaient coup sur coup. Sous des masses sombres de traits ils écrasèrent les Titans ; puis ils les dépêchèrent sous la terre aux larges routes, et là, ils lièrent de liens douloureux les orgueil-

[1] Le sens de l'épithète χθόνιοι, appliquée ici aux Titans, n'est pas absolument certain. D'autres croient qu'elle signifie seulement *sur le sol* et oppose les Titans qui sont sur la terre à Zeus tonnant du haut du ciel. D'autres encore donnent au mot son sens ordinaire, *sous la terre*, et y voient une allusion anticipée au sort qui attend les vaincus (cf. 717). Aucune de ces interprétations n'est vraiment satisfaisante.

εἶθαρ μὲν μένεος πλῆντο φρένες, ἐκ δέ τε πᾶσαν
φαῖνε βίην· ἄμυδις δ' ἄρ' ἀπ' οὐρανοῦ ἠδ' ἀπ' Ὀλύμπου
ἀστράπτων ἔστειχε συνωχαδόν· οἱ δὲ κεραυνοὶ
ἴκταρ ἅμα βροντῇ τε καὶ ἀστεροπῇ ποτέοντο
χειρὸς ἄπο στιβαρῆς, ἱερὴν φλόγα εἰλυφόωντες
ταρφέες· ἀμφὶ δὲ γαῖα φερέσβιος ἐσμαράγιζε
καιομένη, λάκε δ' ἀμφὶ πυρὶ μεγάλ' ἄσπετος ὕλη.
Ἔζεε δὲ χθὼν πᾶσα καὶ Ὠκεανοῖο ῥέεθρα
πόντος τ' ἀτρύγετος· τοὺς δ' ἄμφεπε θερμὸς ἀυτμὴ
Τιτῆνας χθονίους, φλὸξ δ' ἠέρα δῖαν ἵκανεν
ἄσπετος, ὄσσε δ' ἄμερδε καὶ ἰφθίμων περ ἐόντων
αὐγὴ μαρμαίρουσα κεραυνοῦ τε στεροπῆς τε.
Καῦμα δὲ θεσπέσιον κάτεχεν χάος· εἴσατο δ' ἄντα
ὀφθαλμοῖσι ἰδεῖν ἠδ' οὔασι ὄσσαν ἀκοῦσαι
αὔτως ὡς ὅτε Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν
πίλνατο· τοῖος γάρ κε μέγας ὑπὸ δοῦπος ὀρώρει
τῆς μὲν ἐρειπομένης, τοῦ δ' ὑψόθεν ἐξεριπόντος·
τόσσος δοῦπος ἔγεντο θεῶν ἔριδι ξυνιόντων.
Σὺν δ' ἄνεμοι ἔνοσίν τε κονίην τ' ἐσφαράγιζον
βροντήν τε στεροπήν τε καὶ αἰθαλόεντα κεραυνόν,
κῆλα Διὸς μεγάλοιο, φέρον δ' ἰαχήν τ' ἐνοπήν τε
ἐς μέσον ἀμφοτέρων· ὄτοβος δ' ἄπλητος ὀρώρει
σμερδαλέης ἔριδος, κάρτος δ' ἀνεφαίνετο ἔργων.
Ἐκλίνθη δὲ μάχη· πρὶν δ' ἀλλήλοις ἐπέχοντες
ἐμμενέως ἐμάχοντο διὰ κρατερὰς ὑσμίνας.]

Οἵ δ' ἄρ' ἐνὶ πρώτοισι μάχην δριμεῖαν ἔγειραν
Κόττος τε Βριάρεώς τε Γύης τ' ἄατος πολέμοιο,
οἵ ῥα τριηκοσίας πέτρας στιβαρῶν ἀπὸ χειρῶν
πέμπον ἐπασσυτέρας, κατὰ δ' ἐσκίασαν βελέεσσι
Τιτῆνας, καὶ τοὺς μὲν ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης

691 ἴκταρ : ἴκ- || ἀστεροπῇ cod. post corr. (testis) ἀστραπῇ || ποτέοντο : πετ- || 695 ἔζεε (uel ἔζει cod.) : ἔζεσε cod. || 703 μέγας ὑπὸ : μέγιστος (testis) || 706 ἔνοσιν : ἔνοσις rec. || 709 ὄτοβος : γρ. κόναβος sch. || ἄπλητος (testis) : ἄτλητος testis || 711 πρὶν δ' : πρὸς δ' || 714 Γύης rec. : γύγης.

leux qu'avaient vaincus leurs bras, aussi loin désormais au-dessous de la terre que le ciel l'est au dessus[1] : une enclume d'airain tomberait du ciel durant neuf jours et neuf nuits, avant d'atteindre le dixième jour à la terre[2] ; et, de même, une enclume d'airain tomberait de la terre durant neuf jours et neuf nuits, avant d'atteindre le dixième jour au Tartare[3]. Autour de ce lieu court un mur d'airain. Un triple rang d'ombre en ceint la bouche étroite. Au-dessus ont poussé les racines de la terre et de la mer inféconde[4]. C'est là que les Titans sont cachés dans l'ombre brumeuse, par le vouloir de Zeus, assembleur de nuées[5] Ils n'en peuvent sortir : Poseidon a sur eux clos des portes d'airain, le rempart s'étend de tous les côtés ; là enfin habitent Gyès, Cottos, Briarée au grand cœur, gardiens fidèles, au nom de Zeus qui tient l'égide.

[Là sont, côte à côte, les sources, les extrémités de tout, de la terre noire et du Tartare brumeux, de la mer inféconde et du ciel étoilé, lieux affreux et moisis, qui font horreur aux dieux, abîme immense dont on n'atteindrait pas le fond, une année entière se fût-elle écoulée depuis qu'on en aurait passé les portes : bourrasque sur bour-

[1] Vers 721 : « Telle est la distance de la terre au Tartare brumeux... »

[2] Vers 723 *b* : « La distance est pareille de la terre au Tartare brumeux. »

[3] Pour l'état du texte dans tout ce passage, où abondent les doublets, cf. *Introduction*, p. XVIII-XIX.

[4] Le poète se représente le Tartare comme une sorte de jarre, terminée par un col étroit (δειρή), d'où sortent les « racines du monde ». Celui-ci se déploie donc, avec ses terres et ses mers, au-dessus de cette bouche infernale, comme un bouquet au-dessus d'un vase. L'image est saisissante. Elle a frappé un autre aède, qui a voulu prolonger la description et qui a imaginé, à l'intérieur de cette jarre close, un régime de vents souterrains, soufflant en tourbillon, qui ne permettent pas à un objet jeté dans le Tartare d'en jamais atteindre le fond. Mais il est clair que ce nouveau poète ne songe plus aux Titans ; sans quoi, il n'eût pas manqué de les peindre, jouets d'une tempête éternelle au milieu des plus noires ténèbres.

[5] Vers 731 : « ... en un lieu moisi à l'extrémité de l'énorme terre... »

πέμψαν καὶ δεσμοῖσιν ἐν ἀργαλέοισιν ἔδησαν,
νικήσαντες χερσὶν ὑπερθύμους περ ἐόντας,
τόσσον ἔνερθ' ὑπὸ γῆς ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης·
[τόσσον γάρ τ' ἀπὸ γῆς ἐς Τάρταρον ἠερόεντα.]
ἐννέα γὰρ νύκτας τε καὶ ἤματα χάλκεος ἄκμων
οὐρανόθεν κατιὼν δεκάτῃ ἐς γαῖαν ἵκοιτο·
[ἶσον δ' αὖτ' ἀπὸ γῆς ἐς Τάρταρον ἠερόεντα.] 723 b
ἐννέα δ' αὖ νύκτας τε καὶ ἤματα χάλκεος ἄκμων
ἐκ γαίης κατιὼν δεκάτῃ ἐς Τάρταρον ἵκοι.
Τὸν πέρι χάλκεον ἕρκος ἐλήλαται· ἀμφὶ δέ μιν νὺξ
τριστοιχεὶ κέχυται περὶ δειρήν· αὐτὰρ ὕπερθεν
γῆς ῥίζαι πεφύασι καὶ ἀτρυγέτοιο θαλάσσης.
Ἔνθα θεοὶ Τιτῆνες ὑπὸ ζόφῳ ἠερόεντι
κεκρύφαται βουλῇσι Διὸς νεφεληγερέταο·
[χώρῳ ἐν εὐρώεντι, πελώρης ἔσχατα γαίης·]
τοῖς οὐκ ἐξιτόν ἐστι, θύρας δ' ἐπέθηκε Ποσειδέων
χαλκείας, τεῖχος δὲ περοίχεται ἀμφοτέρωθεν·
ἔνθα Γύης Κόττος τε καὶ Ὀβριάρεως μεγάθυμος
ναίουσιν, φύλακες πιστοὶ Διὸς αἰγιόχοιο.

[Ἔνθα δὲ γῆς δνοφερῆς καὶ Ταρτάρου ἠερόεντος
πόντου τ' ἀτρυγέτοιο καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος
ἑξείης πάντων πηγαὶ καὶ πείρατ' ἔασιν
ἀργαλέ' εὐρώεντα, τά τε στυγέουσι θεοί περ,
χάσμα μέγ', οὐδέ κε πάντα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν
οὖδας ἵκοιτ', εἰ πρῶτα πυλέων ἔντοσθε γένοιτο·

718 ἐν : ὑπ' D || 721 om. G Tr secl. Rubnken || τόσσον : ἶσον H (cf. 723 b) || γάρ τ' : δ' αὖ. || 723-724 om. codd. multi || 723 δεκάτῃ : δεκάτη δ' (testis) || 723 b (= 721) in marg. ima (cum 723, 724) habet D, in textu alii ; om. alii || 724 δ' αὖ (testis) : γάρ (uel γάρ οἱ) || 725 δεκάτῃ : δεκάτη δ' || 731 secl. Guyet || 732 Ποσειδέων Tr : -δάων seu -δῶν || 733 τεῖχος : τοῖχος || δὲ περοίχεται edd. : δέ περ οἴχεται (uel δὲ περίχειται. unde περίχειται δ' metri gratia Tr) || 734 Γύης edd. (cf. ad 714) : γύγης || Ὀβριάρεως rec. : ὀβρ- seu ὀ βρ- seu βριάρεως || 736-880 secl. edd. multi.

rasque vous emporterait, cruelle, tantôt ici, tantôt là, prodige effrayant, même pour les dieux immortels. Là se dresse l'effrayante demeure de l'infernale Nuit, qu'enveloppent de sombres nuées.]

[Devant cette demeure[1], le fils de Japet, debout, soutient le vaste ciel de sa tête et de ses bras infatigables, sans faiblir. C'est là que Nuit et Lumière du Jour se rencontrent et se saluent, en franchissant le vaste seuil d'airain. L'une va descendre et rentrer à l'heure même où l'autre sort, et jamais la demeure ne les enferme toutes deux à la fois ; mais toujours l'une est au dehors, parcourant la terre, tandis que, gardant la maison à son tour, l'autre attend que vienne pour elle l'heure du départ. L'une tient en mains pour les hommes la lumière qui luit à d'innombrables yeux ; l'autre porte en ses bras Sommeil, frère de Trépas : c'est la pernicieuse Nuit, enveloppée d'un nuage de brume.]

[Là ont leur séjour les enfants de la Nuit obscure, Sommeil et Trépas, dieux terribles. Jamais Soleil aux rayons ardents n'a pour eux un regard, qu'il monte au ciel ou du ciel redescende. L'un va parcourant la terre et le vaste dos de la mer, tranquille et doux pour les hommes. L'autre a un cœur de fer, une âme d'airain, implacable, dans sa poitrine ; il tient à jamais l'homme qu'il a pris ; il est en haine même aux dieux immortels.]

[Là s'élève en face de l'arrivant la demeure sonore du dieu des enfers, le puissant Hadès, et Perséphone la redoutable. Un chien terrible en garde l'approche, implacable et plein de méchante ruse : ceux qui entrent, ils les flatte à la fois de la queue et des oreilles ; mais ensuite il leur interdit

[1] C'est l'expression « demeure de la Nuit » qui a amené l'interpolation suivante. On situe généralement cette demeure à l'extrême Occident. Un autre poète a donc placé ici une image d'Atlas portant le ciel sur ses épaules, et un tableau de genre : la rencontre de Lumière et de Nuit. — La mention de Sommeil et de Trépas a provoqué ensuite un développement nouveau sur ces deux fils de Nuit : ce ne sont plus maintenant des enfants qu'on porte sur les bras, mais des dieux actifs et puissants. — Puis, comme le domaine de Nuit est aussi celui d'Hadès, un troisième interpolateur a cru

ἀλλά κεν ἔνθα καὶ ἔνθα φέροι πρὸ θύελλα θυέλλη
ἀργαλέη· δεινὸν δὲ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσι
τοῦτο τέρας· Νυκτὸς δ' ἐρεβεννῆς οἰκία δεινὰ
ἕστηκεν νεφέλης κεκαλυμμένα κυανέῃσιν.]

[Τῶν πρόσθ' Ἰαπετοῖο πάις ἔχει οὐρανὸν εὐρὺν
ἑστηὼς κεφαλῇ τε καὶ ἀκαμάτῃσι χέρεσσιν
ἀστεμφέως, ὅθι Νύξ τε καὶ Ἡμέρη ἆσσον ἰοῦσαι
ἀλλήλας προσέειπον, ἀμειβόμεναι μέγαν οὐδὸν
χάλκεον· ἣ μὲν ἔσω καταβήσεται, ἣ δὲ θύραζε
ἔρχεται, οὐδέ ποτ' ἀμφοτέρας δόμος ἐντὸς ἐέργει,
ἀλλ' αἰεὶ ἑτέρη γε δόμων ἔκτοσθεν ἐοῦσα
γαῖαν ἐπιστρέφεται, ἣ δ' αὖ δόμου ἐντὸς ἐοῦσα
μίμνει τὴν αὐτῆς ὥρην ὁδοῦ, ἔς τ' ἂν ἵκηται,
ἣ μὲν ἐπιχθονίοισι φάος πολυδερκὲς ἔχουσα,
ἣ δ' Ὕπνον μετὰ χερσί, κασίγνητον Θανάτοιο,
Νὺξ ὀλοή, νεφέλῃ κεκαλυμμένη ἠεροειδεῖ.]

[Ἔνθα δὲ Νυκτὸς παῖδες ἐρεμνῆς οἰκί' ἔχουσιν,
Ὕπνος καὶ Θάνατος, δεινοὶ θεοί· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων ἐπιδέρκεται ἀκτίνεσσιν
οὐρανὸν εἰσανιὼν οὐδ' οὐρανόθεν καταβαίνων·
τῶν ἕτερος γαῖάν τε καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης
ἥσυχος ἀνστρέφεται καὶ μείλιχος ἀνθρώποισι·
τοῦ δὲ σιδηρέη μὲν κραδίη, χάλκεον δέ οἱ ἦτορ
νηλεὲς ἐν στήθεσσιν, ἔχει δ' ὃν πρῶτα λάβῃσιν
ἀνθρώπων· ἐχθρὸς δὲ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν.]

[Ἔνθα θεοῦ χθονίου πρόσθεν δόμοι ἠχήεντες
ἰφθίμου τ' Ἀίδεω καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης
ἑστᾶσιν, δεινὸς δὲ κύων προπάροιθε φυλάσσει
νηλειής, τέχνην δὲ κακὴν ἔχει· ἐς μὲν ἰόντας
σαίνει ὁμῶς οὐρῇ τε καὶ οὔασιν ἀμφοτέροισιν,
ἐξελθεῖν δ' οὐκ αὖτις ἐᾷ πάλιν, ἀλλὰ δοκεύων

742 φέροι Heinsius : φέρει || 744 νυκτὸς δ' ἐρεβεννῆς D : καὶ νυκτὸς ἐρεμνῆς (καὶ om. Tr) cett. || 746 ἔχει D post corr. : ἔχετ' || 748 ἆσσον : ἀμφὶς || 749 ἀλλήλας : -λαις Tr || 758 ἐρεμνῆς : -μνοὶ D || 762 τῶν : τῶν δ' || γαῖάν Rzach : γαίην D μὲν γῆν (uel μὲν γαίην) cett. || 768 suspectus (cf. κ 534).

le retour et, sans cesse à l'affût, il dévore tous ceux qu'il surprend sortant des portes.]

[Là réside une déesse odieuse aux Immortels, la terrible Styx, fille aînée d'Océan, le fleuve qui va coulant vers sa source[1]. Elle habite, loin des dieux, une illustre demeure que couronnent des rocs élevés et que de tous côtés des colonnes d'argent dressent vers le ciel. La fille de Thaumas, Iris aux pieds rapides, y vient rarement, sur le large dos de la mer, signifier un message : il faut qu'une querelle, un discord se soit élevé parmi les Immortels. Alors, pour savoir qui ment parmi les habitants du palais de l'Olympe, Zeus envoie Iris chercher en ce lointain séjour « le grand serment des dieux ». Dans une aiguière d'or elle rapporte l'eau au vaste renom, qui tombe, glacée, d'un rocher abrupt et haut. C'est un bras d'Océan, qui, du fleuve sacré, sous la terre aux larges routes, ainsi coule, abondant, à travers la nuit noire. Il représente la dixième partie des eaux d'Océan. Avec les neuf autres, en tourbillons d'argent, Océan s'enroule autour de la terre et du large dos de la mer, avant d'aller se perdre dans l'onde salée. Celle-là vient seule déboucher ici du haut d'un rocher, fléau redouté des dieux. Quiconque, parmi les Immortels, maîtres des cimes de l'Olympe neigeux, répand cette eau pour appuyer un parjure, reste gisant sans souffle une année entière. Jamais plus il n'approche de ses lèvres, pour s'en nourrir, l'ambroisie ni le nectar. Il reste gisant sans haleine et sans voix sur un lit de tapis : une torpeur cruelle l'enveloppe. Quand le mal prend fin, au bout d'une grande année, une série d'épreuves plus dures encore l'attend. Pendant neuf ans il est tenu loin des dieux toujours vivants, il ne se mêle ni à leurs conseils ni à leurs banquets durant neuf

bon de peindre là à son tour l'entrée des enfers, avec Cerbère sur le seuil. — Et enfin, comme on ne conçoit pas l'Hadès sans Styx, un long morceau sur la déesse de ce nom est venu s'insérer ici. Mais il est aisé de voir qu'il n'y a aucun rapport entre cette Styx et celle dont a déjà parlé Hésiode (383-403).

[1] Océan entoure la terre : son cours semble donc se diriger vers le point d'où il est parti.

ἐσθίει ὅν κε λάβῃσι πυλέων ἔκτοσθεν ἰόντα.]
[Ἔνθα δὲ ναιετάει στυγερὴ θεὸς ἀθανάτοισι,
δεινὴ Στύξ, θυγάτηρ ἀψορρόου Ὠκεανοῖο
πρεσβυτάτη· νόσφιν δὲ θεῶν κλυτὰ δώματα ναίει
μακρῇσιν πέτρῃσι κατηρεφέ'· ἀμφὶ δὲ πάντη
κίοσιν ἀργυρέοισι πρὸς οὐρανὸν ἐστήρικται.
Παῦρα δὲ Θαύμαντος θυγάτηρ πόδας ὠκέα Ἶρις
ἀγγελίην πωλεῖται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
ὁππότ' ἔρις καὶ νεῖκος ἐν ἀθανάτοισιν ὄρηται·
καί ῥ' ὅς τις ψεύδηται Ὀλύμπια δώματ' ἐχόντων,
Ζεὺς δέ τε Ἶριν ἔπεμψε θεῶν μέγαν ὅρκον ἐνεῖκαι
τηλόθεν ἐν χρυσέῃ προχόῳ πολυώνυμον ὕδωρ
ψυχρόν, ὅ τ' ἐκ πέτρης καταλείβεται ἠλιβάτοιο
ὑψηλῆς· πολλὸν δὲ ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
ἐξ ἱεροῦ ποταμοῖο ῥέει διὰ νύκτα μέλαιναν
Ὠκεανοῖο κέρας· δεκάτη δ' ἐπὶ μοῖρα δέδασται·
ἐννέα μὲν περὶ γῆν τε καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης
δίνῃς ἀργυρέῃς εἱλιγμένος εἰς ἅλα πίπτει,
ἡ δὲ μί' ἐκ πέτρης προρέει μέγα πῆμα θεοῖσιν.
Ὅς κεν τὴν ἐπίορκον ἀπολλείψας ἐπομόσσῃ
ἀθανάτων οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου
κεῖται νήυτμος τετελεσμένον εἰς ἐνιαυτόν·
οὐδέ ποτ' ἀμβροσίης καὶ νέκταρος ἔρχεται ἆσσον
βρώσιος, ἀλλά τε κεῖται ἀνάπνευστος καὶ ἄναυδος
στρωτοῖς ἐν λεχέεσσι, κακὸν δέ ἑ κῶμα καλύπτει.
Αὐτὰρ ἐπεὶ νοῦσον τελέσῃ μέγαν εἰς ἐνιαυτόν,
ἄλλος γ' ἐξ ἄλλου δέχεται χαλεπώτερος ἄεθλος·
εἰνάετες δὲ θεῶν ἀπαμείρεται αἰὲν ἐόντων,
οὐδέ ποτ' ἐς βουλὴν ἐπιμίσγεται οὐδ' ἐπὶ δαῖτας

Post 773 uersum 768 (= 774) iterat H[a] || **778** μακρῇσιν πέτρῃσι (pap.[8]): μακροῖσιν πέτροισι D || **781** ἀγγελίην rec. : ἀγγελίῃ || **783** ὅς τις (pap.[8] οστ....) : ὅς μὲν D supra lineam ὅς κε Tr || ψεύδηται (uel -δεται) : ψεύσηται Tr (-σεται al.) || **785** πολυώνυμον : πολυόμβριμον D || **787** δὲ ὑπὸ : δέ θ' ὑπὸ || **795** νήυτμος (νήυγμος testis) : γρ. νήποτμος || **797** βρώσιος : βρῶσις || τε (testis) : γε || **798** δέ ἑ D : δ' ἐπὶ (testis) || **799** ἐπεὶ : ἐπὴν || **800** ἄλλος γ' D : ἄλλος || ἄεθλος : ἆθλος || **801** ἀπαμείρεται (testis) : ἀπομ- || **802** ἐς : εἰς || ἐπιμίσγεται : περιμ-.

années pleines ; ce n'est qu'à la dixième qu'il revient prendre part aux propos des Immortels, maîtres du palais de l'Olympe : si grave est le serment dont les dieux ont pris pour garante l'eau éternelle et antique de Styx, qui court à travers un pays rocheux.]

[Là sont[1], côte à côte, les sources, les extrémités de tout, de la terre noire et du Tartare brumeux, de la mer inféconde et du ciel étoilé, lieux affreux et moisis, qui font horreur aux dieux. Là sont des portes resplendissantes, ainsi qu'un seuil d'airain, inébranlable, appuyé sur des racines sans fin, taillé par la nature. C'est devant ce seuil, loin de tous les dieux, qu'habitent les Titans, au delà de l'abîme brumeux, tandis que les illustres auxiliaires de Zeus retentissant ont leur demeure au-dessous du lit d'Océan[2] — Cottos et Gyès du moins ; pour Briarée, à raison de sa bravoure, l'Ébranleur de la terre aux lourds grondements en a fait son gendre, en lui donnant pour épouse sa fille Cymopolée.]

[Mais lorsque Zeus du ciel eut chassé les Titans, l'énorme Terre enfanta un dernier fils, Typhée, de l'amour du Tartare, par la grâce d'Aphrodite d'or. Ses bras sont faits[3] pour des œuvres de force, et jamais ne se lassent ses pieds de dieu puissant. De ses épaules sortaient cent têtes de serpent, d'effroyable dragon, dardant des langues noirâtres ; et des yeux éclairant ces prodigieuses têtes jaillissait, par-dessous les sourcils, une lueur de feu[4] ; et des voix s'élevaient de toutes ces têtes terribles, faisant entendre mille accents d'une indicible horreur. Tantôt, c'étaient des sons que les dieux seuls comprennent ; tantôt la voix d'un taureau mugissant, bête altière, à la fougue indomptable,

[1] Ce couplet est formé des premiers vers d'une interpolation précédente (807-10 = 736-39) et d'un doublet des vers d'Hésiode sur les Cent-Bras gardant les portes du Tartare (725-35).

[2] Litt. *aux fondements d'Océan.* Il n'est pas très aisé de déterminer le sens exact de cette expression.

[3] Pour la valeur de ce présent, cf. p. 54, n. 1. Mais le texte et le sens du vers sont douteux.

[4] Vers 828 : « Et de toutes ses têtes le feu jaillissait avec le regard ».

ἐννέα πάντα ἔτεα· δεκάτῳ δ' ἐπιμίσγεται αὖτις
εἰρέας ἀθανάτων οἳ Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσιν.
Τοῖον ἄρ' ὅρκον ἔθεντο θεοὶ Στυγὸς ἄφθιτον ὕδωρ
ὠγύγιον, τὸ δ' ἵησι καταστυφέλου διὰ χώρου.]

[Ἔνθα δὲ γῆς δνοφερῆς καὶ Ταρτάρου ἠερόεντος
πόντου τ' ἀτρυγέτοιο καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος
ἑξείης πάντων πηγαὶ καὶ πείρατ' ἔασιν
ἀργαλέ' εὐρώεντα, τά τε στυγέουσι θεοί περ.
Ἔνθα δὲ μαρμάρεαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδὸς
ἀστεμφής, ῥίζῃσι διηνεκέεσσιν ἀρηρώς,
αὐτοφυής· πρόσθεν δὲ θεῶν ἔκτοσθεν ἁπάντων
Τιτῆνες ναίουσι, πέρην χάεος ζοφεροῖο.
Αὐτὰρ ἐρισμαράγοιο Διὸς κλειτοὶ ἐπίκουροι
δώματα ναιετάουσιν ἐπ' Ὠκεανοῖο θεμέθλοις,
Κόττος τ' ἠδὲ Γύης· Βριάρεών γε μὲν ἠῢν ἐόντα
γαμβρὸν ἑὸν ποίησε βαρύκτυπος Ἐννοσίγαιος,
δῶκε δὲ Κυμοπόλειαν ὀπυίειν, θυγατέρα ἥν.]

[Αὐτὰρ ἐπεὶ Τιτῆνας ἀπ' οὐρανοῦ ἐξέλασεν Ζεύς,
ὁπλότατον τέκε παῖδα Τυφωέα Γαῖα πελώρη
Ταρτάρου ἐν φιλότητι διὰ χρυσέην Ἀφροδίτην·
οὗ χεῖρες μὲν ἔασιν ἐπ' ἰσχύι ἔργματ' ἔχουσαι·
καὶ πόδες ἀκάματοι κρατεροῦ θεοῦ· ἐκ δέ οἱ ὤμων
ἦν ἑκατὸν κεφαλαὶ ὄφιος, δεινοῖο δράκοντος,
γλώσσῃσιν δνοφερῇσι λελιχμότες· ἐκ δέ οἱ ὄσσων
θεσπεσίῃς κεφαλῇσιν ὑπ' ὀφρύσι πῦρ ἀμάρυσσεν·
[πασέων δ' ἐκ κεφαλέων πῦρ καίετο δερκομένοιο·]
φωναὶ δ' ἐν πάσῃσιν ἔσαν δεινῇς κεφαλῇσι
παντοίην ὄπ' ἰεῖσαι ἀθέσφατον· ἄλλοτε μὲν γὰρ
φθέγγονθ' ὥς τε θεοῖσι συνιέμεν, ἄλλοτε δ' αὖτε
ταύρου ἐριβρύχεω μένος ἀσχέτου ὄσσαν ἀγαύρου,

803 πάντα Puley : πάντ' || 806 τὸ δ' : τό θ' (uel τόδ') || || 811 χάλκεος (pap.[8]): λάινος || 817 Γύης edd. : γῦγης || 819 ὀπυίειν : ὀπύειν || 820 ἀπ' : ἐξ || 822 χρυσέην edd. : χρυσῆν || 825 δεινοῖο : κρατεροῖο || 826 λελιχμότες : -τος recc. duo et exegesis byzantina || 827 ὑπ' : ἐπ' D || 828 secl. Ruhnken || 832 ἀσχέτου Winterton : ἄσχετον.

tantôt celle d'un lion au cœur sans merci ; tantôt des cris pareils à ceux des jeunes chiens, étonnants à ouïr ; tantôt un sifflement, que prolongeait l'écho des hautes montagnes.

Alors une œuvre sans remède se fût accomplie en ce jour ; alors Typhée eût été roi des mortels et des Immortels, si le père des dieux et des hommes de son œil perçant soudain ne l'eût vu. Il tonna sec et fort, et la terre à l'entour retentit d'un horrible fracas, et le vaste ciel au-dessus d'elle, et la mer, et les flots d'Océan, et le Tartare souterrain, tandis que vacillait le grand Olympe sous les pieds immortels de son seigneur partant en guerre, et que le sol lui répondait en gémissant. Une ardeur régnait[1] sur la mer aux eaux sombres, allumée à la fois par les deux adversaires, par le tonnerre et l'éclair comme par le feu jaillissant du monstre, par les vents furieux autant que par la foudre flamboyante. La terre bouillait toute, et le ciel, et la mer. De tous côtés, de hautes vagues se ruaient vers le rivage à l'élan des Immortels. Un tremblement incoercible commençait : Hadès frémissait, le souverain des morts dans les enfers, et aussi les Titans, dans le fond du Tartare autour de Cronos, ébranlés par l'incoercible fracas et la funeste rencontre. Et Zeus, rassemblant sa fougue et saisissant ses armes, tonnerre, éclair et foudre flamboyante, se dressa du haut de l'Olympe et frappa ; et il embrasa d'un seul coup à la ronde les prodigieuses têtes du monstre effroyable ; et, dompté par le coup dont il l'avait cinglé, Typhée, mutilé, s'écroula, tandis que gémissait l'énorme Terre. Mais, du seigneur foudroyé, la flamme rejaillit, au fond des âpres et noirs[2] vallons de la montagne qui l'avait vu tomber. Sur un immense espace brûlait là l'énorme terre, exhalant une vapeur prodigieuse ; elle fondait, tout comme fond l'étain, que l'art des jeunes hommes recueille

[1] L'expression est identique à celle que nous avons déjà rencontrée dans la peinture de Zeus frappant les Titans de sa foudre (700). Tout ce récit semble n'être qu'un centon : 847 est la copie de 695, 848-49 de 680-81, 854 de 707. L'épisode tout entier doit être imité d'une épopée antérieure.

[2] C'est à tort qu'on a voulu introduire ici le nom de l'Etna : la tradition manuscrite n'autorise pas cette conjecture. Il s'agit d'une montagne de Béotie : cf. p. 134, n. 2.

ἄλλοτε δ' αὖτε λέοντος ἀναιδέα θυμὸν ἔχοντος,
ἄλλοτε δ' αὖ σκυλάκεσσι ἐοικότα, θαύματ' ἀκοῦσαι,
ἄλλοτε δ' αὖ ῥοίζεσχ', ὑπὸ δ' ἤχεεν οὔρεα μακρά.
Καί νύ κεν ἔπλετο ἔργον ἀμήχανον ἤματι κείνῳ,
καί κεν ὅ γε θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι ἄναξεν,
εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
σκληρὸν δ' ἐβρόντησε καὶ ὄβριμον, ἀμφὶ δὲ γαῖα
σμερδαλέον κονάβησε καὶ οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν
πόντος τ' Ὠκεανοῦ τε ῥοαὶ καὶ τάρταρα γαίης·
ποσσὶ δ' ὑπ' ἀθανάτοισι μέγας πελεμίζετ' Ὄλυμπος
ὀρνυμένοιο ἄνακτος· ἐπεστενάχιζε δὲ γαῖα·
καῦμα δ' ὑπ' ἀμφοτέρων κάτεχεν ἰοειδέα πόντον
βροντῆς τε στεροπῆς τε, πυρός τ' ἀπὸ τοῖο πελώρου,
πρηστήρων ἀνέμων τε κεραυνοῦ τε φλεγέθοντος·
ἔζεε δὲ χθὼν πᾶσα καὶ οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα·
θυῖε δ' ἄρ' ἀμφ' ἀκτὰς περί τ' ἀμφί τε κύματα μακρὰ
ῥιπῇ ὑπ' ἀθανάτων, ἔνοσις δ' ἄσβεστος ὀρώρει·
τρέε δ' Ἀίδης, ἐνέροισι καταφθιμένοισιν ἀνάσσων,
Τιτῆνές θ' ὑποταρτάριοι, Κρόνον ἀμφὶς ἐόντες,
ἀσβέστου κελάδοιο καὶ αἰνῆς δηιοτῆτος.
Ζεὺς δ' ἐπεὶ οὖν κύρθυνεν ἑὸν μένος, εἵλετο δ' ὅπλα,
βροντήν τε στεροπήν τε καὶ αἰθαλόεντα κεραυνόν,
πλῆξεν ἀπ' Οὐλύμποιο ἐπάλμενος· ἀμφὶ δὲ πάσας
ἔπρεσε θεσπεσίας κεφαλὰς δεινοῖο πελώρου.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δή μιν δάμασεν πληγῇσιν ἱμάσσας,
ἤριπε γυιωθείς, στενάχιζε δὲ γαῖα πελώρη·
φλὸξ δὲ κεραυνωθέντος ἀπέσσυτο τοῖο ἄνακτος
οὔρεος ἐν βήσσῃσιν ἀιδνῆς παιπαλοέσσης
πληγέντος· πολλὴ δὲ πελώρη καίετο γαῖα
ἀτμῇ θεσπεσίῃ καὶ ἐτήκετο κασσίτερος ὣς

835 ῥοίζεσχ' : -ζασχ' H Tr || 843 ἐπεστενάχιζε : ἐπεστον- || 847 ἔζεε δὲ L (ἔζεσε δὲ D) : ἔζεε (uel ἔζε uel ἔζεσε) πυρὶ cett. || 848 θυι[ε] pap.[8] (cf. 131) : θῦε || 850 τρέε testis : τρέσσε || 851 θ' : δ' F || 856 ἔπρεσε Tr testes : ἔπρεε || 858 στενάχιζε : στον- Tr || 859 ἀπέσσυτο : ἐπ- testis || 860 ἀιδνῆς (sch.) : αἴτνης Tzetzae scholii in Lycophronem codd. duo || 862 ἀτμῇ edd. : ἀυτμῇ.

au-dessous du creuset troué où ils l'ont fait chauffer, ou comme le fer le plus résistant, quand, aux vallons de la montagne, le feu dévorant en a fait sa proie, dans le sol divin[1], sous l'action d'Héphaistos : ainsi fondait la terre sous l'éclat du feu flamboyant. Et Zeus, l'âme en courroux, jeta Typhée dans le vaste Tartare.

De Typhée[2] sortent les vents fougueux au souffle humide, sauf Notos et Borée et Zéphyr le rapide : ceux-là sont nés des dieux et pour les mortels sont un grand bienfait. Les autres, sur la mer, soufflent à l'étourdie. Ce sont eux qui s'abattent sur le large brumeux, au grand dam des mortels, pour y sévir en cruelle tourmente. Ils vont soufflant, tantôt ici, tantôt là, dispersant les nefs, perdant les équipages, et contre tel fléau il n'est point de recours, lorsqu'on se heurte à lui en mer. D'autres aussi, sur la terre infinie que parent les fleurs, perdent les riantes moissons des hommes nés sur ce sol, en les noyant dans la poussière et dans un pénible gâchis.]

Et, lorsque les dieux bienheureux eurent achevé leur tâche et réglé par la force leur conflit d'honneurs avec les Titans, sur les conseils de Terre, ils pressèrent Zeus l'Olympien au large regard de prendre le pouvoir et le trône des Immortels, et ce fut Zeus qui leur répartit leurs honneurs.

La descendance des Olympiens.

Et Zeus, le roi des dieux, pour épouse d'abord prit Prudence[3], qui sait plus de choses que tout dieu ou homme mortel. Mais, au moment même où elle allait enfanter Athéné, la déesse aux yeux pers, trompant traîtreusement son cœur

[1] Les anciens Grecs, comme aujourd'hui encore certains peuples primitifs, se servaient, pour extraire le fer du minerai, de simples trous creusés dans le sol ; comme combustible, ils usaient de charbon de bois, et ils activaient le feu avec des soufflets grossiers en peaux de bêtes.

[2] Ce morceau sur Typhée, père des vents, est un peu supérieur comme style au précédent. Il n'est pas impossible qu'il soit l'œuvre d'un poète différent.

[3] Le nom grec est Mêtis, *réflexion*, *sagesse*.

τέχνῃ ὑπ' αἰζηῶν ὑπό τ' εὐτρήτου χοάνοιο
θαλφθείς, ἠὲ σίδηρος, ὅ περ κρατερώτατός ἐστιν,
οὔρεος ἐν βήσσῃσι δαμαζόμενος πυρὶ κηλέῳ
τήκεται ἐν χθονὶ δίῃ ὑφ' Ἡφαίστου παλάμῃσιν·
ὣς ἄρα τήκετο γαῖα σέλαι πυρὸς αἰθομένοιο·
ῥῖψε δέ μιν θυμῷ ἀκαχὼν ἐς Τάρταρον εὐρύν.
Ἐκ δὲ Τυφωέος ἔστ' ἀνέμων μένος ὑγρὸν ἀέντων,
νόσφι Νότου Βορέω τε καὶ ἀργέστεω Ζεφύροιο·
οἵ γε μὲν ἐκ θεόφιν γενεή, θνητοῖς μέγ' ὄνειαρ.
Αἱ δ' ἄλλαι μαψαῦραι ἐπιπνείουσι θάλασσαν·
αἳ δή τοι πίπτουσαι ἐς ἠεροειδέα πόντον,
πῆμα μέγα θνητοῖσι, κακῇ θυίουσιν ἀέλλῃ·
ἄλλοτε δ' ἄλλαι ἄεισι διασκιδνᾶσί τε νῆας
ναύτας τε φθείρουσι· κακοῦ δ' οὐ γίγνεται ἀλκὴ
ἀνδράσιν οἳ κείνῃσι συνάντωνται κατὰ πόντον·
αἳ δ' αὖ καὶ κατὰ γαῖαν ἀπείριτον ἀνθεμόεσσαν
ἔργ' ἐρατὰ φθείρουσι χαμαιγενέων ἀνθρώπων
πιμπλεῖσαι κόνιός τε καὶ ἀργαλέου κολοσυρτοῦ.]

Αὐτὰρ ἐπεί ῥα πόνον μάκαρες θεοὶ ἐξετέλεσσαν,
Τιτήνεσσι δὲ τιμάων κρίναντο βίηφι,
δή ῥα τότ' ὤτρυνον βασιλευέμεν ἠδὲ ἀνάσσειν
Γαίης φραδμοσύνῃσιν Ὀλύμπιον εὐρύοπα Ζῆν
ἀθανάτων· ὃ δὲ τοῖσιν ἐὰς διεδάσσατο τιμάς.

Ζεὺς δὲ θεῶν βασιλεὺς πρώτην ἄλοχον θέτο Μῆτιν
πλεῖστα θεῶν τε ἰδυῖαν ἰδὲ θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἤμελλε θεὰν γλαυκῶπιν Ἀθήνην

864 ὅ περ : ὅ τι Tr || 870 Νότου : νότου τε || 871 γενεή det. : -νεῇ seu -νεήν || 872 μαψαῦραι (testis) : μὰψ αὖραι || 873 δή τοι : δ' ἤτοι || 874 θυίουσιν edd. (cf. 131, 848) : θύουσιν || 875 ἄλλαι codd. : ἄλλῃ seu ἄλλοι testes || ἄεισι (testes) : ἀεῖσι seu ἄησι || 877 συνάντωνται L. Dindorf. : -τῶνται || 880 πιμπλεῖσαι : -πλῆσαι (uel -πλεῦσαι Tr) || 884 Ζῆν H γρ. supra lineam : ζῆν' seu ζῆνα || 885 τοῖσιν ἐὰς Ahrens : τοῖσιν εὖ codd. τοῖσι D || 886 sqq. De uersione apud Galenum e Chrysippo seruata cf. p. xxvi || 887 τε ἰδυῖαν Schömann : εἰδυῖαν (testis) || 888 ῥ' ἤμελλε : ῥ' ἔμελλε (uel metri gratia ῥα ἔμελλε).

par des mots caressants, Zeus l'engloutit dans ses entrailles, sur les conseils de Terre et de Ciel Étoilé. Tous deux l'avaient conseillé de la sorte, pour que l'honneur royal n'appartînt jamais à autre qu'à Zeus parmi les dieux toujours vivants. De Prudence en effet le destin voulait que des enfants sortissent sages entre tous — et la vierge aux yeux pers, d'abord, Tritogénie, qui de fougue et de sage vouloir a part égale avec son père. Mais Prudence devait enfanter ensuite un fils au cœur violent qui eût été roi des hommes et des dieux[1], si Zeus auparavant ne l'eût engloutie au fond de ses entrailles, afin que la déesse toujours lui fît connaître ce qui lui serait soit heur ou malheur.

Ensuite il épousa la brillante Équité, qui fut mère des Heures — Discipline, Justice et Paix la florissante, qui veillent sur les champs des hommes mortels — et des Parques, à qui le prudent Zeus a accordé le plus haut privilège, Clothô, Lachésis, Atropos, qui, seules, aux hommes mortels donnent soit heur ou malheur.

Eurynomé, fille d'Océan, à la séduisante beauté, lui enfanta trois filles, les Grâces aux belles joues, Aglaé, Euphrosyne et l'aimable Thalie[2].

Il entra aussi au lit de Déméter la nourricière, qui lui enfanta Perséphone aux bras blancs. Aïdôneus la ravit à sa mère, et le prudent Zeus la lui accorda.

Il aima encore Mnémosyne aux beaux cheveux, et c'est d'elle que lui naquirent les neuf Muses au bandeau d'or, qui se plaisent aux fêtes et à la joie du chant.

[1] C'est un thème courant dans le folk-lore que celui du dieu qu doit céder sa place à un fils plus puissant que lui. Parfois — et, en particulier, dans certaines mythologies orientales — le dieu se résigne et s'immole volontairement. Le plus souvent il résiste et cherche à échapper à son destin en supprimant sa descendance. C'est le cas de Ciel qui emprisonne ses enfants, de Cronos qui les dévore ; c'est enfin le cas de Zeus qui, ici, dévore à la fois Prudence et son fruit.

[2] Vers 910-911 : « Des yeux où brillaient leurs regards coulait l'amour qui rompt les membres ; le regard est si beau, qui luit sous leurs sourcils. »

τέξεσθαι, τότ' ἔπειτα δόλῳ φρένας ἐξαπατήσας
αἱμυλίοισι λόγοισιν ἑὴν ἐσκάτθετο νηδύν,
Γαίης φραδμοσύνῃσι καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος·
τὼς γάρ οἱ φρασάτην, ἵνα μὴ βασιληίδα τιμὴν
ἄλλος ἔχοι Διὸς ἀντὶ θεῶν αἰειγενετάων·
ἐκ γὰρ τῆς εἵμαρτο περίφρονα τέκνα γενέσθαι,
πρώτην μὲν κούρην γλαυκώπιδα Τριτογένειαν
ἶσον ἔχουσαν πατρὶ μένος καὶ ἐπίφρονα βουλήν,
αὐτὰρ ἔπειτ' ἄρα παῖδα θεῶν βασιλῆα καὶ ἀνδρῶν
ἤμελλεν τέξεσθαι, ὑπέρβιον ἦτορ ἔχοντα·
ἀλλ' ἄρα μιν Ζεὺς πρόσθεν ἑὴν ἐσκάτθετο νηδύν,
ὡς δή οἱ φράσσαιτο θεὰ ἀγαθόν τε κακόν τε.
Δεύτερον ἠγάγετο λιπαρὴν Θέμιν, ἣ τέκεν Ὥρας,
Εὐνομίην τε Δίκην τε καὶ Εἰρήνην τεθαλυῖαν,
αἵ τ' ἔργ' ὠρεύουσι καταθνητοῖσι βροτοῖσι,
Μοίρας θ', ᾗς πλείστην τιμὴν πόρε μητίετα Ζεύς,
Κλωθώ τε Λάχεσίν τε καὶ Ἄτροπον, αἵ τε διδοῦσι
θνητοῖς ἀνθρώποισιν ἔχειν ἀγαθόν τε κακόν τε.
Τρεῖς δέ οἱ Εὐρυνόμη Χάριτας τέκε παλλιπαρήους,
Ὠκεανοῦ κούρη, πολυήρατον εἶδος ἔχουσα,
Ἀγλαΐην τε καὶ Εὐφροσύνην Θαλίην τ' ἐρατεινήν.
[Τῶν καὶ ἀπὸ βλεφάρων ἔρος εἴβετο δερκομενάων
λυσιμελής· καλὸν δέ θ' ὑπ' ὀφρύσι δερκιόωνται.]
Αὐτὰρ ὁ Δήμητρος πολυφόρβης ἐς λέχος ἦλθεν,
ἣ τέκε Περσεφόνην λευκώλενον, ἣν Ἀιδωνεὺς
ἥρπασε ἧς παρὰ μητρός· ἔδωκε δὲ μητίετα Ζεύς.
Μνημοσύνης δ' ἐξαῦτις ἐράσσατο καλλικόμοιο,
ἐξ ἧς οἱ Μοῦσαι χρυσάμπυκες ἐξεγένοντο
ἐννέα, τῇσι ἅδον θαλίαι καὶ τέρψις ἀοιδῆς.

889 τέξεσθαι : τέξασθαι (unde τεύξασθαι Tr) || 890 ἐσκάτθετο : ἐγκ- (testis) || 893 ἔχοι : ἔχῃ cod. || 899 ἐσκάτθετο : ἐγκ- || 900 ὡς δή οἱ φράσσαιτο : ὥς οἱ συμφράσσαιτο Galeni cod. || 903 ὠρεύουσι : ὠρεύουσι (uel ὡραίουσι) || 908 εἶδος : ἦτορ || 910-11 secl. Gruppe || 916 οἱ : αἱ.

Létô enfanta Apollon et l'archère Artémis, enfants ravissants entre les petits-fils de Ciel, après avoir connu entre ses bras l'amour de Zeus qui tient l'égide.

Il fit enfin d'Héra sa dernière et florissante épouse ; et elle lui enfantait Hébé, Arès, Ilithye, unie d'amour au roi des hommes et des dieux.

Et, tout seul, de son front, il donna le jour à Tritogénie aux yeux pers, éveilleuse terrible de tumulte, infatigable conductrice d'armées, auguste déesse qui se plaît aux clameurs, aux guerres, aux combats. Héra, elle, enfantait l'illustre Héphaistos, — sans union d'amour, par colère et défi lancé à son époux, — Héphaistos, le plus industrieux des petits-fils de Ciel.

D'Amphitrite et du retentissant Ébranleur du sol[1] naquit le grand Triton aux vastes forces, qui, au fond des ondes marines, près de sa mère et de son noble père, habite un palais d'or — divinité terrible — cependant qu'à Arès le Pourfendeur Cythérée donnait pour filles Déroute et Panique, qui, terribles, bousculent les bataillons compacts des guerriers dans la guerre frissonnante, avec l'aide d'Arès destructeur, et aussi Harmonie, que l'ardent Cadmos se donna pour épouse.

A Zeus encore, Maïa, fille d'Atlas, enfanta l'illustre Hermès, héraut des dieux, montée avec lui dans son lit sacré. Sémélé, fille de Cadmos, à lui unie d'amour, lui donna un fils illustre, Dionysos, riche en joies, Immortel né d'une mortelle. Aujourd'hui tous deux sont dieux.

Alcmène enfin devenait mère du robuste Héraclès, unie d'amour à Zeus assembleur de nuées.

Et Héphaistos, l'illustre Boiteux, prit Aglaé; la plus

[1] Poseidon est le seul des Cronides dont Hésiode n'ait pas encore mentionné la descendance. Il intercale donc ici son nom à côté de celui de sa sœur, Héra : et il profite de cette digression pour revenir à Aphrodite, qui, par sa naissance, se rattache à la génération antérieure, puisqu'elle est une Ouranide, mais qui n'en fait pas moins partie du groupe des « Olympiens ».

Λητὼ δ' Ἀπόλλωνα καὶ Ἄρτεμιν ἰοχέαιραν,
ἱμερόεντα γόνον περὶ πάντων Οὐρανιώνων,
γείνατο, αἰγιόχοιο Διὸς φιλότητι μιγεῖσα.
Λοισθοτάτην δ' Ἥρην θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν·
ἣ δ' Ἥβην καὶ Ἄρηα καὶ Εἰλείθυιαν ἔτικτε
μειχθεῖσ' ἐν φιλότητι θεῶν βασιλῆι καὶ ἀνδρῶν.
Αὐτὸς δ' ἐκ κεφαλῆς γλαυκώπιδα Τριτογένειαν
δεινὴν ἐγρεκύδοιμον ἀγέστρατον ἀτρυτώνην
πότνιαν, ᾗ κέλαδοί τε ἅδον πόλεμοί τε μάχαι τε·
Ἥρη δ' Ἥφαιστον κλυτὸν οὐ φιλότητι μιγεῖσα
γείνατο, καὶ ζαμένησε καὶ ἤρισε ᾧ παρακοίτῃ,
ἐκ πάντων τέχνῃσι κεκασμένον Οὐρανιώνων.

Ἐκ δ' Ἀμφιτρίτης καὶ ἐρικτύπου Ἐννοσιγαίου
Τρίτων εὐρυβίης γένετο μέγας, ὅς τε θαλάσσης
πυθμέν' ἔχων παρὰ μητρὶ φίλῃ καὶ πατρὶ ἄνακτι
ναίει χρύσεα δῶ, δεινὸς θεός. Αὐτὰρ Ἄρηι
ῥινοτόρῳ Κυθέρεια Φόβον καὶ Δεῖμον ἔτικτε
δεινούς, οἵ τ' ἀνδρῶν πυκινὰς κλονέουσι φάλαγγας
ἐν πολέμῳ κρυόεντι σὺν Ἄρηι πτολιπόρθῳ,
Ἁρμονίην θ', ἣν Κάδμος ὑπέρθυμος θέτ' ἄκοιτιν.

Ζηνὶ δ' ἄρ' Ἀτλαντὶς Μαίη τέκε κύδιμον Ἑρμῆν,
κήρυκ' ἀθανάτων, ἱερὸν λέχος εἰσαναβᾶσα.
Καδμείη δ' ἄρα οἱ Σεμέλη τέκε φαίδιμον υἱὸν
μειχθεῖσ' ἐν φιλότητι, Διώνυσον πολυγηθέα,
ἀθάνατον θνητή· νῦν δ' ἀμφότεροι θεοί εἰσιν.
Ἀλκμήνη δ' ἄρ' ἔτικτε βίην Ἡρακληείην
μειχθεῖσ' ἐν φιλότητι Διὸς νεφεληγερέταο.
Ἀγλαΐην δ' Ἥφαιστος, ἀγακλυτὸς ἀμφιγυήεις,

920 γείνατσ Fick : γείνατο δ' ἄρ' seu γείνατ' ἄρ' ‖ 921 ποιήσατ' : τ' ἐποιήσατ' ‖ 934 ῥινοτόρῳ (ρειν- pap.[4]) : -τόμῳ testis ‖ 938 κύδιμον : φαίδιμον (cf. 940) ‖ 940 Καδμείη : καδμὶς (id est Καδμηὶς, ex *Hymn. homer.* VII 57) ‖ 943 sqq. sch. ἀτεθοῦνται ἐφεξῆς στίχοι ἐννέα.

jeune des Grâces, pour sa florissante épouse; tandis que Dionysos aux cheveux d'or pour florissante épouse prit la blonde Ariane, la fille de Minos, que le fils de Cronos a soustraite à jamais à la mort et à la vieillesse.

Et ce fut Hébé, fille du grand Zeus et d'Héra aux brodequins d'or, que le vaillant fils d'Alcmène aux fines chevilles, le puissant Héraclès, ayant achevé ses gémissants travaux, se donna pour chaste épouse dans l'Olympe neigeux — héros bienheureux, qui, sa grande tâche accomplie, habite chez les Immortels, soustrait au malheur et à la vieillesse pour les siècles à venir.

Et, à l'infatigable Soleil[1], Perséis, l'illustre Océanine, enfanta Circé et le roi Aiétès. Et Aiétès, fils de Soleil, qui éclaire les hommes, par le vouloir des dieux, épousa la fille d'Océan, le fleuve parfait, Idye aux belles joues, qui lui donna pour fille Médée aux jolies chevilles, domptée sous sa loi amoureuse par la grâce d'Aphrodite d'or.

Salut donc à vous, habitants de l'Olympe; à vous aussi, îles et continents, ainsi qu'aux flots marins entre vous épandus.

[Et maintenant chantez, Muses Olympiennes au délicieux lângage, filles de Zeus qui tient l'égide, chantez donc les déesses, les Immortelles entrées au lit d'hommes mortels, qui leur ont enfanté des fils pareils aux dieux.

Déméter, divine entre les déesses, donna le jour à Ploutos, unie d'amour charmant au héros Jasion, dans une jachère trois fois retournée, au gras pays de Crète; et Ploutos, bienfaisant, va parcourant toute la terre et le vaste dos de la mer, et du premier passant aux bras de qui il tombe il fait un riche et lui octroie large opulence.

[1] Pourquoi cette mention réservée ici à Soleil, fils de la Titanide Théia (371 sqq.), alors qu'on ne parle pas des autres enfants de Théia, Aurore et Lune ? Nous ne saurions le dire. Une interpolation n'est pas impossible. Mais peut-être aussi Hésiode attache-t-il un intérêt particulier à la légende de Médée.

ὁπλοτάτην Χαρίτων θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν.
Χρυσοκόμης δὲ Διώνυσος ξανθὴν Ἀριάδνην,
κούρην Μίνωος, θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν·
τὴν δέ οἱ ἀθάνατον καὶ ἀγήρω θῆκε Κρονίων.
Ἥβην δ' Ἀλκμήνης καλλισφύρου ἄλκιμος υἱός,
ἲς Ἡρακλῆος, τελέσας στονόεντας ἀέθλους,
παῖδα Διὸς μεγάλοιο καὶ Ἥρης χρυσοπεδίλου
αἰδοίην θέτ' ἄκοιτιν ἐν Οὐλύμπῳ νιφόεντι,
ὄλβιος, ὃς μέγα ἔργον ἐν ἀθανάτοισιν ἀνύσσας
ναίει ἀπήμαντος καὶ ἀγήραος ἤματα πάντα.

Ἠελίῳ δ' ἀκάμαντι τέκεν κλυτὸς Ὠκεανίνη
Περσηὶς Κίρκην τε καὶ Αἰήτην βασιλῆα.
Αἰήτης δ' υἱὸς φαεσιμβρότου Ἠελίοιο
κούρην Ὠκεανοῖο τελήεντος ποταμοῖο
γῆμε θεῶν βουλῇσι, Ἰδυῖαν καλλιπάρῃον·
ἣ δή οἱ Μήδειαν ἐΰσφυρον ἐν φιλότητι
γείναθ' ὑποδμηθεῖσα διὰ χρυσέην Ἀφροδίτην.

Ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
νῆσοί τ' ἤπειροί τε καὶ ἁλμυρὸς ἔνδοθι πόντος.

[Νῦν δὲ θεάων φῦλον ἀείσατε, ἡδυέπειαι
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
ὅσσαι δὴ θνητοῖσι παρ' ἀνδράσιν εὐνηθεῖσαι
ἀθάναται γείναντο θεοῖς ἐπιείκελα τέκνα.
Δημήτηρ μὲν Πλοῦτον ἐγείνατο, δῖα θεάων,
Ἰασίων' ἥρωι μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότητι
νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, Κρήτης ἐν πίονι δήμῳ,
ἐσθλόν, ὃς εἶσ' ἐπὶ γῆν τε καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης
πᾶσαν· τῷ δὲ τυχόντι καὶ οὗ κ' ἐς χεῖρας ἵκηται,
τὸν δ' ἀφνειὸν ἔθηκε, πολὺν δέ οἱ ὤπασεν ὄλβον.

958 δ' υἱὸς (testis) : δ' αὖ υἱὸς D || 961 δή οἱ Guyet : δέ οἱ (uel δέ νυ οἱ Tr) || 962 χρυσέην edd. : χρυσῆν || 965 ad finem secl. edd. multi || 970 'Ιασίων' D : ἰασίῳ (uel ἀσσίῳ) || 972 ἐσθλόν : ἐσθλὸς || 974 δ' : δὴ || δέ : τε.

A Cadmos la fille d'Aphrodite d'or, Harmonie, donna pour enfants Inô, Sémélé, Agavé aux belles joues, Autonoé, épouse d'Aristée à l'épaisse crinière, Polydore enfin, dans Thèbes à la belle couronne.

[La fille d'Océan, unie à Chrysaor au cœur violent par l'amour qu'inspire Aphrodite scintillante d'or, Callirhoé, enfanta un fils puissant entre tous les mortels, Géryon, que tua Héraclès le Fort, pour des bœufs aux jambes torses, dans Érythée qu'entourent les flots[1].]

A Tithon Aurore enfanta Memnon[2], le roi d'Éthiopie au casque d'airain, ainsi que sire Émathion; tandis que, pour Céphale, elle mit au monde un glorieux enfant, le puissant Phaéthon, tout pareil aux dieux. La tendre fleur d'une noble jeunesse était encore le lot du jeune enfant à l'âme fraîche, quand Aphrodite qui aime les sourires le ravit et s'en fut; et de lui elle a fait, en ses temples divins, un gardien des nuits du sanctuaire, un génie divin[3].

La fille d'Aiétès, roi nourrisson de Zeus, ce fut le fils d'Aison, qui par la volonté des dieux toujours vivants, un beau jour l'emmena du palais d'Aiétès. Il avait achevé les douloureux et multiples travaux que lui dictait un roi terrible et orgueilleux, l'insolent, furieux et brutal Pélias. Il les acheva, tous et revint à Iolcos, après bien des fatigues, ramenant sur sa nef rapide la vierge aux yeux qui pétillent, dont il fit sa florissante épouse. Elle subit donc la loi de Jason, pasteur d'hommes, et lui donna un fils, Médéios[4], que, dans les montagnes, nourrissait Chiron, le fils de Philyre — et le plan du grand Zeus ainsi s'accomplissait.

Des filles de Nérée, le Vieillard de la mer, Psamathée, divine entre les déesses, enfanta Phôcos, né de l'amour d'Éaque, par la grâce d'Aphrodite d'or; et la déesse aux

[1] Voyez plus haut, v. 289-94.

[2] Memnon, fils d'Aurore, était le héros du poème cyclique intitulé l'*Éthiopide*, œuvre d'Arctinos de Milet.

[3] « Phaéthon » qui est primitivement un des noms du Soleil, est ici le nom de l'Étoile du Soir, c'est-à-dire de Vénus. C'est pourquoi ce Phaéthon nous est décrit comme un génie « nocturne », attaché à Aphrodite.

[4] Ce fils de Médée ne nous est pas connu autrement.

Κάδμῳ δ' Ἁρμονίη, θυγάτηρ χρυσέης Ἀφροδίτης,
Ἰνὼ καὶ Σεμέλην καὶ Ἀγαυὴν καλλιπάρῃον
Αὐτονόην θ', ἣν γῆμεν Ἀρισταῖος βαθυχαίτης,
γείνατο καὶ Πολύδωρον ἐυστεφάνῳ ἐνὶ Θήβῃ.

[Κούρη δ' Ὠκεανοῦ, Χρυσάορι καρτεροθύμῳ
μειχθεῖσ' ἐν φιλότητι πολυχρύσου Ἀφροδίτης,
Καλλιρόη τέκε παῖδα βροτῶν κάρτιστον ἁπάντων,
Γηρυονέα, τὸν κτεῖνε βίη Ἡρακληείη
βοῶν ἕνεκ' εἰλιπόδων ἀμφιρρύτῳ εἰν Ἐρυθείῃ.]

Τιθωνῷ δ' Ἠὼς τέκε Μέμνονα χαλκοκορυστήν,
Αἰθιόπων βασιλῆα, καὶ Ἠμαθίωνα ἄνακτα·
αὐτάρ τοι Κεφάλῳ φιτύσατο φαίδιμον υἱόν,
ἴφθιμον Φαέθοντα, θεοῖς ἐπιείκελον ἄνδρα·
τόν ῥα νέον τέρεν ἄνθος ἔχοντ' ἐρικυδέος ἥβης
παῖδ' ἀταλὰ φρονέοντα φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη
ὦρτ' ἀναρεψαμένη, καί μιν ζαθέοις ἐνὶ νηοῖς
νηοπόλον νύχιον ποιήσατο, δαίμονα δῖον.

Κούρην δ' Αἰήταο διοτρεφέος βασιλῆος
Αἰσονίδης βουλῇσι θεῶν αἰειγενετάων
ἦγε παρ' Αἰήτεω, τελέσας στονόεντας ἀέθλους,
τοὺς πολλοὺς ἐπέτελλε μέγας βασιλεὺς ὑπερήνωρ,
ὑβριστὴς Πελίης καὶ ἀτάσθαλος ὀβριμοεργός·
τοὺς τελέσας ἐς Ἰωλκὸν ἀφίκετο πολλὰ μογήσας
ὠκείης ἐπὶ νηὸς ἄγων ἑλικώπιδα κούρην
Αἰσονίδης, καί μιν θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν·
καί ῥ' ἥ γε δμηθεῖσ' ὑπ' Ἰήσονι, ποιμένι λαῶν,
Μήδειον τέκε παῖδα, τὸν οὔρεσιν ἔτρεφε Χίρων
Φιλυρίδης· μεγάλου δὲ Διὸς νόος ἐξετελεῖτο.

Αὐτὰρ Νηρῆος κοῦραι, ἁλίοιο γέροντος,
ἦ τοι μὲν Φῶκον Ψαμάθη τέκε δῖα θεάων
Αἰακοῦ ἐν φιλότητι διὰ χρυσέην Ἀφροδίτην,

979-83 aetate sunt etiam recentiore quam 965 sqq. || 982 Γηρυονέα (uel -νῆ cod.): -νῆα (-νῆν sch.) || 989 ἀταλά : γρ. ἀπαλά E in marg. || 990 ἀναρεψαμένη (cf. Pind. *Paean.* VI 135 Puech) : ἀναρειψ- D ἀνερειψ- alii || 991 νύχιον (sch.) : μύχιον codd. duo in marg. (Aristarchus) || 1001 Χίρων edd. : χείρων || 1005 χρυσέην edd. : χρυσῆν.

pieds d'argent, Thétis, subissant la loi de Pélée, donna le jour au héros qui brise les rangs ennemis, Achille au cœur de lion.

Cythérée au front ceint d'une couronne enfantait Énée, unie d'amour charmant au héros Anchise, sur les cimes de l'Ida aux mille replis forestiers.

Circé, fille de Soleil, le fils d'Hypérion, de l'amour d'Ulysse l'endurant donna le jour à Agrios, ainsi qu'à Latinos, héros puissants et accomplis[1], qui, bien loin, au fond des îles divines, régnaient sur tout le pays des illustres Tyrrhéniens.

Calypso, divine entre les déesses, à Ulysse donna pour fils et Nausithoos et Nausinoos, à lui unie d'amour charmant.

Telles sont les Immortelles, entrées au lit d'hommes mortels, qui leur ont enfanté des fils pareils aux dieux. Et maintenant, chantez, Muses Olympiennes au délicieux langage, filles de Zeus qui tient l'égide, chantez les femmes...]

[1] Vers 1014 : « Puis elle enfantait Télégonos par la grâce d'Aphrodite d'or. »

Πηλεῖ δὲ δμηθεῖσα θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα
γείνατ' Ἀχιλλῆα ῥηξήνορα θυμολέοντα.
  Αἰνείαν δ' ἄρ' ἔτικτεν ἐυστέφανος Κυθέρεια
Ἀγχίσῃ ἥρωι μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότητι
Ἴδης ἐν κορυφῇσι πολυπτύχου ὑληέσσης.
  Κίρκη δ', Ἠελίου θυγάτηρ Ὑπεριονίδαο,
γείνατ' Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἐν φιλότητι
Ἄγριον ἠδὲ Λατῖνον ἀμύμονά τε κρατερόν τε·
[Τηλέγονον δ' ἄρ' ἔτικτε διὰ χρυσέην Ἀφροδίτην·]
οἳ δή τοι μάλα τῆλε μυχῷ νήσων ἱεράων
πᾶσιν Τυρσηνοῖσιν ἀγακλειτοῖσι ἄνασσον.
  Ναυσίθοον δ' Ὀδυσῆι Καλυψὼ δῖα θεάων
γείνατο Ναυσίνοόν τε μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότητι.
  Αὗται μὲν θνητοῖσι παρ' ἀνδράσιν εὐνηθεῖσαι
ἀθάναται γείναντο θεοῖς ἐπιείκελα τέκνα·
νῦν δὲ γυναικῶν φῦλον ἀείσατε, ἡδυέπειαι
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο —]

1010 ὑληέσσης : ἠνεμοέσσης || **1014** om. D testes || **1015** δή τοι : δ' ἤτοι || **1016** Τυρσηνοῖσιν : -νῆσιν || **1021-22** om. codd. multi.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

NOTICE[1]

Analyse du poème.

Muses, dites ici les louanges de Zeus, de Zeus qui redresse et punit. O Zeus, vois et juge : je m'en remets à Toi. Je veux seulement, moi, faire entendre à Persès quelques vérités. — Tel est le mouvement général du prélude (1-10). Hésiode en appelle de la justice des hommes à la justice des dieux. En attendant, il va donner à son frère quelques bons avis.

Ces avis peuvent se ramener à deux préceptes : « Travaille » et « Sois juste ». Mais, au moment même de les énoncer, Hésiode s'aperçoit que le mot grec qui lui vient dans les deux cas aux lèvres s'entend en deux sens différents : « Entre en lutte avec les autres » — à qui travaillera le mieux — et « N'entre pas en lutte avec les autres » — pour leur disputer le fruit de leur travail — et il s'écrie : « Ah ! je le vois, il n'est pas qu'une sorte de Lutte[2] : sur cette terre il en est deux ». L'une est malfaisante, puisqu'elle provoque les querelles et la guerre ; l'autre est un bienfait pour l'homme, puisqu'elle l'excite au travail. Il faut donc éviter la première et honorer la seconde. Consacre-toi, Persès, à celle-ci, et, de la sorte, tu oublieras celle-là. Va, renonce aux procès, et transige à l'amiable avec ton frère[3] : honnête pauvreté vaut mieux que fortune mal acquise (11-41) — Les deux thèmes du poème sont

[1] J'ai fait, au cours de cette *Notice*, de larges emprunts à l'article que j'ai publié en 1912 dans la *Revue des Études anciennes* (tome XIV, n° 4), ainsi qu'à l'édition commentée que j'ai donnée des *Travaux* en 1914. C'est à cette édition que renvoie la mention abrégée *Commentaire* qu'on rencontrera quelquefois dans les notes.

[2] Comme on le croit généralement et comme Hésiode l'a dit lui-même, *Théogonie*, 225.

[3] Sur ce point, cf. *Commentaire*, p. 44-47.

ainsi nettement posés et le lien qui les unit bien *marqué*. Il y a dans l'homme un instinct de lutte (ἔρις) qui veut être satisfait. S'il est dirigé vers le travail, il devient une émulation féconde et heureuse ; s'il se tourne vers la violence, il est la perte de l'homme. Dès lors, le seul moyen de rester juste, c'est de travailler. Donc *travaille pour rester juste* : les deux thèmes, *travail* et *justice*, en réalité n'en font qu'un. — En même temps, Persès est invité à faire l'application à son cas de cette règle générale : qu'il renonce à poursuivre plus longtemps son frère devant les rois de Thespies.

Un mythe va maintenant illustrer la vérité de chacun des deux préceptes que le poète veut faire entendre à son frère.

Le *mythe de Prométhée* vient à l'appui du précepte relatif au travail. Le travail seul doit assurer la vie de l'homme. Zeus l'a voulu ainsi, et à la loi de Zeus nul ne peut se dérober : l'exemple de Prométhée est là pour le prouver. Prométhée a voulu soustraire les hommes à la volonté de Zeus : il les a conduits au malheur. Il a provoqué Zeus, qui, pour se venger, a créé Pandore ; et Épiméthée, en accueillant Pandore, a, sans le savoir, accompli la volonté de Zeus. Pandore a répandu les maux par le monde et installé l'Espérance parmi les mortels. De ce jour les hommes travaillent et peinent, jouets d'une illusion qui leur ravit la vue du destin qui les attend tous : les souffrances et la mort[1]. Celles-ci viennent à lui « en silence » et le surprennent toujours. Jamais l'homme n'échappera à ce piège que lui ont tendu les dieux : « Il n'est nul moyen d'échapper aux desseins de Zeus » (42-105).

[1] L'Espérance était incontestablement un *bien* dans le mythe primitif (cf. *Commentaire*, p. 54), et elle l'est encore, en un certain sens, dans Hésiode : c'est parce qu'ils ignorent l'avenir, c'est parce qu'ils peuvent toujours espérer que les hommes arrivent à supporter la vie de labeur et de misère que le Ciel leur a faite. Mais, en réalité, ce bien n'est qu'un bien illusoire, un appât par lequel les hommes sont pris au piège de la vengeance divine. C'est la conception qu'implique l'ensemble du récit hésiodique et qu'exprime plus nettement encore Sémonide d'Amorgos (I, 6 suiv.).

Le *mythe des races* « couronne » la démonstration d'Hésiode. Il reste à montrer en effet que l'injustice est la perte des hommes. C'est précisément ce qui ressort de l'histoire des différentes races successivement créées sur cette terre. Celles qui se sont abandonnées à la démesure ont péri misérablement ; celles qui ont pratiqué la justice ont été glorifiées par les dieux. La génération à laquelle appartient le poète sera-t-elle condamnée ? C'est à elle-même qu'il appartient de prononcer sur son propre sort : qu'elle se souvienne seulement que la Justice conserve les sociétés, comme la Démesure les perd. De même que le mythe de Prométhée illustrait l'idée de *travail*, le mythe des âges illustre l'idée de *justice* : nul homme ne peut se dérober à la loi du travail, nulle race ne peut se passer de la justice (106-201).

Ce qui suit (202-285) est une admonestation adressée tour à tour aux rois et à Persès, mais dont le thème est toujours la *justice*. La démesure perd les peuples : le mythe des races l'a suffisamment établi. Or, c est la démesure qui règne en ce moment à Thespies. Si les rois l'ignorent, un apologue le leur apprendra : leur langage est celui de l'oiseau de proie qui enlève un rossignol et proclame le droit du plus fort. Hésiode toutefois n'ajoute à la fable aucun commentaire ; elle est assez claire : aux rois d'entendre ce qu'il a voulu leur dire. Il se tourne vers son frère, et c'est à lui qu'il va donner une leçon qui est faite moins pour lui que pour les rois : « Mais toi, Persès, n'imite pas l'épervier, écoute la justice. La démesure te perdra sans peine, toi qui n'es qu'un pauvre homme, puisque les plus puissants, les rois eux-mêmes, finissent par succomber sous le poids de leurs fautes. L'heure de la justice vient toujours, et le châtiment se charge d'ouvrir enfin les yeux des hommes aveuglés d'orgueil. Deux divinités y veillent : Serment s'élance sur les traces du juge qui avait juré d'être juste ; et Justice, chassée de sa cité par des rois pervers, répand sa plainte indignée et ses pleurs sur les hommes qui l'ont

bannie. » L'idée reste incomplète ; elle ne sera achevée que plus loin (238 suiv. ; 256 suiv.). Mais la suite se devine : le châtiment est inévitable, car ni la poursuite de Serment ni la plainte de Justice ne peuvent être vaines. Et, en deux développements parallèles, le poète oppose alors la prospérité des peuples justes aux malheurs de ceux qui ont banni de chez eux la Justice. Le ton peu à peu s'élève : le poète parle maintenant en interprète des dieux, et, soudain, il s'adresse aux rois, bien en face et hardiment : qu'ils prennent garde ! il en est temps ; la vengeance divine est proche ; Zeus va frapper les mauvais juges ; Hésiode a foi en lui[1]. C'est là manifestement le couplet le plus important — en tout cas le plus vigoureux — de cette partie du poème. Désormais le poète ne s'adressera plus aux rois ; il ne fera plus d'allusion ni à eux ni à leurs sentences. Il revient définitivement à son frère et lui rappelle une fois encore le prix de la justice. Il avait débuté (202 suiv.) en comparant les rois à des oiseaux de proie : il termine par une idée analogue, en déclarant que l'injustice est le lot des bêtes (276 suiv.), tandis que l'équité est celui des hommes. Ainsi l'a voulu Zeus, et sa vengeance poursuit quiconque est rebelle à sa loi.

Une première partie du poème est achevée. Hésiode, jusqu'ici, même quand il s'adressait à Persès, songeait surtout aux rois. Mais il leur a dit maintenant ce qu'il avait à leur dire. Il se souvient tout à coup qu'il parle à son frère, et, changeant de ton, il s'adresse à Persès avec une brusquerie bienveillante et familière : « Mais à toi je parlerai en homme qui veut ton bien, grand sot de Persès ! » Et le thème du développement qui va suivre apparaît aussitôt : « Travaille ». Nous revenons de la sorte au premier des deux motifs exposés au début du poème. Mais le ton est maintenant plein d'une cordialité bourrue, qui parfois même ressemble à de la bonne humeur. Le travail

[1] Sur le mouvement de ce morceau, cf. p. 96, n. 2.

n'a rien d'effrayant : il est aisé, dès qu'on s'est mis à sa besogne. Que Persès sache écouter les bons conseils : le travail assurera sa vie (286-307). Les dieux (308-309) et les hommes (311-318) honorent également le travail. Il faut savoir à quelles conditions les *dieux* le rendent fructueux (320-341) ; il convient d'apprendre également comment il faut se conduire avec les *hommes* pour accroître et conserver la richesse qu'il procure (342-380). Et une transition très apparente annonce ce qui va suivre, en même temps qu'elle résume ce qui précède : « Pour toi donc, si c'est la richesse que ton cœur désire, agis ainsi, mais (en même temps) fais succéder travail à travail (381-82) ».

Ici commencent l'énumération et la description des grands travaux des champs (383-617). La composition en est des plus simples. Hésiode fixe d'abord les deux dates les plus importantes de la vie du paysan, la moisson et les semailles (383-404). Puis il expose comment doit se préparer le travail de l'année, quels sont les animaux, les serviteurs, les instruments que doit se procurer le cultivateur (405-447). Il passe enfin au commentaire du calendrier rustique : les semailles (448-492), l'hiver (493-563), la taille des vignes (564-570), la moisson (571-581), le fort de l'été (582-596), le battage du grain (597-608), la vendange (609-617). Et voici revenir les semailles : l'année rurale est complète.

Aux conseils sur l'*agriculture* succèdent les conseils sur la *navigation* (618-694) : ce sont pour Hésiode les deux formes principales du labeur humain, et le poète les avait déjà rapprochées l'une de l'autre au commencement de son poème (45 suiv.).

Hésiode a ainsi achevé de donner à Persès les conseils qui doivent le conduire à la fortune. Si Persès les suit et s'enrichit, il souhaitera sans doute d'avoir une famille : son frère va donc lui donner des conseils sur le choix d'une femme (695-705). Après quoi, il lui dira les fautes qu'il doit éviter dans la conduite de la vie pour n'offenser ni les

hommes ni les dieux. Il ne s'agit plus cette fois de conseils pratiques pour arriver à la fortune; mais de conseils *moraux* (707-723) et *religieux* (724-759). Tous ont la forme d'une défense. Ce sont des maximes que la raison ne suffit pas à démontrer : c'est pourquoi elles sont toutes énoncées au nom du « respect dû aux dieux » (706).

Enfin vient l'énumération des différents jours du mois et des travaux réservés à chacun d'eux (765-822), et le poème s'achève par des vers qui rappellent nettement tout ce qui précède : « Heureux et fortuné celui qui, sachant des jours tout ce que je t'en ai appris, fait son ouvrage sans offenser les Immortels, (c'est-à-dire) en discernant les avis célestes, comme en évitant toute infraction. » Les *avis célestes* à discerner, ce sont les indications relatives aux jours qu'Hésiode vient d'exposer; les *infractions* à éviter, ce sont les manquements aux règles indiquées dans les vers 706-764. Il est difficile de mieux résumer la seconde partie du poème : il faut avant tout *travailler* (383-694); mais, pour que les dieux favorisent ce travail, il faut n'enfreindre aucune des règles qu'ils ont établies (706-764) et discerner les jours où ils voient telle tâche d'un œil particulièrement favorable (765-821).

Les passages suspectés du poème.

Avant d'apprécier la composition du poème, il convient de s'assurer que toutes les parties en sont bien authentiques. Personne n'a jamais nié que *Les Travaux et les Jours* ne fussent, dans l'ensemble, l'œuvre d'Hésiode; mais de nombreux critiques, anciens et modernes, en ont considéré quelques morceaux comme apocryphes. Deux jugements méritent même une attention toute particulière : Aristarque condamnait le prélude (1-10), et Plutarque les vers 654-662, dans lesquels Hésiode rappelle le succès qu'il avait obtenu à Chalcis, aux jeux funèbres donnés en l'honneur d'Amphidamas.

La condamnation du prélude prononcée par Aristarque

reposait sur le témoignage de Praxiphane, philosophe péripatéticien, qui visita le Val des Muses au commencement du IIIe siècle. Les prêtres du sanctuaire lui déclarèrent que, d'après la tradition conservée parmi eux, Hésiode n'était l'auteur que du seul poème des *Travaux*, et, dans ce poème même, ils lui refusaient la paternité du prélude. Pour appuyer leur dire, ils montrèrent au visiteur[1] un texte sur plomb des *Travaux* exposé près de la source Aganippé et où manquaient les dix premiers vers du poème. Mais un texte sur plomb est déjà suspect par lui-même : le plomb a toujours été la matière favorite des faussaires ; et, quand ce texte est allégué à l'appui d'une thèse, il y a de fortes présomptions pour qu'il ait été fabriqué par les partisans de cette thèse. Or, il est aisé de voir l'intérêt qu'avaient des prêtres béotiens à soutenir qu'Hésiode n'avait pas dédié son poème aux « Muses de Piérie », puisque ce n'était pas là le nom sous lequel on honorait les Muses au pied de l'Hélicon. Ne soyons pas ici dupes, comme le fut Praxiphane, d'une pieuse supercherie. Elle ne saurait prévaloir contre la voix même d'Hésiode, et de celle-ci on perçoit aisément l'accent, pourvu qu'on prête un peu l'oreille. Le prélude porte en lui-même la preuve de son authenticité : ni les sentiments qu'il exprime ni le style dans lequel il les exprime ne peuvent être attribués à un interpolateur[2].

En ce qui concerne les vers 654-662, le jugement de Plutarque ne s'accompagne que d'un seul attendu, dépourvu de toute précision : « ils ne contiennent rien de bon ». Mais la suite de la scholie qui nous a conservé ce fragment du commentaire de Plutarque nous laisse deviner la pensée

[1] La phrase de Pausanias (IX 31, 4) καί μοι μόλυβδον ἐδείκνυσαν ne doit pas nous tromper : ce n'est pas à Pausanias qu'on a montré l'exemplaire sur plomb dont il s'agit ; Pausanias ne fait que copier ici dans Plutarque, qui l'avait lui-même empruntée à Aristarque, une phrase de Praxiphane. Cf. Leo, *Hesiodea*, p. 6.

[2] Pour plus de détails, cf. *Commentaire*, p. 35-41.

du critique[1] : il voyait dans ces vers une allusion au tournoi poétique d'Homère et d'Hésiode, qu'il considérait avec raison comme une fable ridicule. Mais c'était là de sa part, une erreur : l'allusion n'est pas dans le texte. Si ces vers ont été interpolés, ils l'ont été par un versificateur qui ignorait encore cette forme de la légende ; sans quoi, il eût fait nommer par Hésiode le poète dont il avait triomphé. Mais alors quelle serait la raison de l'interpolation ? pourquoi un interpolateur eût-il inventé cette présence d'Hésiode aux jeux funèbres d'Amphidamas ? Au contraire, on comprend sans peine l'invention du tournoi d'Homère et d'Hésiode, si le texte authentique des *Travaux* mentionnait une victoire d'Hésiode à des jeux poétiques. — D'autre part, aucune objection sérieuse ne peut être tirée du fait que le nom d'Amphidamas nous est inconnu. — Enfin le ton d'assurance naïve qui caractérise ces vers convient tout à fait à Hésiode. — Nous devons donc, en bonne méthode, considérer comme authentique un morceau contre lequel on ne peut invoquer que l'opinion d'un ancien, lorsque cette opinion repose sur une erreur de fait, que nous pouvons constater.

Les modernes seuls ont élevé des doutes sur l'authenticité de la description de l'hiver (504-563). Ils l'ont trouvée d'une longueur disproportionnée aux autres descriptions de saisons qu'on rencontre dans les *Travaux* ; ils ont été choqués de la bizarrerie de certains détails et surpris de l'emploi du mot ionien *Lénaion* pour désigner le mois de janvier, qu'en Béotie, suivant Plutarque, on appelait en réalité *Boucatios*[2]. Ce dernier argument est sans portée : la

[1] Cf. *Commentaire*, p. 137.

[2] J'ai eu le tort, dans mon *Commentaire* (p. 122), de suivre les éditeurs qui veulent voir dans l'épithète βουδόρα (504) une allusion à ce nom de Βουκάτιος. Le mot πάντα, à côté de βουδόρα, condamne cette interprétation : tous les jours du mois de janvier ne sont pas consacrés à des sacrifices. Je crois maintenant qu'il faut entendre l'expression de façon plus simple : tous les jours de janvier sont *écorcheurs de bœufs*, en ce sens qu'il n'y a guère de jour de ce mois

confusion est grande à cette époque dans les calendriers, et les poètes épiques usent plus volontiers d'appellations d'origine ionienne que d'appellations purement locales. Les arguments d'ordre littéraire sont encore moins probants. L'accent de tout le morceau est très personnel : il y a là un « humour » un peu rude, qui convient mieux à Hésiode qu'à un rhapsode quelconque, et la composition très ingénieuse de l'ensemble du couplet ne permet pas d'en détacher quoi que ce soit.

La dernière partie du poème, les *Jours*, a été rejetée par un grand nombre de commentateurs. L'antiquité n'a pourtant jamais émis le moindre doute sur l'authenticité de ces vers : Héraclite, au VIe siècle, les connaissait et les attribuait à Hésiode[1] ; et le titre *Les Travaux et les Jours* nous est attesté à la fois par nos manuscrits et par le papyrus d'Achmim. Mais, surtout, le texte même porte la marque d'Hésiode. Les premiers vers (765-768) reproduisent un de ses procédés ordinaires de composition : fixer d'abord une date qui sert de point de départ, et cela en une formule tranchante qui sent la polémique, avant de commencer un exposé méthodique et régulier. Les derniers vers (822-828) concluent cet exposé sur le même ton mordant, en même temps qu'ils résument non pas seulement les *Jours*, mais toute la dernière partie du poème. Dès lors, quand bien même on arriverait à prouver que tout ce qui se trouve entre ce début et cette conclusion ne peut avoir été écrit par Hésiode, il n'en resterait pas moins que ce début et cette conclusion ne peuvent être, eux, d'un autre que de lui. Le catalogue des jours a pu subir des additions et des altérations[2] : il demeure du moins acquis qu'il

où l'on ne soit obligé d'écorcher quelque bête qui a succombé aux rigueurs de la saison.

[1] Plutarque, *Camille*, 138 a.

[2] J'ai renoncé à distinguer les parties apocryphes des parties authentiques : le critère que j'avais adopté dans ma première édition (cf. *Commentaire*, p. 153) était trop peu sûr.

avait été placé par Hésiode à la suite des *Travaux*, introduit par les vers 765-768 et terminé par les vers 822-828. Et c'est le seul point qui importe ici.

Enfin certaines séries de maximes que contient le poème (346 suiv.; 707 suiv.) ont souvent paru n'être qu'un répertoire de dictons, formé successivement par divers compilateurs. Il est certain qu'un poème gnomique est plus exposé qu'un autre à des intrusions de tout genre, puisqu'il n'y a généralement aucun lien apparent entre les maximes qu'il énonce. Il ne faut pas cependant suspecter un tel texte simplement parce qu'il exprime plusieurs fois la même idée au moyen d'images différentes. Sainte-Beuve comparait Hésiode à Franklin : le rapprochement est en effet des plus instructifs. Les propos du *Bonhomme Richard* présentent exactement les mêmes répétitions d'idées et les mêmes incohérences d'images que les parties gnomiques des *Travaux*. C'est le mouvement général qui fait le seul lien de ces sentences, qu'aucune particule ne rattache le plus souvent l'une à l'autre. Lorsqu'on a saisi ce mouvement, on reconnaît que la plupart de ces maximes forment des groupes et qu'il y a même un certain ordre dans la façon dont se succèdent ces groupes. Là encore les raisons de conserver sont beaucoup plus fortes que les raisons d'effacer[1].

Unité du poème. Le poème ne comprend donc aucun morceau important dont on puisse raisonnablement affirmer le caractère apocryphe. Il est bien l'œuvre d'Hésiode. Mais la disposition de ses parties peut étonner. La première moitié des *Travaux* semble à beaucoup de critiques contenir des redites et des incohérences. La seconde moitié est en outre d'un ton sensiblement différent de la première : c'est un traité agricole, ce n'est plus une exhortation véhémente au travail ni une imprécation contre les

[1] Pour les vers 317-319, je suis revenu à l'opinion la plus généralement admise, qui considère 318 comme une intrusio

rois injustes. Les *Travaux* ne seraient-ils donc pas l'œuvre d'un « arrangeur », qui aurait rapproché — ingénieusement, mais arbitrairement — de courts poèmes indépendants d'Hésiode? L'hypothèse n'est pas à rejeter d'emblée; mais, avant de l'admettre, il faut se demander si l'arrangeur ne peut être Hésiode lui-même. Or, c'est ce que la nature du poème et le caractère original de sa composition s'accordent à prouver de façon certaine.

Que certains morceaux de la seconde partie des *Travaux* aient été écrits avant l'ensemble du poème et récités isolément est assurément fort possible. Mais pouvons-nous prétendre pénétrer dans le secret de la composition littéraire? Il est certain que, même pour une pièce de circonstance, un poète peut utiliser des idées, des couplets qu'il a conçus et composés à une autre époque et dans une autre intention. Les écrivains grecs, en particulier, n'ont jamais eu le moindre scrupule à se copier et à faire passer un morceau dont ils étaient satisfaits d'une de leurs œuvres dans une autre. La chose, en fait, importe peu, du moment que les morceaux dont il s'agit ont été adaptés par l'auteur lui-même au nouvel ensemble dans lequel ils nous sont parvenus. Ce que nous devons seulement nous demander, c'est si le poème que nous possédons a pu être récité par Hésiode à ses auditeurs sous la forme même dans laquelle il nous a été transmis.

On restera dans les limites de la plus stricte vraisemblance en se représentant ainsi les faits. Hésiode, jadis victime des rois et dépouillé par son frère d'une partie de l'héritage paternel, aujourd'hui encore menacé par Persès d'un nouveau procès, conçoit l'idée d'un poème qui serait une exhortation à son frère en même temps qu'un appel à l'opinion publique. Afin de lui donner plus d'ampleur et plus de portée, afin de ne pas paraître rassembler des auditeurs pour leur parler seulement d'une querelle privée, il ajoute à son exhortation morale une sorte de traité pratique du travail agricole, de nature à intéresser l'auditoire

de paysans auquel il doit s'adresser. — Dans ce poème il fait entrer des fragments de ses œuvres antérieures, et, à cause de cela même, il compose l'ensemble avec soin ; il en fait saillir fortement toutes les articulations, se souvenant qu'il s'agit d'une œuvre à réciter, et qu'il faut guider un auditeur avec plus d'insistance qu'un lecteur. Aussi s'applique-t-il à poser très franchement le thème au début de chaque couplet et à le rappeler de même à la fin : il faut que ceux qui l'écoutent ne perdent pas le fil de sa pensée. — A ce poème il donne une longueur qui lui permettra de le faire entendre en une seule fois[1] ; puis il le récite un jour à Thespies, peut-être ensuite dans d'autres bourgs de Béotie, peut-être même plus tard dans diverses villes grecques. — Ce poème devient rapidement célèbre. Après la mort d'Hésiode d'autres aèdes vont le récitant à leur tour. Quelques altérations s'y glissent ; mais l'ensemble reste intact, et le texte est de bonne heure fixé : celui qu'on lisait en Attique au v[e] siècle ne différait guère de celui que nous avons sous les yeux.

Mais c'est surtout la composition de l'œuvre qui atteste l'unité des *Travaux* et en désigne l'auteur comme un poète original et conscient de son art. Le poème des *Travaux* a en effet deux thèmes, le *travail* et la *justice*. Hésiode expose d'abord les deux thèmes (11-26), puis montre le lien qui les unit (27-41) ; il prouve ensuite par deux mythes la vérité de chacune de ses deux maximes fondamentales (42-201) ; enfin il développe le thème de la *justice* par une sorte d'admonestation qui s'adresse moins à son frère qu'aux rois (202-285), le thème du *travail* par une exhortation et des conseils pratiques à Persès (285-828). — Mais ce n'est certainement pas sous cette forme systématique et abstraite que ces idées se sont présentées à l'esprit d'Hésiode. Il suffit de suivre avec attention le mouvement général de

[1] La longueur des *Travaux* (environ 800 vers) est la même que celle de la *Théogonie* — allégée de ses interpolations — et de plusieurs chants de l'*Iliade*.

l'œuvre pour comprendre qu'il correspond à un enchaînement de pensées qui s'appellent assez naturellement les unes les autres :

« Muses de l'Olympe, chantez la *justice* de Zeus : je remets ma cause entre ses mains ; je ne veux ici que faire entendre à Persès quelques vérités (1-10). — Il est deux sortes de Luttes : l'une provoque au *travail*, l'autre à l'*injustice* (1-26). Honorer la seconde, c'est mépriser la première : qui fait des procès ne travaille pas (27-41). Or, le *travail* est la loi de l'homme, et l'on n'échappe pas aux lois établies par Zeus : l'histoire de Prométhée en est la preuve. D'ailleurs qui ne travaille pas recourt à l'*injustice*, et le triomphe de l'injustice annonce la fin d'une race : l'histoire de l'humanité le démontre (42-201). — Donc évitez l'*injustice* : elle est la loi des bêtes, non des hommes, et elle est toujours punie, souvenez-vous-en, ô rois ! et toi, Persès, aussi (202-285). — Mais je veux te parler en homme qui veut ton bien, pauvre sot qui es mon frère. Crois-moi, tourne-toi vers ce qui est la vraie loi de l'homme, le *travail*. Le travail est aisé à qui s'y met courageusement. Il est profitable aussi : il assure richesse et considération (286-341). — (Il ne suffit pas toutefois de vouloir travailler : il faut savoir comment travailler ; reçois donc de mon expérience quelques avis.) Sois obligeant, mais réservé avec tes voisins ; sois économe ; sois en tout prudent ; et, surtout, fais chaque chose en son temps (342-382) : voici les époques favorables aux travaux des champs (383-617), voici les diverses saisons pour la navigation (618-694), voici l'âge où l'on doit se marier (695-705). Enfin ne viole pas les règles qu'ont créées ou la piété ou l'opinion (706-764), et observe les jours propices (765-828). A ce prix tu seras heureux ».

Il n'y a d'hiatus qu'entre le vers 341 et le vers 342 : c'est le moment où le poète ayant achevé sa double exhortation à la justice et au travail aborde les conseils pratiques sur la vie du paysan. Mais comme la partie du

poème qui suit contient des rappels de thèmes qui marquent clairement qu'elle n'est pas une œuvre indépendante, cet hiatus, d'ailleurs peu choquant, ne saurait trahir autre chose qu'une légère maladresse du poète. Il est certain, d'autre part, qu'il y a quelque disproportion entre le développement donné à chacun des deux thèmes et que le second est dédoublé d'une façon qui altère l'économie de l'ensemble : il *faut* travailler, dit Hésiode, et voici *comment* on doit travailler. La disproportion s'aggrave d'une disparate, car cet exposé didactique ne saurait avoir le ton et l'accent de l'exhortation morale qui le précède. Hésiode a visiblement fait effort pour remédier à ce défaut. Dans toute la seconde partie, il s'est appliqué à établir des groupes de conseils, ayant une composition indépendante et dont le début et la conclusion soient toujours fortement marqués. Il a presque partout cherché à établir des transitions entre ces divers morceaux. Surtout, il a introduit, dans la plupart d'entre eux, quelques vers, d'accent très personnel, qui rappellent, par le seul énoncé du nom de Persès, l'objet du poème, et qui maintiennent, autant qu'il est possible, l'unité de ton. Dans la première partie, c'est, au contraire, la variété des tons qui garantit l'unité de composition : tout émiettement du texte rend l'œuvre inintelligible. Que l'on relise attentivement les vers 201-307. Aucun d'eux n'a sa véritable signification, si on l'isole de l'ensemble : c'est un admirable *crescendo* d'indignation impatiente, qui aboutit au couplet menaçant adressé aux rois, pour s'apaiser en un dernier et grave avertissement à Persès et s'achever enfin dans un brusque mouvement de cordialité un peu rude, qui donne le ton à toute la seconde partie du poème. Est-ce là l'œuvre d'un arrangeur, qui aurait cousu ensemble de courts poèmes authentiques? Les arrangeurs cousent avec des mots, non avec des sentiments, et il est peu d'œuvres littéraires où la succession des sentiments soit plus naturelle et plus spontanée que dans les *Travaux et les Jours*. Ce n'est pas un arrangeur

qui a eu l'idée de lier les deux thèmes *travail* et *justice* et de donner au poème une forme qui s'adapte exactement à la démonstration de la vérité découverte par Hésiode : le travail est le fondement et la sauvegarde de la justice[1].

[1] Sur la morale d'Hésiode et sur le style des *Travaux* on consultera avec profit le livre de M. Pierre Waltz, *Hésiode et son poème moral*, Bordeaux, 1906.

SIGLES

pap.[1] = papyrus d'Oxyrhynchos 1090 (Ier s. apr. J.-C.).
pap.[2] = papyrus d'Oxyrhynchos 2091 (IIIe s.).
pap.[3] = papyrus Rainer, A de Rzach (IVe s.).
pap.[4] = papyrus de Genève 94, B de Rzach (Ve s.).

C = *Parisinus* 2771 (XIe s.).
D = *Laurentianus* 31, 39 (XIIe s.).
I = *Laurentianus* 32, 16 (1281).
O = *Parisinus* 2773.
Tr = Triclinius, *Marcianus* 464 (1316).

codd. = accord des manuscrits utilisés par Rzach.

Toute leçon qui n'est pas suivie d'une indication d'origine est une leçon de manuscrit. Si elle s'oppose à une conjecture d'éditeur, elle est la leçon de *tous* les manuscrits. Si elle s'oppose à la leçon d'un ou de plusieurs manuscrits, elle est la leçon des *autres* manuscrits.

Pour l'emploi de la parenthèse et, en général, pour la rédaction de l'apparat, voyez l'*Introduction*, p. XXVII-XXIX.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Invocation. Muses de Piérie[1], dont les chants glorifient, venez et dites Zeus, célébrez votre père, par qui tous les mortels sont obscurs ou illustres, connus ou inconnus, au gré de Zeus puissant. Aisément il donne la force et aisément abat les forts, aisément il ploie les superbes et exalte les humbles, aisément il redresse les âmes torses et sèche les vies orgueilleuses, Zeus qui gronde sur nos têtes, assis en son palais très haut. Entends ma voix : regarde, écoute ; que la justice règle tes arrêts, à Toi ! Moi, je vais à Persès faire entendre des vérités[2].

Les deux Luttes. Ne disons plus qu'il n'est qu'une sorte de Lutte[3] : sur cette terre, il en est deux. L'une sera louée de qui la comprendra, l'autre est à condamner. Leurs deux cœurs sont bien distants. L'une fait grandir la guerre et les discords funestes, la méchante ! Chez les mortels, nul ne l'aime ; mais c'est contraints, et par le seul vouloir des dieux, que les hommes rendent un culte à cette Lutte cruelle. L'autre naquit son aînée de la Nuit ténébreuse, et le Cronide, là-haut assis dans sa demeure éthérée, l'a mise aux racines du monde[4] et faite bien plus profitable aux hommes. Elle éveille au travail même l'homme au bras indolent : il sent le besoin du travail le jour où il voit le riche qui s'empresse à labourer, à

[1] Cf. *Notice*, p. 77.
[2] Le prélude de la *Théogonie* contient des mots analogues, ἀληθέα γηρύσασθαι (v. 28) : Hésiode ne chante que la *vérité*.
[3] Il semble y avoir là une allusion à la *Théogonie*, 225.
[4] En d'autres termes elle est aussi vieille que le monde.

ΕΡΓΑ ΚΑΙ ΗΜΕΡΑΙ

Μοῦσαι Πιερίηθεν, ἀοιδῇσι κλείουσαι,
δεῦτε Δί' ἐννέπετε, σφέτερον πατέρ' ὑμνείουσαι·
ὅν τε διὰ βροτοὶ ἄνδρες ὁμῶς ἄφατοί τε φατοί τε,
ῥητοί τ' ἄρρητοί τε Διὸς μεγάλοιο ἕκητι.
Ῥέα μὲν γὰρ βριάει, ῥέα δὲ βριάοντα χαλέπτει,
ῥεῖα δ' ἀρίζηλον μινύθει καὶ ἄδηλον ἀέξει,
ῥεῖα δέ τ' ἰθύνει σκολιὸν καὶ ἀγήνορα κάρφει
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, ὃς ὑπέρτατα δώματα ναίει.
Κλῦθι ἰδὼν ἀίων τε, δίκῃ δ' ἴθυνε θέμιστας
τύνη· ἐγὼ δέ κε Πέρσῃ ἐτήτυμα μυθησαίμην.

Οὐκ ἄρα μοῦνον ἔην Ἐρίδων γένος, ἀλλ' ἐπὶ γαῖαν
εἰσὶ δύω· τὴν μέν κεν ἐπαινέσσειε νοήσας,
ἡ δ' ἐπιμωμητή· διὰ δ' ἄνδιχα θυμὸν ἔχουσιν.
Ἡ μὲν γὰρ πόλεμόν τε κακὸν καὶ δῆριν ὀφέλλει,
σχετλίη· οὔ τις τήν γε φιλεῖ βροτός, ἀλλ' ὑπ' ἀνάγκης
ἀθανάτων βουλῇσιν Ἔριν τιμῶσι βαρεῖαν.
Τὴν δ' ἑτέρην προτέρην μὲν ἐγείνατο Νὺξ ἐρεβεννή,
θῆκε δέ μιν Κρονίδης ὑψίζυγος, αἰθέρι ναίων,
γαίης τ' ἐν ῥίζῃσι καὶ ἀνδράσι πολλὸν ἀμείνω·
ἥ τε καὶ ἀπάλαμόν περ ὁμῶς ἐπὶ ἔργον ἔγειρεν·
εἰς ἕτερον γάρ τίς τε ἰδὼν ἔργοιο χατίζει

1-10 damnabat Praxiphanes sacerdotibus Musaei confisus || 2 Δί (testes) : δή (testes) || 5 ῥέα μὲν testes : ῥεῖα μὲν (testis) || ῥέα δὲ (testes) : καί τε testis || 10 Πέρσῃ (sch.): -σῃ || 12 ἐπαινέσ(σ)σειε (sch.) : -νήσειε (testes) || 20 ἀπάλαμόν : -λάμνόν || ὁμῶς : ὅμως Tr || ἔγειρεν (C) : ἐγείρει (sch. testes) || 21 χατίζει (C testes) : -ζων (testes)

planter, à faire prospérer son bien : tout voisin envie le voisin empressé à faire fortune. Cette Lutte-là est bonne aux mortels. Le potier en veut au potier, le charpentier au charpentier, le pauvre est jaloux du pauvre et le chanteur du chanteur.

Pour toi, Persès, assure bien ces avis dans ton cœur, et que la Lutte qui se complaît au mal ne t'arrache pas au travail, pour épier les querelles, l'oreille tendue, sur la place. Il se soucie peu des querelles et des harangues de la place, l'homme qui n'a pas chez lui, pour vivre, une abondante réserve, recueillie en sa saison, du fruit de la glèbe, du blé de Déméter. Attends donc d'en avoir suffisance, avant de soulever querelles et discords pour prendre le bien d'autrui. Mais ce n'est pas à toi qu'il sera permis d'agir de la sorte une seconde fois. Va, réglons ici notre querelle par un de ces droits jugements qui, rendus au nom de Zeus, sont bien les meilleurs de tous. Tu as déjà, le jour où nous avons partagé notre patrimoine, assez pris et pillé dans le bien d'autrui, en prodiguant force hommages aux rois mangeurs de présents, toujours prêts à juger suivant telle justice. Pauvres sots ! ils ne savent pas combien la moitié vaut plus que le tout, ni quelle richesse il y a dans la mauve et l'asphodèle !

Mythe de Pandore.

C'est que les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes ; sinon, sans effort, tu travaillerais un jour, pour récolter de quoi vivre toute une année sans rien faire ; vite, au-dessus de la fumée, tu pendrais le gouvernail[1], et c'en serait fini du travail des bœufs et des mules patientes. Mais Zeus t'a caché ta vie, le jour où, l'âme en courroux, il se vit dupé par Prométhée aux pensers fourbes. De ce jour aux hommes il prépara de tristes soucis. Il leur cacha le feu. Mais ce fut encore le brave fils de Japet qui alors, pour les hommes, le

[1] Cf. p. 109, n. 3.

πλούσιον, ὃς σπεύδει μὲν ἀρώμεναι ἠδὲ φυτεύειν
οἶκόν τ' εὖ θέσθαι· ζηλοῖ δέ τε γείτονα γείτων
εἰς ἄφενος σπεύδοντ'· ἀγαθὴ δ' Ἔρις ἥδε βροτοῖσι.
Καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων,
καὶ πτωχὸς πτωχῷ φθονέει καὶ ἀοιδὸς ἀοιδῷ.
Ὦ Πέρση, σὺ δὲ ταῦτα τεῷ ἐνικάτθεο θυμῷ,
μηδέ σ' Ἔρις κακόχαρτος ἀπ' ἔργου θυμὸν ἐρύκοι
νείκε' ὀπιπεύοντ' ἀγορῆς ἐπακουὸν ἐόντα.
Ὤρη γάρ τ' ὀλίγη πέλεται νεικέων τ' ἀγορέων τε
ᾧ τινι μὴ βίος ἔνδον ἐπηετανὸς κατάκειται
ὡραῖος, τὸν γαῖα φέρει, Δημήτερος ἀκτήν.
Τοῦ κε κορεσσάμενος νείκεα καὶ δῆριν ὀφέλλοις
κτήμασ' ἐπ' ἀλλοτρίοις. Σοὶ δ' οὐκέτι δεύτερον ἔσται
ὧδ' ἔρδειν· ἀλλ' αὖθι διακρινώμεθα νεῖκος
ἰθείῃσι δίκῃς αἵ τ' ἐκ Διός εἰσιν ἄρισται.
Ἤδη μὲν γὰρ κλῆρον ἐδασσάμεθ', ἄλλα τε πολλὰ
ἁρπάζων ἐφόρεις μέγα κυδαίνων βασιλῆας
δωροφάγους, οἳ τήνδε δίκην ἐθέλουσι δικάσσαι.
Νήπιοι, οὐδὲ ἴσασιν ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντός,
οὐδ' ὅσον ἐν μαλάχῃ τε καὶ ἀσφοδέλῳ μέγ' ὄνειαρ.

Κρύψαντες γὰρ ἔχουσι θεοὶ βίον ἀνθρώποισι·
ῥηιδίως γάρ κεν καὶ ἐπ' ἤματι ἐργάσσαιο,
ὥς τε σε κεἰς ἐνιαυτὸν ἔχειν καὶ ἀεργὸν ἐόντα·
αἶψά κε πηδάλιον μὲν ὑπὲρ καπνοῦ καταθεῖο,
ἔργα βοῶν δ' ἀπόλοιτο καὶ ἡμιόνων ταλαεργῶν.
Ἀλλὰ Ζεὺς ἔκρυψε χολωσάμενος φρεσὶ ᾗσιν,
ὅττι μιν ἐξαπάτησε Προμηθεὺς ἀγκυλομήτης·
τοὔνεκ' ἄρ' ἀνθρώποισιν ἐμήσατο κήδεα λυγρά,
κρύψε δὲ πῦρ· τὸ μὲν αὖτις ἐὺς πάις Ἰαπετοῖο

22 ἀρώμεναι (C) : ἀρόμ- (uel ἀρόμμ-) || 24 ἄφενος : -νον || σπεύδοντ' : -δων testis || 25 κεραμεὺς κεραμεῖ : κεραμεῖ κεραμεὺς Aristoteles || 29 ὀπιπεύοντ' D : ὀπισπεύ- C ὀπιπτεύ- cett. || 30 ὤρη (testis): ὥρη (testis) || 47 φρεσὶ edd. : -σιν || 48 ἀγκυλομήτης (testes) : -λόμητις.

vola au sage Zeus, dans le creux d'une férule[1], et trompa l'œil du dieu qui lance la foudre. Et, courroucé, Zeus qui assemble les nuées lui dit : « Fils de Japet, qui en sais plus que tous les autres, tu ris d'avoir volé le feu et trompé mon âme, pour ton plus grand malheur, à toi, comme aux hommes à naître : moi, en place du feu, je leur ferai présent d'un mal, en qui tous, au fond du cœur, se complairont à entourer d'amour leur propre malheur. »

Il dit et éclate de rire, le père des dieux et des hommes ; et il commande à l'illustre Héphaistos de tremper d'eau un peu de terre sans tarder, d'y mettre la voix et les forces d'un être humain et d'en former, à l'image des déesses immortelles, un beau corps aimable de vierge ; Athéné lui apprendra ses travaux, le métier qui tisse mille couleurs ; Aphrodite d'or sur son front répandra la grâce, le douloureux désir, les soucis qui brisent les membres, tandis qu'un esprit impudent, un cœur artificieux seront, sur l'ordre de Zeus, mis en elle par Hermès, le Messager, tueur d'Argos.

Il dit, et tous obéissent au seigneur Zeus, fils de Cronos. En hâte, l'illustre Boiteux modèle dans la terre la forme d'une chaste vierge, selon le vouloir du Cronide. La déesse aux yeux pers, Athéné, la pare et lui noue sa ceinture. Autour de son cou les Grâces divines, l'auguste Persuasion mettent des colliers d'or ; tout autour d'elle les Heures aux beaux cheveux disposent en guirlandes des fleurs printanières. Pallas Athéné ajuste sur son corps toute sa parure. Et, dans son sein, le Messager, tueur d'Argos, crée mensonges, mots trompeurs, cœur artifi-

[1] Cf. Eschyle, *Prométhée*, 109 suiv. : « Un jour, au creux d'une férule, j'emporte mon butin, la semence de feu par moi dérobée, qui s'est révélée pour les hommes un maître de tous les arts, un trésor sans prix. » La férule dont il s'agit (*narthex*) est une ombellifère, dont la tige renferme une moelle fibrineuse, qui prend feu assez aisément et peut alors se consumer, à l'intérieur de la tige, sans brûler l'écorce. Les anciens s'en servaient parfois pour transporter le feu, et plusieurs voyageurs du XVIII[e] et du XIX[e] siècle l'ont encore vue ainsi employée dans des îles de la mer Égée.

ἔκλεψ' ἀνθρώποισι Διὸς παρὰ μητιόεντος
ἐν κοΐλῳ νάρθηκι λαθὼν Δία τερπικέραυνον·
τὸν δὲ χολωσάμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
« Ἰαπετιονίδη, πάντων πέρι μήδεα εἰδώς,
χαίρεις πῦρ κλέψας καὶ ἐμὰς φρένας ἠπεροπεύσας,
σοί τ' αὐτῷ μέγα πῆμα καὶ ἀνδράσιν ἐσσομένοισιν·
τοῖς δ' ἐγὼ ἀντὶ πυρὸς δώσω κακόν, ᾧ κεν ἅπαντες
τέρπωνται κατὰ θυμὸν ἑὸν κακὸν ἀμφαγαπῶντες. »
Ὣς ἔφατ', ἐκ δ' ἐγέλασσε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
Ἥφαιστον δ' ἐκέλευσε περικλυτὸν ὅττι τάχιστα
γαῖαν ὕδει φύρειν, ἐν δ' ἀνθρώπου θέμεν αὐδὴν
καὶ σθένος, ἀθανάτῃς δὲ θεῇς εἰς ὦπα ἐίσκειν
παρθενικῆς καλὸν εἶδος ἐπήρατον· αὐτὰρ Ἀθήνην
ἔργα διδασκῆσαι, πολυδαίδαλον ἱστὸν ὑφαίνειν·
καὶ χάριν ἀμφιχέαι κεφαλῇ χρυσέην Ἀφροδίτην
καὶ πόθον ἀργαλέον καὶ γυιοκόρους μελεδώνας·
ἐν δὲ θέμεν κύνεόν τε νόον καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
Ἑρμείην ἤνωγε, διάκτορον Ἀργεϊφόντην.
Ὣς ἔφαθ', οἳ δ' ἐπίθοντο Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι·
αὐτίκα δ' ἐκ γαίης πλάσσε κλυτὸς Ἀμφιγυήεις
παρθένῳ αἰδοίῃ ἴκελον Κρονίδεω διὰ βουλάς·
ζῶσε δὲ καὶ κόσμησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
ἀμφὶ δέ οἱ Χάριτές τε θεαὶ καὶ πότνια Πειθὼ
ὅρμους χρυσείους ἔθεσαν χροΐ· ἀμφὶ δὲ τήν γε
Ὧραι καλλίκομοι στέφον ἄνθεσι εἰαρινοῖσι·
πάντα δέ οἱ χροῒ κόσμον ἐφήρμοσε Παλλὰς Ἀθήνη·
ἐν δ' ἄρα οἱ στήθεσσι διάκτορος Ἀργεϊφόντης

55 χαίρεις : -ροις || 59 ἐγέλασσε : ἐτέλεσσε testis || 62 σθένος (testes) : νόον testis || ἀθανάτῃς δὲ θεῇς : -τοις δὲ θεαῖς testis || 64 διδασκῆσαι (testes) : διασκῆσαι (διδάξαι supra lin. D) uel διδασκέμεναι testis || 65 χρυσέην edd. : -σῆν || 66 γυιοκόρους : -βόρους Iulianus || μελεδώνας C testes : -δῶνας (testes) || 70-72 om. Origenes, non commentatur Plutarchus || 72 = *Theog.* 573 || 74 τήν γε : τήνδε (testis) || 75 ἄνθεσι edd. : -σιν || 77 στήθεσσι : -θεσφι.

cieux, ainsi que le veut Zeus aux lourds grondements. Puis, héraut des dieux, il met en elle la parole et à cette femme il donne le nom de « Pandore », parce que ce sont *tous* les habitants de l'Olympe qui, avec ce *présent*, font présent du malheur aux hommes qui mangent le pain[1].

Son piège ainsi creusé, aux bords abrupts et sans issue, le Père des dieux dépêche à Épiméthée, avec le présent des dieux, l'illustre Tueur d'Argos, rapide messager. Épiméthée ne songe point à ce que lui a dit Prométhée : que jamais il n'accepte un présent de Zeus Olympien, mais le renvoie à qui l'envoie, s'il veut épargner un malheur aux mortels. Il accepte et, quand il subit son malheur, comprend.

La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses, qui apportent le trépas aux hommes[2]. Mais la femme, enlevant de ses mains le large couvercle de la jarre, les dispersa par le monde et prépara aux hommes de tristes soucis. Seul, l'Espoir restait là, à l'intérieur de son infrangible prison, sans passer les lèvres de la jarre, et ne s'envola pas au dehors, car Pandore déjà avait replacé le couvercle, par le vouloir de Zeus, assembleur de nuées, qui porte l'égide. Mais des tristesses en revanche errent innombrables au milieu des hommes : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine ! Les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise, visitent les hommes, apportant la souffrance aux mortels — en silence, car le sage Zeus leur a refusé la parole. Ainsi donc il n'est nul moyen d'échapper aux desseins de Zeus.

[1] En d'autres termes, Pandore est le *présent de tous* (πάντων δῶρον), et non, comme on l'entend généralement, *celle qui a reçu un présent de tous* : le mot δῶρον, dans le passage, ne s'applique jamais qu'à Pandore elle-même.

[2] Vers 93 (emprunté à l'*Odyssée*) : « Car les hommes vieillissent vite dans la misère ». Cette citation d'Homère a été amenée par une faute qui s'est introduite dans le vers précédent : γῆρας, la *vieillesse*, au lieu de κῆρας, le *trépas*.

ψεύδεά θ' αἱμυλίους τε λόγους καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
τεῦξε Διὸς βουλῇσι βαρυκτύπου· ἐν δ' ἄρα φωνὴν
θῆκε θεῶν κῆρυξ, ὀνόμηνε δὲ τήνδε γυναῖκα
Πανδώρην, ὅτι πάντες Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
δῶρον ἐδώρησαν, πῆμ' ἀνδράσιν ἀλφηστῇσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δόλον αἰπὺν ἀμήχανον ἐξετέλεσσεν,
εἰς Ἐπιμηθέα πέμπε πατὴρ κλυτὸν Ἀργεϊφόντην
δῶρον ἄγοντα θεῶν, ταχὺν ἄγγελον· οὐδ' Ἐπιμηθεὺς
ἐφράσαθ' ὥς οἱ ἔειπε Προμηθεὺς μή ποτε δῶρον
δέξασθαι πὰρ Ζηνὸς Ὀλυμπίου, ἀλλ' ἀποπέμπειν
ἐξοπίσω, μή πού τι κακὸν θνητοῖσι γένηται·
αὐτὰρ ὃ δεξάμενος, ὅτε δὴ κακὸν εἶχε, νόησε.
Πρὶν μὲν γὰρ ζώεσκον ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων
νόσφιν ἄτερ τε κακῶν καὶ ἄτερ χαλεποῖο πόνοιο
νούσων τ' ἀργαλέων αἵ τ' ἀνδράσι κῆρας ἔδωκαν.
Ἀλλὰ γυνὴ χείρεσσι πίθου μέγα πῶμ' ἀφελοῦσα
ἐσκέδασ', ἀνθρώποισι δ' ἐμήσατο κήδεα λυγρά.
Μούνη δ' αὐτόθι Ἐλπὶς ἐν ἀρρήκτοισι δόμοισιν
ἔνδον ἔμιμνε πίθου ὑπὸ χείλεσιν, οὐδὲ θύραζε
ἐξέπτη· πρόσθεν γὰρ ἐπέμβαλε πῶμα πίθοιο
αἰγιόχου βουλῇσι Διὸς νεφεληγερέταο.
Ἄλλα δὲ μυρία λυγρὰ κατ' ἀνθρώπους ἀλάληται·
πλείη μὲν γὰρ γαῖα κακῶν, πλείη δὲ θάλασσα·
νοῦσοι δ' ἀνθρώποισιν ἐφ' ἡμέρῃ, αἳ δ' ἐπὶ νυκτὶ
αὐτόματοι φοιτῶσι κακὰ θνητοῖσι φέρουσαι
σιγῇ, ἐπεὶ φωνὴν ἐξείλετο μητίετα Ζεύς.
Οὕτως οὔ τί πη ἔστι Διὸς νόον ἐξαλέασθαι.

85 ἄγοντα θεῶν, D : ἄγοντα, θεῶν (sch.) || 86 δῶρον : δῶρα testis || 90 πρὶν μὲν γὰρ : πρὶν μὲν seu πρώην μὲν γὰρ (πρώην μὲν rec). || 91 κακῶν (testes) : -κοῦ || 92 κῆρας (testis) : γῆρας dett. (unde 93 in textum irrepsit) || 93 αἶψα γὰρ ἐν κακότητι βροτοὶ καταγηράσκουσιν (= τ 360) || 97 ἔμιμνε : ἔμεινε (testes) || 99 neglexerunt testes || 102 ἐφ' ἡμέρῃ (testis) : ἐφημέριοι (ἐφήμεροι Plutarchus) || αἳ δ' uel αἵδ' (testes) : ἠδ' || 104 sch. ἀτεθεῖται || 105 πη : ποι I που Tr.

Mythe des races.

Si tu le veux, je couronnerai mon récit par un autre, comme il convient et doctement. Et toi, mets-le en ton esprit[1].

D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était aux temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas ; mais, bras et jarret toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix[2], vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre. Depuis que le sol a recouvert ceux de cette race, ils sont, par le vouloir de Zeus puissant, les bons génies de la terre, gardiens des mortels[3], dispensateurs de la richesse : c'est le royal honneur qui leur fut départi.

Puis une race bien inférieure, une race d'argent, plus tard fut créée encore par les habitants de l'Olympe. Ceux-là ne ressemblaient ni pour la taille ni pour l'esprit à ceux de la race d'or. L'enfant, pendant cent ans, grandissait en jouant aux côtés de sa digne mère, l'âme toute puérile, dans sa maison. Et quand, croissant avec l'âge, ils attei-

[1] Vers 108 : « Car dieux et mortels ont même origine. »

[2] Le texte grec est plus expressif dans sa simplicité apparente : *contents et tranquilles*. Cela veut dire que les hommes de cette race sont *satisfaits* des biens qui leur sont accordés et qu'ils en jouissent *paisiblement*, sans se jalouser ni se battre. Ils ne connaissent donc ni le *désir insatiable* (κόρος) ni la *jalousie* (ζῆλος), qui engendrent la *démesure* (ὕϐρις), d'après les plus vieilles traditions de la morale grecque. Il en est tout autrement des hommes de la race d'argent : ce qui les perd, c'est justement la démesure, qui les jette les uns contre les autres (cf. 134-35). Les deux peintures se correspondent exactement, et les traits qui composent chacune d'elles ne prennent toute leur valeur que lorsqu'on les compare aux traits correspondants de l'autre.

[3] Vers 124-125 : « ... l'œil ouvert aux sentences et aux crimes, vêtus de brume, partout répandus sur la terre... ».

Εἰ δ' ἐθέλεις, ἕτερόν τοι ἐγὼ λόγον ἐκκορυφώσω
εὖ καὶ ἐπισταμένως· σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν.
[Ὡς ὁμόθεν γεγάασι θεοὶ θνητοί τ' ἄνθρωποι.]
Χρύσεον μὲν πρώτιστα γένος μερόπων ἀνθρώπων
ἀθάνατοι ποίησαν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες.
Οἳ μὲν ἐπὶ Κρόνου ἦσαν, ὅτ' οὐρανῷ ἐμβασίλευεν·
ὥς τε θεοὶ δ' ἔζωον ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες
νόσφιν ἄτερ τε πόνων καὶ διζύος· οὐδέ τι δειλὸν
γῆρας ἐπῆν, αἰεὶ δὲ πόδας καὶ χεῖρας ὁμοῖοι
τέρποντ' ἐν θαλίῃσι κακῶν ἔκτοσθεν ἁπάντων·
θνῆσκον δ' ὥς θ' ὕπνῳ δεδμημένοι· ἐσθλὰ δὲ πάντα
τοῖσιν ἔην· καρπὸν δ' ἔφερε ζείδωρος ἄρουρα
αὐτομάτη πολλόν τε καὶ ἄφθονον· οἳ δ' ἐθελημοὶ
ἥσυχοι ἔργ' ἐνέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψε,
τοὶ μὲν δαίμονές εἰσι Διὸς μεγάλου διὰ βουλὰς
ἐσθλοί, ἐπιχθόνιοι, φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων,
[οἵ ῥα φυλάσσουσίν τε δίκας καὶ σχέτλια ἔργα
ἠέρα ἑσσάμενοι πάντῃ φοιτῶντες ἐπ' αἶαν,]
πλουτοδόται· καὶ τοῦτο γέρας βασιλήιον ἔσχον.
Δεύτερον αὖτε γένος πολὺ χειρότερον μετόπισθεν
ἀργύρεον ποίησαν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
χρυσέῳ οὔτε φυὴν ἐναλίγκιον οὔτε νόημα·
ἀλλ' ἑκατὸν μὲν παῖς ἔτεα παρὰ μητέρι κεδνῇ
ἐτρέφετ' ἀτάλλων, μέγα νήπιος, ᾧ ἐνὶ οἴκῳ·

106 ἐθέλεις : -λοις D || ἐκκορυφώσω : -φήσω || 108 seclusit Lehrs || 112 sqq. Diodori uarias lectiones notare supersedi. Cf. p. xxvi || 116 δ' : θ' || ὥς θ' : ὡς (testis) || 118 δ' ἐθελημοὶ (testes) : δὲ θελημοὶ *Et. genuini* cod. (s. u. θελημοί) || 121 δὴ Plato : καὶ (cf. 140) seu κε (unde κεν codd. plurimi) || γαῖα κάλυψε : μοῖρ' ἐκάλυψε Plato || 122-23 ita laudantur a Platone (*Cratyl.* 397 e, *Resp.* 469 a) : οἱ μὲν δαίμονες ἁγνοὶ ἐπιχθόνιοι τελέθουσιν (ὑποχθόνιοι καλέονται *Crat.*) | ἐσθλοὶ ἀλεξίκακοι, φύλακες μερόπων (θνητῶν *Crat.*) ἀνθρώπων. Fere eadem habent Plutarchus Aristides || 124 sq. neglexerunt sch. Plutarchus Macrobius.

gnaient le terme qui marque l'entrée de l'adolescence, ils vivaient peu de temps, et, par leur folie, souffraient mille peines. Ils ne savaient pas s'abstenir entre eux d'une folle démesure. Ils refusaient d'offrir un culte aux Immortels ou de sacrifier aux saints autels des Bienheureux, selon la loi des hommes qui se sont donné des demeures[1]. Alors Zeus, fils de Cronos, les ensevelit, courroucé, parce qu'ils ne rendaient pas hommage aux dieux bienheureux qui possèdent l'Olympe. Et, quand le sol les eut recouverts à leur tour, ils devinrent ceux que les mortels appellent les Bienheureux des Enfers, génies inférieurs, mais que quelque honneur accompagne encore.

Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, bien différente de la race d'argent, fille des frênes, terrible et puissante. Ceux-là ne songeaient qu'aux travaux gémissants d'Arès et aux œuvres de démesure. Ils ne mangeaient pas le pain; leur cœur était comme l'acier rigide; ils terrifiaient. Puissante était leur force, invincibles les bras qui s'attachaient contre l'épaule à leur corps vigoureux[2]. Leurs armes étaient de bronze, de bronze leurs maisons, avec le bronze ils labouraient, car le fer noir n'existait pas. Ils succombèrent, eux, sous leurs propres bras et partirent pour le séjour moisi de l'Hadès frissonnant, sans laisser de nom sur la terre. Le noir trépas les prit, pour effrayants qu'ils fussent, et ils quittèrent l'éclatante lumière du soleil.

Et, quand le sol eut de nouveau recouvert cette race, Zeus, fils de Cronos, en créa encore une quatrième sur la glèbe nourricière, plus juste et plus brave, race divine des

[1] C'est-à-dire des peuples fixés sur un sol qu'ils travaillent, opposés aux nomades, qui sont toujours des barbares aux yeux du paysan établi.

[2] Ces vers se trouvent déjà en partie dans la *Théogonie* (150-153, 671-673; cf. p. 56, n. 1), où ils sont appliqués aux Cent-Bras et où ils ont, par conséquent, une valeur beaucoup plus forte qu'ici. Ce n'est cependant pas une raison pour qu'Hésiode ne les ait pas repris une troisième fois dans un autre poème.

ἀλλ' ὅτ' ἀνηβήσαι τε καὶ ἥβης μέτρον ἵκοιτο,
παυρίδιον ζώεσκον ἐπὶ χρόνον, ἄλγε' ἔχοντες
ἀφραδίῃς· ὕβριν γὰρ ἀτάσθαλον οὐκ ἐδύναντο
ἀλλήλων ἀπέχειν, οὐδ' ἀθανάτους θεραπεύειν
ἤθελον οὐδ' ἔρδειν μακάρων ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς,
ἣ θέμις ἀνθρώποισι κατ' ἤθεα. Τοὺς μὲν ἔπειτα
Ζεὺς Κρονίδης ἔκρυψε χολούμενος, οὕνεκα τιμὰς
οὐκ ἔδιδον μακάρεσσι θεοῖς οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ καὶ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψε,
τοὶ μὲν ὑποχθόνιοι μάκαρες θνητοῖς καλέονται,
δεύτεροι, ἀλλ' ἔμπης τιμὴ καὶ τοῖσιν ὀπηδεῖ.
Ζεὺς δὲ πατὴρ τρίτον ἄλλο γένος μερόπων ἀνθρώπων
χάλκειον ποίησ', οὐκ ἀργυρέῳ οὐδὲν ὁμοῖον,
ἐκ μελιᾶν, δεινόν τε καὶ ὄβριμον· οἷσιν Ἄρηος
ἔργ' ἔμελεν στονόεντα καὶ ὕβριες· οὐδέ τι σῖτον
ἤσθιον, ἀλλ' ἀδάμαντος ἔχον κρατερόφρονα θυμόν,
ἄπλαστοι· μεγάλη δὲ βίη καὶ χεῖρες ἄαπτοι
ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσι·
τῶν δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δέ τε οἶκοι,
χαλκῷ δ' εἰργάζοντο· μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος.
Καὶ τοὶ μὲν χείρεσσιν ὑπὸ σφετέρῃσι δαμέντες
βῆσαν ἐς εὐρώεντα δόμον κρυεροῦ Ἀίδαο
νώνυμνοι· θάνατος δὲ καὶ ἐκπάγλους περ ἐόντας
εἷλε μέλας, λαμπρὸν δ' ἔλιπον φάος ἠελίοιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ καὶ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψεν,
αὖτις ἔτ' ἄλλο τέταρτον ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
Ζεὺς Κρονίδης ποίησε, δικαιότερον καὶ ἄρειον,

132 ὅτ' ἀναβήσαι τε olim Rzach : ὅταν ἡβήσαι (uel -σῃ τε uel -σειε) seu ὅτ' ἄρ' ἡβήσῃ τε (uel -σειε) || 134 ἐδύναντο : ἐθέλεσχον testis || 135 ἀπέχειν : ἴσχειν testis || 139 ἔδιδον Ahrens : ἐδίδων seu ἐδίδουν || 141 ὑποχθόνιοι (sch.) : ἐπιχθόνιοι (uel τοι χθόνιοι) || μάκαρες : φύλακες sch. || θνητοῖς Peppmüller : θνητοὶ (uel θεοὶ) || 144 ἀργυρέῳ edd. : -ρῷ || ὁμοῖον : ὁμοίους I || 148 ἄπλαστοι : ἄπλατοι || μεγάλη δὲ βίη : μεγάλοι δὲ (uel τε) βίῃ || 151 οὐχ ἔσχε : ἀπέχειτο testis || 154 νώνυμνοι : νώνυμοι || 157 om. pap.[4].

héros que l'on nomme demi-dieux et dont la génération nous a précédés sur la terre sans limites. Ceux-là périrent dans la dure guerre et dans la mêlée douloureuse, les uns devant les murs de Thèbes aux sept portes, sur le sol cadméen, en combattant pour les troupeaux d'Œdipe ; les autres au delà de l'abîme marin, à Troie, où la guerre les avait conduits sur des vaisseaux, pour Hélène aux beaux cheveux, et où la mort, qui tout achève, les enveloppa. A d'autres enfin, Zeus, fils de Cronos et père des dieux, a donné une existence et une demeure éloignées des hommes, en les établissant aux confins de la terre. C'est là qu'ils habitent, le cœur libre de soucis, dans les Iles des Bienheureux, aux bords des tourbillons profonds de l'Océan, héros fortunés, pour qui le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte[1].

Et plût au ciel que je n'eusse pas à mon tour à vivre au milieu de ceux de la cinquième race, et que je fusse ou mort plus tôt ou né plus tard. Car c'est maintenant la race du fer. Ils ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères, ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux. Du moins trouveront-ils encore quelques biens mêlés à leurs maux. Mais l'heure viendra où *Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes* périssables : ce sera le moment où ils naîtront avec des tempes blanches. Le père alors ne ressemblera plus à ses fils ni les fils à leur père ; l'hôte ne sera plus cher à son

[1] Vers 169 (dont la vraie place est ici, après le vers 173) : « ... loin des Immortels, et Cronos est leur roi ». Viennent ensuite, dans un papyrus de Genève, quatre vers mutilés, dont le sens général semble être le suivant : « Car le père des dieux et des hommes a dénoué ses liens, et aux héros fixés au bout du monde octroyé honneur et gloire. Aucune autre race n'a obtenu pareil renom de Zeus au large regard, entre tous les mortels qui jamais ont paru sur la terre nourricière ». Ces vers étaient déjà condamnés par les commentateurs antiques, et c'est pourquoi *ils* ne figuraient pas dans l'édition ancienne d'où dérivent tous nos manuscrits : la légende à laquelle ils font allusion, de Zeus délivrant Cronos et pardonnant aux Titans, est postérieure à Hésiode.

ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
ἡμίθεοι, προτέρη γενεὴ κατ' ἀπείρονα γαῖαν.
Καὶ τοὺς μὲν πόλεμός τε κακὸς καὶ φύλοπις αἰνὴ
τοὺς μὲν ὑφ' ἑπταπύλῳ Θήβῃ, Καδμηίδι γαίῃ,
ὤλεσε μαρναμένους μήλων ἕνεκ' Οἰδιπόδαο,
τοὺς δὲ καὶ ἐν νήεσσιν ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θαλάσσης
ἐς Τροίην ἀγαγὼν Ἑλένης ἕνεκ' ἠυκόμοιο·
ἔνθ' ἤ τοι τοὺς μὲν θανάτου τέλος ἀμφεκάλυψε,
τοῖς δέ δίχ' ἀνθρώπων βίοτον καὶ ἤθε' ὀπάσσας
Ζεὺς Κρονίδης κατένασσε πατὴρ ἐς πείρατα γαίης. 168
Καὶ τοὶ μὲν ναίουσιν ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες
ἐν μακάρων νήσοισι παρ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην,
ὄλβιοι ἥρωες, τοῖσιν μελιηδέα καρπὸν
τρὶς ἔτεος θάλλοντα φέρει ζείδωρος ἄρουρα. 173

[τηλοῦ ἀπ' ἀθανάτων· τοῖσιν Κρόνος ἐμβασιλεύει.] 169 a
[Τοῦ γὰρ δεσμὸ⟩ν ἔλυσε πα⟨τὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε, b
τοῖσι δ' ἄρα ν⟩εάτοις τιμὴ⟨ν καὶ κῦδος ὄπασσεν, c
οὐδ' οὕτως κλυτὸν ἄ⟩λλο γένος θῆκ' ⟨εὐρύοπα Ζεὺς d
ἀνδρῶν οἳ⟩ γεγάασιν ἐπὶ ⟨χθονὶ πουλυβοτείρῃ.] e

Μηκέτ' ἔπειτ' ὤφελλον ἐγὼ πέμπτοισι μετεῖναι 174
ἀνδράσιν, ἀλλ' ἢ πρόσθε θανεῖν ἢ ἔπειτα γενέσθαι.
Νῦν γὰρ δὴ γένος ἐστὶ σιδήρεον· οὐδέ ποτ' ἦμαρ
παύσονται καμάτου καὶ ὀιζύος, οὐδέ τι νύκτωρ
φθειρόμενοι, χαλεπὰς δὲ θεοὶ δώσουσι μερίμνας.
Ἀλλ' ἔμπης καὶ τοῖσι μεμείξεται ἐσθλὰ κακοῖσιν.
Ζεὺς δ' ὀλέσει καὶ τοῦτο γένος μερόπων ἀνθρώπων,
εὖτ' ἂν γεινόμενοι πολιοκρόταφοι τελέθωσιν·
οὐδὲ πατὴρ παίδεσσιν ὁμοίιος οὐδέ τι παῖδες,

160 προτέρη γενεὴ : προτέρῃ γενεῇ || **162** ὑφ' : ἐφ' || **169** τηλοῦ ἀπ' ἀθανάτων· τοῖσιν Κρόνος ἐμβασίλευε om. codd. optimi ; hic habent dett. nonnulli, unus autem post 173, ubi in suo loco uersum esse demonstrat Procli sch. cuius lemma est || ἐμβασιλεύει *titulus quidam metricus* (ἐνϐ-) : -λευε || **169**b-e solus habet pap.[4] ; ita restituit Weil || **174** ὤφελλον : ὤφειλον || **177** παύσονται (testes) : παύονται pap.[4] || **178** φθειρόμενοι : στεινόμενοι testis || **179** μεμείξεται edd. : μεμίξ-.

hôte, l'ami à son ami, le frère à son frère, ainsi qu'aux jours passés. A leurs parents, sitôt qu'ils vieilliront, ils ne montreront que mépris; pour se plaindre d'eux, ils s'exprimeront en paroles rudes, les méchants! et ne connaîtront même pas la crainte du Ciel. Aux vieillards qui les ont nourris ils refuseront les aliments[1]. Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, au juste, au bien : c'est à l'artisan de crimes, à l'homme tout démesure qu'iront leurs respects ; le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus. Le lâche attaquera le brave avec des mots tortueux, qu'il appuiera d'un faux serment. Aux pas de tous les misérables humains s'attachera la jalousie, au langage amer, au front haineux, qui se plaît au mal. Alors, quittant pour l'Olympe la terre aux larges routes, cachant leurs beaux corps sous des voiles blancs, Conscience et Vergogne[2], délaissant les hommes, monteront vers les Éternels. De tristes souffrances resteront seules aux mortels : contre le mal il ne sera point de recours.

La Justice.

Maintenant aux rois, tout sages qu'ils sont, je conterai une histoire. Voici ce que l'épervier dit au rossignol au col tacheté[3], tandis qu'il l'emportait là-haut, au milieu des nues, dans ses serres ravissantes. Lui, pitoyablement, gémissait, transpercé par les serres crochues ; et l'épervier, brutalement, lui dit : « Misérable, pourquoi cries-tu ? Tu appartiens à bien plus fort que toi. Tu iras où je te mènerai, pour beau chanteur que tu sois,

[1] Vers 189 : « ... *mettant le droit dans la force ; et ils ravageront les cités les uns des autres* ».

[2] En grec, *Aidôs* et *Némésis*. La première de ces déesses représente la conscience individuelle, le sentiment de l'honneur ; la seconde, la conscience publique, l'opinion, et, par suite, la crainte de cette opinion, le « respect humain » (cf. *Iliade*, XIII 122). Ce sont les deux seuls freins qui puissent arrêter les passions humaines. S'ils disparaissent, elles se donneront libre cours.

[3] D'après la légende, le plumage du rossignol — c'est-à-dire de Philomèle — avait gardé sous le cou les marques du meurtre d'Itys ; cf. Ovide, *Métamorphoses*, VI 669-670.

οὐδὲ ξεῖνος ξεινοδόκῳ καὶ ἑταῖρος ἑταίρῳ,
οὐδὲ κασίγνητος φίλος ἔσσεται, ὡς τὸ πάρος περ·
αἶψα δὲ γηράσκοντας ἀτιμάσουσι τοκῆας·
μέμψονται δ' ἄρα τοὺς χαλεποῖς βάζοντες ἔπεσσι,
σχέτλιοι, οὐδὲ θεῶν ὄπιν εἰδότες· οὐδέ κεν οἵ γε
γηράντεσσι τοκεῦσιν ἀπὸ θρεπτήρια δοῖεν·
[χειροδίκαι· ἕτερος δ' ἑτέρου πόλιν ἐξαλαπάξει·]
οὐδέ τις εὐόρκου χάρις ἔσσεται οὔτε δικαίου
οὔτ' ἀγαθοῦ, μᾶλλον δὲ κακῶν ῥεκτῆρα καὶ ὕβριν
ἀνέρα τιμήσουσι· δίκη δ' ἐν χερσί, καὶ αἰδὼς
οὐκ ἔσται· βλάψει δ' ὁ κακὸς τὸν ἀρείονα φῶτα
μύθοισιν σκολιοῖς ἐνέπων, ἐπὶ δ' ὅρκον ὀμεῖται·
ζῆλος δ' ἀνθρώποισιν ὀιζυροῖσιν ἅπασι
δυσκέλαδος κακόχαρτος ὁμαρτήσει στυγερώπης.
Καὶ τότε δὴ πρὸς Ὄλυμπον ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
λευκοῖσιν φάρεσσι καλυψαμένα χρόα καλὸν
ἀθανάτων μετὰ φῦλον ἴτον προλιπόντ' ἀνθρώπους
Αἰδὼς καὶ Νέμεσις· τὰ δὲ λείψεται ἄλγεα λυγρὰ
θνητοῖς ἀνθρώποισι· κακοῦ δ' οὐκ ἔσσεται ἀλκή.

Νῦν δ' αἶνον βασιλεῦσι ἐρέω φρονέουσι καὶ αὐτοῖς.
Ὧδ' ἴρηξ προσέειπεν ἀηδόνα ποικιλόδειρον
ὕψι μάλ' ἐν νεφέεσσι φέρων ὀνύχεσσι μεμαρπώς·
ἣ δ' ἐλεόν, γναμπτοῖσι πεπαρμένη ἀμφ' ὀνύχεσσι,
μύρετο· τὴν ὅ γ' ἐπικρατέως πρὸς μῦθον ἔειπεν·
« Δαιμονίη, τί λέληκας; ἔχει νύ σε πολλὸν ἀρείων·
τῇ δ' εἶς ᾗ σ' ἂν ἐγώ περ ἄγω καὶ ἀοιδὸν ἐοῦσαν·

186 βάζοντες ἔπεσσι (testis) : βάζοντ' ἐπέεσσι || 187 οὐδὲ θεῶν Aldina : οὔτε θεῶν || κεν Brunck : μὲν (testis) || 189 secl. Hagen || 190 οὔτε : οὐδὲ || 191 οὔτ' : οὐδ' testis || 198 φάρεσσι titulus quidam Acharnensis : φαρέεσσι (testes) || καλυψαμένα titulus : -νω (testes) || 199 ἴτον titulus : ἴτην (testes) || 200 καὶ Νέμεσις : Εὐνομίη τε titulus || 202 βασιλεῦσι edd. : -λεῦσιν seu -λεῦσ' || 205 γναμπτοῖσι : γνάπτ- (sch.) || 206 τὴν Peppmüller : τὴν δ'.

et de toi, à mon gré, je ferai mon repas ou te rendrai la liberté. Bien fou qui résiste à plus fort que soi : il n'obtient pas la victoire et à la honte ajoute la souffrance. » Ainsi dit l'épervier rapide, qui plane ailes éployées.

Mais toi, Persès, écoute la justice ; ne laisse pas en toi grandir la démesure. La démesure est chose mauvaise pour les pauvres gens : les grands eux-mêmes ont peine à la porter, et son poids les écrase, le jour où ils se heurtent aux désastres. Bien préférable est la route qui, passant de l'autre côté, mène aux œuvres de justice. Justice triomphe de la démesure, quand son heure est venue : pâtir rend le bon sens au sot[1]. Serment aussitôt est là, courant sur la trace des sentences torses ; cependant qu'une clameur s'élève, celle de Justice, traînée par où la mènent les mangeurs de présents, qui ne rendent la justice qu'à coups de sentences torses ; et elle les suit, en pleurant sur la cité et les demeures des hommes[2] qui l'ont bannie et l'ont dispensée sans droiture.

Mais ceux qui, pour l'étranger et pour le citoyen, rendent des sentences droites et jamais ne s'écartent de la justice voient s'épanouir leur cité, et, dans ses murs, sa population devenir florissante. Sur leur pays s'épand la paix nourricière de jeunes hommes, et Zeus au vaste regard ne leur réserve pas la guerre douloureuse. Jamais ces droits justiciers ne sont suivis de la famine ni des désastres : ils jouissent dans les festins du fruit des champs auxquels ils ont donné leurs soins. La terre leur offre une vie abondante ; sur leurs montagnes, le chêne porte, à son sommet, des glands, en son milieu des abeilles ; leurs brebis laineuses sont alourdies par leur toison ; leurs femmes leur enfantent des fils semblables à leurs pères ; ils s'épanouissent en prospérités, sans fin ; et ils ne partent point

[1] *L'homme ne s'instruit qu'à ses propres dépens : il faut qu'il souffre pour comprendre.* Cf. Eschyle, *Agamemnon*, 177 et 249-50.

[2] Vers 223 : « ... vêtue de brume, apportant le malheur aux hommes... ».

δεῖπνον δ', αἴ κ' ἐθέλω, ποιήσομαι ἠὲ μεθήσω.
Ἄφρων δ', ὅς κ' ἐθέλῃ πρὸς κρείσσονας ἀντιφερίζειν·
νίκης τε στέρεται πρός τ' αἴσχεσιν ἄλγεα πάσχει ».
Ὣς ἔφατ' ὠκυπέτης ἴρηξ, τανυσίπτερος ὄρνις.
Ὦ Πέρση, σὺ δ' ἄκουε δίκης, μηδ' ὕβριν ὄφελλε·
ὕβρις γάρ τε κακὴ δειλῷ βροτῷ· οὐδὲ μὲν ἐσθλὸς
ῥηιδίως φερέμεν δύναται, βαρύθει δέ θ' ὑπ' αὐτῆς
ἐγκύρσας ἀάτῃσιν· ὁδὸς δ' ἑτέρηφι παρελθεῖν
κρείσσων ἐς τὰ δίκαια· δίκη δ' ὑπὲρ ὕβριος ἴσχει
ἐς τέλος ἐξελθοῦσα· παθὼν δέ τε νήπιος ἔγνω.
Αὐτίκα γὰρ τρέχει Ὅρκος ἅμα σκολιῇσι δίκῃσιν·
τῆς δὲ Δίκης ῥόθος ἑλκομένης ᾗ κ' ἄνδρες ἄγωσι
δωροφάγοι, σκολιῇς δὲ δίκῃς κρίνωσι θέμιστας·
ἣ δ' ἕπεται κλαίουσα πόλιν καὶ ἤθεα λαῶν
[ἠέρα ἑσσαμένη κακὸν ἀνθρώποισι φέρουσα]
οἵ τε μιν ἐξελάσωσι καὶ οὐκ ἰθεῖαν ἔνειμαν.
Οἳ δὲ δίκας ξείνοισι καὶ ἐνδήμοισι διδοῦσιν
ἰθείας καὶ μή τι παρεκβαίνουσι δικαίου,
τοῖσι τέθηλε πόλις, λαοὶ δ' ἀνθεῦσιν ἐν αὐτῇ·
εἰρήνη δ' ἀνὰ γῆν κουροτρόφος, οὐδέ ποτ' αὐτοῖς
ἀργαλέον πόλεμον τεκμαίρεται εὐρύοπα Ζεύς·
οὐδέ ποτ' ἰθυδίκῃσι μετ' ἀνδράσι λιμὸς ὀπηδεῖ
οὐδ' ἀάτη, θαλίῃς δὲ μεμηλότα ἔργα νέμονται·
τοῖσι φέρει μὲν γαῖα πολὺν βίον, οὔρεσι δὲ δρῦς
ἄκρη μέν τε φέρει βαλάνους, μέσση δὲ μελίσσας·
εἰροπόκοι δ' ὄιες μαλλοῖς καταβεβρίθασι·
τίκτουσιν δὲ γυναῖκες ἐοικότα τέκνα γονεῦσι·
θάλλουσιν δ' ἀγαθοῖσι διαμπερές· οὐδ' ἐπὶ νηῶν

209 κ' ἐθέλω : κε θέλω || 210 κ' ἐθέλῃ (seu κε θέλῃ) : -λει seu -λοι || κρείσσονας (pap.[4]) : -να testis || 215 αὐτῆς : αὐτοῦ pap.[4] || 216 ἀάτῃσιν Nauck (cf. 352) : ἀτ- || παρελθεῖν (pap.[4] testes) : μετελθεῖν (testis) || 223 seclusi || 230 ἰθυδίκῃσι : -κοισι (-καισι Tr) || 231 ἀάτη Nauck : ἄτη || θαλίῃς : -λίης || 233 ἄκρη... μέσση (Plato testes) : ἄκρῃ... μέσσῃ || 235 γονεῦσι (testes) : τοκεῦσι.

en mer, le sol fertile leur offrant ses moissons. Ceux au contraire qui n'ont à cœur que la funeste démesure et les œuvres méchantes sont réservés à la justice du Cronide, Zeus au vaste regard. Souvent même une ville entière se ressent de la faute d'un seul, qui s'égare et trame le crime. Sur eux, du haut du ciel, le Cronide fait tomber une immense calamité, peste et famine à la fois. Les hommes se meurent, les femmes cessent d'enfanter, les maisons dépérissent, par le conseil de Zeus Olympien. Parfois aussi le Cronide leur détruit un rempart, une vaste armée, ou se paie sur leur flotte au milieu des mers[1].

Et vous aussi, rois, méditez sur cette justice ! Tout près de vous, mêlés aux hommes, des Immortels sont là, observant ceux qui, par des sentences torses, oppriment l'homme par l'homme et n'ont souci de la crainte des dieux. Trente milliers d'Immortels, sur la glèbe nourricière, sont, de par Zeus, les surveillants des mortels ; et ils surveillent leurs sentences, leurs œuvres méchantes, vêtus de brume, visitant toute la terre. Songez aussi qu'il existe une vierge, Justice, la fille de Zeus, qu'honorent et vénèrent les dieux, habitants de l'Olympe. Quelqu'un l'offense-t-il par de tortueuses insultes ? aussitôt elle va s'asseoir aux pieds du Cronide, son père, et lui dénonce le cœur des hommes

[1] Ces deux descriptions parallèles du bonheur réservé aux peuples justes et du châtiment qui attend les peuples criminels sont ordonnées suivant un type traditionnel que l'on rencontre déjà dans Homère (*Odyssée*, XIX 109-114) et, après Hésiode, chez un grand nombre de poètes (cf. Eschyle, *Suppliantes*, 625-709 ; *Euménides*, 916-1020 ; Callimaque, *Hymne à Artémis* 122-132), et même chez des historiens, comme Hérodote (III 65 ; VI 139). Chez tous, on retrouve la même division en trois parties, la prospérité d'un pays étant considérée successivement dans ses *hommes*, dans ses *moissons*, dans ses *troupeaux*. Mais, suivant les cas, l'auteur insiste plus particulièrement sur tel ou tel de ces trois thèmes : ainsi Eschyle, dans les *Suppliantes*, développe presque uniquement le premier, parce que c'est la dépopulation qui menace surtout Argos au moment où il écrit sa pièce. Il n'est pas douteux que nous n'ayons là le souvenir de très vieilles formules religieuses d'imprécations, analogues à celle que nous a conservée par exemple Eschine (III 111).

νίσονται, καρπὸν δὲ φέρει ζείδωρος ἄρουρα.
Οἷς δ' ὕβρις τε μέμηλε κακὴ καὶ σχέτλια ἔργα,
τοῖς δὲ δίκην Κρονίδης τεκμαίρεται εὐρύοπα Ζεύς·
πολλάκι καὶ ξύμπασα πόλις κακοῦ ἀνδρὸς ἀπηύρα,
ὅς τις ἀλιτραίνῃ καὶ ἀτάσθαλα μηχανάαται·
τοῖσιν δ' οὐρανόθεν μέγ' ἐπήγαγε πῆμα Κρονίων,
λιμὸν ὁμοῦ καὶ λοιμόν· ἀποφθινύθουσι δὲ λαοί,
οὐδὲ γυναῖκες τίκτουσιν, μινύθουσι δὲ οἶκοι
Ζηνὸς φραδμοσύνῃσιν Ὀλυμπίου· ἄλλοτε δ' αὖτε
ἢ τῶν γε στρατὸν εὐρὺν ἀπώλεσεν ἢ ὅ γε τεῖχος
ἢ νέας ἐν πόντῳ Κρονίδης ἀποτείνυται αὐτῶν.
Ὦ βασιλῆες, ὑμεῖς δὲ καταφράζεσθε καὶ αὐτοὶ
τήνδε δίκην· ἐγγὺς γὰρ ἐν ἀνθρώποισιν ἐόντες
ἀθάνατοι φράζονται ὅσοι σκολιῇσι δίκῃσιν
ἀλλήλους τρίβουσι θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες.
Τρὶς γὰρ μύριοί εἰσιν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
ἀθάνατοι Ζηνὸς φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων·
οἵ ῥα φυλάσσουσίν τε δίκας καὶ σχέτλια ἔργα
ἠέρα ἑσσάμενοι, πάντῃ φοιτῶντες ἐπ' αἶαν.
Ἡ δέ τε παρθένος ἐστὶ Δίκη, Διὸς ἐκγεγαυῖα,
κυδρή τ' αἰδοίη τε θεοῖς οἳ Ὄλυμπον ἔχουσι·
καί ῥ' ὁπότ' ἄν τίς μιν βλάπτῃ σκολιῶς ὀνοτάζων,
αὐτίκα πὰρ Διὶ πατρὶ καθεζομένη Κρονίωνι

240 καὶ : τοι Aeschines II 158 δὴ Aeschines III 135 ‖ ἀπηύρα (testes) : ἐπαυρεῖ (ἀπαυρεῖ Tr) ‖ 241 ὅς τις ἀλιτραίνῃ Göttling (ὅς κεν ἀλιτραίνῃ Aeschines II 158, III 135) : ὅς τις ἀλιτραίνει ‖ μηχανάαται (Aeschines II 158) : μητιάαται Aeschines III 135 ‖ 242 μέγ' ἐπήγαγε πῆμα : μέγ' ἐπήλασε πῆμα Chrysippus apud Plutarchum μέγα πῆμα (uel πῆμα μέγα) δῶκε (uel ἔδωκε) Aeschinis codd. plurimi ‖ 244 sq. om. Aeschinis codd. plurimi et iam in Hesiodi codd. nonnullis deesse Proclus testari uidetur ‖ 247 Κρονίδης ἀποτίν(ν)υται αὐτῶν : ἀποτίν(ν)υται εὐρύοπα Ζεύς Aeschines ‖ ἀποτείνυται edd. : -τίν(ν)υται (testes) ‖ αὐτῶν : αὐτοῖς D post. corr. ‖ 248 βασιλῆες Rzach (-λῆς C ante corr.) : -λεῖς ‖ καταφράζεσθε : -φράσ⟨σ⟩ασθε testis ‖ 250 φράζονται : λεύσσουσιν Tr ‖ 252 τρὶς : τρεις pap.[3] ‖ μύριοι : χιλιοι pap.[3] ‖ 253 ἀθάνατοι Ζηνὸς (pap.[3]) : δαίμονες ἀθάνατοι testis ‖ 256 τε : γε Plutarchus ‖ 257 κυδρή : κεδνή testis.

injustes : il faut que le peuple paie pour la folie de ses rois, qui, dans de tristes desseins, faussent leurs arrêts par des formules torses. Songez à cela pour régler votre langage[1], ô rois mangeurs de présents, et, à tout jamais, renoncez aux sentences torses. C'est contre soi-même qu'on prépare le mal préparé pour autrui : la pensée mauvaise est surtout mauvaise pour qui l'a conçue. L'œil de Zeus, qui perçoit tout et saisit tout, voit aussi cela, s'il lui plaît, et n'ignore pas ce que vaut la justice qu'enferment les murs d'une ville. Je veux aujourd'hui cesser d'être juste[2], et moi et mon fils : il est mauvais d'être juste, si l'injuste doit avoir les faveurs de la justice !... Mais j'ai peine encore à croire que telles choses soient ratifiées du prudent Zeus.

Pour toi, Persès, mets-toi ces avis en l'esprit ; écoute donc la justice, oublie la violence à jamais. Telle est la loi que le Cronide a prescrite aux hommes : que les poissons, les fauves, les oiseaux ailés se dévorent, puisqu'il n'est point parmi eux de justice ; mais aux hommes Zeus a fait don de la justice, qui est de beaucoup le premier des biens. A celui qui, sciemment, prononce suivant la justice, Zeus au vaste regard donne la prospérité ; mais celui qui, de propos délibéré, appuie d'un serment des déclarations mensongères et, par là, blessant la justice, commet le crime inexpiable, verra la postérité qu'il laisse décroître dans l'avenir, tandis que la postérité de l'homme fidèle à son serment dans l'avenir grandira.

[1] Le texte n'est pas sûr.

[2] Il n'y a rien qui traduise mieux les sentiments contradictoires d'Hésiode que le mouvement de ce morceau. Le poète prédit aux rois le châtiment divin : l'injustice est toujours punie, et Zeus sait quelle est celle des rois de Thespies ! Mais, au souvenir même, encore trop cuisant, de ce qu'il a souffert par eux, l'assurance avec laquelle il les maudissait fait place à une fureur inquiète : et si, malgré tout, ils n'étaient pas punis ! Il ne resterait plus alors aux honnêtes gens qu'à les imiter et à renoncer, eux aussi, à la justice ! Mais le dépit s'apaise, la foi revient, et Hésiode termine par une affirmation confiante : Zeus ne permettra pas cela.

γηρύετ' ἀνθρώπων ἀδίκων νόον, ὄφρ' ἀποτείσῃ
δῆμος ἀτασθαλίας βασιλέων οἳ λυγρὰ νοεῦντες
ἄλλῃ παρκλίνωσι δίκας σκολιῶς ἐνέποντες.
Ταῦτα φυλασσόμενοι, βασιλῆες, ἰθύνετε μύθους,
δωροφάγοι, σκολιῶν δὲ δικέων ἐπὶ πάγχυ λάθεσθε·
οἷ γ' αὐτῷ κακὰ τεύχει ἀνὴρ ἄλλῳ κακὰ τεύχων,
ἡ δὲ κακὴ βουλὴ τῷ βουλεύσαντι κακίστη·
πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμὸς καὶ πάντα νοήσας
καί νυ τάδ', αἴ κ' ἐθέλῃσ', ἐπιδέρκεται, οὐδέ ἑ λήθει
οἵην δὴ καὶ τήνδε δίκην πόλις ἐντὸς ἐέργει.
Νῦν δὴ ἐγὼ μήτ' αὐτὸς ἐν ἀνθρώποισι δίκαιος
εἴην μήτ' ἐμὸς υἱός· ἐπεὶ κακὸν ἄνδρα δίκαιον
ἔμμεναι, εἰ μείζω γε δίκην ἀδικώτερος ἕξει.
Ἀλλὰ τά γ' οὔπω ἔολπα τελεῖν Δία μητιόεντα.
Ὦ Πέρση, σὺ δὲ ταῦτα μετὰ φρεσὶ βάλλεο σῇσι,
καί νυ δίκης ἐπάκουε, βίης δ' ἐπιλήθεο πάμπαν.
Τόνδε γὰρ ἀνθρώποισι νόμον διέταξε Κρονίων,
ἰχθύσι μὲν καὶ θηρσὶ καὶ οἰωνοῖς πετεηνοῖς
ἐσθέμεν ἀλλήλους, ἐπεὶ οὐ δίκη ἐστὶ μετ' αὐτοῖς·
ἀνθρώποισι δ' ἔδωκε δίκην, ἣ πολλὸν ἀρίστη
γίγνεται· εἰ γάρ τίς κ' ἐθέλῃ τὰ δίκαι' ἀγορεῦσαι
γιγνώσκων, τῷ μέν τ' ὄλβον διδοῖ εὐρύοπα Ζεύς·
ὃς δέ κε μαρτυρίῃσι ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσας
ψεύσεται, ἐν δὲ δίκην βλάψας νήκεστον ἀασθῇ,
τοῦ δέ τ' ἀμαυροτέρη γενεὴ μετόπισθε λέλειπται·
ἀνδρὸς δ' εὐόρκου γενεὴ μετόπισθεν ἀμείνων.

260 ἀδίκων : ἄδικον || ἀποτείσῃ edd. : -τίσῃ || 261 βασιλέων : -λήων 262 παρκλίνωσι (uel -νουσι Tr) (pap.[3]) : παρακλ- || 263 βασιλῆες : -λεῖς (-λῆς pap.[1]) || μύθους : δίκας || 264 δικέων pap.[1] : δικῶν || 265 γ' αὐτῷ Rzach : τ' αὐτῷ seu θ' αὐτῷ (τ' om. Tr testis) || 270 δὴ : δὲ || 273 μητιόεντα (pap.[1] sch.) : τερπικέραυνον || 278 ἐσθέμεν testis : ἔσθειν || ἐστι μετ' αὐτοῖς pap.[1] pap.[3] testes (ἐστι μετ' αὐτῶν testis) : ἐστιν ἐν αὐτοῖς (testes) uel ἐπ' αὐτοῖς Tr testis || 280 ἀγορεῦσαι (pap.[1] ?) : -ρεύειν (testis) || 282 μαρτυρίῃσι : -σιν || 283 ἀασθῇ Schäfer : ἀάσθη || 284 μετόπισθε : κατοπ[ισθε] pap.[1] || 285 μετόπισθεν : κατοπι[σθεν] pap.[1].

Le Travail.

Je te parlerai en homme qui veut ton bien[1], grand sot de Persès. De la misère, on en gagne tant qu'on veut, et sans peine : la route est plane, et elle loge tout près de nous[2]. Mais, devant le mérite, les dieux immortels ont mis la sueur. Long, ardu est le sentier qui y mène, et âpre tout d'abord. Mais atteins seulement la cime, et le voici dès lors aisé, pour difficile qu'il soit.

Celui-là est l'homme complet qui, toujours, de lui-même, après réflexion, voit ce qui, plus tard et jusqu'au bout, sera le mieux. Celui-là a son prix encore qui se rend aux bons avis. Mais celui qui ne sait ni voir par lui-même ni accueillir en son âme les conseils d'autrui n'est en revanche bon à rien. Va, souviens-toi toujours de mon conseil : travaille, Persès, noble fils[3], pour que la faim te prenne en haine et que tu te fasses chérir de l'auguste Déméter au front couronné, qui remplira ta grange du blé qui fait vivre. La faim est partout la compagne de l'homme qui ne fait rien. Les dieux et les mortels s'indignent également contre quiconque vit sans rien faire et montre les instincts du frelon sans dard[4], qui, se refusant au travail, gaspille et dévore le labeur des abeilles. Applique-toi de bon cœur aux travaux convenables, pour qu'en sa saison le blé qui fait vivre emplisse tes granges. C'est par leurs travaux que les hommes sont riches en troupeaux et en or ; rien qu'en travaillant ils deviennent mille fois plus chers aux Immortels. Il n'y a pas d'opprobre à travailler : l'opprobre est de ne rien faire. Si tu travailles, celui qui ne fait rien

[1] Ou, peut-être, *en homme de bon conseil.* Les mots grecs admettent les deux interprétations.

[2] Vers célèbres, constamment cités par les auteurs anciens. Ce sont ces citations qui ont permis aux éditeurs modernes de restituer le véritable texte, « *la route est plane* », au lieu de la leçon fautive, « *la route est courte* », que nous donnent, seule, tous nos manuscrits.

[3] Apellation familière et légèrement ironique, analogue à celles qu'emploieront couramment les Athéniens dans la conversation, « *ô homme divin* » (ὦ δαιμόνιε, ὦ μακάριε), « *ô noble cœur* » (ὦ γενναῖε), etc.

[4] Pour cette comparaison, cf. *Théogonie*, 595.

Σοὶ δ' ἐγὼ ἐσθλὰ νοέων ἐρέω, μέγα νήπιε Πέρση.
Τὴν μέν τοι κακότητα καὶ ἰλαδὸν ἔστιν ἑλέσθαι
ῥηιδίως· λείη μὲν ὁδός, μάλα δ' ἐγγύθι ναίει.
Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν
ἀθάνατοι· μακρὸς δὲ καὶ ὄρθιος οἶμος ἐς αὐτὴν
καὶ τρηχὺς τὸ πρῶτον· ἐπὴν δ' εἰς ἄκρον ἵκηαι,
ῥηιδίη δὴ ἔπειτα πέλει, χαλεπή περ ἐοῦσα.
Οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς αὐτὸς πάντα νοήσῃ
φρασσάμενος, τά κ' ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ᾖσιν ἀμείνω·
ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται·
ὃς δέ κε μήτ' αὐτὸς νοέῃ μήτ' ἄλλου ἀκούων
ἐν θυμῷ βάλληται, ὃ δ' αὖτ' ἀχρήιος ἀνήρ.
Ἀλλὰ σύ γ' ἡμετέρης μεμνημένος αἰὲν ἐφετμῆς
ἐργάζευ, Πέρση, δῖον γένος, ὄφρα σε λιμὸς
ἐχθαίρῃ, φιλέῃ δέ σ' ἐυστέφανος Δημήτηρ
αἰδοίη, βιότου δὲ τεὴν πιμπλῇσι καλιήν·
λιμὸς γάρ τοι πάμπαν ἀεργῷ σύμφορος ἀνδρί·
τῷ δὲ θεοὶ νεμεσῶσι καὶ ἀνέρες ὅς κεν ἀεργὸς
ζώῃ, κηφήνεσσι κοθούροις εἴκελος ὀργήν,
οἵ τε μελισσάων κάματον τρύχουσιν ἀεργοὶ
ἔσθοντες· σοὶ δ' ἔργα φίλ' ἔστω μέτρια κοσμεῖν,
ὥς κέ τοι ὡραίου βιότου πλήθωσι καλιαί.
Ἐξ ἔργων δ' ἄνδρες πολύμηλοί τ' ἀφνειοί τε·
καὶ ἐργαζόμενοι πολὺ φίλτεροι ἀθανάτοισιν. 309
Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος· 311

287 μέν τοι (testes) : μὲν γὰρ Xenopho testes multi || 288 λείη Xenopho Plato testes multi : ὀλίγη (sch.) || 290 ἐς : ἐπ' (testis) || 291 ἵκηαι Xenopho Plato testes multi : ἵκηται (testes) || 293 οὗτος (Aristoteles testes) : κεῖνος testes || αὐτὸς (pap.[3] Aristoteles testes) : αὐτῷ (testes) seu αὑτῷ (testes) || νοήσῃ pap.[3] testes : -σει (testes) || 294 neglexerunt Aristoteles testes multi || 296 μήτ' αὐτὸς (pap.[3] Aristoteles) : μήθ' αὑτῷ (sch.) || 300 ἐυστέφανος : ἐυπλόκαμος testis || 303 ὅς κεν : ὅς τις testis || 304 εἴκελος (testes) : ἴκ- (uel ἵκ-) || ὀργήν (testes) : ὁρμήν (testes) || 305 τρύχουσιν (uel -χωσιν) ἀεργοὶ : νήποινον ἔδουσιν testis || 309 καὶ codd. : καί τ' (pap.[3]) || ἐργαζόμενοι... φίλτεροι : -νος... ρος (pap.[3]) || 310 ἔσσεαι ἠδὲ βροτοῖς· μάλα γὰρ στυγέουσιν ἀεργούς om. pap.[3] pap.[3] codd. optimi.

bientôt enviera ta richesse : richesse toujours est suivie de mérite[1] et de gloire. Dans la condition où t'a placé le sort, ton intérêt est de travailler, et, détournant du bien d'autrui ton esprit léger, de recourir au travail pour assurer ton pain, ainsi que je t'y engage. C'est une honte mauvaise qui suit les pas de l'indigent[2] : la honte est liée au malheur, comme l'audace au bonheur.

La richesse ne se doit pas ravir : donnée par le Ciel, elle vaut bien davantage. On peut gagner une immense fortune par la violence, avec ses bras ; on peut la conquérir avec sa langue, ainsi qu'il arrive souvent, quand le gain dupe l'esprit de l'homme et que l'effronterie prend le pas sur le sentiment de l'honneur. Mais les dieux ont alors vite fait d'anéantir le coupable, de lui ruiner sa maison, et sa fortune ne le suit pas longtemps. Le crime est pareil de qui maltraite un suppliant, un hôte ; de qui monte dans le lit d'un frère pour s'unir, furtif, à sa femme — répugnante faute ; de qui s'égare jusqu'à faire tort à des orphelins ; de qui cherche querelle à un père âgé, au triste seuil de la vieillesse, et l'assaille de mots brutaux. Contre tous ceux-là, c'est Zeus lui-même qui s'indigne et, à la fin, de leurs actes criminels leur paie dure récompense. Retiens donc, toi, loin de ces fautes ton cœur léger. Mais, plutôt, selon tes moyens, offre des sacrifices aux dieux immortels, les mains pures et sans tache, et brûle-leur des cuisses luisantes[3]. Demande aussi leurs faveurs par des libations et offrandes, et quand tu te couches, et quand revient la sainte lumière[4], afin qu'ils te gardent une âme et un cœur favo-

[1] Sur le sens exact à attribuer au mot grec ἀρετή, voyez *Commentaire*, p. 87.

[2] Vers 318 (emprunté à l'*Iliade*, XXIV 45) : « ... la honte qui perd ou sert grandement les hommes... ». Le vers précédent est déjà un souvenir d'Homère ; mais le vers homérique (*Odyssée*, XVII 347) doit se construire et s'entendre dans un sens tout différent.

[3] Cf. p. 52, n. 1.

[4] C'est ici le premier texte antique parlant d'une prière du matin et du soir.

εἰ δέ κε ἐργάζῃ, τάχα σε ζηλώσει ἀεργὸς
πλουτεῦντα· πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ·
δαίμονι δ' οἷος ἔησθα, τὸ ἐργάζεσθαι ἄμεινον,
εἴ κεν ἀπ' ἀλλοτρίων κτεάνων ἀεσίφρονα θυμὸν
ἐς ἔργον τρέψας μελετᾷς βίου, ὥς σε κελεύω·
αἰδὼς δ' οὐκ ἀγαθὴ κεχρημένον ἄνδρα κομίζει·
[αἰδώς, ἥ τ' ἄνδρας μέγα σίνεται ἠδ' ὀνίνησιν·]
αἰδώς τοι πρὸς ἀνολβίῃ, θάρσος δὲ πρὸς ὄλβῳ.
Χρήματα δ' οὐχ ἁρπακτά, θεόσδοτα πολλὸν ἀμείνω·
εἰ γάρ τις καὶ χερσὶ βίῃ μέγαν ὄλβον ἕληται,
ἢ ὅ γ' ἀπὸ γλώσσης ληίσσεται, οἷά τε πολλὰ
γίγνεται, εὖτ' ἂν δὴ κέρδος νόον ἐξαπατήσῃ
ἀνθρώπων, αἰδῶ δέ τ' ἀναιδείη κατοπάζῃ,
ῥεῖα δέ μιν μαυροῦσι θεοί, μινύθουσι δὲ οἶκον
ἀνέρι τῷ, παῦρον δέ τ' ἐπὶ χρόνον ὄλβος ὀπηδεῖ.
Ἶσον δ' ὅς θ' ἱκέτην ὅς τε ξεῖνον κακὸν ἔρξῃ,
ὅς τε κασιγνήτοιο ἑοῦ ἀνὰ δέμνια βαίνῃ
κρυπταδίῃς εὐνῆς ἀλόχου, παρακαίρια ῥέζων,
ὅς τέ τευ ἀφραδίῃς ἀλιταίνητ' ὀρφανὰ τέκνα,
ὅς τε γονῆα γέροντα κακῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ
νεικείῃ χαλεποῖσι καθαπτόμενος ἐπέεσσι·
τῷ δ' ἦ τοι Ζεὺς αὐτὸς ἀγαίεται, ἐς δὲ τελευτὴν
ἔργων ἀντ' ἀδίκων χαλεπὴν ἐπέθηκεν ἀμοιβήν.
Ἀλλὰ σὺ τῶν μὲν πάμπαν ἔεργ' ἀεσίφρονα θυμόν·
κὰδ δύναμιν δ' ἔρδειν ἱέρ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν
ἁγνῶς καὶ καθαρῶς, ἐπὶ δ' ἀγλαὰ μηρία καίειν·
ἄλλοτε δὲ σπονδῇσι θύεσσί τε ἱλάσκεσθαι,
ἠμὲν ὅτ' εὐνάζῃ καὶ ὅτ' ἂν φάος ἱερὸν ἔλθῃ,

312 κε edd. : κεν || 316 ἐς edd. : εἰς || 317-18 damnabat Plutarchus || 317 κομίζει : -ζειν pap.[2] Stobaei cod. || 318 (cf. Ω 45) secl. Göttling || 319 ἀνολβίῃ... ὄλβῳ (pap.[2] pap.[3]) : -βίην... -βον || 324 αἰδῶ... ἀναιδείῃ (pap.[3]) : -δώς... δείην (uel -δείῃ) seu -δῶ... -δείην pap.[3] || 325 ῥεῖα δέ : ῥεῖά τέ || οἶκον rec. : οἶκοι (pap.[2] testes) || 329 κρυπταδίῃς εὐνῆς Paley : -δίης -νῆς || 330 ἀλιταίνητ' Rzach : -νεται || 333 δ' ἦ τοι edd. (δὲ ἤτοι D) : δή τοι || 338 δὲ : δὴ || σπονδῇσι θύεσσί : σπονδῇ θυέεσσί.

rables. Alors tu achèteras le patrimoine d'autrui au lieu de vendre le tien.

Invite à ta table qui t'aime, laisse de côté qui te hait. Et invite de préférence qui demeure près de toi. Si quelque chose t'arrive au village, tes voisins accourent sans nouer leur ceinture, tandis que tes alliés doivent nouer la leur[1]. Un mauvais voisin est une calamité, comme un bon voisin un vrai trésor. Il rencontre un bon lot celui qui rencontre un bon voisin. Votre bœuf ne mourrait pas si vous n'aviez pas un mauvais voisin. Mesure exactement ce que tu empruntes à ton voisin, et rends-le lui exactement, à mesure égale et plus large encore, si tu peux, afin qu'en cas de besoin tu sois assuré de son aide. Ne cherche pas les gains mal acquis : *gain mal acquis vaut un désastre*. Aime qui t'aime, va à qui vient à toi ; donne à qui donne, ne donne pas à qui ne donne pas. On donne à un donneur : à qui n'est pas donneur, nul jamais ne donna. Donner est bien, ravir est mal et donne la mort. Celui qui donne de bon cœur, donnât-il beaucoup, est heureux de donner, et son cœur y trouve sa joie : ce que vous prenez à un autre, sans son aveu, n'écoutant que l'effronterie, fût-ce peu, vous glace le cœur. Si tu amasses peu sur peu et fais cela souvent, ce peu-là pourra devenir beaucoup. Qui ajoute à ce qu'il a évitera la faim ardente. Ce n'est pas ce qu'on a chez soi en réserve qui donne de bien grands soucis ; rien ne vaut de tout trouver chez soi : ce qui vient du dehors est ruineux. Il est fort bon de prendre dans ce que l'on a ; mais c'est une calamité de désirer tout bas ce qu'on n'a pas, je t'engage à y songer.

Si tu *entames ou achèves une jarre, puises-y tout ton saoul ; sois économe du milieu ; mais c'est pauvre éco-*

[1] *Nouer sa ceinture* équivaut à *s'équiper pour un voyage*. Hésiode veut donc dire tout simplement que les voisins peuvent accourir aussitôt, alors que les parents, s'ils habitent ailleurs, doivent s'équiper pour se mettre en route. Il n'y a pas là d'intention satirique, comme on le croit parfois.

ὥς κέ τοι ἵλαον κραδίην καὶ θυμὸν ἔχωσιν,
ὄφρ' ἄλλων ὠνῇ κλῆρον, μὴ τὸν τεὸν ἄλλος.
Τὸν φιλέοντ' ἐπὶ δαῖτα καλεῖν, τὸν δ' ἐχθρὸν ἐᾶσαι·
τὸν δὲ μάλιστα καλεῖν ὅς τις σέθεν ἐγγύθι ναίει·
εἰ γάρ τοι καὶ χρῆμ' ἐγχώριον ἄλλο γένηται,
γείτονες ἄζωστοι ἔκιον, ζώσαντο δὲ πηοί.
Πῆμα κακὸς γείτων, ὅσσον τ' ἀγαθὸς μέγ' ὄνειαρ·
ἔμμορέ τοι τιμῆς ὅς τ' ἔμμορε γείτονος ἐσθλοῦ·
οὐδ' ἂν βοῦς ἀπόλοιτ', εἰ μὴ γείτων κακὸς εἴη.
Εὖ μὲν μετρεῖσθαι παρὰ γείτονος, εὖ δ' ἀποδοῦναι,
αὐτῷ τῷ μέτρῳ, καὶ λώιον, αἴ κε δύνηαι,
ὡς ἂν χρηίζων καὶ ἐς ὕστερον ἄρκιον εὕρῃς.
Μὴ κακὰ κερδαίνειν· κακὰ κέρδεα ἶσ' ἀάτῃσι.
Τὸν φιλέοντα φιλεῖν, καὶ τῷ προσιόντι προσεῖναι·
καὶ δόμεν, ὅς κεν δῷ, καὶ μὴ δόμεν, ὅς κεν μὴ δῷ·
δώτῃ μέν τις ἔδωκεν, ἀδώτῃ δ' οὔ τις ἔδωκεν·
δὼς ἀγαθή, ἅρπαξ δὲ κακή, θανάτοιο δότειρα·
ὃς μὲν γάρ κεν ἀνὴρ ἐθέλων, ὅτε καὶ μέγα, δώῃ,
χαίρει τῷ δώρῳ καὶ τέρπεται ὃν κατὰ θυμόν·
ὃς δέ κεν αὐτὸς ἕληται ἀναιδείηφι πιθήσας,
καί τε σμικρὸν ἐόν, τό γ' ἐπάχνωσεν φίλον ἦτορ.
Εἰ γάρ κεν καὶ σμικρὸν ἐπὶ σμικρῷ καταθεῖο
καὶ θαμὰ τοῦτ' ἔρδοις, τάχα κεν μέγα καὶ τὸ γένοιτο.
Ὃς δ' ἐπ' ἐόντι φέρει, ὃ δ' ἀλέξεται αἴθονα λιμόν·
οὐδὲ τό γ' ἐν οἴκῳ κατακείμενον ἀνέρα κήδει·
οἴκοι βέλτερον εἶναι, ἐπεὶ βλαβερὸν τὸ θύρηφι·
ἐσθλὸν μὲν παρεόντος ἑλέσθαι, πῆμα δὲ θυμῷ
χρηίζειν ἀπεόντος, ἅ σε φράζεσθαι ἄνωγα.
Ἀρχομένου δὲ πίθου καὶ λήγοντος κορέσασθαι,

344 ἐγχώριον (testis) : ἐγκώμιον sch. testis || 352 ἀάτῃσι pap.[3] : ἄτ- || 353-54 damn. Plutarchus || 357 ὅτε καὶ μέγα, δώῃ scripsi (praeeunte Godofredo Hermann) : ὅ γε καὶ (uel κἂν) μέγα δώῃ (uel δοίη) || 362 κεν μέγα : μεῖζον I || 363 ἀλέξεται : ἀλύξ- Tr testis || αἴθονα Bergk : -οπα || 364 ἐν rec. : εἰν seu ἐνὶ || 368 δὲ : τε Plutarchus.

nomie que celle que l'on fait sur le fond. Que le salaire convenu avec un ami lui soit assuré. Pour traiter, même avec un frère, en souriant, amène un témoin : confiance et défiance perdent également les hommes. Qu'une femme n'aille pas non plus, avec sa croupe attifée, te faire perdre le sens ; son babil flatteur n'en veut qu'à ta grange : qui se fie à une femme se fie aux voleurs. Puisses-tu n'avoir qu'un fils pour nourrir le bien paternel — ainsi la richesse croît dans les maisons — et mourir vieux en laissant ton fils à ta place. Mais, à plusieurs enfants, Zeus peut aisément donner aussi une immense fortune : plusieurs font plus d'ouvrage, plus grand est le profit.

Si c'est la richesse que ton cœur désire en ta poitrine, suis donc mes conseils et fais succéder travail à travail.

Les travaux des champs.

Au lever des Pléiades, filles d'Atlas, commencez la moisson, les semailles[1] à leur coucher. — Elles restent, on le sait, quarante nuits et quarante jours invisibles ; mais, l'année poursuivant sa course, elles se mettent à reparaître quand on aiguise le fer. — Voici la loi des champs, aussi bien pour ceux qui habitent près de la mer que pour ceux qui, dans le pli des vallons, loin des flots houleux, vivent sur de grasses terres. Sème nu[2], laboure nu, moissonne nu, si tu veux achever en leur temps tous les travaux de Déméter, afin que, pour toi, chacun de ses fruits croisse aussi en son temps et que tu n'aies pas plus tard à mendier, indigent, à la porte

[1] Le texte grec dit le *labourage* (ἄροτος) ; mais il s'agit du labourage qui suit l'ensemencement et sert à enterrer le grain ; le mot s'emploie ainsi couramment dans le sens de *semailles* (cf. 450, 616).

[2] Cette traduction littérale du texte n'en fait pas ressortir le véritable sens. Hésiode veut faire entendre que *semailles*, *labourage*, *moisson* doivent se faire dans une saison où il fasse assez beau temps pour qu'on puisse travailler *vêtu seulement d'une tunique* (γυμνός). Le *labourage*, ainsi mentionné entre les *semailles* et la *moisson* est le labourage du printemps, le premier défoncement de la jachère. Il ne faut pas le commencer avant la fin de l'hiver. Il ne faut pas davantage retarder les semailles jusqu'à l'entrée de

μεσσόθι φείδεσθαι· δειλὴ δ' ἐν πυθμένι φειδώ.
Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ εἰρημένος ἄρκιος ἔστω·
καί τε κασιγνήτῳ γελάσας ἐπὶ μάρτυρα θέσθαι·
πίστιες ἄρ τοι ὁμῶς καὶ ἀπιστίαι ὤλεσαν ἄνδρας.
Μηδὲ γυνή σε νόον πυγοστόλος ἐξαπατάτω
αἱμύλα κωτίλλουσα, τεὴν διφῶσα καλιήν·
ὃς δὲ γυναικὶ πέποιθε, πέποιθ' ὅ γε φηλήτῃσι.
Μουνογενὴς δὲ πάις εἴη πατρώιον οἶκον
φερβέμεν· ὣς γὰρ πλοῦτος ἀέξεται ἐν μεγάροισι·
γηραιὸς δὲ θάνοις ἕτερον παῖδ' ἐγκαταλείπων.
Ῥεῖα δέ κεν πλεόνεσσι πόροι Ζεὺς ἄσπετον ὄλβον·
πλείων μὲν πλεόνων μελέτη, μείζων δ' ἐπιθήκη.
Σοὶ δ' εἰ πλούτου θυμὸς ἐέλδεται ἐν φρεσὶ ᾗσιν,
ὧδ' ἔρδειν, καὶ ἔργον ἐπ' ἔργῳ ἐργάζεσθαι.

Πληιάδων Ἀτλαγενέων ἐπιτελλομενάων
ἄρχεσθ' ἀμήτου, ἀρότοιο δὲ δυσομενάων·
αἳ δή τοι νύκτας τε καὶ ἤματα τεσσαράκοντα
κεκρύφαται, αὖτις δὲ περιπλομένου ἐνιαυτοῦ
φαίνονται τὰ πρῶτα χαρασσομένοιο σιδήρου.
Οὗτός τοι πεδίων πέλεται νόμος, οἵ τε θαλάσσης
ἐγγύθι ναιετάωσ' οἵ τ' ἄγκεα βησσήεντα
πόντου κυμαίνοντος ἀπόπροθι, πίονα χῶρον,
ναίωσιν· γυμνὸν σπείρειν, γυμνὸν δὲ βοωτεῖν,
γυμνὸν δ' ἀμάειν, εἴ χ' ὥρια πάντ' ἐθέλῃσθα
ἔργα κομίζεσθαι Δημήτερος, ὥς τοι ἕκαστα
ὥρι' ἀέξηται, μή πως τὰ μέταζε χατίζων

369 ἐν : ἐνὶ || 370-72 in textu om. pap.[a] codd. plurimi, in margine habent nonnulli manu recentiore adscriptos, damnabant quidam edd. antiqui (cf. sch.) ; at 370 certe non ignorabat Aristoteles || 372 πίστιες ἄρ τοι Rzach : πίστεις δ' ἄρ(α) [uel δ' ἄρ(α)] || 375 damn. Plutarchus || 376 εἴη : σώζει seu σώζοι (sch.) || 377 forsan non legerit Plutarchus || 378 θάνοις : -νῃς || 379 κεν : κε (uel καὶ) || 381 φρεσὶ ᾗσιν edd. : φρεσὶν ᾗσιν seu φρεσὶ σῇσιν || 383 Ἀτλαγενέων (uel -γενάων) (testes) : Ἀτλαιγ- seu Ἀτληγ- testes || 389 ναιετάωσ' : -άουσ' || 391 ναίωσι(ν) (uel ναίωσ') : ναίουσι(ν) || 392 ἀμάειν : ἀμᾶσθαι || 394 μέταζε testes : μεταξύ.

d'autrui, pour ne rien obtenir. C'est ainsi que naguère encore tu es venu à moi. Mais, sache-le, je ne te donnerai ni te prêterai rien de plus. Travaille, Persès, pauvre sot, aux travaux que les dieux ont réservés à l'homme, si tu ne veux un jour, avec tes enfants et ta femme, aller, le cœur en peine, quêter ta vie de voisin en voisin, sans qu'aucun d'eux en ait cure. Deux fois, trois fois peut-être tu réussiras; mais, si tu ennuies davantage, tu n'arriveras à rien. En vain tu multiplieras tes discours : à cultiver les mots, tu perdras ton temps. Va, crois-en mon conseil, songe à payer tes dettes et à te mettre à l'abri de la faim.

Ayez d'abord une maison, une femme et un bœuf de labour — une femme achetée, non pas épousée, qui, au besoin, puisse suivre les bœufs — et dans la maison préparez tous les instruments qu'il faut, afin de ne pas avoir à les demander à un autre : qu'il refuse, tu restes en peine, la saison passe et l'ouvrage est perdu. Ne remettez rien ni au lendemain ni au surlendemain : qui néglige sa besogne n'emplit pas sa grange; pas davantage, qui la remet. C'est le zèle qui fait valoir l'ouvrage. Qui remet sa besogne, à chaque fois porte un défi aux désastres.

Quand la fougue du soleil aigu suspend sa moite ardeur, que le tout-puissant Zeus verse les pluies d'automne et que le corps de l'homme devient bien plus agile — c'est le moment où Sirius, au-dessus de la tête des humains voués au trépas, chemine peu durant le jour et emprunte plutôt aux nuits — alors le bois qu'abat la hache risque le moins d'être attaqué des vers; il répand son feuillage à terre et arrête sa frondaison. Coupez donc alors vos bois, si vous avez souvenance des travaux de chaque saison. Coupez un

l'hiver. Pour ces deux opérations il faut pouvoir travailler sans manteau, comme on le fait pour la troisième, la moisson. Le ton d'Hésiode est d'autant plus tranchant qu'il s'attend à trouver des contradicteurs : certains recommandaient en effet un premier labourage à l'entrée de l'hiver.

πτώσσῃς ἀλλοτρίους οἴκους καὶ μηδὲν ἀνύσσῃς.
Ὡς καὶ νῦν ἐπ' ἔμ' ἦλθες. Ἐγὼ δέ τοι οὐκ ἐπιδώσω
οὐδ' ἐπιμετρήσω· ἐργάζευ, νήπιε Πέρση,
ἔργα τά τ' ἀνθρώποισι θεοὶ διετεκμήραντο,
μή ποτε σὺν παίδεσσι γυναικί τε θυμὸν ἀχεύων
ζητεύῃς βίοτον κατὰ γείτονας, οἳ δ' ἀμελῶσι.
Δὶς μὲν γὰρ καὶ τρὶς τάχα τεύξεαι· ἢν δ' ἔτι λυπῇς,
χρῆμα μὲν οὐ πρήξεις, σὺ δ' ἐτώσια πόλλ' ἀγορεύσεις·
ἀχρήιος δ' ἔσται ἐπέων νομός. Ἀλλά σ' ἄνωγα
φράζεσθαι χρειῶν τε λύσιν λιμοῦ τ' ἀλεωρήν.
Οἶκον μὲν πρώτιστα γυναῖκά τε βοῦν τ' ἀροτῆρα,
κτητήν, οὐ γαμετήν, ἥτις καὶ βουσὶν ἕποιτο,
χρήματα δ' ἐν οἴκῳ πάντ' ἄρμενα ποιήσασθαι,
μὴ σὺ μὲν αἰτῇς ἄλλον, ὁ δ' ἀρνῆται, σὺ δὲ τητᾷ,
ἡ δ' ὥρη παραμείβηται, μινύθῃ δέ τοι ἔργον.
Μηδ' ἀναβάλλεσθαι ἔς τ' αὔριον ἔς τε ἔνηφι·
οὐ γὰρ ἐτωσιοεργὸς ἀνὴρ πίμπλησι καλιὴν
οὐδ' ἀναβαλλόμενος· μελέτη δέ τοι ἔργον ὀφέλλει·
αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἀάτῃσι παλαίει.
Ἦμος δὴ λήγει μένος ὀξέος ἠελίοιο
καύματος ἰδαλίμου, μετοπωρινὸν ὀμβρήσαντος
Ζηνὸς ἐρισθενέος, μετὰ δὲ τρέπεται βρότεος χρὼς
πολλὸν ἐλαφρότερος· δὴ γὰρ τότε Σείριος ἀστὴρ
βαιὸν ὑπὲρ κεφαλῆς κηριτρεφέων ἀνθρώπων
ἔρχεται ἠμάτιος, πλεῖον δέ τε νυκτὸς ἐπαυρεῖ·
τῆμος ἀδηκτοτάτη πέλεται τμηθεῖσα σιδήρῳ
ὕλη, φύλλα δ' ἔραζε χέει, πτόρθοιό τε λήγει·
τῆμος ἄρ' ὑλοτομεῖν μεμνημένος ὥρια ἔργα.

400 ζητεύῃς : -σῃς || 401 δ' ἔτι : δέ τι || 402 ἀγορεύσεις : -ρεύεις || 403 ἀχρήιος (cf. 297) : ἀχρεῖος || νομός : νόμος || 406 ignorare uidetur Aristoteles || 407 ἐν Bentley : εἰν (uel ἐνὶ) || 408 ἀρνῆται : -νεῖται || 409 παραμείβηται : -βεται || μινύθῃ : -θει || 410 ἔς τε ἔνηφι testis : εἴς τε ἔνηφι C ἔς τ' ἔννηφι(ν) cett. || 411 ἐτωσιοεργός (testes) : ἐτωσιεργός (testis) || 413 ἀάτῃσι Nauck (cf. 352) : ἄτῃ(ι)σι || 420 τῆμος : ἦμος Tr || 422 ὥρια ἔργα : ὥριον ἔργον.

mortier de trois pieds et un pilon de trois coudées ; un essieu de sept pieds — ce sera fort bien mesuré : si vous le coupez de huit pieds, vous en pourrez détacher un maillet — et une roue de trois empans pour un chariot de dix palmes. Les bois courbés ne manquent pas ; mais ce qu'il faut rapporter chez vous, si vous en découvrez en cherchant dans la montagne et dans la plaine, c'est une haye[1] de chêne vert : c'est celle qui résiste le mieux, quand on laboure avec des bœufs, une fois que le serviteur d'Athéné l'a emboîtée au sep, puis appliquée et chevillée au timon. Faites-vous deux charrues que vous fabriquerez chez vous, l'une d'un seul morceau, l'autre de pièces ajustées ; ce sera tout à fait bien : si vous brisez l'une, vous mettrez l'autre derrière les bœufs. Le laurier et l'orme sont pour le timon ceux des bois qui se piquent le moins, le chêne pour le sep, et le chêne vert pour la haye. Procurez-vous une paire de bœufs mâles de neuf ans : à cet âge leur force est difficile à abattre, car c'est pour eux la plénitude de la jeunesse, et ils sont excellents au travail. Ils n'iront pas se prendre de querelle dans le sillon, pour briser la charrue et laisser là l'ouvrage inachevé. Qu'ils soient suivis d'un homme robuste, de quarante ans, qui aura dîné d'un pain à quatre entailles et huit portions et qui, soucieux de sa besogne, poussera droit son sillon, sans chercher de l'œil des camarades, le cœur tout à son ouvrage. Un plus jeune ne saurait pas comme lui répartir la semence et éviter le sursemage : le jeune homme a sans cesse l'esprit en l'air en quête de camarades.

Faites attention au moment où vous entendrez la voix de la grue lancer du haut des nuages son appel de chaque année. Elle apporte le signal des semailles et annonce la venue de l'hiver pluvieux. Son cri mord le cœur de l'homme qui n'a pas de bœufs ; car c'est le moment de

[1] La *haye* ou l'*âge* (γύης) est la pièce de bois courbe qui, dans la charrue, joint le timon au talon.

Ὄλμον μὲν τριπόδην τάμνειν, ὕπερον δὲ τρίπηχυν·
ἄξονα δ' ἑπταπόδην· μάλα γάρ νύ τοι ἄρμενον οὕτω·
εἰ δέ κεν ὀκταπόδην, ἀπὸ καὶ σφῦράν κε τάμοιο·
τρισπίθαμον δ' ἄψιν τάμνειν δεκαδώρῳ ἀμάξῃ.
Πόλλ' ἐπικαμπύλα κᾶλα· φέρειν δὲ γύην, ὅτ' ἂν εὕρῃς,
ἐς οἶκον, κατ' ὄρος διζήμενος ἢ κατ' ἄρουραν,
πρίνινον· ὃς γὰρ βουσὶν ἀροῦν ὀχυρώτατός ἐστιν,
εὖτ' ἂν Ἀθηναίης δμῷος ἐν ἐλύματι πήξας
γόμφοισιν πελάσας προσαρήρεται ἱστοβοῆι.
Δοιὰ δὲ θέσθαι ἄροτρα, πονησάμενος κατὰ οἶκον,
αὐτόγυον καὶ πηκτόν, ἐπεὶ πολὺ λώιον οὕτω·
εἴ χ' ἕτερον ἄξαις, ἕτερόν κ' ἐπὶ βουσὶ βάλοιο.
Δάφνης δ' ἢ πτελέης ἀκιώτατοι ἱστοβοῆες,
δρυὸς ἔλυμα, γύης πρίνου. Βόε δ' ἐνναετήρω
ἄρσενε κεκτῆσθαι, τῶν γὰρ σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν,
ἥβης μέτρον ἔχοντε· τὼ ἐργάζεσθαι ἀρίστω·
οὐκ ἂν τώ γ' ἐρίσαντε ἐν αὔλακι κὰμ μὲν ἄροτρον
ἄξειαν, τὸ δὲ ἔργον ἐτώσιον αὖθι λίποιεν.
Τοῖς δ' ἅμα τεσσαρακονταετὴς αἰζηὸς ἕποιτο
ἄρτον δειπνήσας τετράτρυφον, ὀκτάβλωμον,
ὃς ἔργου μελετῶν ἰθεῖάν κ' αὔλακ' ἐλαύνοι,
μηκέτι παπταίνων μεθ' ὁμήλικας, ἀλλ' ἐπὶ ἔργῳ
θυμὸν ἔχων· τοῦ δ' οὔ τι νεώτερος ἄλλος ἀμείνων
σπέρματα δάσσασθαι καὶ ἐπισπορίην ἀλέασθαι·
κουρότερος γὰρ ἀνὴρ μεθ' ὁμήλικας ἐπτοίηται.
Φράζεσθαι δ', εὖτ' ἂν γεράνου φωνὴν ἐπακούσῃς
ὑψόθεν ἐκ νεφέων ἐνιαύσια κεκληγυίης,
ἥ τ' ἀρότοιό τε σῆμα φέρει καὶ χείματος ὥρην
δεικνύει ὀμβρηροῦ· κραδίην δ' ἔδακ' ἀνδρὸς ἀβούτεω·

424 δ' : θ' || 425 καὶ Tr. : κε(ν) || 428 ἐς codd. : εἰς || 431 προσαρήρεται : -ρήσεται || ἱστοβοῆι : -βοεῖ || 434 ἄξαις rec. : γ' ἄξαις || 436 γύης πρίνου Schäfer : πρίνου δὲ (om. Tr) γύης (uel γύην) || 439 ἐρίσαντε : -σαντ' (uel -σαντες) || 443 ὃς Bentley : ὅς κ' || ἰθεῖάν κ' I : ἰθεῖαν.

nourrir chez soi des bœufs aux cornes recourbées. Facile de dire : « Donne-moi tes bœufs et ton chariot ». Mais facile aussi de répondre : « Mes bœufs ont leur ouvrage ». L'homme riche d'illusions parle de construire un chariot. Le pauvre sot ! il ne sait pas qu'il y a cent pièces dans un chariot et qu'il faut d'abord prendre soin de les rassembler chez soi.

Dès que le jour des semailles aura lui pour les mortels, à l'ouvrage aussitôt ! serviteurs et maître ensemble, et, sèche ou trempée, labourez la terre dans la saison des labours, en vous y prenant de bonne heure ; ainsi vos champs se couvriront d'épis. Ensemencez la jachère quand la terre est légère encore ; retournez-la au printemps, binez-la l'été, et elle ne décevra pas vos espérances : la jachère écarte les maléfices et apaise les pleurs des enfants.

Priez Zeus Infernal et la pure Déméter de rendre lourd en sa maturité le blé sacré de Déméter, au moment même où, commençant le labourage et tenant en main la poignée qui termine le mancheron, vous toucherez le dos des bœufs qui tirent sur la clef du joug[1]. Et que, derrière vous, un petit esclave, avec un hoyau, donne du mal aux oiseaux en cachant bien la semence[2]. Travail bien rdonné est pour les mortels le premier des biens, travail mal ordonné le pire des maux. Ainsi vos épis au moment de leur plénitude ploieront vers la terre, si plus tard Zeus Olympien consent à leur donner une heureuse maturité ; vous écarterez de vos pots les toiles d'araignée, et j'espère que vous aurez la joie de tirer votre vie de chez vous. Vous vivrez à l'aise jusqu'au clair printemps, sans jeter sur les autres de regards d'envie : ce sont les autres bien plutôt qui auront besoin de vous.

[1] Il s'agit d'une cheville qui traverse à la fois le joug et le timon : c'est sur elle que porte l'effort des bœufs, lorsqu'ils tirent la charrue.

[2] Le petit esclave avec un hoyau achève le travail de la charrue, aux endroits où le grain est resté découvert.

δὴ τότε χορτάζειν ἕλικας βόας ἔνδον ἐόντας·
ῥηίδιον γὰρ ἔπος εἰπεῖν· « Βόε δὸς καὶ ἅμαξαν »·
ῥηίδιον δ' ἀπανήνασθαι· « Πάρα ἔργα βόεσσιν ».
Φησὶ δ' ἀνὴρ φρένας ἀφνειὸς πήξασθαι ἅμαξαν·
νήπιος, οὐδὲ τὸ οἶδ'· ἑκατὸν δέ τε δούρατ' ἀμάξης,
τῶν πρόσθεν μελέτην ἐχέμεν οἰκήια θέσθαι.
Εὖτ' ἂν δὲ πρώτιστ' ἄροτος θνητοῖσι φανήῃ,
δὴ τότ' ἐφορμηθῆναι ὁμῶς δμῶές τε καὶ αὐτὸς
αὔην καὶ διερὴν ἀρόων ἀρότοιο καθ' ὥρην,
πρωὶ μάλα σπεύδων, ἵνα τοι πλήθωσιν ἄρουραι·
νειὸν δὲ σπείρειν ἔτι κουφίζουσαν ἄρουραν·
ἔαρι πολεῖν· θέρεος δὲ νεωμένη οὔ σ' ἀπατήσει·
νειὸς ἀλεξιάρη παίδων εὐκηλήτειρα.
Εὔχεσθαι δὲ Διὶ χθονίῳ Δημήτερί θ' ἁγνῇ
ἐκτελέα βρίθειν Δημήτερος ἱερὸν ἀκτήν,
ἀρχόμενος τὰ πρῶτ' ἀρότου, ὅτ' ἂν ἄκρον ἐχέτλης
χειρὶ λαβὼν ὅρπηκα βοῶν ἐπὶ νῶτον ἵκηαι
ἔνδρυον ἑλκόντων μεσάβων. Ὁ δὲ τυτθὸς ὄπισθε
δμῷος ἔχων μακέλην πόνον ὀρνίθεσσι τιθείη
σπέρμα κατακρύπτων· εὐθημοσύνη γὰρ ἀρίστη
θνητοῖς ἀνθρώποις, κακοθημοσύνη δὲ κακίστη.
Ὧδέ κεν ἁδροσύνῃ στάχυες νεύοιεν ἔραζε,
εἰ τέλος αὐτὸς ὄπισθεν Ὀλύμπιος ἐσθλὸν ὀπάζοι·
ἐκ δ' ἀγγέων ἐλάσειας ἀράχνια· καί σε ἔολπα
γηθήσειν βιότου αἱρεύμενον ἔνδον ἐόντος.
Εὐοχθέων δ' ἵξεαι πολιὸν ἔαρ, οὐδὲ πρὸς ἄλλους
αὐγάσεαι· σέο δ' ἄλλος ἀνὴρ κεχρημένος ἔσται.

454 πάρα Lennep : πάρα δ' || 456 τὸ (testis) : τό γ' seu τόδ' || 457 ἐχέμεν : τ' ἐχέμεν uel δεῖ ἔχειν (Tr) || 458 δὲ : δὴ || φανήῃ Heyne : -νείῃ || 462-63 transposui || 462 ἔαρι Pollux : εἴαρι (uel ἦρι) || 465 θ' ἁγνῇ : τ' αἰνῇ testis || 469 μεσάβων (testis) : -βῳ D post corr. Tr (cf. sch.) || 476 βιότου αἱρεύμενον testis (β. αἱρ. D) : βιότοιο ἐρευ- || 477 εὐοχθέων : -χέων || ἵξεαι testis : ἵξηαι (uel ἵξαι uel ἵξειε) seu ἵκηται (uel ἵκεαι) seu ἥξεις.

Si tu attends les jours où tourne le soleil pour labourer la terre divine, tu moissonneras accroupi le peu d'épis que saisira ta main ; tu les lieras à bêchevet, tout poussiéreux, le cœur sans joie ; tu les emporteras dans un panier, et peu de gens, à te voir, s'émerveilleront. Mais la pensée de Zeus qui tient l'égide a des retours difficiles à pénétrer pour les mortels ; et voici ce qui peut être le remède d'un labourage tardif. Trois jours après que le coucou aura pour la première fois lancé son appel dans les branches du chêne, réjouissant les mortels sur la terre sans limites, veuille alors Zeus répandre la pluie sans arrêt, jusqu'à ce que l'eau couvre, sans le dépasser, le sabot d'un bœuf : à cette condition, le laboureur du dernier jour rattrapera le laboureur du premier jour. Garde bien tous ces avis dans ton cœur, et ne te laisse pas plus surprendre par l'arrivée du clair printemps que par la saison des pluies.

Passe sans t'y asseoir près de la forge et du parloir de ville ensoleillé, aux jours d'hiver, où, si le froid éloigne l'homme des champs, un travailleur courageux n'en peut pas moins donner un sérieux accroissement à sa maison ; et crains que la désespérance du cruel hiver ne te surprenne en pleine misère, pressant ton pied enflé dans ta main amaigrie. L'homme qui, sans rien faire, se repose sur une vaine espérance, le jour où il manque de pain, s'adresse en son cœur de cruels reproches. Un espoir peu joyeux tient compagnie à l'indigent, assis au parloir de ville, à qui la vie n'est pas assurée. Avertis tes serviteurs dès le milieu de l'été : « L'été ne durera pas toujours : faites-vous des cabanes[1] ».

Quand vient le mois Lénéon avec ses jours mauvais, dont chacun voit périr quelques-uns de nos bœufs, méfiez-vous de lui et de ses fâcheuses gelées, qui apparaissent sur le sol au souffle de Borée, lorsqu'à travers la Thrace, nourricière de cavales, il s'abat sur la vaste mer et la soulève,

[1] A côté des parcs où l'on garde les bêtes : cf. *Iliade*, XVIII 589.

Εἰ δέ κεν ἠελίοιο τροπῇς ἀρόῳς χθόνα δῖαν,
ἥμενος ἀμήσεις ὀλίγον περὶ χειρὸς ἐέργων,
ἀντία δεσμεύων κεκονιμένος, οὐ μάλα χαίρων,
οἴσεις δ' ἐν φορμῷ· παῦροι δέ σε θηήσονται.
Ἄλλοτε δ' ἀλλοῖος Ζηνὸς νόος αἰγιόχοιο,
ἀργαλέος δ' ἄνδρεσσι καταθνητοῖσι νοῆσαι.
Εἰ δέ κεν ὄψ' ἀρόσῃς, τόδε κέν τοι φάρμακον εἴη·
ἦμος κόκκυξ κοκκύζει δρυὸς ἐν πετάλοισι
τὸ πρῶτον, τέρπει δὲ βροτοὺς ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν,
τῆμος Ζεὺς ὕοι τρίτῳ ἤματι μηδ' ἀπολήγοι,
μήτ' ἄρ' ὑπερβάλλων βοὸς ὁπλὴν μήτ' ἀπολείπων·
οὕτω κ' ὀψαρότης πρωιηρότῃ ἰσοφαρίζοι.
Ἐν θυμῷ δ' εὖ πάντα φυλάσσεο· μηδέ σε λήθοι
μήτ' ἔαρ γιγνόμενον πολιὸν μήθ' ὥριος ὄμβρος.
Πὰρ δ' ἴθι χάλκειον θῶκον καὶ ἐπαλέα λέσχην
ὥρῃ χειμερίῃ, ὁπότε κρύος ἀνέρα ἔργων
ἰσχάνει, ἔνθα κ' ἄοκνος ἀνὴρ μέγα οἶκον ὀφέλλοι,
μή σε κακοῦ χειμῶνος ἀμηχανίη καταμάρψῃ
σὺν πενίῃ, λεπτῇ δὲ παχὺν πόδα χειρὶ πιέζῃς.
Πολλὰ δ' ἀεργὸς ἀνήρ, κενεὴν ἐπὶ ἐλπίδα μίμνων,
χρηίζων βιότοιο, κακὰ προσελέξατο θυμῷ·
ἐλπὶς δ' οὐκ ἀγαθὴ κεχρημένον ἄνδρα κομίζει,
ἥμενον ἐν λέσχῃ, τῷ μὴ βίος ἄρκιος εἴη.
Δείκνυε δὲ δμώεσσι θέρευς ἔτι μέσσου ἐόντος·
« Οὐκ αἰεὶ θέρος ἐσσεῖται, ποιεῖσθε καλιάς. »
Μῆνα δὲ Ληναιῶνα, κάκ' ἤματα, βουδόρα πάντα,
τοῦτον ἀλεύασθαι καὶ πηγάδας αἵ τ' ἐπὶ γαῖαν
πνεύσαντος Βορέαο δυσηλεγέες τελέθουσιν,
ὅς τε διὰ Θρῄκης ἱπποτρόφου εὐρέι πόντῳ

479 ἀρόω(ι)ς : ἀρόσῃς || 486 κοκκύζει : -ζῃ || 490 πρωϊηρότῃ Kirchhoff : προηρότῃ CD (uel προαρηρότῃ) seu πρωτηρότῃ || 491 λήθοι : -θῃ (testis) || 493 ἐπαλέα (testis) : ἐπ' ἀλέα (uel -έᾳ uel -έαν testes) || 494 ἀνέρα testis : -ρας || ἔργων : εἶργον || 495 ὀφέλλοι Brunck : -λλει || 497 πιέζῃς rec. : -ζοις (uel -ζεις) || 504 βουδόρα testes : βούδορα.

tandis que mugissent la terre et les bois. Par milliers, il renverse sur la glèbe nourricière chênes à la haute crinière et larges sapins, quand il se précipite dans les gorges de la montagne; et la forêt immense tout entière pousse alors un cri. Les bêtes frissonnent, la queue sous les parties, même celles dont un pelage protège la peau : glacial, il les pénètre, comme les autres, en dépit de leurs flancs velus. Il traverse même le cuir du bœuf, impuissant à l'arrêter; il perce jusqu'aux poils épais de la chèvre; les brebis seules, sous leur laine abondante, ne se laissent pas pénétrer par la force de Borée, tandis qu'il ploie en deux l'échine du vieillard. Il ne pénètre pas davantage la jeune fille à la peau délicate, qui reste à l'intérieur de la maison, aux côtés de sa tendre mère, encore ignorante des travaux d'Aphrodite d'or. Elle baigne son jeune corps, l'oint d'huile grasse, avant d'aller s'étendre au fond de sa demeure, cependant qu'en ces mêmes jours d'hiver le Sans-os[1] ronge son pied dans sa maison sans feu et son triste réduit : le soleil ne lui montre pas de pacage où courir, car il roule au-dessus du peuple et de la cité des hommes noirs et tarde à éclairer les Hellènes[2]. Alors les hôtes des bois, cornus ou sans cornes, grinçant lugubrement des dents, fuient par les taillis vallonnés. Et tous n'ont qu'un souci au cœur : où trouver l'abri qu'ils cherchent, fourré épais, grotte profonde? Et les mortels, semblables à l'être à trois pieds[3] dont le dos est brisé et dont

[1] Le poulpe. Sur la croyance populaire dont il s'agit, cf. Aristote, *Histoire des animaux*, 591 a 4.

[2] Le ton est celui du conte populaire. On dirait qu'Hésiode veut reproduire ici la formule puérile, sous laquelle on a conté ces choses à l'enfant, dont elles remplissent l'imagination au moment où elle va dormir. On ne s'expliquerait pas sans cela la naïveté étrange d'expressions, comme « sa maison sans feu » — au fond de la mer! — « un pacage » — quand il s'agit du poulpe! — « le peuple et la cité » — en parlant des nègres!

[3] C'est-à-dire le vieillard. Souvenir de l'énigme célèbre proposée à Œdipe par la Sphinx.

ἐμπνεύσας ὄρινε, μέμυκε δὲ γαῖα καὶ ὕλη·
πολλὰς δὲ δρῦς ὑψικόμους ἐλάτας τε παχείας
οὔρεος ἐν βήσσῃς πιλνᾷ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
ἐμπίπτων, καὶ πᾶσα βοᾷ τότε νήριτος ὕλη·
θῆρες δὲ φρίσσουσ', οὐρὰς δ' ὑπὸ μέζε' ἔθεντο,
τῶν καὶ λάχνῃ δέρμα κατάσκιον· ἀλλά νυ καὶ τῶν
ψυχρὸς ἐὼν διάησι δασυστέρνων περ ἐόντων·
καί τε διὰ ῥινοῦ βοὸς ἔρχεται, οὐδέ μιν ἴσχει·
καί τε δι' αἶγα ἄησι τανύτριχα· πώεα δ' οὔτι,
οὕνεκ' ἐπηεταναὶ τρίχες αὐτῶν, οὐ διάησι
ἶς ἀνέμου Βορέω· τροχαλὸν δὲ γέροντα τίθησιν.
Καὶ διὰ παρθενικῆς ἁπαλόχροος οὐ διάησιν,
ἥ τε δόμων ἔντοσθε φίλῃ παρὰ μητέρι μίμνει
οὔπω ἔργα ἰδυῖα πολυχρύσου Ἀφροδίτης·
εὖ τε λοεσσαμένη τέρενα χρόα καὶ λίπ' ἐλαίῳ
χρισαμένη μυχίη καταλέξεται ἔνδοθι οἴκου
ἤματι χειμερίῳ, ὅτ' ἀνόστεος ὃν πόδα τένδει
ἔν τ' ἀπύρῳ οἴκῳ καὶ ἤθεσι λευγαλέοισιν·
οὐδέ οἱ ἠέλιος δείκνυ νομὸν ὁρμηθῆναι,
ἀλλ' ἐπὶ κυανέων ἀνδρῶν δῆμόν τε πόλιν τε
στρώφᾶται, βράδιον δὲ Πανελλήνεσσι φαείνει.
Καὶ τότε δὴ κεραοὶ καὶ νήκεροι ὑληκοῖται
λυγρὸν μυλιόωντες ἀνὰ δρία βησσήεντα
φεύγουσιν· καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶ τοῦτο μέμηλεν
οἳ σκέπα μαιόμενοι πυκινοὺς κευθμῶνας ἔχωσι
καὶ γλάφυ πετρῆεν· τότε δὴ τρίποδι βροτοὶ ἶσοι,
οὗ τ' ἐπὶ νῶτα ἔαγε, κάρη δ' εἰς οὖδας ὁρᾶται,

512 μέζε' (pap.[8]) : μάζε' ‖ **518** Βορέω Rzach (cf. *Th.* 870) : βορέου seu βορέαο ‖ δὲ (pap[8].) : τε ‖ **520** ἔντοσθε : -θι ‖ φίλῃ παρὰ μητέρι μίμνει : μίμνει (uel -νῃ) παρὰ μητέρι κεδνῇ ‖ **521** ἔργα ἰδυῖα edd. : ἔργ' εἰδυῖα ‖ **522** εὖ τε : εὖτε ‖ **523** μυχίη (sch.) : νυχίη ‖ ἔνδοθι : -θεν ‖ **525** καὶ : καὶ ἐν ‖ **526** οὐδὲ Hermann : οὐ γὰρ ‖ **530** μυλ(λ)ιόωντες : μαλκιόωντες testis (cf. sch.) ‖ **532** οἷ... ἔχωσι scripsi (οἳ Brunck) : οἳ ἔχουσι ‖ **533** βροτοὶ Wachler : -τῷ.

le front regarde le sol, vaguent, ployés de même, pour échapper à la neige blanche.

Alors, pour protéger votre corps, vêtez, si vous m'en croyez, un manteau moelleux et une longue tunique — tissez sur une chaîne lâche une trame serrée — et enveloppez-vous en bien, afin que votre poil ne frissonne ni ne se hérisse, se levant tout droit le long de votre corps. Autour de vos pieds nouez des chaussures bien ajustées, taillées dans le cuir d'un bœuf abattu, intérieurement rembourrées de feutre. Puis, quand viendra le vrai froid de la saison, cousez ensemble avec un boyau de bœuf des peaux de chevreaux d'une première portée, dont vous couvrirez votre dos comme d'un bouclier contre la pluie ; et, sur votre tête, portez un bonnet de feutre ouvré, pour n'avoir pas vos oreilles trempées. Car le matin est froid les jours où s'abat Borée. Une vapeur fécondante[1] s'épand ces matins-là du ciel étoilé sur la terre, couvrant les champs des heureux de ce monde. Elle a puisé au cours éternel des fleuves et, soulevée haut au-dessus du sol par un vent de bourrasque, tantôt elle finit par retomber en pluie, à l'approche du soir, tantôt elle se met à souffler en tempête, tandis que Borée le Thrace bouscule la masse dense des nuages. Ne l'attends pas pour mettre fin à ton ouvrage et rentrer au logis, si tu ne veux qu'un noir nuage tombe du ciel et t'enveloppe, trempant tes membres, inondant tes vêtements. Va, méfie-toi de ce mois ; car c'est le plus dur de tous, le mois des tempêtes, dur aux brebis, dur aux humains. Alors, si les hommes ont besoin d'une ration plus forte, que celle des bœufs en revanche soit réduite de moitié : les longues nuits sont là pour faire compensation. Veilles-y bien et mets-toi toujours d'accord avec la durée des jours et des nuits, jusqu'à ce que l'année achève son cours et que la terre, mère de tous les êtres, porte de nouveau ses multiples fruits.

[1] Litt. *chargée de blé*. « Brouillard en février vaut du fumier », disent encore nos paysans.

τῷ ἴκελοι φοιτῶσιν ἀλευόμενοι νίφα λευκήν.
Καὶ τότε ἕσσασθαι ἔρυμα χροός, ὥς σε κελεύω,
χλαῖνάν τε μαλακὴν καὶ τερμιόεντα χιτῶνα·
στήμονι δ' ἐν παύρῳ πολλὴν κρόκα μηρύσασθαι·
τὴν περιέσσασθαι, ἵνα τοι τρίχες ἀτρεμέωσι
μηδ' ὀρθαὶ φρίσσωσιν ἀειρόμεναι κατὰ σῶμα.
Ἀμφὶ δὲ ποσσὶ πέδιλα βοὸς ἶφι κταμένοιο
ἄρμενα δήσασθαι πίλοις ἔντοσθε πυκάσσας.
Πρωτογόνων δ' ἐρίφων, ὁπότ' ἂν κρύος ὥριον ἔλθῃ,
δέρματα συρράπτειν νεύρῳ βοός, ὄφρ' ἐπὶ νώτῳ
ὑετοῦ ἀμφιβάλῃ ἀλέην. Κεφαλῆφι δ' ὕπερθεν
πῖλον ἔχειν ἀσκητόν, ἵν' οὔατα μὴ καταδεύῃ.
Ψυχρὴ γάρ τ' ἠὼς πέλεται Βορέαο πεσόντος·
ἠῴιος δ' ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανοῦ ἀστερόεντος
ἀὴρ πυροφόρος τέταται μακάρων ἐπὶ ἔργοις,
ὅς τε ἀρυσσάμενος ποταμῶν ἀπὸ αἰεναόντων,
ὑψοῦ ὑπὲρ γαίης ἀρθεὶς ἀνέμοιο θυέλλῃ,
ἄλλοτε μέν θ' ὕει ποτὶ ἕσπερον, ἄλλοτ' ἄησι
πυκνὰ Θρηικίου Βορέω νέφεα κλονέοντος.
Τὸν φθάμενος ἔργον τελέσας οἶκόνδε νέεσθαι,
μή ποτέ σ' οὐρανόθεν σκοτόεν νέφος ἀμφικαλύψῃ,
χρῶτα δὲ μυδαλέον θήῃ κατά θ' εἵματα δεύσῃ.
Ἀλλ' ὑπαλεύασθαι· μεὶς γὰρ χαλεπώτατος οὗτος
χειμέριος, χαλεπὸς προβάτοις, χαλεπὸς δ' ἀνθρώποις.
Τῆμος τὤμισυ βουσίν, ἐπ' ἀνέρι δὲ πλέον εἴη
ἁρμαλιῆς· μακραὶ γὰρ ἐπίρροθοι εὐφρόναι εἰσίν.
Ταῦτα φυλασσόμενος τετελεσμένον εἰς ἐνιαυτὸν
ἰσοῦσθαι νύκτας τε καὶ ἤματα, εἰς ὅ κεν αὖτις
γῆ πάντων μήτηρ καρπὸν σύμμικτον ἐνείκῃ.

535 ἀλευόμενοι : ἀλευάμενοι || 543 ὁπότ' ἂν... ἔλθῃ : ὁπότε... ἔλθοι || 545 κεφαλῆφι δ' ὕπερθεν : κεφαλῇ δ' ἐφύπερθεν || 553 Βορέω Rzach : βορέου (uel βορέαο) || 556 δὲ : τε || θήῃ cod. : θείῃ || δεύσῃ : δεύῃ D || 559 ἐπ' ἀνέρι δὲ πλέον Tr : ἐπὶ δ' ἀνέρι πλέον (uel πλεῖον uel τὸ πλέον) || 561-63 damnabat Plutarchus.

Quand Zeus, après qu'a tourné le soleil, a parfait soixante jours d'hiver, la constellation d'Arcture quitte le cours sacré de l'Océan et monte, radieuse, du milieu des ténèbres. Alors la fille de Pandion, l'hirondelle au gémissement aigu, s'élance vers la lumière : c'est le printemps nouveau qui naît pour les hommes. Avant qu'il soit là, songe à tailler tes vignes : c'est le bon moment[1].

Mais, quand le Porte-maison[2] monte de la terre à l'escalade des arbres, fuyant devant les Pléiades, ce n'est plus le temps de piocher les vignes. Aiguisez les faucilles et éveillez vos serviteurs. Fuyez les siestes à l'ombre ou les sommes prolongés jusqu'à l'aube, au temps de la moisson, quand le soleil sèche la peau. C'est l'heure de faire vite, de ramasser votre récolte chez vous, debout dès l'aube, si vous voulez avoir votre vie assurée. L'aube prend le tiers du travail du jour ; l'aube fait gagner du chemin et gagner de l'ouvrage, l'aube qui, rien qu'à poindre, jette tant de gens sur les routes et place le joug au cou de tant de bœufs.

Quand fleurit le chardon et quand la cigale bruyante, perchée sur un arbre, répand, au battement pressé de ses ailes, sa sonore chanson, dans les jours pesants de l'été, alors les chèvres sont plus grasses, le vin meilleur, les femmes plus ardentes et les hommes plus mous. Sirius leur brûle la tête et les genoux, la chaleur leur sèche la peau. Alors puissé-je avoir l'ombre d'une roche, du vin de Biblos, une galette bien gonflée et du lait de chèvres qui ne nourrissent plus, avec la chair d'une génisse qui a pris sa pâture au bois et n'a pas encore vêlé ou d'agneaux d'une première portée. Et là-dessus, puissé-je, pour boire le vin noir, m'étendre à l'ombre, le cœur satisfait de mon festin,

[1] Ces derniers mots indiquent que la règle était contestée. D'autres conseillaient en effet de tailler plutôt la vigne en automne. Théophraste (*Des causes des plantes*, III 13, 1), sur ce point, se trouve d'accord avec Hésiode.

[2] L'escargot.

Εὖτ' ἂν δ' ἑξήκοντα μετὰ τροπὰς ἠελίοιο
χειμέρι' ἐκτελέσῃ Ζεὺς ἤματα, δή ῥα τότ' ἀστὴρ
Ἀρκτοῦρος προλιπὼν ἱερὸν ῥόον Ὠκεανοῖο
πρῶτον παμφαίνων ἐπιτέλλεται ἀκροκνέφαιος·
τὸν δὲ μέτ' ὀρθογόη Πανδιονὶς ὦρτο χελιδὼν
ἐς φάος ἀνθρώποις ἔαρος νέον ἱσταμένοιο·
τὴν φθάμενος οἴνας περιταμνέμεν· ὣς γὰρ ἄμεινον.
Ἀλλ' ὁπότ' ἂν φερέοικος ἀπὸ χθονὸς ἂμ φυτὰ βαίνῃ
Πληιάδας φεύγων, τότε δὴ σκάφος οὐκέτι οἰνέων,
ἀλλ' ἅρπας τε χαρασσέμεναι καὶ δμῶας ἐγείρειν,
φεύγειν δὲ σκιεροὺς θώκους καὶ ἐπ' ἠῶ κοῖτον
ὥρῃ ἐν ἀμήτου ὅτε τ' ἠέλιος χρόα κάρφει.
Τημοῦτος σπεύδειν καὶ οἴκαδε καρπὸν ἀγινεῖν
ὄρθρου ἀνιστάμενος, ἵνα τοι βίος ἄρκιος εἴη.
Ἠὼς γὰρ ἔργοιο τρίτην ἀπομείρεται αἶσαν,
ἠώς τοι προφέρει μὲν ὁδοῦ, προφέρει δὲ καὶ ἔργου,
ἠώς, ἥ τε φανεῖσα πολέας ἐπέβησε κελεύθου
ἀνθρώπους πολλοῖσί τ' ἐπὶ ζυγὰ βουσὶ τίθησιν.
Ἦμος δὲ σκόλυμός τ' ἀνθεῖ καὶ ἠχέτα τέττιξ
δενδρέῳ ἐφεζόμενος λιγυρὴν καταχεύετ' ἀοιδὴν
πυκνὸν ὑπὸ πτερύγων, θέρεος καματώδεος ὥρῃ,
τῆμος πιόταταί τ' αἶγες, καὶ οἶνος ἄριστος,
μαχλόταται δὲ γυναῖκες, ἀφαυρότατοι δέ τοι ἄνδρες
εἰσίν, ἐπεὶ κεφαλὴν καὶ γούνατα Σείριος ἄζει,
αὐαλέος δέ τε χρὼς ὑπὸ καύματος. Ἀλλὰ τότ' ἤδη
εἴη πετραίη τε σκιὴ καὶ βίβλινος οἶνος,
μάζα τ' ἀμολγαίη γάλα τ' αἰγῶν σβεννυμενάων,
καὶ βοὸς ὑλοφάγοιο κρέας μή πω τετοκυίης
πρωτογόνων τ' ἐρίφων· ἐπὶ δ' αἴθοπα πινέμεν οἶνον,
ἐν σκιῇ ἑζόμενον, κεκορημένον ἦτορ ἐδωδῆς,

568 ὀρθογόη : ὀρθρογόη recc. ὀρθοβόη quidam teste sch. || 570 περιταμνέμεν : -τεμνέμεν || 576 ἀγινεῖν : ἀγείρειν || 578 γὰρ edd. : γάρ τ' || ἀπομείρεται : ἀπαμ- testis || 581 τ' : δ' || 589 βίβλινος (testis) : βύβλ- (testes).

le visage tourné face au souffle vif du Zéphyre, et, puisant à une source intarissable et courante, que rien n'a troublé, verser pour trois parts d'eau une part de vin.

Ordonnez à vos esclaves de fouler en cercle le blé sacré de Déméter, dès que paraît la Force d'Orion, dans un endroit éventé et sur une aire ronde. Mettez-le ensuite dans des vases, en le mesurant. Puis, quand vous aurez ramassé et rangé dans la maison le grain qui vous fera vivre, je vous engage à vous procurer un valet sans famille, à chercher une servante sans enfants — une servante qui a été mère est toujours pénible — et à nourrir un chien aux dents aiguës, sans épargner sur sa nourriture, si vous ne voulez qu'un « dort-le-jour[1] » vous vienne prendre votre bien. Engrangez aussi fourrage et litière, pour que vos bœufs et vos mules en aient en abondance. Après quoi, laissez vos esclaves reposer leurs genoux et dételez vos bœufs.

Et quand Orion et Sirius auront atteint le milieu du ciel, et qu'Aurore aux doigts de rose pourra voir Arcture, alors, Persès, cueille et rapporte chez toi toutes tes grappes. Expose-les au soleil dix jours et dix nuits, mets-les à l'ombre pendant cinq[2]. Le sixième jour, puise, et mets dans tes vases les dons de Dionysos riche en joies. Enfin, quand auront plongé les Pléiades, les Hyades et la Force d'Orion, souviens-toi des semailles, dont voici la saison. Et que le grain sous le sol suive son destin !

La navigation.

Est-ce la navigation périlleuse dont le désir te possède ? Souviens-toi alors que, quand les Pléiades, fuyant devant la Force puissante d'Orion, tombent dans la mer embrumée, c'est le moment où bouillonnent les souffles de tous vents. C'est donc le

[1] C'est-à-dire un voleur.

[2] Le raisin coupé est exposé au soleil pendant dix jours, puis mis à l'ombre pendant cinq jours, avant d'être foulé. On obtient ainsi un vin de liqueur sec, ou « vin de paille ».

ἀντίον ἀκραέος Ζεφύρου τρέψαντα πρόσωπα·
κρήνης τ' αἰενάου καὶ ἀπορρύτου ἥ τ' ἀθόλωτος
τρὶς ὕδατος προχέειν, τὸ δὲ τέτρατον ἱέμεν οἴνου.
Δμωσὶ δ' ἐποτρύνειν, Δημήτερος ἱερὸν ἀκτὴν
δινέμεν, εὖτ' ἂν πρῶτα φανῇ σθένος Ὠρίωνος,
χώρῳ ἐν εὐαέι καὶ ἐυτροχάλῳ ἐν ἀλωῇ.
Μέτρῳ δ' εὖ κομίσασθαι ἐν ἄγγεσιν. Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ
πάντα βίον κατάθηαι ἐπάρμενον ἔνδοθι οἴκου,
θῆτά τ' ἄοικον ποιεῖσθαι καὶ ἄτεκνον ἔριθον
δίζησθαι κέλομαι· χαλεπὴ δ' ὑπόπορτις ἔριθος·
καὶ κύνα καρχαρόδοντα κομεῖν, μὴ φείδεο σίτου,
μή ποτέ σ' ἡμερόκοιτος ἀνὴρ ἀπὸ χρήμαθ' ἕληται.
Χόρτον δ' ἐσκομίσαι καὶ συρφετόν, ὄφρα τοι εἴη
βουσὶ καὶ ἡμιόνοισιν ἐπηετανόν. Αὐτὰρ ἔπειτα
δμῶας ἀναψῦξαι φίλα γούνατα καὶ βόε λῦσαι.
Εὖτ' ἂν δ' Ὠρίων καὶ Σείριος ἐς μέσον ἔλθῃ
οὐρανόν, Ἀρκτοῦρον δὲ ἴδῃ ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ὦ Πέρση, τότε πάντας ἀποδρέπεν οἴκαδε βότρυς·
δεῖξαι δ' ἠελίῳ δέκα τ' ἤματα καὶ δέκα νύκτας,
πέντε δὲ συσκιάσαι, ἕκτῳ δ' εἰς ἄγγε' ἀφύσσαι
δῶρα Διωνύσου πολυγηθέος. Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ
Πληιάδες θ' Ὑάδες τε τό τε σθένος Ὠρίωνος
δύνωσιν, τότ' ἔπειτ' ἀρότου μεμνημένος εἶναι
ὡραίου· πλειὼν δὲ κατὰ χθονὸς ἄρμενος εἴη.

Εἰ δέ σε ναυτιλίης δυσπεμφέλου ἵμερος αἱρεῖ,
εὖτ' ἂν Πληιάδες σθένος ὄβριμον Ὠρίωνος
φεύγουσαι πίπτωσιν ἐς ἠεροειδέα πόντον,
δὴ τότε παντοίων ἀνέμων θυίουσιν ἀῆται.

594 ἀκραέος : εὐκρ- || πρόσωπα : -πον || 595 αἰενάου : ἀεν(ν)άου || 601 ἔνδοθι : -θεν || 603 δίζησθαι Schneider : δίζεσθαι || 606 δ' (testes) : τ' || 609 ἔλθῃ : -θοι || 610 δὲ ἴδῃ edd. : δ' (uel τ') ἐσίδῃ (uel -ίδοι) || 611 ἀποδρέπεν rec. : -δρεπε (uel -δρέπειν) || 621 θυίουσιν edd. (cf. ad *Th.* 131, 848) : θύουσιν (uel θύνουσιν).

moment aussi, souviens-t'en, de ne plus diriger de vaisseaux sur la mer vineuse, mais de travailler la terre, ainsi que je t'y engage. Tire le vaisseau au rivage, entoure-le de tous côtés de pierres, qui arrêteront l'élan des vents au souffle humide, et retire la bonde, pour que la pluie de Zeus ne pourrisse rien[1]. Place chez toi en bon ordre tous les agrès, plie soigneusement les ailes[2] de la nef marine, pends le bon gouvernail au-dessus de la fumée[3], et toi-même attends que revienne la saison navigante. Alors tire à la mer le vaisseau rapide et prépares-y la cargaison voulue, pour avoir du profit à rapporter chez toi, grand sot de Persès, à l'exemple de notre père, qui naviguait, faute d'aisance, et qui, un beau jour, arriva ici, après avoir traversé une vaste étendue de flots, laissant derrière lui Cumes l'éolienne, sur un vaisseau noir. Il ne fuyait point devant l'opulence, la richesse, la prospérité, mais bien devant la pauvreté funeste, que Zeus donne aux hommes ; et il vint ainsi s'établir près de l'Hélicon, à Ascra, bourg maudit, méchant l'hiver, dur l'été, jamais agréable[4].

Pour toi, Persès, souviens-toi de faire chaque chose en son temps, mais surtout quand il s'agit de naviguer. En paroles vante les petits navires, mais place tes marchandises dans un grand : plus considérable est la cargaison, plus considérable sera la somme de tes profits, pourvu que les vents retiennent leurs souffles contraires. Si tu veux tourner vers le commerce ton cœur léger, échapper aux dettes et à la faim amère, je t'enseignerai les lois de la mer retentissante, bien qu'à vrai dire je ne m'entende ni à

[1] Le navire une fois tiré à sec, on l'étaie avec de grosses pierres, afin qu'il ne soit pas renversé par le vent, et aussi afin qu'il soit soulevé légèrement au-dessus du sol, pour permettre à l'eau de s'écouler, quand on aura retiré la bonde.

[2] Le mot désigne ici les *voiles* du navire; mais il se dit aussi parfois des *rames* : cf. *Odyssée*, XI 125.

[3] On fait sécher le gouvernail en le suspendant au-dessus du foyer (cf. 45).

[4] Cf. *Introduction*, p. VII-VIII.

Καὶ τότε μηκέτι νῆας ἔχειν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,
γῆν δ' ἐργάζεσθαι μεμνημένος, ὥς σε κελεύω·
νῆα δ' ἐπ' ἠπείρου ἐρύσαι πυκάσαι τε λίθοισι
πάντοθεν, ὄφρ' ἴσχωσ' ἀνέμων μένος ὑγρὸν ἀέντων,
χείμαρον ἐξερύσας, ἵνα μὴ πύθῃ Διὸς ὄμβρος·
ὅπλα δ' ἐπάρμενα πάντα τεῷ ἐγκάτθεο οἴκῳ
εὐκόσμως στολίσας νηὸς πτερὰ ποντοπόροιο·
πηδάλιον δ' εὐεργὲς ὑπὲρ καπνοῦ κρεμάσασθαι·
αὐτὸς δ' ὡραῖον μίμνειν πλόον, εἰς ὅ κεν ἔλθῃ.
Καὶ τότε νῆα θοὴν ἅλαδ' ἑλκέμεν, ἐν δέ τε φόρτον
ἄρμενον ἐντύνασθαι, ἵν' οἴκαδε κέρδος ἄρηαι,
ὥς περ ἐμός τε πατὴρ καὶ σός, μέγα νήπιε Πέρση,
πλωίζεσκ' ἐν νηυσί, βίου κεχρημένος ἐσθλοῦ·
ὅς ποτε καὶ τῆδ' ἦλθε, πολὺν διὰ πόντον ἀνύσσας,
Κύμην Αἰολίδα προλιπών, ἐν νηὶ μελαίνῃ,
οὐκ ἄφενος φεύγων οὐδὲ πλοῦτόν τε καὶ ὄλβον,
ἀλλὰ κακὴν πενίην, τὴν Ζεὺς ἄνδρεσσι δίδωσι·
νάσσατο δ' ἄγχ' Ἑλικῶνος ὀιζυρῇ ἐνὶ κώμῃ,
Ἄσκρῃ, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ.
   Τύνη δ', ὦ Πέρση, ἔργων μεμνημένος εἶναι
ὡραίων πάντων, περὶ ναυτιλίης δὲ μάλιστα.
Νῆ' ὀλίγην αἰνεῖν, μεγάλῃ δ' ἐνὶ φορτία θέσθαι·
μείζων μὲν φόρτος, μεῖζον δ' ἐπὶ κέρδεϊ κέρδος
ἔσσεται, εἴ κ' ἄνεμοί γε κακὰς ἀπέχωσιν ἀήτας.
Εὖτ' ἂν ἐπ' ἐμπορίην τρέψας ἀεσίφρονα θυμὸν
βούληαι χρέα τε προφυγεῖν καὶ λιμὸν ἀτερπέα,
δείξω δή τοι μέτρα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,

622 ἐνὶ : ἐπὶ || 623 γῆν δ' : γῆν rec. || 627 ἐγκάτθεο : ἐνικ- || 635 τῆδ' codd. At cf. sch. οἱ λεξι⟨κο⟩γράφοι Κρητῶν εἶναι τὴν φωνὴν ἀνέγραψαν. Unde τεῖδε seu τυῖδε coniecit Bergk. || πολὺν : βαθὺν || 637 ἄφενος : -νον || 643 ἐνὶ : ἐν || 645 ἀήτας : ἀέλ(λ)ας m. rec. in C || 646 τρέψας : -ψῃς (cf. ad 647) || 647 βούληαι Spohn : βούληαι (uel -λεαι) δὲ || λιμὸν ἀτερπέα rec. : λιμὸν ἀτερπῆ(ν) seu ἀτερπέα λιμόν.

la navigation ni aux navires : jamais encore je ne me suis embarqué sur la vaste mer, si ce n'est pour l'Eubée, à Aulis, où jadis les Grecs attendirent la fin de la tempête[1], aux temps où ils avaient rassemblé une vaste armée pour aller de la Grèce sainte contre Troie aux belles femmes. C'est là que je m'embarquai pour Chalcis et les tournois du valeureux Amphidamas. Bien des prix étaient proposés par les fils du héros, et c'est alors, je puis le rappeler, qu'un hymne me donna la victoire et que je gagnai un trépied à deux anses, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon dans les lieux mêmes où, pour la première fois, elles m'avaient mis sur la route des chants harmonieux[2]. Je n'ai pas d'autre expérience des nefs aux mille chevilles. Mais je ne t'en dirai pas moins les desseins de Zeus qui tient l'égide, car les Muses m'ont appris à chanter un hymne merveilleux.

C'est cinquante jours, à partir du moment où tourne le soleil, au cœur du lourd été, que, pour les mortels, dure la saison navigante. Alors tu ne briseras pas tes vaisseaux, et la mer ne prendra pas tes équipages — à moins que Poseidon qui ébranle la terre, ou Zeus, roi des Immortels, ne soit décidé à les perdre, car c'est en eux que résident en somme tous biens et tous maux à la fois. Alors les brises sont franches[3], et la mer est sans danger. Sans peur, confie-toi aux vents, tire à la mer le vaisseau rapide, places-y toute la cargaison, et hâte-toi de revenir à ton foyer le plus tôt que tu pourras. N'attends ni le vin nouveau avec les pluies de l'arrière-saison, ni l'approche de l'hiver avec les souffles terribles du Notos, qui accompagne, en soulevant les flots, les abondantes pluies du ciel d'automne et rend la mer périlleuse.

[1] Cf. Eschyle, *Agamemnon*, 192 suiv.

[2] Allusion à la *Théogonie*, 22-35. — Sur l'authenticité de tout ce passage, cf. p. 77-78.

[3] Les vents variables sont en effet les plus dangereux de tous pour les navigateurs.

οὔτε τι ναυτιλίης σεσοφισμένος οὔτε τι νηῶν·
οὐ γάρ πώ ποτε νηΐ γ' ἐπέπλων εὐρέα πόντον,
εἰ μὴ ἐς Εὔβοιαν ἐξ Αὐλίδος, ᾗ ποτ' Ἀχαιοὶ
μείναντες χειμῶνα πολὺν σὺν λαὸν ἄγειραν
Ἑλλάδος ἐξ ἱερῆς Τροίην ἐς καλλιγύναικα·
ἔνθα δ' ἐγὼν ἐπ' ἄεθλα δαΐφρονος Ἀμφιδάμαντος
Χαλκίδα τ' εἷς ἐπέρησα· τὰ δὲ προπεφραδμένα πολλὰ
ἄεθλ' ἔθεσαν παῖδες μεγαλήτορος· ἔνθα μέ φημι
ὕμνῳ νικήσαντα φέρειν τρίποδ' ὠτώεντα·
τὸν μὲν ἐγὼ Μούσῃς Ἑλικωνιάδεσσ' ἀνέθηκα
ἔνθα με τὸ πρῶτον λιγυρῆς ἐπέβησαν ἀοιδῆς·
τόσσον τοι νηῶν γε πεπείρημαι πολυγόμφων·
ἀλλὰ καὶ ὣς ἐρέω Ζηνὸς νόον αἰγιόχοιο·
Μοῦσαι γάρ μ' ἐδίδαξαν ἀθέσφατον ὕμνον ἀείδειν.
Ἤματα πεντήκοντα μετὰ τροπὰς ἠελίοιο,
ἐς τέλος ἐλθόντος θέρεος, καματώδεος ὥρης,
ὡραῖος πέλεται θνητοῖς πλόος· οὔτε κε νῆα
καυάξαις οὔτ' ἄνδρας ἀποφθείσειε θάλασσα,
εἰ δὴ μὴ πρόφρων γε Ποσειδάων ἐνοσίχθων
ἢ Ζεὺς ἀθανάτων βασιλεὺς ἐθέλῃσιν ὀλέσσαι·
ἐν τοῖς γὰρ τέλος ἐστὶν ὁμῶς ἀγαθῶν τε κακῶν τε.
Τῆμος δ' εὐκρινέες τ' αὖραι καὶ πόντος ἀπήμων·
εὔκηλος τότε νῆα θοὴν ἀνέμοισι πιθήσας
ἑλκέμεν ἐς πόντον φόρτον τ' ἐς πάντα τίθεσθαι,
σπεύδειν δ' ὅττι τάχιστα πάλιν οἶκόνδε νέεσθαι·
μηδὲ μένειν οἶνόν τε νέον καὶ ὀπωρινὸν ὄμβρον
καὶ χειμῶν' ἐπιόντα Νότοιό τε δεινὰς ἀήτας,
ὅς τ' ὤρινε θάλασσαν ὁμαρτήσας Διὸς ὄμβρῳ
πολλῷ ὀπωρινῷ, χαλεπὸν δέ τε πόντον ἔθηκεν.

649 obelo quidam notabant teste sch. || **653** ἐς : εἰς || **654-62** damnabat Plutarchus || **655** *εἷς ἐπέρησα* Kirchhoff (*εἰς ἐπέρησα* cod.) : *εἰσεπέρησα* || **656** *ἄεθλ'* recc. : ἆθλ' || μεγαλήτορος : -ρες || **666** *ἀποφθείσειε* edd. : -φθίσειε (uel -φθήσειε) || **672** ἐς : εἰς || τ' ἐς : τ' εὐ (uel δ' εὖ).

Il est pour les mortels une autre navigation, c'est celle du printemps, quand, pour la première fois, l'homme aperçoit au sommet du figuier des feuilles aussi grandes que la trace laissée sur le sol par la corneille qui s'y posa. Alors la mer est abordable : c'est l'heure de la navigation du printemps. Mais je ne puis en faire l'éloge ; elle ne plaît guère à mon cœur : il faut en saisir l'instant, et il est malaisé d'y éviter un malheur. Les hommes en usent néanmoins, parce que leurs âmes sont aveugles : l'argent, c'est la vie des pauvres mortels ! Il est dur pourtant de mourir au milieu des flots. Va, crois-moi, médite sur tout cela en ton cœur, ainsi que je t'y engage. Ne mets pas tout ton bien au fond d'un vaisseau creux ; laisse à terre la plus forte part et n'embarque que la moindre. Il est dur de rencontrer un désastre au milieu des flots de la mer. Il serait dur, surtout, pour avoir à son chariot imposé un faix trop lourd, de voir soudain l'essieu brisé et la charge perdue. Observe la mesure : l'à-propos en tout est la qualité suprême.

Conseils divers.

Conduis en temps voulu une femme à ton foyer[1]. Pour cela ne devance ni ne dépasse de beaucoup la trentaine. Voilà la vraie saison du mariage. Pour la femme, qu'elle reste quatre années pubère et se marie la cinquième. Épouse une vierge, afin de lui donner de sages principes. Et épouse de préférence qui habite près de toi ; mais, d'abord, examine bien tout, afin de ne pas épouser de la risée pour les voisins. Il n'est pas pour l'homme de meilleure aubaine qu'une bonne épouse, ni, en revanche, de pire malheur qu'une mauvaise, toujours à l'affût de la table[2], qui, si vigoureux que soit son mari, le consume sans torche et le livre à une vieillesse prématurée.

[1] Rien ne prouve que Persès soit déjà marié. La scène qu'évoque le v. 399 (Persès mendiant avec sa femme et ses enfants) est donnée seulement comme une possibilité, non comme une réalité.

[2] Cf. 374 suiv. ; *Théogonie*, 591-602.

Ἄλλος δ' εἰαρινὸς πέλεται πλόος ἀνθρώποισιν·
ἦμος δὴ τὸ πρῶτον, ὅσον τ' ἐπιβᾶσα κορώνη
ἴχνος ἐποίησεν, τόσσον πέταλ' ἀνδρὶ φανήῃ
ἐν κράδῃ ἀκροτάτῃ, τότε δ' ἄμβατός ἐστι θάλασσα.
Εἰαρινὸς δ' οὗτος πέλεται πλόος· οὔ μιν ἔγωγε
αἴνημ'· οὐ γὰρ ἐμῷ θυμῷ κεχαρισμένος ἐστίν,
ἁρπακτός· χαλεπῶς κε φύγοις κακόν· ἀλλά νυ καὶ τὰ
ἄνθρωποι ῥέζουσιν ἀιδρείῃσι νόοιο·
χρήματα γὰρ ψυχὴ πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσι.
Δεινὸν δ' ἐστὶ θανεῖν μετὰ κύμασιν. Ἀλλά σ' ἄνωγα
φράζεσθαι τάδε πάντα μετὰ φρεσίν, ὡς ἀγορεύω.
Μηδ' ἐν νηυσὶν ἅπαντα βίον κοίλῃσι τίθεσθαι,
ἀλλὰ πλέω λείπειν, τὰ δὲ μείονα φορτίζεσθαι·
δεινὸν γὰρ πόντου μετὰ κύμασι πήματι κύρσαι,
δεινὸν δ', εἴ κ' ἐπ' ἄμαξαν ὑπέρβιον ἄχθος ἀείρας
ἄξονα καυάξαις καὶ φορτί' ἀμαυρωθείη·
μέτρα φυλάσσεσθαι, καιρὸς δ' ἐπὶ πᾶσιν ἄριστος.

Ὡραῖος δὲ γυναῖκα τεὸν ποτὶ οἶκον ἄγεσθαι,
μήτε τριηκόντων ἐτέων μάλα πόλλ' ἀπολείπων
μήτ' ἐπιθεὶς μάλα πολλά· γάμος δέ τοι ὥριος οὗτος·
ἡ δὲ γυνὴ τέτορ' ἡβώοι, πέμπτῳ δὲ γαμοῖτο.
Παρθενικὴν δὲ γαμεῖν, ὥς κ' ἤθεα κεδνὰ διδάξῃς.
Τὴν δὲ μάλιστα γαμεῖν, ἥ τις σέθεν ἐγγύθι ναίει,
πάντα μάλ' ἀμφὶς ἰδών, μὴ γείτοσι χάρματα γήμῃς.
Οὐ μὲν γάρ τι γυναικὸς ἀνὴρ ληίζετ' ἄμεινον
τῆς ἀγαθῆς, τῆς δ' αὖτε κακῆς οὐ ῥίγιον ἄλλο,
δειπνολόχης, ἥ τ' ἄνδρα καὶ ἴφθιμόν περ ἐόντα
εὕει ἄτερ δαλοῖο καὶ ὠμῷ γήραϊ δῶκεν.

680 φανήῃ Rzach : -νείῃ || 684 κε φύγοις : κε (uel γε) φύγῃς || 689 ἐν : ἐνὶ || 692 δ' : γ' Tr (γάρ rec.) || 693 καὶ : τὰ δὲ || φορτί' ἀμαυρωθείη : φορτία μαυρ- || 695 ποτὶ (pap.[8]) : ἐπὶ || 698 ἡβώοι (testes) : ἡβώῃ (testes) || 699 ὥς κ' : ἵνα testes || 705 δαλοῦ (-λοῖο testis) καὶ ὠμῷ γήραϊ δῶκεν (testes) : δαλοῦ καὶ ἐν ὠμῷ γήραϊ θῆκεν (pap.[8] testes).

Observe bien le respect dû aux Immortels bienheureux. Ne traite jamais un ami comme un frère. Si tu le fais, ne commence pas à mal agir envers lui. Ne mens pas non plus pour le plaisir de parler. Si le premier il parle ou agit à ton égard de façon désobligeante, souviens-toi de lui faire payer deux fois son offense. S'il cherche ensuite à te ramener à son amitié et veut t'offrir une satisfaction, accepte-la. C'est un pauvre homme, qui prend ses amis tantôt ici, tantôt là : que ton cœur toujours fasse honneur à ton visage[1]. Ne sois appelé ni l'homme aux hôtes ni l'homme sans hôtes, ni le camarade des gens de rien ni le querelleur des grands. Ne va jamais jusqu'à faire opprobre à un homme de la pauvreté maudite qui consume l'âme : elle est un don des dieux toujours vivants. Le plus grand trésor chez les hommes, c'est une langue économe, et le don le plus précieux celle qui garde la mesure. Si tu dis du mal d'autrui, sans doute tu entendras pis de toi. Ne montre pas mauvais visage au festin qui réunit nombreux convives à frais communs : le plaisir est plus grand et la dépense moindre.

Garde-toi, quand l'aube point[2], d'offrir à Zeus des libations de vin noir avec des mains que tu n'as pas lavées ; pas davantage aux autres dieux : sache qu'ils ne t'écoutent pas et méprisent tes prières. Ne fais pas d'eau debout, tourné vers le soleil ; et, depuis l'heure où il se couche jusqu'à son lever, souviens-toi de ne pas uriner ni sur le chemin ni en t'avançant hors du chemin ; pas davantage en relevant ta tunique : les nuits appartiennent aux Bienheureux ; l'homme pieux et avisé s'accroupit, ou s'approche du mur de la cour bien close. Ne va pas non plus, dans ta maison, montrer indécemment près du foyer tes parties

[1] Litt. *que ton humeur ne démente pas trop ton aspect*. La suite des idées est celle-ci : Ne sois pas changeant ou déloyal en amitié ; sois aussi soucieux de passer pour une âme droite que tu l'es de montrer un corps bien constitué.

[2] Sur cette libation du matin, cf. 338 suiv.

Εὖ δ' ὄπιν ἀθανάτων μακάρων πεφυλαγμένος εἶναι.
Μηδὲ κασιγνήτῳ ἶσον ποιεῖσθαι ἑταῖρον·
εἰ δέ κε ποιήσῃς, μή μιν πρότερος κακὸν ἔρξῃς·
μηδὲ ψεύδεσθαι γλώσσης χάριν· εἰ δὲ σέ γ' ἄρχῃ
ἤ τι ἔπος εἰπὼν ἀποθύμιον ἠὲ καὶ ἔρξας,
δὶς τόσα τείνυσθαι μεμνημένος· εἰ δὲ σέ γ' αὖτις
ἡγῆτ' ἐς φιλότητα, δίκην δ' ἐθέλῃσι παρασχεῖν,
δέξασθαι· δειλός τοι ἀνὴρ φίλον ἄλλοτε ἄλλον
ποιεῖται· σὲ δὲ μή τι νόος κατελεγχέτω εἶδος.
Μηδὲ πολύξεινον μηδ' ἄξεινον καλέεσθαι,
μηδὲ κακῶν ἕταρον μηδ' ἐσθλῶν νεικεστῆρα.
Μηδέ ποτ' οὐλομένην πενίην θυμοφθόρον ἀνδρὶ
τέτλαθ' ὀνειδίζειν, μακάρων δόσιν αἰὲν ἐόντων·
γλώσσης τοι θησαυρὸς ἐν ἀνθρώποισιν ἄριστος
φειδωλῆς, πλείστη δὲ χάρις κατὰ μέτρον ἰούσης·
εἰ δὲ κακὸν εἴποις, τάχα κ' αὐτὸς μεῖζον ἀκούσαις.
Μηδὲ πολυξείνου δαιτὸς δυσπέμφελος εἶναι
ἐκ κοινοῦ· πλείστη δὲ χάρις, δαπάνη τ' ὀλιγίστη.
Μηδέ ποτ' ἐξ ἠοῦς Διὶ λείβειν αἴθοπα οἶνον
χερσὶν ἀνίπτοισιν μηδ' ἄλλοις ἀθανάτοισιν·
οὐ γὰρ τοί γε κλύουσιν, ἀποπτύουσι δέ τ' ἀράς·
μηδ' ἄντ' ἠελίου τετραμμένος ὀρθὸς ὀμιχεῖν·
αὐτὰρ ἐπεί κε δύῃ, μεμνημένος, ἔς τ' ἀνιόντα,
μήτ' ἐν ὁδῷ μήτ' ἐκτὸς ὁδοῦ προβάδην οὐρήσῃς,
μηδ' ἀπογυμνωθείς· μακάρων τοι νύκτες ἔασιν·
ἑζόμενος δ' ὅ γε θεῖος ἀνήρ, πεπνυμένα εἰδώς,
ἢ ὅ γε πρὸς τοῖχον πελάσας εὐερκέος αὐλῆς.
Μηδ' αἰδοῖα γονῇ πεπαλαγμένος ἔνδοθι οἴκου

708 ποιήσῃς : -σεις || 709 σέ γ' ἄρχῃ (pap.[3]) : σέ γ' ἄρχει (uel δέ κεν ἄρχῃ Tr testis) || 711 τείνυσθαι edd. : τίν(ν)υσθαι || εἰ δὲ σέ γ' D : εἰ δέ κεν || 712 ἡγῆτ' : ἡγεῖτ' || 714 νόος (testes) : νόον (pap.[3]) || 716 νεικεστῆρα (testis) : νηκεστη[ρα] pap.[3] νεικητῆρα codd. alii || 721 εἴποις : -πῃς || μεῖζον : μείζον' || 727 ἠελίου : ἠελίοιο || 728 ἐπεί (pap.[3]) : ἐπήν || ἀνιόντα (pap.[3]) : -τος || 730 ἀπογυμνωθείς (pap.[3]) : -θῇς || 733 ἔνδοθι : -θεν (pap.[3]).

souillées de sperme : évite cela. Ne fais pas d'enfants au sortir de tristes funérailles, mais au retour d'un festin des dieux. Que tes pieds ne franchissent pas les belles ondes des fleuves éternels, avant que tu n'aies, les yeux tournés vers leur beau cours, fait une prière, tes mains d'abord lavées dans l'eau aimable et blanche : qui traverse un fleuve sans avoir lavé sa conscience et ses mains attire sur lui le courroux des dieux, qui plus tard lui infligeront des souffrances. Au festin joyeux des dieux, ne détache pas le sec du vert, sur la tige à cinq branches, avec le fer noir[1]. Ne place pas le vase à verser le vin au-dessus du cratère, tandis que l'on boit : un mauvais sort s'y attache. Quand tu construis une maison, ne laisse pas de saillies où se perche et croasse la corneille bavarde. Ne prends jamais dans de la vaisselle dont les dieux n'ont pas eu les prémices de quoi manger ou te laver : cela aussi est puni. N'assieds pas non plus — ce n'est pas bien — un enfant de douze jours sur des objets sacrés : cela fait un homme qui n'est pas un homme ; pas davantage un enfant de douze mois : l'effet est le même. Un homme ne doit pas non plus se laver dans l'eau où s'est baignée une femme : à cela aussi un châtiment est attaché, temporaire, mais douloureux. Devant des offrandes qui flambent, ne plaisante pas les mystères : de cela encore le ciel se courrouce. N'urine jamais à l'embouchure des fleuves qui se précipitent dans la mer, ni près des sources : évite-le soigneusement ; ne t'y baigne pas non plus : ce n'est pas bien.

Fais ainsi, et cherche à éviter la dangereuse réputation que vous font les hommes. Une mauvaise réputation est chose légère, qu'on soulève fort aisément ; mais elle est ensuite pénible à porter et difficile à déposer. Nulle répu-

[1] C'est-à-dire : Ne te coupe pas les ongles pendant un sacrifice. Les rognures d'ongles sont des impuretés, parce qu'elles sont des *choses mortes* ; elles offensent donc le regard des dieux qui sont venus recevoir le sacrifice. L'emploi du fer constitue une circonstance aggravante : le fer est moins pur (au sens religieux du mot) que le bronze.

ἱστίῃ ἐμπελαδὸν παραφαινέμεν, ἀλλ' ἀλέασθαι.
Μηδ' ἀπὸ δυσφήμοιο τάφου ἀπονοστήσαντα
σπερμαίνειν γενεήν, ἀλλ' ἀθανάτων ἀπὸ δαιτός.
Μηδέ ποτ' αἰενάων ποταμῶν καλλίρροον ὕδωρ
ποσσὶ περᾶν, πρίν γ' εὔξῃ ἰδὼν ἐς καλὰ ῥέεθρα
χεῖρας νιψάμενος πολυηράτῳ ὕδατι λευκῷ.
Ὃς ποταμὸν διαβῇ κακότητ' ἰδὲ χεῖρας ἄνιπτος,
τῷ δὲ θεοὶ νεμεσῶσι καὶ ἄλγεα δῶκαν ὀπίσσω.
Μηδ' ἀπὸ πεντόζοιο θεῶν ἐν δαιτὶ θαλείῃ
αὖον ἀπὸ χλωροῦ τάμνειν αἴθωνι σιδήρῳ.
Μηδέ ποτ' οἰνοχόην τιθέμεν κρητῆρος ὕπερθεν
πινόντων· ὀλοὴ γὰρ ἐπ' αὐτῷ μοῖρα τέτυκται.
Μηδὲ δόμον ποιῶν ἀνεπίξεστον καταλείπειν,
μή τοι ἐφεζομένη κρώξῃ λακέρυζα κορώνη.
Μηδ' ἀπὸ χυτροπόδων ἀνεπιρρέκτων ἀνελόντα
ἔσθειν μηδὲ λόεσθαι· ἐπεὶ καὶ τοῖς ἔνι ποινή.
Μηδ' ἐπ' ἀκινήτοισι καθίζειν, οὐ γὰρ ἄμεινον,
παῖδα δυωδεκαταῖον, ὅ τ' ἀνέρ' ἀνήνορα ποιεῖ,
μηδὲ δυωδεκάμηνον· ἴσον καὶ τοῦτο τέτυκται.
Μηδὲ γυναικείῳ λουτρῷ χρόα φαιδρύνεσθαι
ἀνέρα· λευγαλέη γὰρ ἐπὶ χρόνον ἔστ' ἐπὶ καὶ τῷ
ποινή. Μηδ' ἱεροῖσιν ἐπ' αἰθομένοισι κυρήσας
μωμεύειν ἀίδηλα· θεός νύ τι καὶ τὰ νεμεσσᾷ.
Μηδέ ποτ' ἐν προχοῇς ποταμῶν ἅλαδε προρεόντων
μηδ' ἐπὶ κρηνάων οὐρεῖν, μάλα δ' ἐξαλέασθαι,
μηδ' ἐναποψύχειν· τὸ γὰρ οὔ τοι λώιόν ἐστιν.
Ὧδ' ἔρδειν· δεινὴν δὲ βροτῶν ὑπαλεύεο φήμην·
φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται, κούφη μὲν ἀεῖραι
ῥεῖα μάλ', ἀργαλέη δὲ φέρειν, χαλεπὴ δ' ἀποθέσθαι·

734 ἱστίῃ (pap.[3]) : ἑστίῃ || Post 736 uersum 758 iterum habent codd. || 737 αἰενάων : ἀεν(ν)άων || 740 (et 741 ?) delebat Aristarchus || κακότητ' ἰδὲ : κακότητι δὲ (unde γε edd. multi) || 747 κρώξῃ (pap.[3]) : -ζῃ (testes) || 757 προχοῇς pap.[3] : -χοῇ.

tation ne meurt tout entière, quand nombreux sont ceux qui l'ont proclamée. La réputation est une déesse, elle aussi.

Les Jours. Si tu veux observer les jours de Zeus exactement et comme il faut, fais savoir à tes serviteurs que le trente est le meilleur jour du mois pour examiner les travaux et répartir les rations, quand les hommes connaissent la véritable observance des dates.

Voici en effet les jours de Zeus très sage. D'abord, le premier, le quatrième et le septième sont des jours sacrés — le septième, Létô enfanta Apollon à l'épée d'or. Il en est de même du huitième et du neuvième — pourtant ce sont aussi les meilleurs jours du mois commençant pour vaquer aux besognes humaines — du onzième et du douzième — bons tous deux cependant, soit pour tondre les brebis, soit pour couper une heureuse récolte. Mais le douzième est bien meilleur que le onzième : c'est celui où l'araignée volante[1] file les fils de sa toile, à l'époque des longs jours, tandis que la Prévoyante[2] amasse sa récolte. Ce jour-là, que la femme dresse son métier et entame son ouvrage.

Mais méfiez-vous du treizième jour du début du mois pour vous mettre aux semailles. Il est bon en revanche pour planter.

Le sixième jour du milieu du mois ne convient pas aux plantations ; mais il est bon pour donner le jour à un garçon ; en revanche il ne convient pas à une fille, ni pour naître ni pour entrer en ménage. Le sixième jour du début du mois n'est pas davantage propice à la naissance des filles ; mais pour châtrer les chevreaux et les béliers de vos troupeaux, pour établir un parc à moutons, c'est un jour clément. Il est bon aussi pour mettre au monde un

[1] Il s'agit des arachnides auxquels sont dus les fils de la Vierge. En réalité ils ne sont point ailés, mais ils semblent voler, la brise les emportant souvent avec les fils qu'ils ont filés.

[2] C'est-à-dire la fourmi.

φήμη δ' οὔ τις πάμπαν ἀπόλλυται, ἥν τινα πολλοὶ
λαοὶ φημίξωσι· θεός νύ τίς ἐστι καὶ αὐτή.

Ἤματα δ' ἐκ Διόθεν πεφυλαγμένος εὖ κατὰ μοῖραν
πεφραδέμεν δμώεσσι τριηκάδα μηνὸς ἀρίστην
ἔργα τ' ἐποπτεύειν ἠδ' ἁρμαλιὴν δατέασθαι,
εὖτ' ἂν ἀληθείην λαοὶ κρίνοντες ἄγωσιν.
Αἵδε γὰρ ἡμέραι εἰσὶ Διὸς παρὰ μητιόεντος.
Πρῶτον ἔνη τετράς τε καὶ ἑβδόμη ἱερὸν ἦμαρ·
τῇ γὰρ Ἀπόλλωνα χρυσάορα γείνατο Λητώ·
ὀγδοάτη δ' ἐνάτη τε· δύω γε μὲν ἤματα μηνὸς
ἔξοχ' ἀεξομένοιο βροτήσια ἔργα πένεσθαι·
ἑνδεκάτη δὲ δυωδεκάτη τ', ἄμφω γε μὲν ἐσθλαὶ
ἠμὲν ὄις πείκειν ἠδ' εὔφρονα καρπὸν ἀμᾶσθαι·
ἡ δὲ δυωδεκάτη τῆς ἑνδεκάτης μέγ' ἀμείνων·
τῇ γάρ τοι νεῖ νήματ' ἀερσιπότητος ἀράχνης,
ἤματος ἐκ πλείου, ὅτε ἴδρις σωρὸν ἀμᾶται·
τῇ δ' ἱστὸν στήσαιτο γυνὴ προβάλοιτό τε ἔργον.
Μηνὸς δ' ἱσταμένου τρεισκαιδεκάτην ἀλέασθαι
σπέρματος ἄρξασθαι· φυτὰ δ' ἐνθρέψασθαι ἀρίστη.
Ἕκτη δ' ἡ μέσση μάλ' ἀσύμφορός ἐστι φυτοῖσιν,
ἀνδρογόνος δ' ἀγαθή· κούρῃ δ' οὐ σύμφορός ἐστιν
οὔτε γενέσθαι πρῶτ' οὔτ' ἄρ γάμου ἀντιβολῆσαι.
Οὐδὲ μὲν ἡ πρώτη ἕκτη κούρῃ γε γενέσθαι
ἄρμενος, ἀλλ' ἐρίφους τάμνειν καὶ πώεα μήλων
σηκόν τ' ἀμφιβαλεῖν ποιμνήιον ἤπιον ἦμαρ·

763 οὔ τις : οὔ τι rec. οὔ τί γε Aristoteles || 763-64 πολλοὶ λαοὶ pap.[8] codd. testes : λαοὶ πολλοὶ Demosthenes Aristoteles testes || 764 φημίξωσι (testes) : -ξουσι (testes) seu -ζουσι (uel -ζωσι) (testes) || 768 ἀληθείην : δή μιν sch. || 772 δ' (pap.[8]) : τ' || 774 δὲ (pap.[8] ante corr.) : τε || 777 νεῖ (testes) : νῆ (id est νῇ) quidam scribebant teste Suida et habet I ante corr. || 778 ὅτε rec. : ὅτε τ' (uel ὅτ') || 780 τρεισκαιδεκάτην edd. (cf. pap.[8] in 814) : τρισκ- || 781 σπέρματος ἄρξασθαι (pap.[8]) : σπέρματα δάσσασθαι || 782 μάλ' ἀσύμφορος (μάλ' οὐ σύμφ- det.) : μάλα σύμφορος C post corr. (cf. sch.) || 783 δ' οὐ σύμφορος D : ἀσύμφορος (uel ἀξυμ- I m. rec.) || 785 κούρῃ γε Rzach : κούρῃ τε (uel κούρῃσι C).

garçon : il aimera les mots railleurs, les mensonges, les discours flatteurs, les furtifs babillages.

Le huitième jour du mois, châtrez le porc et le taureau mugissant ; le douzième, les mulets patients.

Le grand vingtième[1], dans la saison des longs jours, que naisse un juge, et le voilà doué d'un esprit fort subtil. Le dixième jour est bon pour enfanter un garçon, le quatrième jour du milieu du mois pour une fille. Ce jour-là, apprivoisez les moutons, les bœufs aux cornes recourbées, à la démarche torse, le chien aux crocs aigus, les mulets patients, en posant la main sur eux. Et que votre cœur prenne garde d'éviter, aux quatrièmes jours du début et de la fin du mois, les souffrances qui dévorent l'âme : c'est un jour entièrement consacré aux dieux.

Le quatrième jour du mois, conduisez une épouse dans votre maison, après avoir consulté les oiseaux les plus propres à vous conseiller sur cet acte.

Évitez les cinquièmes jours du mois : ils sont pénibles et néfastes. C'est un cinquième jour, dit-on, que les Érinyes entourèrent la naissance de Serment, enfanté par Lutte, pour être le fléau des parjures.

Le septième jour du milieu du mois — observez-le avec grand soin — jetez sur l'aire ronde le blé sacré de Déméter. Que le bûcheron coupe aussi des ais de charpente, et de nombreuses pièces pour navires, dans des bois qui conviennent à des vaisseaux.

Le quatrième jour, commencez à construire de sveltes navires.

Le neuvième jour du milieu du mois est un bon jour dans la soirée ; le neuvième du début est exempt de toute peine pour les hommes : il est bon, soit pour les plantations, soit pour la naissance d'un homme ou d'une femme : ce n'est jamais un jour entièrement mauvais. Peu de gens aussi savent que le vingt-neuvième jour est le meilleur du

[1] Le sens exact de cette expression ne nous est pas connu.

ἐσθλὴ δ' ἀνδρογόνος· φιλέοι δ' ὅ γε κέρτομα βάζειν
ψεύδεά θ' αἱμυλίους τε λόγους κρυφίους τ' ὀαρισμούς.
Μηνὸς δ' ὀγδοάτῃ κάπρον καὶ βοῦν ἐρίμυκον
ταμνέμεν, οὐρῆας δὲ δυωδεκάτῃ ταλαεργούς.
Εἰκάδι δ' ἐν μεγάλῃ, πλέῳ ἤματι, ἵστορα φῶτα
γείνασθαι· μάλα γάρ τε νόον πεπυκασμένος ἐστίν.
Ἐσθλὴ δ' ἀνδρογόνος δεκάτη, κούρῃ δέ τε τετρὰς
μέσση· τῇ δέ τε μῆλα καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς
καὶ κύνα καρχαρόδοντα καὶ οὐρῆας ταλαεργοὺς
πρηΰνειν ἐπὶ χεῖρα τιθείς. Πεφύλαξο δὲ θυμῷ
τετράδ' ἀλεύασθαι φθίνοντός θ' ἱσταμένου τε
ἄλγεα θυμοβορεῖν· μάλα τοι τετελεσμένον ἦμαρ.
Ἐν δὲ τετάρτῃ μηνὸς ἄγεσθ' εἰς οἶκον ἄκοιτιν
οἰωνοὺς κρίνας οἳ ἐπ' ἔργματι τούτῳ ἄριστοι.
Πέμπτας δ' ἐξαλέασθαι, ἐπεὶ χαλεπαί τε καὶ αἰναί·
ἐν πέμπτῃ γάρ φασιν Ἐρινύας ἀμφιπολεύειν
Ὅρκον γεινόμενον, τὸν Ἔρις τέκε πῆμ' ἐπιόρκοις.
Μέσσῃ δ' ἑβδομάτῃ Δημήτερος ἱερὸν ἀκτὴν
εὖ μάλ' ὀπιπεύοντα ἐυτροχάλῳ ἐν ἀλωῇ
βάλλειν, ὑλοτόμον τε ταμεῖν θαλαμήια δοῦρα
νήιά τε ξύλα πολλὰ τά τ' ἄρμενα νηυσὶ πέλονται.
Τετράδι δ' ἄρχεσθαι νῆας πήγνυσθαι ἀραιάς.
Εἰνὰς δ' ἡ μέσση ἐπὶ δείελα λώιον ἦμαρ,
πρωτίστη δ' εἰνὰς παναπήμων ἀνθρώποισιν·
ἐσθλὴ μὲν γάρ θ' ἥ γε φυτευέμεν ἠδὲ γενέσθαι
ἀνέρι τ' ἠδὲ γυναικί· καὶ οὔποτε πάγκακον ἦμαρ.
Παῦροι δ' αὖτε ἴσασι τρισεινάδα μηνὸς ἀρίστην

788 φιλέοι δ' ὅ γε pap.[8] : φιλέοι (uel -λέει) δέ κε || 793 γ(ε)ίνασθαι : γίνεσθαι || πεπυκασμένος : πεπνυμένος || 794-97 suspectos habebat Plutarchus || 799 τοι : γάρ pap.[8] || 802-4 ualde suspecti || 804 γ(ε)ινόμενον (pap.[8]) : τιννυμένας (τιννύμενον man. rec. in C s. l.) || 806 ὀπιπεύοντα rec. (-πτεύοντα codd. alii) : -πεύοντας (uel -πτεύοντας) || 812 θ' ἥ γε pap.[8] : θ' ἥδε (uel τ' ἠδὲ Tr) seu τῇδε || 814 τρισεινάδα : τρεισ- pap.[8].

mois[1] pour tirer à la mer vineuse un vaisseau agile, garni de nombreux bancs; peu de gens le qualifient exactement.

Les quatrièmes jours aussi, tu peux ouvrir une jarre; celui du milieu du mois est sacré entre tous; mais peu de gens encore savent qu'après le vingtième jour, c'est le meilleur du mois, à l'heure où l'aube point; il est moins bon le soir.

Ce sont là les jours qui ont un véritable prix pour les habitants de la terre. Les autres sont changeants ou neutres, n'apportant rien aux hommes. Tel fait l'éloge d'un jour et tel d'un autre, et peu de gens savent le vrai : une même date parfois est une marâtre et parfois une mère! Heureux et fortuné celui qui, sachant tout ce qui concerne les jours, fait sa besogne sans offenser les Immortels, consultant les avis célestes et évitant toute faute.

[1] Vers 815-16 : « ... pour entamer une jarre, mettre le joug au cou des bœufs, des mules, des chevaux aux pieds rapides... ».

[ἄρξασθαί τε πίθου καὶ ἐπὶ ζυγὸν αὐχένι θεῖναι
βουσὶ καὶ ἡμιόνοισι καὶ ἵπποις ὠκυπόδεσσι,]
νῆα πολυκλήιδα θοὴν εἰς οἴνοπα πόντον
εἰρύμεναι· παῦροι δέ τ' ἀληθέα κικλήσκουσι.
Τετράδι δ' οἶγε πίθον· περὶ πάντων ἱερὸν ἦμαρ
μέσση· παῦροι δ' αὖτε μετ' εἰκάδα μηνὸς ἀρίστην
ἠοῦς γιγνομένης· ἐπὶ δείελα δ' ἐστὶ χερείων.
Αἵδε μὲν ἡμέραι εἰσὶν ἐπιχθονίοις μέγ' ὄνειαρ·
αἱ δ' ἄλλαι μετάδουποι, ἀκήριοι, οὔ τι φέρουσαι·
ἄλλος δ' ἀλλοίην αἰνεῖ, παῦροι δὲ ἴσασιν·
ἄλλοτε μητρυιὴ πέλει ἡμέρη, ἄλλοτε μήτηρ.
Τάων εὐδαίμων τε καὶ ὄλβιος ὃς τάδε πάντα
εἰδὼς ἐργάζηται ἀναίτιος ἀθανάτοισιν,
ὄρνιθας κρίνων καὶ ὑπερβασίας ἀλεείνων.

815-16 secl. Göttling ‖ 815 αὐχένι Hermann : -να ‖ 817 θοὴν : θοήν τ ‖ 818 εἰρύμεναι : ἑλκέμεναι pap.[3] ‖ 820 μέσση (pap.[3]) : μέση seu μέσσῃ (uel -σσήῃ) seu μέσ(σ)ην (uel -σσήην) ‖ δ' αὖτε (pap.[3]) : δέ τε (uel δὲ) ‖ 824 δὲ Lennep : δέ τ'.

LE BOUCLIER

NOTICE

Inauthenticité du Bouclier. Le *Bouclier* est une des œuvres les plus médiocres que nous aient laissées les anciens. C'est, en revanche, une des plus instructives : peu de textes nous permettent de mieux voir l'état de « perpétuel devenir », qui est celui de tous les poèmes épiques en Grèce.

L'*Argument* placé en tête du *Bouclier* nous apprend que les 56 premiers vers en sont empruntés au IVe Livre du *Catalogue*. Aussi Aristophane de Byzance soupçonnait-il le reste du poème d'être l'œuvre, non d'Hésiode, mais « de quelque autre, qui se proposait d'imiter le *Bouclier* homérique ». Au contraire, Mégaclès[1] d'Athènes, Apollonios de Rhodes et, longtemps avant eux, le poète Stésichore croyaient à l'authenticité du poème entier.

Nous n'avons aucune raison sérieuse de mettre en doute le renseignement précis que nous fournit cet *Argument*. L'examen du texte en confirme d'ailleurs l'exactitude. Ce début du *Bouclier* est sans rapport direct avec ce qui lui fait suite : c'est un long exposé des circonstances qui entourèrent la naissance d'Héraclès. Il commence par la formule ἢ οἵη, qui avait valu son sous-titre au *Catalogue* d'Hésiode, les Ἠοῖαι. Il est d'un style nettement différent du reste du poème. Enfin, il s'achève sur un « raccord » manifeste. Le couplet d'Hésiode se terminait en effet par cinq vers consacrés à Héraclès et à son jumeau Iphiclès (50-54) : l'emprunteur les a remplacés[2] par deux autres vers (55-56), dans lesquels Héraclès était nommé le der-

[1] Ou Mégacleidès ? Cf. p. 132, n. 1.

[2] Il me semble impossible d'admettre que l'auteur du *Bouclier* ait simplement *ajouté* 55-56 à 50-54 : à la récitation, la tautologie eût paru intolérable.

nier, ce qui lui permettait de rattacher au texte hésiodique la formule naïve[1] par laquelle il introduit son propre poème : « Ce fut lui qui, entre autres, tua Kycnos... » Ces deux vers passèrent ensuite, de la marge[2], dans le texte même du *Catalogue* ; après quoi, ils entraînèrent à leur tour avec eux, des manuscrits du *Catalogue* dans ceux du *Bouclier*, les vers 50-54 qu'ils étaient destinés à remplacer — et cela, toujours, grâce au même scrupule des éditeurs anciens, soucieux avant tout de ne rien laisser perdre du texte transmis[3]. Aristophane trouvait donc les vers 50-56 dans tous ses manuscrits, aussi bien dans ceux du *Catalogue* que dans ceux du *Bouclier*. Le raccord n'en est pas moins évident.

Le genre même du *Catalogue* prêtait à des amplifications de ce genre. Nous avons conservé les noms de deux d'entre elles, les *Noces de Kéyx*[4] et le *Catalogue des Leukippides*[5], qui étaient déjà reconnues comme inauthentiques par la critique ancienne. Le poème d'Hésiode foisonnait d'interpolations analogues[6]. Dès lors, même si

[1] La naïveté même de cette formule est un argument à peu près décisif contre l'hypothèse de Balsamo (*Sulla composizione del carme Hesiodeo* 'Ασπὶς 'Ηρακλέους), d'après laquelle les vers du *Catalogue* auraient pris ici la place d'un prologue original, qui devait être mieux adapté au sujet du poème. En pareil cas, ce prologue eût été aussi rattaché au poème par un lien moins grossier.

[2] Où ils étaient destinés à servir de « rappel » aux rhapsodes et à les avertir qu'à partir du v. 49 ils pouvaient, s'ils le voulaient, adopter le doublet κεκριμένην γενεὴν κτλ. et « enchaîner » avec le *Bouclier*. La remarque est de Wilamowitz, qui rappelle la présence de « rappels » analogues dans les manuscrits d'Hippocrate et d'Aristote — Les huit pages, lucides et pleines, que Wilamowitz a consacrées au *Bouclier* (*Hermes*, XL, 1905, p. 116-124) sont des meilleures qu'il ait écrites. Je ne suis en désaccord avec lui que sur l'application à quelques vers des deux notions de *doublet* et d'*interpolation* (cf. p. 122, n. 3).

[3] Cf. p. 18, n. 1.

[4] Plutarque, *Moralia*, 730 f ὁ τὸν Κήυκος γάμον εἰς τὰ Ἡσιόδου παρεμβαλών.

[5] Sch. Hes. *Th.* 142 (cf. Pausanias, II 26, 7). Voir Wilamowitz, *art. cité*, p. 123.

[6] Un papyrus du *Catalogue* nous en a encore apporté une preuve

l'on admet que le *Catalogue*, dans son ensemble, était bien l'œuvre d'Hésiode, en démontrant que les 54 premiers vers du *Bouclier* étaient empruntés au *Catalogue*, on ne démontre pas par là même qu'ils sont sortis de la main d'Hésiode, puisqu'ils peuvent avoir été tirés d'une partie inauthentique du poème. A les examiner de près cependant, on n'y découvre rien qui interdise de les attribuer au poète d'Ascra. Ils ont une franchise d'allure, une netteté hardie dans l'expression, qui rappellent le style de la *Théogonie* avec plus d'aisance et de simplicité encore. Considérons donc comme probable que nous avons là un fragment authentique d'Hésiode.

Il est impossible de retrouver les mêmes caractères dans tout ce qui suit. Il est impossible par conséquent de supposer qu'Hésiode ait été son propre interpolateur et ait cousu lui-même l'un à l'autre deux de ses poèmes. Tout, dans le *Bouclier*, révèle un poète d'un âge plus récent : le style, la composition, le décor. Mais, pour apprécier exactement la manière de l'auteur, il faut d'abord débarrasser son œuvre des excroissances qui la déforment dans le texte traditionnel. On en trouve de tous les genres. Outre le *doublet de raccord* dont j'ai déjà parlé (55-56), on rencontre dans le *Bouclier* un grand nombre de *doublets* proprement dits, dont plusieurs nous sont dénoncés déjà par les papyrus ou par les manuscrits mêmes[1] : 203ᵇ-205ᵃ et 201ᵇ-203ᵃ; 209ᵇ-211ᵃ et 211ᵇ-213ᵃ, 283 et 282; 293-295 et 296-300; 402-404 et 405-411[2]. On trouve également des *interpola-*

nouvelle (*Berliner Klassikertexte*, V 31 suiv. = fr. 96 Rzach 1908). Un vers de style généalogique y sert d'amorce à un développement d'une tout autre espèce. Et le catalogue des prétendants d'Hélène, auquel vient s'ajouter l'interpolation dont il s'agit, est peut-être déjà lui-même une interpolation plus ancienne.

[1] Ainsi pour 209ᵇ-211ᵃ, qui manquent dans le papyrus de Berlin, et pour 283, qui est omis par de nombreux manuscrits.

[2] Il va de soi que, pour la plupart de ces doublets, il nous est très difficile de dire quels sont ceux qui sont à garder dans le texte et ceux qui sont à rejeter. Le choix de l'éditeur n'est déterminé souvent que par des raisons toutes subjectives.

tions, dues à un désir d'amplification (154-160 ; 384 ; 386-392), et des *insertions*[1], c'est-à-dire des emprunts faits à d'autres poèmes (75-76 ; 154-160[2] ; 258-260). Il semble que les œuvres sans originalité réelle, comme celle-ci, aient été plus exposées que d'autres à des remaniements : on taille et on recoud plus aisément dans des tissus de teinte neutre que dans des tissus de teinte franche[3].

Comment l'œuvre nous apparaît-elle, une fois dégagée de tout élément étranger ? Quel en est le sujet ? Quelle semble avoir été l'intention de l'auteur ? Où et quand a-t-il vécu ? Quelle est la valeur de son art ?

Le sujet et l'auteur du poème.

Le sujet est emprunté à la légende de Kycnos. Ce héros est toujours rattaché au cycle des légendes apolliniennes, de même que le cygne dont il porte le nom est consacré à Apollon. Mais ici Kycnos est une victime d'Apollon, qui arme contre lui le bras d'Héraclès[4]. Il n'est pas rare de voir ainsi des

[1] J'adopte ici, la distinction fort juste indiquée par M. Victor Bérard (*Introduction à l'Odyssée*, II, p. 389).

[2] Les vers 154-160 sont à la fois une interpolation et une insertion, ou, plus exactement, une insertion transformée en interpolation (cf. p. 138, n. 2). Comme type caractéristique d'insertion, voyez le papyrus de Berlin 9774 (pap.[4]) où les vers 207-13 ont été insérés dans une édition du *Bouclier* homérique (après le v. 608 du XVIII[e] chant de l'*Iliade*).

[3] Dans la partie authentique du *Bouclier*, il n'y a pas de *doublets* proprement dits : 39-41 et 42-45 ne sont pas des doublets. Deux doublets doivent en effet pouvoir, sans trop de retouches, se substituer l'un à l'autre. Or, si l'on peut remplacer 42-45 par 39-41, on ne peut remplacer 39-41 par 42-45 : la répétition du nom d'Amphitryon, de ἑὸν δόμον εἰσαφίκανεν après ἀφίκετο ὅνδε δόμονδε, de χαλεπὸν πόνον ἐκτολυπεύσας après ἐκτελέσας μέγα ἔργον, est intolérable, si 42-45 suivent immédiatement 37-38. Les vers 41-45 peuvent donc être une interpolation : ils ne sont certainement pas un doublet. J'ai hésité longtemps à les condamner : cette reprise, qui développe le thème πόθος, me semblait être assez dans la manière d'Hésiode. Mais, en fait, ce développement contredit le vrai sens du mot πόθος : le *désir* amoureux du v. 41 n'est pas la simple *envie* de rentrer au foyer que peignent les vers 42-45, et le v. 46 doit manifestement faire suite au v. 41.

[4] Cela est dit très nettement au v. 69.

personnages, qui sembleraient devoir être, par leur origine, les favoris d'un dieu, considérés au contraire par la légende comme leurs ennemis, soit qu'on interprétât leur présence auprès de la divinité comme un servage, conséquence d'une défaite, soit qu'ils ne fussent en réalité que des « doubles » du dieu et que le dédoublement eût pris par la suite la forme d'une rivalité[1].

Ce Kycnos, fils d'Arès, est thessalien[2]. On le localise soit sur les bords de l'Anauros, soit à Itônos. Dans notre poème, la scène est à Pagases, non loin de l'Anauros. C'est l'Apollon de Pagases qui poursuit Kycnos de sa vengeance, parce qu'il dépouille les pèlerins qui se rendent à Delphes. Héraclès et Iolaos rencontrent Kycnos et son père Arès à l'intérieur du sanctuaire pagaséen d'Apollon. Héraclès demande à Kycnos de lui laisser suivre sa route vers Kéyx, le roi de Trachis. Kycnos ne lui répond qu'en engageant le combat. Héraclès le tue. Aussitôt, à la vue de son fils mort, Arès bondit vers le vainqueur et lance sa javeline sur lui. Mais Athéna, qui se tient sur le char à côté d'Héraclès, la détourne du héros, et celui-ci, à son tour, frappe le dieu à la cuisse. Il tombe ; ses serviteurs l'emportent, blessé et gémissant, dans l'Olympe, tandis qu'Héraclès dépouille Kycnos de ses armes. Kéyx fait à Kycnos, son gendre, de superbes funérailles. Mais la colère d'Apollon poursuit Kycnos encore dans la mort : il soulève l'Anauros pour effacer de la terre jusqu'à son tombeau.

Cette légende n'est pas une invention de l'auteur du *Bouclier*. Les monuments nous en ont conservé une version manifestement plus ancienne, où Zeus lui-même, avec sa foudre, protégeait son fils contre la vengeance d'Arès[3]. Plus tard, Stésichore imagina une autre version, qui corri-

[1] C'est ce qui me paraît plus probable, en particulier, dans le cas d'Io (par rapport à Héra) et de Callistô (par rapport à Artémis).

[2] Cependant les *Cypriaques* le plaçaient en Asie-Mineure et faisaient de lui le premier héros troyen tué par Achille.

[3] Cf. C. Robert, *Die griechische Heldensage*, II, p. 508 suiv.

geait celle du *Bouclier*. Pouvait-on admettre qu'Arès eût été blessé par Héraclès? Non : en présence d'Arès, Héraclès avait reculé, et ce n'est que plus tard que, ayant surpris Kycnos seul, il l'avait tué. Cette forme plus pieuse de la légende avait reçu l'approbation de Pindare[1].

Dans notre poème, le récit des faits n'occupe pas beaucoup plus de la moitié des vers. Tout le reste est consacré à la description du bouclier d'Héraclès : d'où le titre du poème. Il est clair que le récit a été fait pour la description : un poète qui eût fait la description pour le récit aurait subordonné celle-là à celui-ci et ne lui eût pas accordé pareille ampleur. Et il n'est guère vraisemblable, d'autre part, qu'un aède eût composé ce récit pour encadrer une description empruntée à un autre aède. La description et le récit doivent donc être du même auteur — et, en fait, aucune différence appréciable de langue ou de style ne se remarque entre les deux parties du *Bouclier*.

Aristophane de Byzance a donc vu juste : le *Bouclier* est l'œuvre d'un aède qui a voulu rivaliser avec la célèbre description homérique du bouclier d'Achille au XVIII[e] chant de l'*Iliade*. Il semble bien qu'il ait voulu aussi célébrer le sanctuaire d'Apollon Pagaséen et rappeler une tradition locale relative à une fête du dieu[2]. Or, la réputation du temple d'Apollon à Pagases date de la fin de la guerre sacrée et de l'établissement à Phères de princes puissants, qui mirent leur pays en rapports étroits avec Delphes[3]. Le *Bouclier* ne peut donc avoir été composé avant 590. Il ne peut non plus avoir été écrit trop longtemps après cette date, puisqu'il a fourni à Stésichore l'occasion d'un poème sur le même sujet. Nous ne risquons donc guère de nous tromper en en plaçant la composition entre 590 et 560

[1] Cf. Pindare, *Olympiques*, X 15.
[2] Le poète n'aurait eu aucune raison d'indiquer la saison où a lieu le combat (392-401), s'il n'avait voulu faire allusion à une fête commémorant la mort de Kycnos (Wilamowitz, *art. cité*, p. 119).
[3] Cf. O. Gruppe, *Griechische Mythologie*, p. 118.

environ. Le *Catalogue* hésiodique, auquel il a été rattaché par son auteur, était déjà vieux d'un siècle, au moins. — L'auteur était peut-être un Thessalien, puisqu'il chante une légende thessalienne, peut-être un Thébain, puisqu'il célèbre un héros thébain et que la ville représentée sur le bouclier évoque l'image de la ville aux sept portes (271-272).

La description du bouclier d'Héraclès.

Ce poète a pris pour thème la légende de Kycnos parce qu'il voulait décrire un bouclier et que, dans le cycle des légendes d'Héraclès, le combat avec Kycnos était le seul[1] où Héraclès combattît avec l'armement complet d'un guerrier épique. Partout ailleurs, il ne porte que l'arc ou la massue ; ici il prend les armes d'un héros d'Homère, et le poète s'attarde longuement à la description de son boucher.

Cette description est, dans l'ensemble, assez claire et paraît correspondre à des réalités précises[2]. Le bouclier est sans doute en bronze, mais porte des incrustations diverses : l'or y luit à côté de l'argent, de l'émail blanc[3], de l'ivoire, de l'électron. Au milieu est un dragon[4], qui tourne la tête pour regarder derrière lui, et sur cette tête est perchée Lutte, déesse de la discorde et de la guerre.

[1] Avec le combat contre Erginos (Apollodore, *Bibliothèque* II 4, 11) mais là Héraclès est à la tête d'une véritable armée.

[2] Le commentaire archéologique qu'appelait la description du *Bouclier* a été rédigé de la manière la plus ingénieuse et la plus érudite par F. Studniczka, dans son article *Ueber den Schild des Heracles* (*Serta Harteliana*, p. 50-83, Vienne, 1896). Je ne puis cependant accepter sa conclusion et croire qu'Hésiode décrit un modèle réel : cf. p. 126-127.

[3] Ou *titanos* : cf. p. 138, n. 1.

[4] La leçon ἀδάμαντος au v. 144 n'est qu'une conjecture qui, pour être ancienne, n'en est pas moins mauvaise. Une image d'Éris est, quoi qu'on dise, plus naturelle sur la tête d'un dragon que sur la tête d'Effroi personnifié ; et, surtout, les mots ἔμπαλιν... δεδορκώς ne sont plus en ce cas susceptibles d'aucun sens raisonnable. Celui que propose Studniczka (p. 61) ne peut s'autoriser d'aucun exemple probant : les textes allégués sont très différents.

Douze têtes de serpents entourent ce groupe central[1]. Puis viennent un combat de sangliers et de lions, un combat d'hommes et de Centaures; puis des scènes de bataille, que président, l'une Arès, l'autre Athéna ; puis un tableau de l'Olympe, où les dieux assemblés écoutent le chant des Muses ; puis deux scènes[2] empruntées à la légende de Persée ; enfin deux tableaux symboliques d'une cité en guerre et d'une cité en paix ; et, au bord du bouclier, l'Océan, encadrant le tout.

Il est possible que des boucliers d'une décoration aussi abondante aient réellement existé. Il est assez probable que, dans le détail, notre poète imite des œuvres d'art qu'il a vues de ses yeux. Il est tout à fait certain qu'il y avait dans les temples grecs des boucliers votifs dont on faisait remonter la consécration aux héros de la légende : on montrait ainsi à Argos le bouclier de Diomède dans le temple de Pallas[3], celui d'Euphorbos[4] dans l'Héraion. Mais toutes ces raisons réunies prouvent-elles que l'auteur du *Bouclier* ait décrit minutieusement une œuvre d'art conservée dans un sanctuaire? Non, et, à l'examen, l'hypothèse semble au contraire invraisemblable.

On pourrait faire observer d'abord que ce bouclier, œuvre d'un dieu, a plus d'un caractère divin ; certains détails de sa décoration tiennent de la magie : qui le contemple entend grincer les dents des serpents (164), sonner le bronze sous les pas des Gorgones (232) ; il voit frémir le feuillage de la vigne (299), ou Persée, volant à travers les airs, se détacher de la surface du bouclier (218). L'argument toutefois a peu de portée, car il peut ne s'agir ici que d'un procédé de style, destiné à traduire l'impression de vérité produite par une œuvre d'art. Ce qui est décisif, au contraire, c'est le caractère hétéroclite de l'en-

[1] Pour l'inauthenticité évidente des vers 154-160, cf. p. 138, n. 2.
[2] Qui en réalité n'en forment qu'une : cf. p. 140, n. 2,
[3] Callimaque, *Hymnes*, V 35.
[4] Rapporté de Troie par Ménélas : cf. Pausanias, II 17, 3.

semble des scènes qui décorent le bouclier Il réunit en effet des *motifs destinés à intimider l'adversaire*, figures d'horreur et d'épouvante ; des *représentations d'animaux* ; des *scènes mythologiques* ; des *tableaux symboliques*. Assurément, il n'est aucun de ces motifs qui n'ait pu figurer sur un bouclier : les figures d'épouvante, en particulier, y sont tout à fait à leur place, et la scène célèbre des *Sept contre Thèbes* suffirait à nous en convaincre, même si des documents archéologiques n'étaient pas là pour nous le prouver ; les représentations d'animaux et les scènes mythologiques seraient également à leur place dans une œuvre de style ionien sortie des ateliers d'armes de Chalcis ; et les tableaux symboliques peuvent s'imaginer aisément dans une œuvre mycénienne, analogue à celle que décrit l'auteur du « Bouclier » homérique. Mais ces quatre sortes de motifs ont-ils jamais été réunis ? Un ensemble aussi disparate a-t-il vraiment pu être un jour réalisé ? Il est évident que le modèle de notre poète pour les tableaux de la cité en guerre et de la cité en paix est Homère, et non un bouclier réel : or, s'imagine-t-on, au milieu du bouclier d'Achille, au lieu du ciel et des étoiles, une face grimaçante de Gorgone ? Et, de même, se figure-t-on sur les bords de l'écu d'un Hippomédon[1], tout autour d'un Typhée soufflant le feu, au lieu des serpents imaginés par Eschyle, des images de joie et de fête ? On ne mélange pas ainsi, dans l'art plastique, des motifs qui jurent d'être appariés. L'auteur du *Bouclier* a voulu avant tout imiter Homère ; après quoi, pour donner plus d'ampleur à sa description, il a imité deux sortes de boucliers réels, ceux qui étaient décorés d'animaux ou de scènes empruntées à la mythologie, et ceux qui portaient des figures monstrueuses destinées à effrayer l'ennemi. De tout cela il a fait un ensemble étrange, dont les discordances n'apparaissent pas trop à la lecture, mais qui eussent été intolérables, si l'œuvre littéraire avait jamais pris une forme plastique.

[1] Eschyle, *Sept* 493 suiv.

Le récit. En dépit de ses inégalités, la description est encore la meilleure partie du *Bouclier*. Elle est de beaucoup supérieure au récit. Celui-ci est au-dessous du médiocre. On imaginerait difficilement quelque chose de plus sec et de plus maladroit. L'auteur du *Bouclier* n'a rien d'un conteur. Il ne sait pas même être clair; à chaque instant, le lecteur s'étonne et s'interroge. Que font Kycnos et Arès dans le sanctuaire d'Apollon? Si leur présence est une provocation à l'égard du dieu, pourquoi le poète ne l'indique-t-il pas? — Quand Héraclès les rencontre, il est lui-même sur son char; mais il n'est point armé : il faut donc qu'il mette pied à terre pour revêtir son armure[1]. Le poète ne le dit pas; et il est certain que, s'il le disait, l'effet serait comique du tableau formé par Arès et Kycnos attendant patiemment qu'Héraclès ait achevé de s'armer... et l'aède de réciter deux cents vers. L'auteur l'a senti et a cru habile de laisser tout détail précis dans l'ombre; mais l'attention de l'auditeur fléchit, faute de pouvoir s'arrêter sur des images nettes. — Athéna monte sur le char d'Héraclès, tout comme elle fait sur le char de Diomède au V[e] chant de l'*Iliade*: mais, dans Homère, d'un geste décidé, elle saisit d'abord la main du cocher, le fait descendre et prend sa place. Dans le *Bouclier*, Iolaos reste où il est, les rênes en main; les deux héros et la déesse s'entassent dans la caisse étroite du char : comment Héraclès pourra-t-il ensuite combattre[2]?

Dans tout cela, pas un geste donc qui soit vraiment « vu », qui donne la sensation de la vie. Pas un mot non plus dans la bouche des personnages qui rende un son franc et clair : tous parlent un langage de pure convention. L'auteur a sans doute cru qu'il suppléerait à tout par des comparaisons. Il les a multipliées; mais elles fatiguent

[1] Et, en fait, on le voit remonter sur son char au v. 321.

[2] Ajoutez à tout cela plus d'une trace de mauvais goût. Il y a, en particulier, quelque chose de ridicule à voir Athéna (343-344), pour stimuler des chevaux, agiter l'égide, qui commande aux tempêtes!

par leur nombre et déçoivent par leur banalité. Les combattants bondissent l'un contre l'autre comme des rochers qui dévalent d'une cime dans la plaine (374-79). La comparaison est si peu en situation qu'elle a provoqué un doublet, l'image d'un sanglier faisant front contre des chasseurs (386-92). Ni l'une ni l'autre ne conviennent : des rochers qui glissent aux flancs d'une montagne, sans rencontrer d'obstacle, ne ressemblent guère à deux guerriers se ruant l'un sur l'autre ; et une bête seule en face d'une troupe d'hommes ne fait pas penser à un combat singulier. — Les comparaisons qui suivent et qui font des héros, dans l'acharnement de la lutte, des lions — ou des vautours — se battant sur une charogne, ne sont pas plus heureuses, et, quelle que soit celle qu'il faille retenir dans le texte, elle n'est pas exacte, puisque Kycnos et Héraclès ne se battent pas à côté d'un cadavre. — Enfin, quand Arès prend la place de son fils abattu et se précipite à son tour sur Héraclès, il n'est pas plus favorisé que les autres : l'auteur ne prend pas la peine de chercher pour lui une image rare ; il se contente de reprendre celle du rocher qui roule. Est-ce pauvreté d'imagination ? Ne serait-ce pas plutôt négligence et sans-gêne ? On est porté à le croire, quand on lit la fin du poème. La façon dont le poète se débarrasse de ses personnages est assez piquante. Arès est tombé, blessé : « vite », ses serviteurs le relèvent et, « vite », l'emportent dans l'Olympe ; « vite », Héraclès ramasse son butin et pousse vers Trachis ; cependant qu'Athéna regagne la maison de son père. En neuf vers, tout est fini : les marionnettes sont rentrées derrière le rideau. Il y a là une désinvolture qui n'est pas sans agrément. L'auteur du *Bouclier* manquait de talent et d'originalité : il ne manquait peut-être pas d'esprit.

SIGLES

pap.[1] = papyrus de Berlin 9774, Q de Rzach[2] (Ier s. apr. J. C.).
pap.[2] = papyrus d'Oxyrhynchos 689, P de Rzach[2] (fin du IIe s.).
pap.[3] = papyrus Rainer, A de Rzach (IVe s.).

B = *Parisinus* suppl. gr. 663 : vers 75-298 (XIe s.).
C = *id.* : v. 87-138.
E = *Laurentianus* 32, 16 (1281).
F = *Parisinus* 2773 (XIVe s.).
G = *Parisinus* 2772 (XIVe s.)
M = *Parisinus* 2833 (XVe s.).
Tr = Triclinius, *Marcianus* 464 (1316).

codd. = accord des manuscrits utilisés par Rzach.

Toute leçon qui n'est pas suivie d'une indication d'origine est une leçon de manuscrit. Si elle s'oppose à une conjecture d'éditeur, elle est la leçon de *tous* les manuscrits. Si elle s'oppose à la leçon d'un ou plusieurs manuscrits, elle est la leçon des *autres* manuscrits.

Pour l'emploi de la parenthèse, et, en général, pour la rédaction de l'apparat, voyez l'*Introduction*, p. XXVII-XXIX.

ARGUMENT

Le commencement du *Bouclier* se trouve dans le IV[e] livre du *Catalogue*, jusqu'au vers 56 inclus. C'est pourquoi Aristophane soupçonne le *Bouclier* de ne pas être l'œuvre d'Hésiode, mais de quelque autre, qui se proposait d'imiter le « Bouclier » homérique. Mégaclès d'Athènes[1] reconnaît le poème pour authentique. Il n'en blâme pas moins Hésiode; car il est absurde, dit-il, qu'Héphaistos fabrique des armes pour les ennemis de sa mère. — Apollonios de Rhodes aussi le déclare d'Hésiode; il en juge par le caractère général et par le fait qu'il retrouve dans le III[e] livre du *Catalogue* Iolaos servant de cocher à Héraclès. — Stésichore également dit que le poème est d'Hésiode.

[1] Il s'agit peut-être de l'auteur d'un traité *Des hommes illustres* mentionné par Athénée (X 419 a). Mais il est plus probable qu'il faut corriger « Mégaclès » en « Mégacleidès » et reconnaître dans ce personnage un péripatéticien, qui avait composé un livre *Sur Homère* (*Fr. Histor. graec.* IV, p. 443) et qui est mentionné deux fois par Athénée, à propos de la légende d'Héraclès (XII 512 d) et à propos de l'*Odyssée* (*ibid.* 513 b).

ΥΠΟΘΕΣΙΣ

Τῆς Ἀσπίδος ἡ ἀρχὴ ἐν τῷ δʹ Καταλόγῳ φέρεται μέχρι στίχων νʹ καὶ ϛʹ. Διὸ καὶ ὑπώπτευκεν αὐτὴν ὁ Ἀριστοφάνης ὡς οὐκ οὖσαν Ἡσιόδου, ἀλλ' ἑτέρου τινὸς τὴν Ὁμηρικὴν ἀσπίδα μιμήσασθαι προαιρουμένου. Μεγακλῆς δ Ἀθηναῖος γνήσιον μὲν οἶδε τὸ ποίημα, ἄλλως δὲ ἐπιτιμᾷ τῷ Ἡσιόδῳ· ἄλογον γάρ φησι ποιεῖν ὅπλα Ἥφαιστον τοῖς τῆς μητρὸς ἐχθροῖς. Καὶ Ἀπολλώνιος δὲ ὁ Ῥόδιός φησιν αὐτοῦ εἶναι ἔκ τε τοῦ χαρακτῆρος καὶ ἐκ τοῦ πάλιν τὸν Ἰόλαον ἐν τῷ γʹ Καταλόγῳ εὑρίσκειν ἡνιοχοῦντα Ἡρακλεῖ. Καὶ Στησίχορος δέ φησιν Ἡσιόδου εἶναι τὸ ποίημα.

2 νʹ καὶ ϛʹ Petit : νʹ καὶ σʹ seu σνʹ (ηʹ καὶ εʹ F) || 2-3 ὑπώπτευκεν αὐτὴν — οὐκ οὖσαν Ἡσιόδου G : ὑπώπτευκεν — οὐκ οὖσαν αὐτὴν Ἡσιόδου || ὁ (ante Ἀριστοφάνης) om. codd. multi || 7 Καὶ Ἀπολλώνιος δὲ G : Ἀπολλώνιος δὲ || 8 Ῥόδιός φησιν — ἐν τῷ γʹ Καταλόγῳ Göttling : Ῥόδιος ἐν τῷ γʹ φησὶν — ἐν τῷ καταλόγῳ || 9 πάλιν G : πάλαι.

LE BOUCLIER

La naissance d'Héraclès.

...Ou telle encore que, délaissant et son palais et la terre de sa patrie, un jour s'en vint à Thèbes, sur les pas du preux Amphitryon, Alcmène, fille d'Électryon, le meneur de guerriers. Celle-là dépassait toute femme née femme par la beauté et la stature — pour ne rien dire de l'esprit, où elle était sans rivale entre toutes les mortelles qui jamais devinrent mères par l'étreinte d'un mortel. De son front, de ses yeux d'azur sombre émanaient des effluves pareils à ceux qu'exhale Aphrodite scintillante d'or. Et, malgré tout cela, elle honorait son époux en son cœur comme jamais encore nulle femme née femme n'honora le sien. Il lui avait pourtant tué son noble père, le domptant sous sa force, un jour, pris de colère, pour un troupeau de bœufs. Abandonnant alors le sol de sa patrie, il s'en était venu à Thèbes, en suppliant, auprès des Cadméens, porteurs de boucliers; et c'est là qu'il demeurait, aux côtés de sa chaste épouse, mais écarté et privé du tendre amour : il n'avait pas le droit de monter dans le lit de l'Électryonide aux jolies chevilles, avant d'avoir vengé le massacre des frères magnanimes de sa femme et livré au feu dévorant les bourgs des héros Taphiens et Téléboéens[1]. C'était le pacte qu'il avait consenti; les dieux en étaient garants : il craignait leur courroux, et il avait hâte d'achever l'orgueilleux exploit dont Zeus lui faisait un devoir. Derrière lui partirent, avides de

[1] Les « Taphiens » habitent l'île de Taphos, située entre la presqu'île de Leucade et l'Acarnanie. Le nom de « Téléboéens » désigne peut-être les Acarnaniens. Cependant on y voyait parfois aussi un

ΑΣΠΙΣ

... Ἢ οἵη προλιποῦσα δόμους καὶ πατρίδα γαῖαν
ἤλυθεν ἐς Θήβας μετ' ἀρήιον Ἀμφιτρύωνα
Ἀλκμήνη, θυγάτηρ λαοσσόου Ἠλεκτρύωνος,
ἥ ῥα γυναικῶν φῦλον ἐκαίνυτο θηλυτεράων
εἴδεΐ τε μεγέθει τε· νόον γε μὲν οὔ τις ἔριζε
τάων ἃς θνηταὶ θνητοῖς τέκον εὐνηθεῖσαι·
τῆς καὶ ἀπὸ κρῆθεν βλεφάρων τ' ἀπὸ κυανεάων
τοῖον ἄηθ' οἷόν τε πολυχρύσου Ἀφροδίτης.
Ἣ δὲ καὶ ὣς κατὰ θυμὸν ἑὸν τίεσκεν ἀκοίτην
ὡς οὔ πώ τις ἔτισε γυναικῶν θηλυτεράων·
ἦ μέν οἱ πατέρ' ἐσθλὸν ἀπέκτανε ἶφι δαμάσσας,
χωσάμενος περὶ βουσί· λιπὼν δ' ὅ γε πατρίδα γαῖαν
ἐς Θήβας ἱκέτευσε φερεσσακέας Καδμείους·
ἔνθ' ὅ γε δώματ' ἔναιε σὺν αἰδοίῃ παρακοίτι
νόσφιν ἄτερ φιλότητος ἐφιμέρου, οὐδέ οἱ ἦεν
πρὶν λεχέων ἐπιβῆναι ἐυσφύρου Ἠλεκτρυώνης,
πρίν γε φόνον τείσαιτο κασιγνήτων μεγαθύμων
ἧς ἀλόχου, μαλερῷ δὲ καταφλέξαι πυρὶ κώμας
ἀνδρῶν ἡρώων Ταφίων ἰδὲ Τηλεβοάων·
τὼς γάρ οἱ διέκειτο, θεοὶ δ' ἔπι μάρτυροι ἦσαν·
τῶν ὅ γ' ὀπίζετο μῆνιν, ἐπείγετο δ' ὅττι τάχιστα
ἐκτελέσαι μέγα ἔργον, ὅ οἱ Διόθεν θέμις ἦεν.

3 Ἠλεκτρύωνος (et B in 82) : -υῶνος || 5 μὲν : μιν || 7 ἀπὸ κρῆθεν : ἀποκρῆθεν (testes) uel ἀπόκρηθεν testis || βλεφάρων τ' : βλεφάρων testes || κυανεάων pap.[8] testes : κυανέων seu κυανεόντων (uel -εώντων) || 11 ἀπέκτανε edd. : -κτανεν uel -κτεινεν || 13 φερεσσακέας : φερεσα- (pap.[8]) || 14 παρακοίτι : -τη(ι) (pap.[8]) || 15 οὐδέ pap.[8] : οὐ γάρ || 17 τείσαιτο edd. : τισ- || 20 τὼς pap.[8] : ὣς || ἔπι μάρτυροι : ἐπιμάρτυροι || ἦσαν : ἔσσαν.

guerre et de combats, les Béotiens, aiguillonneurs de cavales, qui respirent par-dessus leur bouclier[1], les Locriens ardents au corps à corps, les Phocidiens magnanimes; et le valeureux fils d'Alcée marchait à leur tête, fier de ses guerriers. Mais le père des dieux et des hommes, en son cœur, tramait un autre dessein. Il voulait, pour les dieux autant que pour les hommes, créer un défenseur contre le danger. Il s'élança donc du haut de l'Olympe, bâtissant un piège en son âme et convoitant l'amour de la femme à la belle ceinture. C'était la nuit. Vite, il fut au Typhaonion[2]; de là, gagnant le sommet du Phikion, le prudent Zeus s'y assit, et, en son âme, il méditait alors de merveilleux exploits. La même nuit, uni par l'étreinte d'amour à l'Électryonide aux fines chevilles, il satisfit son désir; et, la même nuit, Amphitryon, le meneur de guerriers, le héros éclatant, ayant achevé son orgueilleux exploit, rentra en son palais. Il n'avait pas été d'abord trouver ses serviteurs ou ses bergers aux champs; il avait voulu avant tout monter au lit de son épouse : tant le désir tenait le cœur de ce chef de guerriers[3]; et, la nuit tout entière, étendu auprès de sa chaste compagne, il se laissait charmer aux présents d'Aphrodite scintillante d'or. Et elle, ayant subi, après la loi d'un dieu, celle d'un héros, brave entre les braves, dans Thèbes aux sept portes enfanta deux fils jumeaux. Mais, tout frères qu'ils fussent, ils n'avaient pas pour cela même cœur. L'un ne valait pas l'autre, qui était un héros bien

autre nom des Taphiens (cf. Apollodore, *Bibliothèque*, II 4, 5; Strabon, X, 456; 459). Ce nom leur aurait été donné par le colonisateur de l'île, Taphios, pour rappeler qu'il *avait été loin* (τηλοῦ ἔβη) de son pays natal, l'Argolide.

[1] C'est-à-dire qui ne se cachent pas peureusement la tête derrière leur bouclier.

[2] La montagne de Béotie sous laquelle était étendu Typhée foudroyé : cf. *Théogonie*, 860. — Sur le Phikion, cf. p. 43, n. 3.

[3] Vers 42-45 : « De même que l'homme est en joie qui vient juste à temps d'esquiver un malheur — maladie cruelle ou chaînes brutales — de même Amphitryon, ayant jusqu'au bout dévidé le fil de son dur labeur, comblé de joie et d'aise, rentrait en sa maison. »

Τῷ δ' ἅμα ἱέμενοι πολέμοιό τε φυλόπιδός τε
Βοιωτοὶ πλήξιπποι, ὑπὲρ σακέων πνείοντες,
Λοκροί τ' ἀγχέμαχοι καὶ Φωκῆες μεγάθυμοι
ἕσποντ'· ἦρχε δὲ τοῖσιν ἐὺς πάις Ἀλκαίοιο
κυδιόων λαοῖσι. Πατὴρ δ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε
ἄλλην μῆτιν ὕφαινε μετὰ φρεσίν, ὥς ῥα θεοῖσιν
ἀνδράσι τ' ἀλφηστῇσιν ἀρῆς ἀλκτῆρα φυτεύσαι·
ὦρτο δ' ἀπ' Οὐλύμποιο δόλον φρεσὶ βυσσοδομεύων,
ἱμείρων φιλότητος ἐυζώνοιο γυναικός,
ἐννύχιος· τάχα δ' ἷξε Τυφαόνιον· τόθεν αὖτις
Φίκιον ἀκρότατον προσεβήσατο μητίετα Ζεύς.
Ἔνθα καθεζόμενος φρεσὶ μήδετο θέσκελα ἔργα·
αὐτῇ μὲν γὰρ νυκτὶ τανυσφύρου Ἠλεκτρυώνης
εὐνῇ καὶ φιλότητι μίγη, τέλεσεν δ' ἄρ' ἐέλδωρ·
αὐτῇ δ' Ἀμφιτρύων λαοσσόος, ἀγλαὸς ἥρως,
ἐκτελέσας μέγα ἔργον ἀφίκετο ὅνδε δόμονδε·
οὐδ' ὅ γ' ἐπὶ δμῶας καὶ ποιμένας ἀγροιώτας
ὦρτ' ἰέναι, πρίν γ' ἧς ἀλόχου ἐπιβήμεναι εὐνῆς·
τοῖος γὰρ κραδίην πόθος αἴνυτο ποιμένα λαῶν·
[ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ἀσπαστὸν ὑπεκπροφύγῃ κακότητα
νούσου ὑπ' ἀργαλέης ἢ καὶ κρατεροῦ ὑπὸ δεσμοῦ,
ὥς ῥα τότ' Ἀμφιτρύων χαλεπὸν πόνον ἐκτολυπεύσας
ἀσπασίως τε φίλως τε ἑὸν δόμον εἰσαφίκανε·]
παννύχιος δ' ἄρ' ἔλεκτο σὺν αἰδοίῃ παρακοίτι
τερπόμενος δώροισι πολυχρύσου Ἀφροδίτης.
Ἡ δὲ θεῷ δμηθεῖσα καὶ ἀνέρι πολλὸν ἀρίστῳ
Θήβῃ ἐν ἑπταπύλῳ διδυμάονε γείνατο παῖδε,
οὐ κάθομα φρονέοντε· κασιγνήτω γε μὲν ἤστην·

24 ὑπὲρ : ἐπὶ recc. || 25 ἀγχέμαχοι (pap.[8]) : ἀγχίμ- || 28 ὕφαινε : ὑφῆνε recc. || ὥς ῥα (pap[8] ante corr.) : ὄφρα (pap.[8] post corr.) uel ὅς ῥα testis || 29 φυτεύσαι recc. testis : -τεῦσαι (sch.) uel -σῃ Tr || 35 τανυσφύρου Ἠλεκτρυώνης : -ρῳ -νῃ || 42-45 seclusit Wilamowitz || 46 παρακοίτι : -τῃ || 49 διδυμάονε γείνατο : -άον' ἐγ- || 50 οὐ κάθόμα Lennep (cf. Hesych. et fr. papyr. sch. Hom. E 64 ; an οὐ καθ' ὁμὰ ?) : οὐχέθ' ὁμά.

au-dessus de tous, terrible et puissant, Héraclès le Fort. Elle l'avait conçu en subissant la loi du fils de Cronos à la nuée noire, tandis qu'Iphiclès était né d'Amphitryon, lanceur de javelines[1]...

Rencontre d'Héraclès et de Kycnos.

Ce fut lui qui entre autres tua Kycnos, le fils magnanime d'Arès. Il l'avait rencontré dans l'enceinte d'Apollon, le bon archer. Le fils était avec le père, Arès, insatiable de guerre. Leurs armes brillaient d'un éclat pareil au feu flamboyant, tandis qu'ils allaient, debout sur leur char, que leurs chevaux rapides faisaient sonner la terre au choc de leurs sabots et que la poussière, ainsi qu'un brasier, les enveloppait, fouettée sans répit par le char treillissé et les pieds des chevaux. Le bon char et ses bandes rondes frémissaient bruyamment à l'élan des coursiers, et Kycnos, le héros accompli, se sentait plein de joie, à l'espoir d'immoler sous l'airain le preux fils de Zeus avec son cocher et de les dépouiller de leurs armes illustres. Mais Phoibos Apollon n'entendait pas ses vœux; car c'était lui-même qui avait, devant Kycnos, fait se lever Héraclès le Fort[2]. Le bois entier et l'autel d'Apollon Pagaséen brillaient de l'éclat du dieu redoutable — de sa personne autant que de ses armes; car c'était comme une flamme qui jaillissait de ses yeux. Contre lui, quel mortel eût osé marcher face à face, en dehors d'Héraclès et du glorieux Iolaos[3]? Et Héraclès dit à son cocher, le puissant Iolaos :

« Héros Iolaos, pour moi de beaucoup le plus cher des mortels, il faut qu'Amphitryon ait gravement offensé les

[1] Vers 55-56 : « ... enfants bien différents, l'un né de l'amour d'un simple mortel, l'autre de celui de Zeus, fils de Cronos, qui commande à tous les dieux. »

[2] Sur le sentiment qui inspire Apollon, cf. 479-80.

[3] Vers 75-76 : « Puissante était leur force, invincibles les bras qui s'attachaient contre l'épaule à leurs corps vigoureux. » Sur ces vers, cf. *Théogonie*, 150-52; 671-73; *Travaux*, 148-49; et p. 91, n. 2. Ici ils forment une intrusion certaine.

τὸν μὲν χειρότερον, τὸν δ' αὖ μέγ' ἀμείνονα φῶτα,
δεινόν τε κρατερόν τε, βίην Ἡρακληείην·
τὸν μὲν ὑποδμηθεῖσα κελαινεφέι Κρονίωνι,
αὐτὰρ Ἰφικλῆα δορυσσόῳ Ἀμφιτρύωνι...
[κεκριμένην γενεήν, τὸν μὲν βροτῷ ἀνδρὶ μιγεῖσα,
τὸν δὲ Διὶ Κρονίωνι, θεῶν σημάντορι πάντων.]

Ὃς καὶ Κύκνον ἔπεφνεν, Ἀρητιάδην μεγάθυμον.
Εὗρε γὰρ ἐν τεμένει ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος
αὐτὸν καὶ πατέρα ὃν Ἄρην, ἄατον πολέμοιο,
τεύχεσι λαμπομένους σέλας ὣς πυρὸς αἰθομένοιο,
ἑσταότ' ἐν δίφρῳ· χθόνα δ' ἔκτυπον ὠκέες ἵπποι
νύσσοντες χηλῇσι, κόνις δέ σφ' ἀμφιδεδήει
κοπτομένη πλεκτοῖσιν ὑφ' ἅρμασι καὶ ποσὶν ἵππων·
ἅρματα δ' εὐποίητα καὶ ἄντυγες ἀμφαράβιζον
ἵππων ἱεμένων· κεχάρητο δὲ Κύκνος ἀμύμων
ἐλπόμενος Διὸς υἱὸν ἀρήιον ἡνίοχόν τε
χαλκῷ δῃώσειν καὶ ἀπὸ κλυτὰ τεύχεα δύσειν·
ἀλλά οἱ εὐχωλέων οὐκ ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων·
αὐτὸς γάρ οἱ ἐπῶρσε βίην Ἡρακληείην.
Πᾶν δ' ἄλσος καὶ βωμὸς Ἀπόλλωνος Παγασαίου
λάμπεν ὑπὸ δεινοῖο θεοῦ τευχέων τε καὶ αὐτοῦ·
πῦρ δ' ὣς ὀφθαλμῶν ἀπελάμπετο· τίς κεν ἐκείνου
ἔτλη θνητὸς ἐὼν κατεναντίον ὁρμηθῆναι
πλήν γ' Ἡρακλῆος καὶ κυδαλίμου Ἰολάου ;
[κείνων γὰρ μεγάλη τε βίη καὶ χεῖρες ἄαπτοι
ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν.]
ὅς ῥα τόθ' ἡνίοχον προσέφη κρατερὸν Ἰόλαον·
« Ἥρως ὦ Ἰόλαε, βροτῶν πολὺ φίλτατε πάντων,

54 δορυσσόῳ : λαοσσόῳ || 55-56 secl. Wilamowitz || 59 Ἄρην ἄατον D : ἄρη' ἄτον || 61 ἑσταότ' ἐν : ἑσταότ' (uel -αῶτ') ἐνὶ || 71 ὑπὸ rec. : ὑπαὶ || 72 ἐκείνου D : -νω(ν) || 74 πλήν (uel πρίν) γ' : πλὴν || 75-76 = *Opp.* 148-149 (cf. *Th.* 152) secl. Paley || 75 κείνων : χείνω E.

Immortels bienheureux, maîtres de l'Olympe, le jour où, gagnant Thèbes à la belle couronne, il quitta Tirynthe, le bourg solidement bâti; après avoir tué Électryon[1] pour des bœufs au large front. Il vint alors trouver Créon et Hénioché *au long voile*, qui l'accueillaient *et lui offraient* tout à son gré, ainsi qu'on le doit à des suppliants, l'honorant de tout leur cœur. Et il vivait, le front haut, près de son épouse, l'Électryonide aux jolies chevilles, quand, avec le cours des années, nous vînmes bientôt au monde, bien peu semblables pour la taille et l'esprit, ton père et moi. Lui, Zeus lui ravit le sens, et il partit un jour, délaissant sa maison, ses parents, pour porter ses hommages à l'infâme Eurysthée, le malheureux! — ah! il dut dans la suite souvent gémir de regret sous le faix de son infortune; mais il n'y avait plus à y revenir — tandis que moi, c'est le destin qui m'imposait de durs travaux. Allons, ami, prends vite en mains les rênes écarlates de l'attelage aux pieds rapides. Laisse en ton âme croître l'audace et, tout droit devant nous, guide le char impétueux et la vigueur des coursiers aux pieds rapides, sans te laisser effrayer par le fracas d'Arès meurtrier, qui, à cette heure, avec des cris, remplit de sa fureur le bois sacré de Phoibos Apollon, le dieu archer. Va, je t'en réponds, si puissant qu'il soit, il va avoir son saoul de guerre! »

Et Iolaos, le héros accompli, répliqua : « Ami cher, il faut que le père des dieux et des hommes honore grandement ton front — et aussi l'Ébranleur du sol à face de taureau[2], qui possède Thèbes couronnée de murailles et protège sa cité — pour mettre dans tes mains un pareil

[1] Électryon est le beau-père d'Amphitryon (cf. 3). Créon est son oncle — du moins d'après une des généalogies rapportées par Apollodore (II 4, 5), qui au père d'Amphitryon, Alcée, donne pour femme Hipponomé, fille de Ménœcée et sœur de Créon.

[2] L'existence d'une fête appelée Ταύρεια, en l'honneur de Poseidon, est attestée par Hésychius. Le taureau est la victime qu'on sacrifie de préférence à Poseidon; et, sur les monnaies, il figure aussi souvent associé à ce dieu.

ἢ τι μέγ' ἀθανάτους μάκαρας, τοὶ Ὄλυμπον ἔχουσιν,
ἤλιτεν Ἀμφιτρύων, ὅτ' ἐυστέφανον ποτὶ Θήβην
ἦλθε λιπὼν Τίρυνθον, ἐυκτίμενον πτολίεθρον,
κτείνας Ἠλεκτρύωνα βοῶν ἕνεκ' εὐρυμετώπων·
ἵκετο δ' ἐς Κρείοντα καὶ Ἡνιόχην τανύπεπλον,
οἵ ῥά μιν ἠσπάζοντο καὶ ἄρμενα πάντα παρεῖχον,
ἣ δίκη ἔσθ' ἱκέτῃσι, τίον δέ ἑ κηρόθι μᾶλλον.
Ζῶε δ' ἀγαλλόμενος σὺν ἐυσφύρῳ Ἠλεκτρυώνῃ,
ᾗ ἀλόχῳ· τάχα δ' ἄμμες ἐπιπλομένων ἐνιαυτῶν
γεινόμεθ' οὔτε φυὴν ἐναλίγκιοι οὔτε νόημα,
σός τε πατὴρ καὶ ἐγώ· τοῦ μὲν φρένας ἐξέλετο Ζεύς,
ὃς προλιπὼν σφέτερόν τε δόμον σφετέρους τε τοκῆας
ᾤχετο τιμήσων ἀλιτήμενον Εὐρυσθῆα,
σχέτλιος· ἦ που πολλὰ μετεστεναχίζετ' ὀπίσσω
ἣν ἄτην ὀχέων· ἡ δ' οὐ παλινάγρετός ἐστιν·
αὐτὰρ ἐμοὶ δαίμων χαλεποὺς ἐπετέλλετ' ἀέθλους.
Ὦ φίλος, ἀλλὰ σὺ θᾶσσον ἔχ' ἡνία φοινικόεντα
ἵππων ὠκυπόδων· μέγα δὲ φρεσὶ θάρσος ἀέξων
ἰθὺς ἔχειν θοὸν ἅρμα καὶ ὠκυπόδων σθένος ἵππων,
μηδὲν ὑποδδείσας κτύπον Ἄρεος ἀνδροφόνοιο,
ὃς νῦν κεκληγὼς περιμαίνεται ἱερὸν ἄλσος
Φοίβου Ἀπόλλωνος, ἑκατηβελέταο ἄνακτος·
ἦ μὴν καὶ κρατερός περ ἐὼν ἄαται πολέμοιο. »
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἀμώμητος Ἰόλαος·
« Ἠθεῖ', ἦ μάλα δή τι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
τιμᾷ σὴν κεφαλὴν καὶ ταύρεος Ἐννοσίγαιος,
ὃς Θήβης κρήδεμνον ἔχει ῥύεταί τε πόληα,

79 τι : τοι || μέγ' rec. : μετ' || 81 Τίρυνθον : τίρυνθ(α) || 85 ἣ : ἧ (uel ᾗ recc.) || ἱκέτῃσι : -τῃ rec. || δέ ἑ Ranke : δέ γε seu δ' ἄρα || 87 ἐπιπλομένων : περιπλ- rec. || 89 φρένας : -να BC || 91 ἀλιτήμενον : -μηνον (unde Εὐρυσθῆ' ἠλιτόμηνον coniecit Bentley) || 92 μετεστεναχίζετ' : μετεστον- (uel μέταστον-) || 93 ἀάτην edd. (cf. *Opp.* 352) : ἄτην || ὀχέων : ἀχέων (testis) || 94 ἐπετέλλετ' : -λλεν F || 97 θοὸν : θοὸς BC || 99 νῦν : καὶ νῦν || 100 ἑκατηβελέταο : -βολίταο BC || 101 ἄαται : ἄεται E || 103 ἠθεῖ(ε) : ὦ ἠθ- G || 105 πόληα (-λια BC) : -ληας.

mortel, aussi puissant que grand, afin que tu conquières un noble renom. Allons, va, revêts tes armes guerrières, pour que promptement Arès et nous, nous rapprochions nos chars et combattions. Il n'effraiera pas le fils intrépide de Zeus ni celui d'Iphiclès, et c'est lui plutôt qui fuira devant les deux fils du héros accompli né d'Alcée, qui sont là, près de lui, brûlant d'engager la mêlée guerrière, pour eux plus douce qu'un banquet. »

Il dit, et Héraclès le Fort sourit, l'âme joyeuse, car Iolaos avait parlé suivant son cœur; et, répliquant, il dit ces mots ailés :

« Héros Iolaos, nourrisson de Zeus, l'âpre mêlée n'est plus loin. Toujours tu fus habile : sois-le cette fois encore; fais évoluer en tout sens Arion[1], le grand coursier aux crins d'azur, et prête-moi ton aide, autant que tu pourras. »

Héraclès revêt ses armes.

Ayant ainsi parlé, il mit autour de ses jambes les cnémides d'orichalque[2] éclatant, illustre présent d'Héphaistos. Puis, il revêtit sa poitrine de la belle cuirasse d'or, aux mille ciselures, que lui avait donnée Pallas Athéné, la fille de Zeus, la première fois où il s'apprêtait à partir pour de douloureux travaux. A ses épaules le terrible héros suspendit le fer, son défenseur contre le danger. Il fit tourner autour de sa poitrine, pour le jeter sur son dos, son carquois profond. Celui-ci contenait, en nombre, les flèches glaçantes qui donnent le muet trépas. Toutes, à l'avant, portaient la mort et dégouttaient de pleurs; au milieu, elles étaient polies et effilées; à l'arrière, elles se couvraient des

[1] En dehors de ce passage, « Arion » ne nous est connu que, comme le nom du cheval divin qui sauva Adraste de la mort réservée aux Sept Chefs battus devant Thèbes.

[2] Nous ignorons ce que représentait exactement ce mot pour les poètes épiques, et les Grecs de l'époque classique l'ignoraient comme nous. Plus tard il fut appliqué à un alliage de cuivre et de zinc. Mais cela ne prouve pas que l'orichalque primitif ait eu la même composition.

οἷον δὴ καὶ τόνδε βροτὸν κρατερόν τε μέγαν τε
σὰς ἐς χεῖρας ἄγουσιν, ἵνα κλέος ἐσθλὸν ἄρηαι.
Ἀλλ' ἄγε δύσεο τεύχε' ἀρήια, ὄφρα τάχιστα
δίφρους ἐμπελάσαντες Ἄρηός θ' ἡμέτερόν τε
μαρνώμεσθ', ἐπεὶ οὔ τοι ἀτάρβητον Διὸς υἱὸν
οὐδ' Ἰφικλείδην δειδίξεται, ἀλλά μιν οἴω
φεύξεσθαι δύο παῖδας ἀμύμονος Ἀλκείδαο,
οἵ δή σφι σχεδόν εἰσι, λιλαιόμενοι πολέμοιο
φυλόπιδα στήσειν, τά σφιν πολὺ φίλτερα θοίνης. »
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ βίη Ἡρακληείη
θυμῷ γηθήσας· μάλα γάρ νύ οἱ ἄρμενα εἶπεν·
καί μιν ἀμειβόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
« Ἥρως ὦ Ἰόλαε, διοτρεφές, οὐκέτι τηλοῦ
ὑσμίνη τρηχεῖα· σὺ δ' ὡς πάρος ἦσθα δαΐφρων,
ὣς καὶ νῦν μέγαν ἵππον Ἀρίονα κυανοχαίτην
πάντη ἀναστρωφᾶν, καὶ ἀρηγέμεν ὥς κε δύνηαι. »

Ὣς εἰπὼν κνημῖδας ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ,
Ἡφαίστου κλυτὰ δῶρα, περὶ κνήμησιν ἔθηκε.
Δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνε
καλὸν χρύσειον πολυδαίδαλον, ὅν οἱ ἔδωκε
Παλλὰς Ἀθηναίη, κούρη Διός, ὁππότ' ἔμελλε
τὸ πρῶτον στονόεντας ἐφορμήσεσθαι ἀέθλους.
Θήκατο δ' ἀμφ' ὤμοισιν ἀρῆς ἀλκτῆρα σίδηρον
δεινὸς ἀνήρ· κοίλην δὲ περὶ στήθεσσι φαρέτρην
καββάλετ' ἐξόπιθεν· πολλοὶ δ' ἔντοσθεν ὀιστοὶ
ῥιγηλοί, θανάτοιο λαθιφθόγγοιο δοτῆρες·
πρόσθεν μὲν θάνατόν τ' εἶχον καὶ δάκρυσι μῦρον,
μέσσοι δὲ ξεστοί, περιμήκεες, αὐτὰρ ὄπισθε

107 ἐς E : εἰς || **112** φεύξεσθαι : -ξασθαι || **113** πολέμοιο : πτο- E || **114** φίλτερα : φέρτερα || **116** γάρ νύ οἱ : γάρ νυ seu γάρ οἱ (γάρ ἕ C γὰρ ἕ B) || **120** Ἀρίονα F sch. (ἀρήονα B) : ἀρείονα || **121** ἀναστρωφᾶν : -στροφᾶν (unde -φάαν Nauck) || κε(ν) : γε || **122** ὀρειχάλκοιο : ὀριχ- testis || **125** ὅν οἱ E : ὅν ῥ' οἱ || **127** ἐφορμήσεσθαι : -σασθαι || **130** καββάλετ' : κάμβαλετ' seu κάμβαλεν (uel -βαλε δ') || **131** λαθιφθόγγοιο : λαθη- seu λαθο-.

ailes du noir vautour. Il prit aussi la forte javeline, qui s'achève en pointe de fauve airain. Sur sa tête puissante il plaça un casque solide, d'acier ouvré, adapté à ses tempes et fait pour protéger le front du divin Héraclès.

Ses mains prirent enfin l'écu étincelant que jamais aucun trait n'a percé ni rompu, prodige pour les yeux. Sur toute sa surface ronde luisaient doucement l'émail blanc, l'ivoire[1], l'électron, et flamboyait l'éclat de l'or. Des bandes d'émail bleu le partageaient. Au milieu, se voyait un dragon — image d'indicible épouvante — qui regardait derrière lui avec des yeux brillants comme des flammes. Une blanche rangée de dents, terribles, effroyables, courait autour de sa bouche, et, sur son front qui répandait l'effroi, l'horrible Lutte s'était venue percher, pour présider à la mêlée humaine — Lutte, la méchante, qui toujours a ravi et le cœur et le sens à ceux qui ont osé entrer en guerre ouverte avec le fils de Zeus. Ceux-là, leurs âmes, plongeant sous la terre, descendent dans l'Hadès, cependant que leurs os voient se corrompre, sous l'ardeur de Sirius, la chair qui les entoure et pourrissent sur la terre noire[2].

[1] Litt. « le *titanos* et l'ivoire blanc ». Mais le mot *titanos* désigne, lui aussi, une matière blanche, soit le gypse, soit, plus probablement ici, une sorte d'émail, assez souvent employé par l'art archaïque.

[2] Vers 154-160 : « Là étaient figurés le flux et le reflux des lignes. Là flamboyaient le tumulte, la déroute et le carnage. Là sévissaient Lutte et Confusion. La pernicieuse Kère tenait là, vivants, un guerrier frais blessé, un autre sans blessure, et, en même temps, par les pieds traînait un cadavre au travers de la mêlée. Elle avait sur les épaules un manteau empourpré de sang humain. Terribles étaient ses regards et ses bruyants grincements. » Sur ces sept vers, quatre (156-59) sont empruntés à l'épisode du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* (535-38). Il ne peut guère s'agir que d'une citation, notée d'abord en marge, qui s'est ensuite glissée dans le texte ; les autres vers y auront été alors ajoutés pour la mieux rattacher à ce texte, où elle apparaissait trop nettement comme une intrusion. L'inauthenticité du passage n'en reste pas moins évidente. Le « flux et le reflux des lignes » ne sont pas réalisables plastiquement. Ce tableau de bataille fait de plus double emploi avec celui des vers 248-70, et il est peu vraisemblable que les Kères

μόρφνοιο φλεγύαο καλυπτόμενοι πτερύγεσσιν.
Εἵλετο δ' ὄβριμον ἔγχος, ἀκαχμένον αἴθοπι χαλκῷ.
Κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ κυνέην εὔτυκτον ἔθηκε,
δαιδαλέην ἀδάμαντος, ἐπὶ κροτάφοις ἀραρυῖαν,
ἥ τ' εἴρυτο κάρη Ἡρακλῆος θείοιο.
Χερσί γε μὴν σάκος εἷλε παναίολον, οὐδέ τις αὐτὸ
οὔτ' ἔρρηξε βαλὼν οὔτ' ἔθλασε, θαῦμα ἰδέσθαι·
πᾶν μὲν γὰρ κύκλῳ τιτάνῳ λευκῷ τ' ἐλέφαντι
ἠλέκτρῳ θ' ὑπολαμπὲς ἔην χρυσῷ τε φαεινῷ
λαμπόμενον, κυάνου δὲ διὰ πτύχες ἠλήλαντο·
ἐν μέσσῳ δὲ δράκοντος ἔην φόβος οὔ τι φατειός,
ἔμπαλιν ὄσσοισιν πυρὶ λαμπομένοισι δεδορκώς·
τοῦ καὶ ὀδόντων μὲν πλῆτο στόμα λευκὰ θεόντων,
δεινῶν, ἀπλήτων, ἐπὶ δὲ βλοσυροῖο μετώπου
δεινὴ Ἔρις πεπότητο κορύσσουσα κλόνον ἀνδρῶν,
σχετλίη, ἥ ῥα νόον τε καὶ ἐκ φρένας εἵλετο φωτῶν
οἵ τινες ἀντιβίην πόλεμον Διὸς υἷι φέροιεν·
τῶν καὶ ψυχαὶ μὲν χθόνα δύνουσ' Ἄιδος εἴσω
αὐτῶν, ὀστέα δέ σφι περὶ ῥινοῖο σαπείσης
Σειρίου ἀζαλέοιο μελαίνῃ πύθεται αἴῃ.
[Ἐν δὲ προΐωξίς τε παλίωξίς τε τέτυκτο,
ἐν δ' ὅμαδός τε φόβος τ' ἀνδροκτασίη τε δεδήει,
ἐν δ' Ἔρις, ἐν δὲ Κυδοιμὸς ἐθύνεον, ἐν δ' ὀλοὴ Κὴρ
ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον,
ἄλλον τεθνηῶτα κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖιν·
εἷμα δ' ἔχ' ἀμφ' ὤμοισι δαφοινεὸν αἵματι φωτῶν,
δεινὸν δερκομένη καναχῇσί τε βεβρυχυῖα.]

134 μόρφνοιο : μορφνοῖο (testis) || 135 εἵλετο δ'... αἴθοπι χαλκῷ Hermann : ἦσαν, ὁ δ' (uel ἴδ')... εἵλετο (uel αἴθοπι) χαλκῷ (uel θυμῷ) || 138 εἴρυτο : ἤρ- || κάρη : -ρην (uel -ρην') || 139 γε : δὲ || μὴν : μὲν || εἷλε : εἶχε E || 141 λευκῷ : -κῇ || 144 δὲ δράκοντος : δ' ἀδάμαντος sch. byz. || 146 πλῆτο : πλῆστο D || 147 μετώπου : προσώπου || 149 εἵλετο (uel εἷλε) : αἴνυτο Tr || 151 δύνουσ' (δύουσ' F δύνουσιν alii) : δύμεναι (-μενος rec.) || 154-160 del. Furtwängler || 154 τέτυκτο : -ται recc. || 155 φόβος : φόνος (B) || 156-159 = Σ 535-538 || 156 ἐθύνεον : ὁμίλεον Homerus || 159 δαφοινεὸν : -φοίνεον || 160 βεβρυχυῖα recc. : βεβριθυῖα.

Là se voyaient douze têtes de serpents d'une indicible horreur. Elles mettaient en fuite les hommes d'ici-bas[1]. On entendait grincer leurs dents, quand combattait le fils d'Amphitryon. Et ce prodige d'art lançait aussi des feux; des taches se laissaient voir sur ces horribles dragons au dos d'azur sombre, aux bajoues noires.

Là se voyaient deux troupes, sangliers mâles et lions, qui se regardaient pleins de colère et d'ardeur. Leurs lignes allaient se heurter. Dans aucune on ne tremblait; mais, des deux côtés, les cous se hérissaient. Un grand lion déjà gisait à terre, et, près de lui, deux sangliers sans vie ; leur sang noir coulait sur le sol; eux, gisaient, le col affaissé, victimes des lions effrayants. Mais les autres n'en étaient que plus éveillés à la colère et à la lutte, dans les deux camps, sangliers mâles et lions aux yeux ardents.

Là se voyait le combat des Lapithes[2] armés de piques, autour du roi Caineus, de Dryas et de Peirithoos, — d'Hopleus, Hexadios, Phaléros, Prolochos, — de Mopsos, fils d'Ampyx, né près du Titarèse et rejeton d'Arès, — de Thésée, fils d'Égée, semblable aux Immortels. Leurs corps étaient d'argent; mais ils portaient des armes d'or. Du côté adverse s'assemblaient les Centaures, autour du grand Pétrée, de l'augure Asbolos, — d'Arctos et d'Ouréios, de Mimas aux crins noirs, — des deux fils de Peukée, Périmède et Dryale, — tous en argent, mais ayant dans les mains des sapins faits en or; et tous, d'un même élan, et

figurent à deux places différentes du bouclier. Il est difficile enfin de s'imaginer que les douze serpents des vers 161-63 n'entourent pas le dragon qui forme le centre du bouclier et soient séparés de lui par une scène à personnages humains.

[1] Vers 163 : « ..., entrant en guerre ouverte avec le fils de Zeus. »

[2] Cf. *Odyssée*, XXI 295-304. Aux noces de Peirithoos, roi des Lapithes, le Centaure Eurytion, pris de vin, porta les mains sur l'épousée, Hippodamie. Les assistants, indignés, le chassèrent après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Il en résulta un combat entre Centaures et Lapithes, où les Lapithes obtinrent la victoire grâce à Thésée. — La plupart des noms des Lapithes sont empruntés ici à l'*Iliade*, I 263-69.

Ἐν δ' ὀφίων κεφαλαὶ δεινῶν ἔσαν, οὔ τι φατειῶν,
δώδεκα, ταὶ φοβέεσκον ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων·
[οἵ τινες ἀντιβίην πόλεμον Διὸς υἷι φέροιεν·]
τῶν καὶ ὀδόντων μὲν καναχὴ πέλεν, εὖτε μάχοιτο
Ἀμφιτρυωνιάδης, τὰ δ' ἐδαίετο θαυματὰ ἔργα·
στίγματα δ' ὣς ἐπέφαντο ἰδεῖν δεινοῖσι δράκουσι·
κυάνεοι κατὰ νῶτα, μελάνθησαν δὲ γένεια.
Ἐν δὲ συῶν ἀγέλαι χλούνων ἔσαν ἠδὲ λεόντων
ἐς σφέας δερκομένων, κοτεόντων θ' ἱεμένων τε·
τῶν καὶ ὁμιληδὸν στίχες ἤισαν· οὐδέ νυ τώ γε
οὐδέτεροι τρεέτην· φρῖσσόν γε μὲν αὐχένας ἄμφω·
ἤδη γάρ σφιν ἔκειτο μέγας λῖς, ἀμφὶ δὲ κάπροι
δοιοί, ἀπουράμενοι ψυχάς, κατὰ δέ σφι κελαινὸν
αἷμ' ἀπολείβετ' ἔραζ'· οἳ δ' αὐχένας ἐξεριπόντες
κείατο τεθνηῶτες ὑπὸ βλοσυροῖσι λέουσιν·
τοὶ δ' ἔτι μᾶλλον ἐγειρέσθην, κοτέοντε μάχεσθαι,
ἀμφότεροι, χλοῦναί τε σύες χαροποί τε λέοντες.
Ἐν δ' ἦν ὑσμίνη Λαπιθάων αἰχμητάων
Καινέα τ' ἀμφὶ ἄνακτα Δρύαντά τε Πειρίθοόν τε
Ὁπλέα τ' Ἐξάδιόν τε Φάληρόν τε Πρόλοχόν τε
Μόψον τ' Ἀμπυκίδην, Τιταρήσιον, ὄζον Ἄρηος,
Θησέα τ' Αἰγεΐδην, ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν,
ἀργύρεοι, χρύσεια περὶ χροῒ τεύχε' ἔχοντες.
Κένταυροι δ' ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἠγερέθοντο
ἀμφὶ μέγαν Πετραῖον ἰδ' Ἄσβολον οἰωνιστὴν
Ἄρκτον τ' Οὔρειόν τε μελαγχαίτην τε Μίμαντα
καὶ δύο Πευκεΐδας, Περιμήδεά τε Δρύαλόν τε,
ἀργύρεοι, χρυσέας ἐλάτας ἐν χερσὶν ἔχοντες.

163 del. Paley (cf. 150) || 165 τὰ δ' ἐδαίετο : τὰ δὲ δαί- || θαυματὰ testis (θαῦματα B) : θαυμαστὰ (uel -μάσια E post corr.) || 167 κυάνεοι (-νέοιο B) : -νεα || 170 ἤισαν (ἴησαν E post corr.) : ἴεσαν D || τώ γε : τῶν γε || 178 ὑσμίνη : ὑσμίνη (τε) μάχη (τε) || 181 Μόψον : μόμψον || 185 Ἄσβολον (ἄσβελον D) : ἄσμολον || 186 τ' : θ' || Οὔρειόν : οὐριόν seu οὔριόν || 188 ἐν : ἐνὶ E.

paraissant vivants, s'avançaient, bras tendus, armés de lances et de sapins.

Là se voyait, en or, l'attelage rapide d'Arès terrifiant, et le funeste Arès lui-même, porteur de dépouilles guerrières, une lance à la main, encourageant les fantassins, tout empourpré de sang, comme si, du haut de son char, il tuait vraiment des vivants ; et, auprès de lui, se tenaient Panique et Déroute, qui brûlaient de plonger dans la bataille humaine.

Là se voyait la ramasseuse de butin, Tritogénie, fille de Zeus. On eût dit qu'elle voulait présider au combat : lance au poing, casque d'or en tête, l'égide sur les épaules, elle allait et venait dans l'horrible mêlée.

Là se voyait le chœur sacré des Immortels. Au milieu, le fils de Zeus et de Létô tirait des sons charmants d'une cithare d'or[1], et les Muses de Piérie entonnaient leur hymne divin. On eût dit des vivantes chantant à pleine voix.

Là se voyait un port[2] offrant un bon mouillage, sur la mer indomptable. Il était circulaire et fait de bon étain apuré par la flamme. On eût cru voir la vague y déferler[3].
211 Deux dauphins en argent, émergeant pour souffler, y allaient poursuivant[4] les poissons muets ; et ceux-ci, figurés en airain, fuyaient à leur vue. Cependant, sur le rivage, un

[1] Vers 203b-205a : « C'était l'Olympe, pure demeure des dieux. Là se voyait la place où ils se réunissent, et un luxe infini faisait une couronne à l'assemblée divine. »

[2] Que vient faire ici cette description d'un port ? et quel est ce pêcheur prêt à lancer son filet ? Franz Studniczka a très ingénieusement conjecturé que cette scène était en rapport étroit avec celle qui suit. Le port est celui de l'île vers laquelle se dirige Persée, qui rapporte au roi de Sériphos, Polydecte, la tête de Gorgone. Le pêcheur, c'est Dictys, celui qui a pris naguère dans ses filets le coffre qui renfermait Danaé et son fils et leur a ainsi sauvé la vie.

[3] Vers 209b-211a : « Au milieu, de nombreux dauphins bondissaient en quête de poissons : on eût dit que vraiment ils nageaient. » Cf. *Notice*, p. 121, n. 1.

[4] Texte douteux.

Καί τε συναΐγδην ὡς εἰ ζωοί περ ἐόντες
ἔγχεσιν ἠδ' ἐλάτῃς αὐτοσχεδὸν ὠριγνῶντο.
Ἐν δ' Ἄρεος βλοσυροῖο ποδώκεες ἕστασαν ἵπποι
χρύσεοι, ἐν δὲ καὶ αὐτὸς ἐναρσφόρος οὔλιος Ἄρης
αἰχμὴν ἐν χείρεσσιν ἔχων, πρυλέεσσι κελεύων,
αἵματι φοινικόεις, ὡς εἰ ζωοὺς ἐναρίζων,
δίφρῳ ἐπεμβεβαώς· παρὰ δὲ Δεῖμός τε Φόβος τε
ἕστασαν ἱέμενοι πόλεμον καταδύμεναι ἀνδρῶν.
Ἐν δὲ Διὸς θυγάτηρ ἀγελείη Τριτογένεια,
τῇ ἰκέλη ὡς εἴ τε μάχην ἐθέλουσα κορύσσειν,
ἔγχος ἔχουσ' ἐν χερσὶν ἰδὲ χρυσέην τρυφάλειαν
αἰγίδα τ' ἀμφ' ὤμοις· ἐπὶ δ' ᾤχετο φύλοπιν αἰνήν.
Ἐν δ' ἦν ἀθανάτων ἱερὸς χορός· ἐν δ' ἄρα μέσσῳ
ἱμερόεν κιθάριζε Διὸς καὶ Λητόος υἱὸς
χρυσείῃ φόρμιγγι· [θεῶν δ' ἕδος ἁγνὸς Ὄλυμπος·
ἐν δ' ἀγορή, περὶ δ' ὄλβος ἀπείριτος ἐστεφάνωτο
ἀθανάτων ἐν ἀγῶνι·] θεαὶ δ' ἐξῆρχον ἀοιδῆς
Μοῦσαι Πιερίδες, λιγὺ μελπομένῃς ἐικυῖαι.
Ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος ἀμαιμακέτοιο θαλάσσης
κυκλοτερὴς ἐτέτυκτο πανέφθου κασσιτέροιο
κλυζομένῳ ἴκελος· [πολλοί γε μὲν ἂμ μέσον αὐτοῦ
δελφῖνες τῇ καὶ τῇ ἐθύνεον ἰχθυάοντες
νηχομένοις ἴκελοι·] δοιὼ δ' ἀναφυσιόωντες
ἀργύρεοι δελφῖνες ἐφοίτων ἔλλοπας ἰχθῦς·
τῶν δ' ὕπο χάλκειοι τρέον ἰχθύες· αὐτὰρ ἐπ' ἀκταῖς

189 συναΐγδην : -αΐχτην || 192 ἐναρσφόρος (testis) : ἐναροφ- || 193 αἰχμὴν : ἔγχος τ' || 195 δίφρῳ : δίφρον rec. || δὲ : δὴ || 197 ἀγελείη : ὀλοὴ B || 199 ἐν χερσί(ν) : ἐν (uel ἐνὶ) χειρὶ || ἰδὲ χρυσέην Bentley : χρυσέην τε || 200 ὤμοις D : ὤμοισιν || 202 Διὸς καὶ Λητόος Gerhard : διός καὶ λητοῦς seu λητοῦς καὶ διός || 202b-205a secl. Bauermeister || 206 Πιερίδες : -ριάδες FE ante corr. || ἐικυῖαι edd. : εἰκ- || 207-208 ita contrahuntur in pap.[4] ἐν δὲ λιμὴν ἐτέτυκ[το] ἑανοῦ κασσιτέροιο || 209b-211a om. pap.[4] || 211 δοιὼ pap.[4] : δοιοὶ || ἀναφυσιόωντες : ἀμφ- || 212 ἐφοίτων (testis) : ε]φοινεον pap.[4] ἐφοιδον (ω supra ο) F ἐθοίνων sch. byz. Locus nondum emendatus || 213 τῶν δ' : τοῦ δ' pap.[4] || τρέον : θέον.

pêcheur était accroupi, à l'affût, ayant en mains un large filet à poissons. On eût dit qu'il l'allait jeter.

Là se voyait le fils de Danaé aux beaux cheveux, le cavalier Persée. Ses pieds ne touchaient pas au bouclier, sans en être éloignés pourtant, prodige étonnant à observer; il ne s'appuyait sur rien. Ainsi, de ses mains adroites, l'avait fait l'illustre Boiteux. Il était en or, et il avait aux pieds des sandales ailées. A ses épaules pendait une épée niellée, au bout d'un baudrier d'airain. Il allait, comme vole la pensée, et son dos disparaissait tout entier sous la tête d'un monstre effrayant — la Gorgone! Un sac l'enveloppait, fait d'argent, merveille pour les yeux. Les franges en pendaient et flottaient au vent, éclatantes, en or. Et, terrible, sur les tempes du héros était posé le casque d'Hadès, qui contient les ténèbres lugubres de la nuit[1]. Et Persée, fils de Danaé, fuyait à grandes enjambées — on croyait voir sa hâte et sa terreur — tandis que, sur ses pas, les Gorgones, images d'indicible épouvante, volaient, brûlant de le saisir. Sous leurs pieds foulant l'acier pâle, le bouclier résonnait d'un horrible fracas, strident et sonore. De leurs ceintures se détachaient deux serpents, qui ployaient la tête, dardaient la langue et heurtaient leurs mâchoires furieuses, en lancant des regards sauvages. Et sur les fronts terribles des Gorgones tournoyait un immense effroi.

Au-dessus d'elles des hommes combattaient en armure de guerre. Les uns cherchaient à écarter le désastre de leur ville et de leurs parents; les autres brûlaient de tout ravager. Beaucoup déjà étaient à terre; mais d'autres,

[1] C'est-à-dire qui rend invisible. Les Gorgones poursuivent donc Persée à l'odeur, comme le chien suit un gibier. Ce casque magique permet en effet à celui qui le porte d'échapper à tous les regards, même à ceux d'un dieu (cf. *Iliade*, V 845). L'appellation de « casque d'Hadès » semble due à une interprétation — contestable, mais courante dans l'antiquité — du nom de Hadès, Ἀΐδης, comme formé de α et de ἰδεῖν, *voir*, et signifiant « l'Invisible ».

ἥστο ἀνὴρ ἁλιεὺς δεδοκημένος· εἶχε δὲ χερσὶν
ἰχθύσιν ἀμφίβληστρον ἀπορρίψοντι ἐοικώς.
  Ἐν δ' ἦν ἠυκόμου Δανάης τέκος, ἱππότα Περσεύς,
οὔτ' ἄρ' ἐπιψαύων σάκεος ποσὶν οὔθ' ἑκὰς αὐτοῦ,
θαῦμα μέγα φράσσασθ', ἐπεὶ οὐδαμῆ ἐστήρικτο·
τὼς γάρ μιν παλάμαις τεῦξεν κλυτὸς Ἀμφιγυήεις
χρύσεον· ἀμφὶ δὲ ποσσὶν ἔχεν πτερόεντα πέδιλα·
ὤμοισιν δέ μιν ἀμφὶ μελάνδετον ἆορ ἔκειτο
χαλκέου ἐκ τελαμῶνος· ὁ δ' ὥς τε νόημ' ἐποτᾶτο·
πᾶν δὲ μετάφρενον εἶχε κάρη δεινοῖο πελώρου,
Γοργοῦς· ἀμφὶ δέ μιν κίβισις θέε, θαῦμα ἰδέσθαι,
ἀργυρέη· θύσανοι δὲ κατηωρεῦντο φαεινοὶ
χρύσειοι· δεινὴ δὲ περὶ κροτάφοισι ἄνακτος
κεῖτ' Ἄιδος κυνέη νυκτὸς ζόφον αἰνὸν ἔχουσα·
αὐτὸς δὲ σπεύδοντι καὶ ἐρρίγοντι ἐοικὼς
Περσεὺς Δαναΐδης ἐτιταίνετο. Ταὶ δὲ μετ' αὐτὸν
Γοργόνες ἄπλητοί τε καὶ οὐ φαταὶ ἐρρώοντο
ἱέμεναι μαπέειν· ἐπὶ δὲ χλωροῦ ἀδάμαντος
βαινουσέων ἰάχεσκε σάκος μεγάλῳ ὀρυμαγδῷ
ὀξέα καὶ λιγέως· ἐπὶ δὲ ζώνῃσι δράκοντε
δοιὼ ἀπῃωρεῦντ' ἐπικυρτώοντε κάρηνα·
λίχμαζον δ' ἄρα τώ γε· μένει δ' ἐχάρασσον ὀδόντας
ἄγρια δερκομένω· ἐπὶ δὲ δεινοῖσι καρήνοις
Γοργείοις ἐδονεῖτο μέγας φόβος.
                                        Οἳ δ' ὑπὲρ αὐτέων
ἄνδρες ἐμαρνάσθην πολεμήια τεύχε' ἔχοντες,
τοὶ μὲν ὑπὲρ σφετέρης πόλιος σφετέρων τε τοκήων
λοιγὸν ἀμύνοντες, τοὶ δὲ πραθέειν μεμαῶτες.

214 δεδοκημένος : -κευμένος ‖ 219 τεῦξε(ν) : τεῦχεν B ‖ 222 χαλκέου : χάλκεον ‖ νόημ' ἐποτᾶτο : νόημα ποτ- ‖ 230 ἄπλητοί : ἄπληστοί testis ‖ φαταί : -τοί ‖ 231 μαπέειν : μαρπέειν ‖ 233 ὀξέα : ὀξέως ‖ δράκοντε B : -τες ‖ 234 ἐπικυρτώοντε (uel -τώωντε uel -τόωντε uel -τόεντε) : -τώεντα E ‖ 235 λίχμαζον : -μασ(σ)ον ‖ 236 δὲ δεινοῖσι : δεινοῖσιν δὲ E ‖ 237 αὐτέων : αὐτῶν ‖ 239 ὑπὲρ : ὑπὸ ‖ 240 πραθέειν (uel παραθ-) : διαπραθέειν.

plus nombreux, combattaient encore à l'envi. Les femmes, sur de bons remparts en airain, poussaient des cris aigus et se déchiraient les joues. On eût dit des vivantes, grâce à l'art de l'illustre Héphaistos. Parmi les hommes, les vieux, déjà la proie de l'âge, étaient tous réunis hors des murs et tendaient les bras vers les dieux bienheureux, tremblant pour leurs enfants. Ceux-ci s'acharnaient au combat et, sur leurs pas, les Kères, couleur d'azur sombre[1], faisant claquer leurs dents blanches — affreuses, terrifiantes, sanglantes, effroyables, — s'empressaient à l'envi autour de ceux qui tombaient. Toutes, avides, voulaient humer le sang noir. Le premier qu'elles saisissaient, soit à terre, soit en train de tomber blessé, elles l'enveloppaient, abattant sur lui leurs immenses ongles, et son âme aussitôt descendait dans l'Hadès, dans le Tartare glacé[2]. Puis, quand leur cœur s'était tout son saoul repu de sang humain, elles rejetaient le cadavre et retournaient exercer leur fureur dans le fracas de la mêlée[3]. Toutes venaient d'entrer en une âpre bataille autour d'un guerrier. Furieuses, elles se lançaient des regards terribles et s'étaient mises à jouer, toutes également, de leurs mains et de leurs ongles hardis[4]. Près d'elles se tenait Ombre de Mort, lamentable et horrible, pâle, desséchée, le corps réduit par la faim, les genoux gonflés[5], des ongles immenses au bout de chaque main. De ses narines des humeurs cou-

[1] Variante de l'expression homérique, la « Kère noire », Κῆρα μέλαιναν.

[2] Le Tartare est ici identifié avec l'Hadès.

[3] Vers 258-260 : « A leur tête étaient Clothô et Lachésis ; Atropos, la plus petite de taille, ne semblait pas une grande déesse, bien qu'elle fût au-dessus des autres par le rang et par l'âge. » L'interpolateur a visiblement confondu ici les Kères et les Parques (Μοῖραι). Cf. *Théogonie*, 904-6.

[4] Tout ce tableau est imité des vers de l'*Iliade* qui ont déjà été cités p. 138, n. 2. Mais l'auteur du *Bouclier* a cherché à renchérir sur la peinture homérique et n'a pas montré là un goût très sûr.

[5] Cf. *Travaux*, 497.

Πολλοὶ μὲν κείατο, πλέονες δ' ἔτι δῆριν ἔχοντες
μάρνανθ'· αἱ δὲ γυναῖκες ἐυδμήτων ἐπὶ πύργων
χαλκέων ὀξὺ βόων, κατὰ δ' ἐδρύπτοντο παρειάς,
ζωῇσιν ἴκελαι, ἔργα κλυτοῦ Ἡφαίστοιο·
ἄνδρες δ' οἳ πρεσβῆες ἔσαν γῆράς τε μέμαρπεν
ἀθρόοι ἔκτοσθεν πυλέων ἔσαν, ἂν δὲ θεοῖσι
χεῖρας ἔχον μακάρεσσι, περὶ σφετέροισι τέκεσσι
δειδιότες· τοὶ δ' αὖτε μάχην ἔχον. Αἳ δὲ μετ' αὐτοὺς
Κῆρες κυάνεαι, λευκοὺς ἀραβεῦσαι ὀδόντας,
δεινωπαὶ βλοσυραί τε δαφοιναί τ' ἄπληταί τε
δῆριν ἔχον περὶ πιπτόντων· πᾶσαι δ' ἄρ' ἵεντο
αἷμα μέλαν πιέειν· ὃν δὲ πρῶτον μεμάποιεν
κείμενον ἢ πίπτοντα νεούτατον, ἀμφὶ μὲν αὐτῷ
βάλλ' ὄνυχας μεγάλους, ψυχὴ δ' Ἄιδόσδε κατῇεν
Τάρταρον ἐς κρυόενθ'· αἳ δὲ φρένας εὖτ' ἀρέσαντο
αἵματος ἀνδρομέου, τὸν μὲν ῥίπτασκον ὀπίσσω,
ἂψ δ' ὅμαδον καὶ μῶλον ἐθύνεον αὖτις ἰοῦσαι.
[Κλωθὼ καὶ Λάχεσίς σφιν ἐφέστασαν· ἣ μὲν ὑφήσσων
Ἄτροπος οὔ τι πέλεν μεγάλη θεός, ἀλλ' ἄρα ἥ γε
τῶν γε μὲν ἀλλάων προφερής τ' ἦν πρεσβυτάτη τε.]
Πᾶσαι δ' ἀμφ' ἑνὶ φωτὶ μάχην δριμεῖαν ἔθεντο·
δεινὰ δ' ἐς ἀλλήλας δράκον ὄμμασι θυμήνασαι,
ἐν δ' ὄνυχας χεῖράς τε θρασείας ἰσώσαντο.
Πὰρ δ' Ἀχλὺς εἱστήκει ἐπισμυγερή τε καὶ αἰνή,
χλωρὴ ἀυσταλέη λιμῷ καταπεπτηυῖα,
γουνοπαχής, μακροὶ δ' ὄνυχες χείρεσσιν ὑπῆσαν·

241 κείατο : κέατο || 242 ἐπὶ : ἀπὸ Tr || 243 χαλκέων Pauw : -κεον || 245 πρεσβῆες : -βύες E (-βεῖες B) || ἔσαν : ἦσαν || μέμαρπεν F sch. : -πον (uel -πτων uel -πτο M) || 246 ἔσαν (uel ἦσαν) : ἴσαν || 249 κυάνεαι : -νεοι || 250 δεινωπαὶ : -ποὶ || βλοσυραί : -ροί || δαφοιναί : -νοί || ἄπληταί : -τοί || 252 μεμάποιεν EF : μεμάρποιεν (unde μάρποιεν Tr) || 254 ψυχὴ : -χὴν || κατῇεν Wolf (κατῇεν I) : κατεῖεν || 258-60 del. Köchly || 259 πέλεν : -λει recc. (cf. ad. 260) || ἀλλ' ἄρα ἥ γε (η τε B) : ἀλλ' ἄρα ἥδε (uel ἀλλὰ καὶ ἔμπης Tr) || 260 τ' ἦν : τε recc. (cf. ad. 259) || 262 ὄμμασι : ὄμματι || 264 αἰνὴ : ἐχθρὴ B || 265 ἀυσταλέη : αὐαλέη (τε) || 266 γουνοπαχής : -παγής.

laient; ses joues dégouttaient de sang à terre. Elle était là, debout, un grincement effroyable à la bouche, une poussière épaisse le long des épaules, toute humide de pleurs.

Près de là se voyait une cité humaine, entourée de remparts. Sept portes en or, garnies de linteaux, la fermaient. Les hommes y goûtaient le charme des fêtes et des chœurs. Ici[1], sur un chariot aux bonnes roues, on menait l'épouse à l'époux, tandis que s'élevait un large chant d'hymen et que les torches enflammées, dans la main des servantes, faisaient luire au loin leur clarté tournoyante. Les servantes avançaient, l'air épanoui par la fête, et des chœurs enjoués les suivaient : les uns, au rythme des pipeaux sonores, lançaient de leurs tendres lèvres un chant dont les éclats résonnaient à l'entour; tandis que les filles menaient leur chœur charmant au rythme des cithares. Des jeunes gens encore[2], de l'autre côté, allaient en bande joyeuse au rythme de la flûte; ils avançaient, eux aussi, enjoués, au milieu de danses et de chants[3]. Banquets, chœurs et fêtes régnaient dans la cité entière. — D'autres, devant la ville, exerçaient leur ardeur, montés sur des chevaux. Des laboureurs fendaient la terre divine, tunique relevée. La moisson était épaisse : les uns coupaient, avec des armes tranchantes, les épis fléchissant sous le poids du grain — on eût dit le fruit même de Déméter — d'autres les liaient en gerbes, dont ils jonchaient l'aire. — D'autres

[1] La scène est empruntée à une cérémonie de noces : c'est le moment du départ de l'épousée pour la maison de l'époux. En tête du cortège marchent des servantes qui portent des torches. Puis viennent deux chœurs, l'un, de jeunes gens, dont les voix sont accompagnées par la syrinx, l'autre, de jeunes filles, qui jouent de la cithare. Tous chantent à pleine voix le chant d'hyménée (cf. 274).

[2] Ici commence une scène différente, sans rapport avec celle du cortège nuptial, qui précède. Il s'agit d'un κῶμος, c'est-à-dire d'une bande joyeuse de jeunes gens, qui se répand en chantant à *travers* la ville.

[3] Vers 283 : « Eux aussi, souriants et dociles, tous, au joueur de flûte. » Le même vers, légèrement modifié, se retrouve encore dans nos manuscrits après le vers 297.

τῆς ἐκ μὲν ῥινῶν μύξαι ῥέον, ἐκ δὲ παρειῶν
αἷμ' ἀπελείβετ' ἔραζ'· ἣ δ' ἄπλητον σεσαρυῖα
εἱστήκει, πολλὴ δὲ κόνις κατενήνοθεν ὤμους,
δάκρυσι μυδαλέη.
Παρὰ δ' εὔπυργος πόλις ἀνδρῶν·
χρύσειαι δέ μιν εἶχον ὑπερθυρίοις ἀραρυῖαι
ἑπτὰ πύλαι· τοὶ δ' ἄνδρες ἐν ἀγλαΐῃς τε χοροῖς τε
τέρψιν ἔχον· τοὶ μὲν γὰρ ἐυσσώτρου ἐπ' ἀπήνης
ἤγοντ' ἀνδρὶ γυναῖκα, πολὺς δ' ὑμέναιος ὀρώρει·
τῆλε δ' ἀπ' αἰθομένων δαΐδων σέλας εἰλύφαζε
χερσὶν ἐνὶ δμῳῶν· ταὶ δ' ἀγλαΐῃ τεθαλυῖαι
πρόσθ' ἔκιον· τῇσιν δὲ χοροὶ παίζοντες ἕποντο.
Τοὶ μὲν ὑπὸ λιγυρῶν συρίγγων ἵεσαν αὐδὴν
ἐξ ἁπαλῶν στομάτων, περὶ δέ σφισι ἄγνυτο ἠχώ·
αἳ δ' ὑπὸ φορμίγγων ἄναγον χορὸν ἱμερόεντα.
Ἔνθεν δ' αὖθ' ἑτέρωθε νέοι κώμαζον ὑπ' αὐλοῦ,
τοί γε μὲν αὖ παίζοντες ὑπ' ὀρχηθμῷ καὶ ἀοιδῇ
[τοί γε μὲν αὖ γελόωντες ὑπ' αὐλητῆρι ἕκαστος]
πρόσθ' ἔκιον· πᾶσαν δὲ πόλιν θαλίαι τε χοροί τε
ἀγλαΐαι τ' εἶχον. Τοὶ δ' αὖ προπάροιθε πόληος
νῶθ' ἵππων ἐπιβάντες ἐθύνεον. Οἳ δ' ἀροτῆρες
ἤρεικον χθόνα δῖαν, ἐπιστολάδην δὲ χιτῶνας
ἐστάλατ'· αὐτὰρ ἔην βαθὺ λήιον· οἵ γε μὲν ἤμων
αἰχμῇς ὀξείῃσι κορωνιόωντα πέτηλα,
βριθόμενα σταχύων, ὥς εἰ Δημήτερος ἀκτήν·
οἳ δ' ἄρ' ἐν ἐλλεδανοῖσι δέον καὶ ἔπιτνον ἀλωήν·

267 τῆς : τῆς δ' || 268 ἄπλητον : -ηστον E || 269 κατενήνοθεν : -νοχεν || 272 τε χοροῖς : λαοῖς || 274 ὑμέναιος : ὀρυμαγδὸς B || 275 ἀπ' αἰθομένων (uel ἀπαιθ-) : ὑπαιθ- E || 276 δμῳῶν D : δμώων || ἀγλαΐη (-αιαι E) : -αίαις (uel -αίης) || 277 τῇσι(ν) : τοῖσι(ν) || 278 ὑπὸ : ὑπαὶ || αὐδὴν : ἀοιδὴν || 281 αὖθ' : αὖ || ἑτέρωθε(ν) : -θι || 282 αὖ : οὖν testis || 283 om. codd. multi || αὐλητῆρι (testis) : -ρος testis || 287 χιτῶνας : -να I || 288 ἐστάλατ'· αὐτὰρ: ἐστείλαντ'· α(ὐ)τὰρ || 289 κορωνιόωντα : -νιόεντα (uel κορυνιόεντα sch. byz.) || 290 βριθόμενα σταχύων : -μεν' ἀσταχύων || 291 ἔπιτνον (testes) : ἔπιπλον supra lin. G επιπνυον B.

encore vendangeaient les vignes, la faucille en mains[1], tandis que d'autres portaient la vendange aux paniers. A côté d'eux se voyait un vignoble, œuvre illustre du très sage Héphaistos, où tremblaient un feuillage et des tuteurs d'argent[2], et tout chargé de grappes déjà tournant au noir. Les uns les foulaient, d'autres en recueillaient le jus. — D'autres luttaient, frappant du poing ou tirant sur les membres. Des chasseurs cherchaient à prendre des lièvres aux pieds rapides, et deux chiens aux dents aiguës allaient devant eux, aussi impatients de saisir leur proie que celle-ci l'était de leur échapper. Près d'eux des cavaliers se donnaient grand mal, s'évertuant à l'envi pour obtenir le prix. Des cochers, montés sur les chars treillissés, lançaient leurs chevaux rapides en leur lâchant les rênes, et le char sonore aux pièces bien jointes volait, et les moyeux criaient terriblement. D'autres, sans répit, peinaient pour un succès qui se faisait attendre, car la lutte restait incertaine ; et, dans la lice, se voyait, destiné au vainqueur, un grand trépied en or, œuvre illustre du très sage Héphaistos.

Enfin, le long du rebord circulaire, roulait l'Océan — on eût dit un fleuve coulant à pleins bords — et il entourait tout entier l'écu aux mille ciselures. Des cygnes au haut vol y poussaient des cris vigoureux, nageant en immense troupe à la surface de l'eau ; et, à côté d'eux, des poissons s'agitaient, merveille pour les yeux — pour ceux même de Zeus aux lourds grondements, par le vouloir de qui Héphaistos avait fait cet écu grand et fort de pièces

[1] Vers 293-295 : « D'autres portaient aux paniers la récolte faite par les vendangeurs, grappes blanches et noires, prises à de grands vignobles, chargés de feuilles et de vrilles d'argent. »

[2] La plupart des éditeurs suppriment ce vers, parce qu'ils y voient une « variante » du v. 295, auquel ils reprochent de désigner soudain les objets tels qu'ils sont imités sur le bouclier (ἀργυρέης) après avoir commencé à les dépeindre avec les couleurs de leurs *modèles réels* (λευκοὺς καὶ μέλανας). Mais la critique adressée à 295 n'atteint pas 299, puisque, ici, ἀργυρέῃσι est au contraire précédé

οἱ δ' ἐτρύγων οἴνας δρεπάνας ἐν χερσὶν ἔχοντες.
[Οἱ δ' αὖτ' ἐς ταλάρους ἐφόρευν ὑπὸ τρυγητήρων
λευκοὺς καὶ μέλανας βότρυας μεγάλων ἀπὸ ὄρχων,
βριθομένων φύλλοισι καὶ ἀργυρέῃς ἑλίκεσσιν.]
Οἱ δ' αὖτ' ἐς ταλάρους ἐφόρευν· παρὰ δέ σφισιν ὄρχος
χρύσεος ἦν, κλυτὰ ἔργα περίφρονος Ἡφαίστοιο,
σειόμενος φύλλοισι καὶ ἀργυρέῃσι κάμαξι,
βριθόμενος σταφυλῇσι· μελάνθησάν γε μὲν αἵδε.
Οἵ γε μὲν ἐτράπεον, τοὶ δ' ἤρυον. Οἱ δ' ἐμάχοντο
πύξ τε καὶ ἑλκηδόν· τοὶ δ' ὠκύποδας λαγὸς ᾕρευν
ἄνδρες θηρευταί, καὶ καρχαρόδοντε κύνε πρό,
ἱέμενοι μαπέειν, οἱ δ' ἱέμενοι ὑπαλύξαι.
Πὰρ δ' αὐτοῖς ἱππῆες ἔχον πόνον, ἀμφὶ δ' ἀέθλῳ
δῆριν ἔχον καὶ μόχθον· ἐυπλεκέων δ' ἐπὶ δίφρων
ἡνίοχοι βεβαῶτες ἐφίεσαν ὠκέας ἵππους
ῥυτὰ χαλαίνοντες, τὰ δ' ἐπικροτέοντα πέτοντο
ἅρματα κολλήεντ', ἐπὶ δὲ πλῆμναι μέγ' ἀύτευν·
οἱ μὲν ἄρ' ἀίδιον εἶχον πόνον, οὐδέ ποτέ σφιν
νίκη ἐπηνύσθη, ἀλλ' ἄκριτον εἶχον ἄεθλον·
τοῖσιν δὲ προέκειτο μέγας τρίπος ἐντὸς ἀγῶνος,
χρύσειος, κλυτὰ ἔργα περίφρονος Ἡφαίστοιο.
Ἀμφὶ δ' ἴτυν ῥέεν Ὠκεανὸς πλήθοντι ἐοικώς,
πᾶν δὲ συνεῖχε σάκος πολυδαίδαλον· οἱ δὲ κατ' αὐτὸν
κύκνοι ἀερσιπόται μεγάλ' ἤπυον, οἵ ῥά τε πολλοὶ
νῆχον ἐπ' ἄκρον ὕδωρ· παρὰ δ' ἰχθύες ἐκλονέοντο,
θαῦμα ἰδεῖν καὶ Ζηνὶ βαρυκτύπῳ, οὗ διὰ βουλὰς

292 ἐν : ἐνὶ || 293-295 secl. Paley || 293 ἐς ταλάρους : ἐν ταλάροις F || ἐφόρευν : -ρεον I (ἔφερον testis) || ὑπὸ : ἀπὸ rec. || 294 om. B || καὶ : ἢ || 295 ἀργυρέῃς : -έοις || 297 περίφρονος : πολλύφ- B || 298 τοί γε μὲν αὖ παίζοντες ὑπ' αὐλητῆρι ἕκαστος om. codd. plurimi || 299 ἀργυρέῃσι : -έοισι || 300 γε Tr : δὲ || αἵδε : αἶγε || 301 οἵ γε : οἱ δὲ || 302 λαγὸς Tr : -γοὺς seu γῶς || 303 πρό : πρός rec. || 304 ὑπαλύξαι : ἀπαλ- || 308 ἐπικροτέοντα D (-εοντο al.) : -κροτόεντα || 310 εἶχον : ἔχον (δὴ ἔχον E) || 312 τοῖσιν δὲ E : τοῖσι δὲ (καὶ) || προέκειτο Nauck : προύκειτο || 314 ῥέεν : πέλεν recc. || 316 τε : γε || 317 παρὰ : πὰρ || ἐκλονέοντο Tr : κλονέοντο seu δονέοντο.

ajustées par ses adroites mains. Le vaillant fils de Zeus le brandissait sans effort; et soudain il bondit sur le char attelé de cavales — pareil à l'éclair que lance son père, Zeus qui tient l'égide — d'un pied agile; et, lui servant de cocher, le puissant Iolaos, monté dans la caisse à son tour, dirigeait le char recourbé.

Le combat.

Alors d'eux s'approcha la déesse aux yeux pers, Athéna, et, pour leur donner confiance, elle leur dit ces mots ailés :

« Salut, fils de Lyncée au vaste renom. Voici le jour où Zeus, le roi des Bienheureux, vous accorde la gloire de tuer Kycnos et de le dépouiller de ses armes illustres. Mais j'ai encore quelque chose à te dire, à toi, de beaucoup le premier des guerriers : quand tu auras privé Kycnos de la douce vie, laisse-le, lui et ses armes, où il sera; surveille plutôt l'attaque d'Arès, le fléau des hommes, et là où tes yeux verront un endroit découvert au-dessous de l'écu ciselé, frappe de l'airain aigu. Puis, vite, reviens sur tes pas; il ne t'est pas permis de prendre ses cavales ni ses armes illustres. »

Ayant ainsi parlé, prompte, elle monta dans la caisse du char, la déesse divine entre les déesses qui, dans ses mains immortelles, tient la victoire et le renom. Et aussitôt Iolaos, issu de Zeus, d'une voix terrible, lança un ordre à ses cavales, et, à son appel menaçant, vite elles emportaient le char impétueux en soulevant la poudre de la plaine. La déesse aux yeux pers, Athéna, en elles avait soufflé la fougue en agitant dans les airs son égide; et le sol gémissait tout autour du char. Et, de leur côté, ensemble s'avancèrent, pareils à un feu ou à une bourrasque, Kycnos, dompteur de cavales, et Arès, insatiable

de χρύσεος. Et, d'autre part, les mots : « œuvre illustre du très sage Héphaistos », semblent bien destinés à préparer ce trait merveilleux de la description : le feuillage d'argent *agité* par les souffles de l'air.

Ἥφαιστος ποίησε σάκος μέγα τε στιβαρόν τε,
ἀρσάμενος παλάμῃσι. Τὸ μὲν Διὸς ἄλκιμος υἱὸς
πάλλεν ἐπικρατέως· ἐπὶ δ' ἱππείου θόρε δίφρου,
εἴκελος ἀστεροπῇ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο,
κοῦφα βιβάς· τῷ δ' ἡνίοχος κρατερὸς Ἰόλαος
δίφρου ἐπεμβεβαὼς ἰθύνετο καμπύλον ἅρμα.

Ἀγχίμολον δέ σφ' ἦλθε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
καί σφεας θαρσύνουσα ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
« Χαίρετε, Λυγκῆος γενεὴ τηλεκλειτοῖο·
νῦν δὴ Ζεὺς κράτος ὔμμι διδοῖ μακάρεσσι ἀνάσσων,
Κύκνον τ' ἐξεναρεῖν καὶ ἀπὸ κλυτὰ τεύχεα δῦσαι.
Ἄλλο δέ τοί τι ἔπος ἐρέω, μέγα φέρτατε λαῶν·
εὖτ' ἂν δὴ Κύκνον γλυκερῆς αἰῶνος ἀμέρσῃς,
τὸν μὲν ἔπειτ' αὐτοῦ λιπέειν καὶ τεύχεα τοῖο,
αὐτὸς δὲ βροτολοιγὸν Ἄρην ἐπιόντα δοκεύσας,
ἔνθα κε γυμνωθέντα σάκευς ὕπο δαιδαλέοιο
ὀφθαλμοῖσι ἴδῃς, ἔνθ' οὐτάμεν ὀξέι χαλκῷ·
ἂψ δ' ἀναχάσσασθαι· ἐπεὶ οὔ νύ τοι αἴσιμόν ἐστιν
οὔθ' ἵππους ἑλέειν οὔτε κλυτὰ τεύχεα τοῖο. »
Ὣς εἰποῦσ' ἐς δίφρον ἐβήσατο δῖα θεάων,
νίκην ἀθανάτῃς χερσὶν καὶ κῦδος ἔχουσα,
ἐσσυμένως. Τότε δή ῥα διόγνητος Ἰόλαος
σμερδαλέον ἵπποισιν ἐκέκλετο· τοὶ δ' ὑπ' ὀμοκλῆς
ῥίμφ' ἔφερον θοὸν ἅρμα κονίοντες πεδίοιο·
ἐν γάρ σφιν μένος ἧκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
αἰγίδ' ἀνασσείσασα· περιστενάχιζε δὲ γαῖα.
Τοὶ δ' ἄμυδις προγένοντ' ἴκελοι πυρὶ ἠὲ θυέλλῃ,

320 παλάμῃσι : πολέμοισι E supra lineam || 323 τῷ δ' : τῷ || 325 ἀγχίμολον : -λος D || 326 θαρσύνουσα Lennep : θαρσύνουσ' seu φωνήσασ' || 329 δῦσαι : δύσειν || 330 τοί : σοί || τι ἔπος ἐρέω : ἔπος ἐρέω (unde ἔπος ἐξερέω Tr) || 333 ἐπιόντα D : ἐπὶ νῶτα || 336 ἀναχάσ(σ)ασθαι : -σ(σ)εσθαι || 337 ἑλέειν : ἑλάειν E || 338 ἐβήσατο : ἐπεβήσετο || 341 σμερδαλέον : -λέον θ' (testis) || 344 περιστενάχιζε δὲ recc. : -στονάχιζε δὲ E post corr. (primitus περὶ δ' ἐστοναχίζετο) -στενάχησε δὲ codd. plurimi.

de combats. Les cavales s'affrontèrent avec des hennissements aigus, dont les éclats résonnèrent à l'entour. Et Héraclès le Fort, le premier, s'adressa à Kycnos : « Kycnos, doux ami, pourquoi contre nous diriger tes cavales rapides? Nous sommes de ceux qui connaissent peine et misère. Allons, écarte ton char poli et laisse-nous une part du chemin pour suivre notre route. Je me rends à Trachis, chez le roi Kéyx, qui est le premier à Trachis en puissance et en dignité. Tu le sais mieux que personne, toi, l'époux de sa fille, Thémistonoé aux yeux de sombre azur. Va, ami, ce n'est pas Arès qui écartera de toi la mort, qui tout achève, si nous nous heurtons au combat. Déjà ailleurs, je t'assure, il a tâté de ma javeline, quand, pour Pylos la sablonneuse[1], il s'est dressé contre moi, furieusement avide de se battre. Sous ma lance, trois fois frappé, il a touché la terre, son écu entamé ; au quatrième coup, j'ai atteint sa cuisse, en poussant de toute ma fougue, et largement entaillé sa chair. Il est alors tombé à terre, tête en avant, dans la poussière, sous l'élan de ma javeline. Ce jour-là, il eût, chez les Immortels, éprouvé un bien triste affront, s'il avait en mes mains laissé ses dépouilles sanglantes. »

Il dit, mais Kycnos à la lance de frêne n'éprouvait l'envie ni de l'écouter ni de contenir les cavales qui traînaient son char. Alors, tous deux, des chars treillissés, vite, bondirent sur le sol, le fils du grand Zeus et celui de sire Ényalios, et, tandis que leurs cochers poussaient plus près aussi les cavales aux belles crinières, sous les pieds bondissants des héros résonnait la vaste terre. Ainsi, quand du haut sommet d'une grande montagne dévalent des

[1] Sur cette expédition d'Héraclès contre Pylos, au cours de laquelle périrent les onze frères de Nestor, voir *Iliade*, XI 690-93 (cf. V 395-404). D'après Pindare, *Olympiques*, IX 29 suiv., ce n'est pas Arès seul qu'Héraclès aurait alors trouvé devant lui, mais aussi Poseidon, Apollon, Hadès. D'autres ajoutaient même Héra, qu'il aurait blessée d'une flèche au sein droit. Mais il avait pour lui Zeus et Athéna

Κύκνος θ' ἱππόδαμος καὶ Ἄρης ἀκόρητος ἀυτῆς·
τῶν ἵπποι μὲν ἔπειθ' ὑπεναντίοι ἀλλήλοισιν
ὀξεῖα χρέμισαν, περὶ δέ σφισι ἄγνυτο ἠχώ.
Τὸν πρότερος προσέειπε βίη Ἡρακληείη·
« Κύκνε πέπον, τί νυ νῶιν ἐπίσχετον ὠκέας ἵππους
ἀνδράσιν οἵ τε πόνου καὶ διζύος ἴδριές εἶμεν;
Ἀλλὰ παρὲξ ἔχε δίφρον ἐύξοον ἠδὲ κελεύθου
εἶκε παρὲξ ἰέναι. Τρηχῖνα δέ τοι παρελαύνω
ἐς Κήυκα ἄνακτα· ὃ γὰρ δυνάμει τε καὶ αἰδοῖ
Τρηχῖνος προβέβηκε, σὺ δ' εὖ μάλα οἶσθα καὶ αὐτός·
τοῦ γὰρ ὀπυίεις παῖδα Θεμιστονόην κυανῶπιν.
Ὦ πέπον, οὐ μὲν γάρ τοι Ἄρης θανάτοιο τελευτὴν
ἀρκέσει, εἰ δὴ νῶι συνοισόμεθα πτολεμίζειν·
ἤδη μέν τέ ἕ φημι καὶ ἄλλοτε πειρηθῆναι
ἔγχεος ἡμετέρου, ὅθ' ὑπὲρ Πύλου ἠμαθόεντος
ἀντίος ἔστη ἐμεῖο, μάχης ἄμοτον μενεαίνων·
τρὶς μὲν ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπεὶς ἠρείσατο γαίῃ
οὐταμένου σάκεος, τὸ δὲ τέτρατον ἤλασα μηρὸν
παντὶ μένει σπεύδων, διὰ δὲ μέγα σαρκὸς ἄραξα·
πρηνὴς δ' ἐν κονίῃσι χαμαὶ πέσεν ἔγχεος ὁρμῇ·
ἔνθα κε δὴ λωβητὸς ἐν ἀθανάτοισιν ἐτύχθη
χερσὶν ὑφ' ἡμετέρῃσι λιπὼν ἔναρα βροτόεντα. »
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα Κύκνος ἐυμμελίης ἐμενοίνα
τῷ ἐπιπειθόμενος ἐχέμεν ἐρυσάρματας ἵππους.
Δὴ τότ' ἀπ' εὐπλεκέων δίφρων θόρον αἶψ' ἐπὶ γαῖαν
παῖς τε Διὸς μεγάλου καὶ Ἐνυαλίοιο ἄνακτος·
ἡνίοχοι δ' ἔμπλην ἔλασαν καλλίτριχας ἵππους·
τῶν δ' ὑπὸ σευομένων κανάχιζε πόσ' εὐρεῖα χθών.
Ὡς δ' ὅτ' ἀφ' ὑψηλῆς κορυφῆς ὄρεος μεγάλοιο

347 τῶν Guyet : τῶν δ' seu τῶν θ' || 348 σφισι(ν) : σφιν || 351 εἶμεν : ἔσμεν E || 355 εὖ : αὖ || 356 Θεμιστονόην : -νέην (uel -νοίην) || 359 τέ : τί Tr || 361 μάχης : -χην || 364 σαρκὸς : σκα(κ)ος || 365 ὁρμῇ : αἰχμῇ E (ὁρμῇ suprascr.) || 367 ὑφ' : ἐφ' || 370 αἶψ' : ἄψ D || 373 πόσ' E (et M supra lineam manu rec.) : πόδ' (δ in ras.) D πᾶσ' cett.

rochers qui tombent les uns sur les autres, par centaines font crouler les chênes hauts et chevelus, par centaines vont brisant pins et peupliers aux larges racines, et roulent eux-mêmes, rapides, jusqu'à ce qu'ils atteignent la plaine ; ainsi ils se ruèrent l'un sur l'autre, en poussant de grands cris ; et la ville entière des Myrmidons, et l'illustre Iolcos, et Arné, Héliké et la verte Anthéia[1] retentissaient terriblement de leurs voix. Et, comme ils se heurtaient ainsi dans une prodigieuse clameur, le prudent Zeus fit entendre un grand bruit[2], pour donner un présage de guerre à son fils plein d'audace[3]. C'était aux jours où la cigale sonore aux ailes d'azur sombre, perchée sur un rameau vert, entonne pour les hommes sa chanson d'été ; elle ne mange et boit que la rosée nourricière, et, tout le jour, depuis l'aube, elle épanche ses accents, dans les mois de la plus cruelle chaleur, où Sirius brûle la peau — c'est le moment aussi où les barbes apparaissent autour du millet semé en été, tandis que se colorent de teintes nouvelles les grappes que Dionysos a données aux hommes pour leur joie et leur peine — c'est en ces jours-là donc qu'ils engageaient la lutte, et un tumulte immense s'élevait[4].

[1] La « ville des Myrmidons » serait Phtie, si nous devons du moins en croire certains scholiastes d'Homère, qui affirment que ce nom désignait aussi bien la capitale du royaume de Pélée que ce royaume lui-même. — Iolcos est la ville illustrée par la légende des Argonautes, au fond du golfe de Pagases. Le nom d'Arné était encore connu de Strabon comme celui d'une cité thessalienne (IX, 401 ; 411 ; 439). — Les noms d'Héliké et d'Anthéia ne nous sont pas autrement connus. Mais ils désignent évidemment, comme les précédents, des villes de la Thessalie orientale.

[2] Vers 384 : « ... en même temps qu'il faisait choir du ciel une averse sanglante. » Cf. *Iliade*, XVI 459.

[3] Vers 386-392 : « Tel, dans les gorges de la montagne, un sanglier, malaisé à surprendre, découvre ses dents et décide en son cœur d'engager le combat avec les chasseurs ; il aiguise ses blanches défenses, la tête de côté ; autour de sa bouche l'écume coule de ses mâchoires serrées ; ses yeux rappellent le flamboiement du feu et, sur sa hure comme autour de son cou, il hérisse droit son poil. Tel le fils de Zeus sauta de son char attelé de cavales. »

[4] Vers 402-404 : « De même que deux lions, pour une biche tuée pleins

πέτραι ἀποθρῴσκωσιν, ἐπ' ἀλλήλαις δὲ πέσωσι,
πολλαὶ δὲ δρῦς ὑψίκομοι, πολλαὶ δέ τε πεῦκαι
αἴγειροί τε τανύρριζοι ῥήγνυνται ὑπ' αὐτέων
ῥίμφα κυλινδομένων, εἵως πεδίονδ' ἀφίκωνται,
ὣς οἳ ἐπ' ἀλλήλοισι πέσον μέγα κεκλήγοντες.
Πᾶσα δὲ Μυρμιδόνων τε πόλις κλειτή τ' Ἰαωλκὸς
Ἄρνη τ' ἠδ' Ἑλίκη Ἄνθειά τε ποιήεσσα
φωνῇ ὑπ' ἀμφοτέρων μεγάλ' ἴαχον· οἳ δ' ἀλαλητῷ
θεσπεσίῳ σύνισαν· μέγα δ' ἔκτυπε μητίετα Ζεύς,
[κὰδ δ' ἄρ' ἀπ' οὐρανόθεν ψιάδας βάλεν αἱματοέσσας,]
σῆμα τιθεὶς πολέμοιο ἑῷ μεγαθαρσέι παιδί.
[Οἷος δ' ἐν βήσσῃς ὄρεος χαλεπὸς προϊδέσθαι
κάπρος χαυλιόδων φρονέει θυμῷ μαχέσασθαι
ἀνδράσι θηρευτῇς, θήγει δέ τε λευκὸν ὀδόντα
δοχμωθείς, ἀφρὸς δὲ περὶ στόμα μαστιχόωντι
λείβεται, ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἔικτον,
ὀρθὰς δ' ἐν λοφιῇ φρίσσει τρίχας ἀμφί τε δειρήν·
τῷ ἴκελος Διὸς υἱὸς ἀφ' ἱππείου θόρε δίφρου.]
Ἦμος δὲ χλοερῷ κυανόπτερος ἠχέτα τέττιξ
ὄζῳ ἐφεζόμενος θέρος ἀνθρώποισιν ἀείδειν
ἄρχεται, ᾧ τε πόσις καὶ βρῶσις θῆλυς ἐέρση,
καί τε πανημέριός τε καὶ ἠώιος χέει αὐδὴν
ἴδει ἐν αἰνοτάτῳ ὅτε τε χρόα Σείριος ἄζει,
τῆμος δὴ κέγχροισι πέρι γλῶχες τελέθουσι
τούς τε θέρει σπείρουσιν, ὅτ' ὄμφακες αἰόλλονται,
οἷα Διώνυσος δῶκ' ἀνδράσι χάρμα καὶ ἄχθος·
τὴν ὥρην μάρναντο, πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.

375 ἀλλήλαις : -αισι || 377 αὐτέων Rzach (cf. 237) : αὐτῶν || 378 εἵως : ἕως || 379 κεκλήγοντες : -γότες (-γῶτες E) || 384 seclusit Wilamowitz (cf. Π 459) || 386-92 secl. Wilamowitz || 386 προϊδέσθαι : προσιδ- || 387 φρονέει E post corr. : φρονέει δὲ || 388 θηρευτῇς E (-ταῖς D) : -τῇσι (uel θηρατῆρσι) || 390 ἔικτον Göttling : -την || 394 ἐφεζόμενος : ἐφιζ- || ἀείδειν : ἀοιδὴν || 396 ἠώιος edd. : ἠῷος || 397 ὅτε τε testis : ὅτε (ὅτε περ E ὁπότε D) || 398 τῆμος codd. : ἦμος sch. byz. || τελέθουσι : -θωσι || 399 σπείρουσιν : -ρωσιν D || αἰόλ(λ)ονται : -ντο (αἰωλῶνται E).

Comme des vautours[1] aux ongles recourbés, au bec crochu, qui, sur un haut rocher, combattent à grands cris pour un gras gibier, chèvre des montagnes ou biche sauvage, qu'un jeune homme a atteint d'une flèche jaillie de son arc — mais il va, lui, s'égarer, ignorant de la place où la bête est tombée, tandis qu'eux, vigilants, l'ont vue, et, vite, ils ont déjà près d'elle engagé un âpre combat — c'est ainsi qu'avec des cris ils bondirent l'un sur l'autre. Et Kycnos, brûlant de tuer le fils du fougueux Zeus, contre son écu lança sa javeline d'airain. Mais l'airain ne fendit pas l'écu : le présent du dieu protégea le héros. Alors le fils d'Amphitryon, Héraclès le Fort, de sa longue javeline, entre le casque et le bouclier, au cou, découvert en dessous du menton, brusquement porta un coup sans réplique, et la lance meurtrière trancha les deux tendons, chargée de toute la vigueur du guerrier. Et Kycnos s'écroula, comme s'écroule un chêne ou un pic abrupt frappé par la foudre fumante de Zeus. Ainsi s'écroula-t-il, et son armure de bronze ciselé sonna sur tout son corps[2].

Héraclès et Arès.

Mais le fils de Zeus au cœur endurant le laissa sur place et se mit à surveiller l'approche d'Arès, le fléau des hommes. Ses yeux lançaient de terribles regards; il semblait un lion auprès d'un cadavre : de ses griffes puissantes il a brutalement taillé la peau de sa proie et lui a bien vite arraché la douce vie;

de mutuel dépit, s'élancent l'un sur l'autre avec un bruit terrible et un fracas de mâchoires heurtées. » Le modèle de cette comparaison est dans l'*Iliade*, XVI 356-58.

[1] Ces deux vers (405-6) sont empruntés à l'*Iliade*, XVI 428-29. Les vers qui suivent (407-11) sont originaux. Mais la seconde partie de la comparaison : « c'est ainsi que... » est de nouveau copiée du modèle homérique (XVI 430).

[2] Ce passage révèle encore le même procédé d'imitation et de développement. Le poète étire en trois vers un vers admirable de l'*Iliade*, qui revient comme une sorte de refrain dans la première partie du chant V : « Il croula de son char, et ses armes sonnèrent sur lui. »

[Ὡς δὲ λέοντε δύω ἀμφὶ κταμένης ἐλάφοιο
ἀλλήλοις κοτέοντες ἐπὶ σφέας ὁρμήσωσι,
δεινὴ δέ σφ' ἰαχὴ ἄραβός θ' ἅμα γίγνετ' ὀδόντων.]

Οἳ δ' ὥς τ' αἰγυπιοὶ γαμψώνυχες, ἀγκυλοχεῖλαι,
πέτρῃ ἐφ' ὑψηλῇ μεγάλα κλάζοντε μάχωνται
αἰγὸς ὀρεσσινόμου ἢ ἀγροτέρης ἐλάφοιο
πίονος, ἥν τ' ἐδάμασσε βαλὼν αἰζήιος ἀνὴρ
ἰῷ ἀπὸ νευρῆς, αὐτὸς δ' ἀπαλήσεται ἄλλῃ
χώρου ἄιδρις ἐών· οἱ δ' ὀτραλέως ἐνόησαν,
ἐσσυμένως δέ οἱ ἀμφὶ μάχην δριμεῖαν ἔθεντο·
ὣς οἳ κεκλήγοντες ἐπ' ἀλλήλοισιν ὄρουσαν.
Ἔνθ' ἤ τοι Κύκνος μὲν ὑπερμενέος Διὸς υἱὸν
κτεινέμεναι μεμαὼς σάκει ἔμβαλε χάλκεον ἔγχος,
οὐδ' ἔρρηξεν χαλκός· ἔρυτο δὲ δῶρα θεοῖο.
Ἀμφιτρυωνιάδης δέ, βίη Ἡρακληείη,
μεσσηγὺς κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἔγχεϊ μακρῷ
αὐχένα γυμνωθέντα θοῶς ὑπένερθε γενείου
ἤλασ' ἐπικρατέως· ἀπὸ δ' ἄμφω κέρσε τένοντε
ἀνδροφόνος μελίη· μέγα γὰρ σθένος ἔμπεσε φωτός·
ἤριπε δ', ὡς ὅτε τις δρῦς ἤριπεν ἢ ὅτε πέτρη
ἠλίβατος, πληγεῖσα Διὸς ψολόεντι κεραυνῷ·
ὣς ἔριπ'· ἀμφὶ δέ οἱ βράχε τεύχεα ποικίλα χαλκῷ.

Τὸν μὲν ἔπειτ' εἴασε Διὸς ταλακάρδιος υἱός,
αὐτὸς δὲ βροτολοιγὸν Ἄρην προσιόντα δοκεύσας,
δεινὸν ὁρῶν ὄσσοισι, λέων ὣς σώματι κύρσας,
ὅς τε μάλ' ἐνδυκέως ῥινὸν κρατεροῖς ὀνύχεσσι
σχίσσας ὅττι τάχιστα μελίφρονα θυμὸν ἀπηύρα·

402-404 secl. Göttling || 403 ὁρμήσωσι : -σουσι || 406 κλάζοντε : κρά- || μάχωνται edd. : μάχονται seu μάχεσθον seu ἐμαχέσθην || 409 ἀπαλήσεται : ἀπαλήσατο || 412 κεκλήγοντες D : -γότες (-γῶτες E) || 414 ἔμβαλε : ἤλασε || 415 χαλκός (Seleucus) : -κόν || 419 τένοντε : -τας recc. || 421 πέτρη (E supra lin.) : πεύκη E || 425 Ἄρην : ἀρῆα E || προσιόντα : προιόντα (uel προσιέντα) || 428 τάχιστα : μάλιστα.

son cœur noir se remplit de fureur; une lueur verte, effrayante, est dans ses yeux[1], tandis que, de sa queue, il se fouette les flancs, les épaules, et que ses pattes fouillent le sol. Personne jamais n'osa le regarder alors en face pour l'aborder et le combattre. Ainsi le fils d'Amphitryon, insatiable de combats, brusquement se dressa, face à Arès, laissant croître l'audace en son cœur. Arès s'approcha, la rage au cœur, et tous deux, avec des cris, bondirent l'un contre l'autre. De même qu'un rocher bondit de la cime d'un haut promontoire et, roulant par longs sauts, va, bruyant et furieux, jusqu'au moment où sur sa route se dresse un roc élevé, où il se heurte et qui l'arrête; de même, avec un fracas tout pareil, le funeste Arès, dont le poids fait gémir les chars[2], s'élança en criant, et Héraclès soutint le choc avec entrain. Mais Athéna, fille de Zeus, qui tient l'égide, vint au devant d'Arès, portant l'égide noire, et, le regardant d'un œil terrible, elle lui dit ces mots ailés :

« Arès, contiens ta fougue puissante et tes mains invincibles. Il ne t'est pas permis de tuer ni dépouiller de ses armes illustres Héraclès, fils de Zeus, au cœur hardi. Va, cesse le combat et ne prends pas position contre moi. »

Elle dit, mais sans convaincre l'ardeur magnanime d'Arès. Avec un grand cri, brandissant ses armes pareilles à la flamme, vivement il bondit vers Héraclès le Fort, brûlant de le tuer, et, impatient de venger son fils mort, il lança sa pique d'airain sur le grand bouclier. Mais Athéna aux yeux pers, du haut du char étendit le bras et fit

[1] Ce trait, comme le suivant (le lion qui se bat les flancs de sa queue), est tiré de l'*Iliade*, XX 170-72. Mais, contrairement aux exemples précédents, la comparaison, très ample dans Homère, est transformée ici en une peinture assez sèche.

[2] Plus exactement : *dont le poids est lourd pour les chars*. Souvenir du passage célèbre de l'*Iliade* (V 838-39) où Athéna monte dans le char de Diomède : « Et, sous le poids, l'essieu de frêne gémit cruellement, car il menait une déesse terrible et un héros brave entre tous. »

ἐμ μένεος δ' ἄρα τοῦ γε κελαινὸν πίμπλαται ἦτορ·
γλαυκιόων δ' ὄσσοις δεινὸν πλευράς τε καὶ ὤμους
οὐρῇ μαστιόων ποσσὶν γλάφει, οὐδέ τις αὐτὸν
ἔτλη ἐς ἄντα ἰδὼν σχεδὸν ἐλθέμεν οὐδὲ μάχεσθαι·
τοῖος ἄρ' Ἀμφιτρυωνιάδης, ἀκόρητος ἀυτῆς,
ἀντίος ἔστη Ἄρηος, ἐνὶ φρεσὶ θάρσος ἀέξων,
ἐσσυμένως· ὃ δέ οἱ σχεδὸν ἤλυθεν ἀχνύμενος κῆρ·
ἀμφότεροι δ' ἰάχοντες ἐπ' ἀλλήλοισιν ὄρουσαν.
Ὡς δ' ὅτ' ἀπὸ μεγάλου πέτρη πρηῶνος ὀρούσῃ,
μακρὰ δ' ἐπιθρῴσκουσα κυλίνδεται, ἡ δέ τε ἠχῇ
ἔρχεται ἐμμεμαυῖα, πάγος δέ οἱ ἀντεβόλησεν
ὑψηλός· τῷ δὴ συνενείκεται, ἔνθα μιν ἴσχει·
τόσσῃ ὃ μὲν ἰαχῇ βρισάρματος οὔλιος Ἄρης
κεκληγὼς ἐπόρουσεν· ὃ δ' ἐμμαπέως ὑπέδεκτο.
Αὐτὰρ Ἀθηναίη, κούρη Διὸς αἰγιόχοιο,
ἀντίη ἦλθεν Ἄρηος ἐρεμνὴν αἰγίδ' ἔχουσα·
δεινὰ δ' ὑπόδρα ἰδοῦσα ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
« Ἆρες, ἔπισχε μένος κρατερὸν καὶ χεῖρας ἀάπτους·
οὐ γάρ τοι θέμις ἐστὶν ἀπὸ κλυτὰ τεύχεα δῦσαι
Ἡρακλέα κτείναντα, Διὸς θρασυκάρδιον υἱόν·
ἀλλ' ἄγε παῦε μάχης, μηδ' ἀντίος ἵστασ' ἐμεῖο. »
Ὡς ἔφατ'· ἀλλ' οὐ πεῖθ' Ἄρεος μεγαλήτορα θυμόν,
ἀλλὰ μέγα ἰάχων φλογὶ εἴκελα τεύχεα πάλλων
καρπαλίμως ἐπόρουσε βίῃ Ἡρακληείῃ
κακκτάμεναι μεμαώς· καί ῥ' ἔμβαλε χάλκεον ἔγχος,
σπερχνὸν παιδὸς ἑοῦ κοτέων περὶ τεθνηῶτος,
ἐν σάκει μεγάλῳ· ἀπὸ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη
ἔγχεος ὁρμὴν ἔτραπ' ὀρεξαμένη ἀπὸ δίφρου.

429 ἐμ μένεος J. F. v. Meyer : ἐμμενέως || τοῦ γε : τοῖσι || 432 ἐλθέμε[ν] pap.[3] : ἐλθεῖν || 434 ἔστη Ἄρηος rec. in ras. : ἄρεος ἔστη (probabiliter pap.[3]) || 435 ἀχνύμενος : ἀχθόμενος || 437 ὀρούσῃ : -σα || 438 ἠχῇ : ἠχὴ || 439 ἐμμεμαυῖα : ἐμβεβαυῖ[α] pap.[3] || 445 ἰδοῦσα : ἰδοῦσ' || 450 πεῖθ' : πεῖθεν || Ἄρεος : ἄρηος E || 454 σπερχνόν : -νῶς || τεθνηῶτος : -νε(ι)ῶτος.

dévier l'élan de la javeline, Une âpre douleur saisit alors Arès. Il tira son épée aiguë et s'élança sur Héraclès au cœur puissant. Mais, à cette attaque, le fils d'Amphitryon, insatiable du cruel combat, vit la cuisse découverte sous le bouclier ciselé et vigoureusement frappa. La lance bien dirigée entailla largement la chair et fit tomber Arès au milieu de la lice. Vite[1], Déroute et Panique poussèrent jusqu'à lui le char aux bonnes roues avec ses cavales et, le relevant de la terre aux larges routes, le mirent dans le char artistement ouvré, Puis, vite aussi, fouettant les cavales, elles s'en furent vers le haut Olympe. Le fils d'Alcmène et le glorieux Iolaos des épaules de Kycnos détachèrent les belles armes, puis s'éloignèrent, et vite s'en furent à la cité de Trachis avec leurs cavales rapides; cependant qu'Athéna aux yeux pers s'en allait à son tour vers le grand Olympe et le palais paternel. Pour Kycnos, Kéyx l'ensevelissait, et, avec Kéyx, une foule innombrable, faite de tous ceux qui habitaient les cités proches de l'illustre roi. D'Anthéia, de la cité des Myrmidons, de l'illustre Iolcos, d'Arné et d'Héliké, une foule immense s'assemblait, par égard pour Kéyx, cher aux dieux bienheureux. Mais, tertre et monument, l'Anauros, gonflé par une pluie d'orage, fit tout disparaître, sur l'ordre d'Apollon, le fils de Létô, parce que Kycnos jadis guettait et dépouillait par la violence tous ceux qui, vers Pythô, menaient d'illustres hécatombes.

[1] Sur cette fin du poème, cf. *Notice*, p. 129.

Δριμὺ δ' Ἄρην ἄχος εἷλε· ἐρυσσάμενος δ' ἄορ ὀξὺ
ἔσσυτ' ἐφ' Ἡρακλέα κρατερόφρονα· τὸν δ' ἐπιόντα
Ἀμφιτρυωνιάδης, δεινῆς ἀκόρητος ἀυτῆς,
μηρὸν γυμνωθέντα σάκευς ὑπὸ δαιδαλέοιο
οὔτασ' ἐπικρατέως· διὰ δὲ μέγα σαρκὸς ἄραξε
δούρατι νωμήσας, ἐπὶ δὲ χθονὶ κάββαλε μέσσῃ.
Τῷ δὲ Φόβος καὶ Δεῖμος ἐύτροχον ἅρμα καὶ ἵππους
ἤλασαν αἶψ' ἐγγύς, καὶ ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
ἐς δίφρον θῆκαν πολυδαίδαλον· αἶψα δ' ἔπειτα
ἵππους μαστιέτην· ἵκοντο δὲ μακρὸν Ὄλυμπον.
Υἱὸς δ' Ἀλκμήνης καὶ κυδάλιμος Ἰόλαος
Κύκνον σκυλεύσαντες ἀπ' ὤμων τεύχεα καλὰ
νίσοντ'· αἶψα δ' ἔπειτα πόλιν Τρηχῖνος ἵκοντο
ἵπποις ὠκυπόδεσσιν. Ἀτὰρ γλαυκῶπις Ἀθήνη
ἐξίκετ' Οὔλυμπόν τε μέγαν καὶ δώματα πατρός.
Κύκνον δ' αὖ Κήυξ θάπτεν καὶ λαὸς ἀπείρων,
οἵ ῥ' ἐγγὺς ναῖον πόλιας κλειτοῦ βασιλῆος,
Ἄνθην Μυρμιδόνων τε πόλιν κλειτήν τ' Ἰαωλκὸν
Ἄρνην τ' ἠδ' Ἑλίκην· πολλὸς δ' ἠγείρετο λαός,
τιμῶντες Κήυκα, φίλον μακάρεσσι θεοῖσι.
Τοῦ δὲ τάφον καὶ σῆμ' ἀιδὲς ποίησεν Ἄναυρος
ὄμβρῳ χειμερίῳ πλήθων· τὼς γάρ μιν Ἀπόλλων
Λητοΐδης ἤνωξ', ὅτι ῥα κλειτὰς ἑκατόμβας
ὅς τις ἄγοι Πυθοῖδε βίῃ σύλασκε δοκεύων.

457 Ἄρην : ἄρη' || εἷλε recc. : -λεν || 458 Ἡρακλέα κρατερόφρονα D : -κλῆι -νι || 459 δεινῆς : -νὸς pap.[3] || 461 σαρκὸς (pap.[3]) : σάκος || 462 κάββαλε : κάμβαλε || 468 σκυλεύσαντες : ἐσκύλευσαν καὶ (συλήσαντες recc. in marg.) || 473 πόλιας E pap.[3] : πόληας || 475 πολλὸς : πουλὺς E || ἠγείρετο : ε]πειγερ[ετο, cum ι supra γε scripto (i. e. ἐπεγείρετο), pap.[3] || 479 ἤνωξ' : ἤνωγ' || 480 Πυθοῖδε : πυθῶδε recc.

ERRATA

P. 15, l. 20, *lire* : Peut-on croire également qu'il ait, dans le cours du même poème, présenté Typhée — sous le nom de Typhaon — comme l'époux d'Echidna (306), puis comme un fils de la Terre frappé à l'instant même où il vient au jour ? Peut-on enfin etc...

P. 33, trad., l. 8, *lire* : d'un laurier florissant (*au lieu de* un olivier).

P. 34, v. 78, *lire* : 'Ερατώ (*au lieu de* 'Εράτω).

P. 49, app. crit., l. 4-5, *lire* : 482 Δίκτον Sittl, collato Arati uersu 33 ; cf. etiam ad 477 : Λύκτον.

P. 55, v. 653, *lire* : ἠερόεντος (*au lieu de* ἠερόεντος).

P. 91, v. 158, *lire* : δικαιότερον (*au lieu de* δικαίοτερον).

P. 98, v. 325, *lire* : μαυροῦσι (*au lieu de* μαυροῦσί).

P. 99, v. 350, *lire* : μέτρῳ (*au lieu de* μέτρῳ).

P. 109, trad. l. 5, *lire* : le nable (*au lieu de* la bonde).

P. 116, titre courant, *lire* : ΕΡΓΑ (*au lieu de* ΕΡΡΑ).

INDEX NOMINVM

(*Th.* = *Theogonia* ; *O.* = *Opera* ; *S.* = *Scutum.*)

Imprimerie de Vaugirard
11 à 15, Impasse Ronsin
——— Paris ———